Henry Rider

HAGGARD



HEU-HEU

OU LE MONSTRE

HEU–HEU

OU LE MONSTRE

de Henry Rider HAGGARD



traduction et préface

de Marc MADOURAUD

1996

Collection "IDES...ET AUTRES", volume HORS COMMERCE 64
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Imprimé en Belgique

SOMMAIRE



Sir Henry chargeant dans *Les Mines du Roi Salomon*

ALLAN QUATERMAIN,

CELUI-QUI-REGARDE-DANS-LA-NUIT... DES TEMPS

à MM. Buard, Guillaud et Lacassin,
exégètes français de HRH.

I. La saga d'Allan Quatermain

Il est certes inutile de présenter Henry Rider Haggard (1856-1925), maître en aventures africaines et pionnier du roman de «monde perdu». Disons seulement que son amour de l'Afrique et son rejet du racisme ordinaire colonialiste (prenons-en pour preuve sa nouvelle *Coeur noir*, où le «méchant» est blanc et le «bon» noir) trouvèrent son apogée dans la saga consacrée à son héros fétiche, Allan Quatermain.

Plus proche de l'auteur comme du lecteur par son caractère humain que l'extraordinaire Aycha (She, ou Elle), Allan n'est (il se présente lui-même ainsi, car il narre ses aventures en personne) qu'un petit homme sans grande beauté, sec et doté d'une coupe en brosse inesthétique, loin des représentations élégantes que le cinéma a cru bon de lui attribuer, comme Stewart Granger ou Richard Chamberlain.

S'il se reconnait un excellent tireur, le principal trait de caractère de ce chasseur d'Afrique du Sud est une modestie exacerbée qui ne reflète pas la réalité, ainsi que le récit final de Sir Henry Curtis dans *Allan Quatermain* nous l'a prouvé. Chez lui, ruse, courage et habileté remplacent avantageusement la force des colosses qu'il ne cesse de croiser.

Le public Anglais fit sa connaissance en 1885 (*Les Mines du roi Salomon*) et... apprit sa mort deux ans plus tard (*Allan Quatermain*). Le succès fut tel que ce roman donna naissance à une longue saga; Haggard ne le ressuscita pas, à la manière de Conan Doyle pour Sherlock Holmes, mais décrivit les principales aventures qui avaient jalonné auparavant sa vie mouvementée.

En France, les lecteurs des éditions Hetzel - celles qui publiaient Jules Verne - connurent *Les Mines du Roi Salomon* dès 1888. Hélas, par la suite, ils n'eurent droit qu'à un résumé d'*Allan Quatermain* accompagné d'une note leur apprenant que, eu égard à l'existence d'un personnage caricaturant les Français (le couard Alphonse) dans le roman, Hetzel ne pouvait raisonnablement offrir ce texte à son public. Il faudra attendre quelques... soixante-dix ans pour voir traduire une autre aventure de Quatermain (*La Fleur sacrée* à partir de 1958) ! Et seules les années

quatre-vingt marquent le lancement d'un projet de réédition-traduction presque systématique, qui s'éteindra en même temps que NéO.

Les dix-huit titres comprennent à la fois des romans et des nouvelles, parus à l'origine entre 1885 et 1927; *Heu-Heu* est l'avant-dernier publié, un an après la mort de l'auteur. Le thème le plus souvent utilisé (et qui a rendu célèbre HRH) reste celui du «monde perdu», mais plusieurs histoires relèvent de la pure aventure africaine. Voici la liste de cette saga, classée selon la chronologie fictive du héros :

CHRONOLOGIE DES AVENTURES D'ALLAN QUATERMAIN			
n°	**dates**	**Titre original**	**Titre français**
1	1835/38	***Marie*** (1912)	inédit
2	1842/69	***Allan's wife*** (1889)	***L'Épouse d'Allan*** (1985)
3	1854/56	***Child of storm*** (1913)	inédit
4	18??	***A Tale of three lions*** (1887)	***Histoire de trois lions*** (1985)
5	1859	***Maiwa's revenge*** (1888)	inédit
6	18??	***Hunter Quatermain story's*** (1885)	inédit
7	18??	***Long odds*** (1886)	inédit
8	1870	***The Holy flower*** (1915)	***La Fleur sacrée*** (1958/59)
9	1871	***Heu-Heu, or the monster*** (1924)	***Heu-Heu, ou le monstre*** (1996)
10	1872	***She and Allan*** (1921)	***Aycha et Allan*** (1982)
11	1873	***The Treasure of the lake*** (1926)	inédit
12	1874	***The Ivory child*** (1916)	***L'Enfant d'ivoire*** (1964/66)
13	1879	***Finished*** (1917)	inédit
14	1879	***Magepa the buck*** (1912)	***Magepa l'antilope*** (1985)
15	1880	***King Solomon's mines*** (1885)	***Les Mines du roi Salomon*** (1888)
16	1882	***The Ancient Allan*** (1920)	inédit
17	1883	***Allan and the ice-gods*** (1927)	***Les Dieux de la glace*** (1963/64)
18	1884/85	***Allan Quatermain*** (1887)	***Allan Quatermain*** (1983)

Ce tableau a été édifié grâce aux renseignement extraits de *L'Aventure mystérieuse* de Lauric Guillaud, de *The Encyclopedia of Science-Fiction* de John Clute & Peter Nicholls (pour la chronologie interne de la saga Quatermain) et de la bibliographie française établie par Jean-Luc Buard.

Parmi ces titres, seuls les numéros 8, 9, 10, 11, 12 et 15 relèvent du

roman de «monde perdu», bien qu'on puisse leur adjoindre le 2. Les numéros 16 et 17 sont par contre des voyages temporels vers le passé.

Quant aux numéros 1, 3 et 13, ils forment la «trilogie Zoulou», où l'on retrouve notamment le personnage du sorcier Zikali.

II. *Heu-Heu ou le monstre*

a) Le Décor

Deux types d'approche du décor se succèdent dans *Heu-Heu*. D'abord, perspective on ne peut plus classique, la linéarité, suivant le déroulement habituel des voyages initiatiques – ce que sont toutes les aventures Quatermaniennes. Deux étapes importantes, la Caverne du portrait et le Kloof Noir (habitation de Zikali), puis un long périple en direction du pays des Walloos.

Mais l'arrivée dans cette contrée modifie cette progression : nous entrons dorénavant dans un monde concentrique ! Partons du centre : le volcan se trouve au milieu d'une île, elle-même entourée d'un lac, qui se niche dans un pays forestier enclos d'une chaîne de montagnes. Et le volcan, nombril de ce monde, finit évidemment par être le point d'orgue de l'histoire, lors d'un passage apocalyptique.

b) Les Personnages

Sur le plan de l'intérêt des personnages, les vedettes des aventures africaines contées par Haggard, et particulièrement celles consacrées à Allan Quatermain, ne sont jamais les hommes blancs, anglais ou Boers, mais les noirs, Cafres, Zoulous ou autres. Le blanc présente toujours une teinte neutre : Quatermain, par exemple, n'a rien du héros inoubliable, pas plus que ses compagnons habituels, Curtis (son type de guerrier viking ne sort guère de l'ordinaire du roman d'aventures) ou Good (au mieux celui-ci sert de faire-valoir comique).

Par contre, quelles formidables figures d'indigènes a décrites HRH ! Couards ou braves, stupides ou rusés, fidèles ou sournois, chaque texte est le prétexte à un ou plusieurs portraits d'Africains du Sud ô combien attachants. Citons par exemple Indaba-zimbi (*L'Épouse d'Allan*), Maiwa (*Maiwa's revenge*), Umslopoogas (*Aycha et Allan*, *Allan Quatermain*), Magepa (*Magepa l'antilope*) et tant d'autres personnages.

La mémoire des lecteurs a conservé l'image d'Umslopoogas, le chef du Peuple de la Hache, mais les deux autres figures qui suivent sont particulièrement mises en valeur dans *Heu-Heu* :

HANS : le Hottentot, petit homme jaune et décharné; raffolant de la dive

bouteille, mauvaise langue et peu doué de sensiblerie, c'est pourtant un merveilleux compagnon pour Quatermain, d'une fidélité à toute épreuve et d'une ruse de serpent qu'il aime cacher sous une apparente pleutrerie doublée de niaiserie. Il accompagne Allan au cours de nombreuses histoires, telles que *Marie* (tous deux y sont les seuls survivants d'un massacre), *Aycha et Allan*, *La Fleur sacrée* ou encore *L'Enfant d'ivoire* où il trouvera une mort glorieuse en sauvant une ultime fois son maître.

ZIKALI : le sorcier-guérisseur probablement le plus doué de toute l'Afrique du Sud. Habitant d'un ravin lugubre, il traîne derrière lui une série de malheurs qui l'ont poussé à haïr la maison Zoulou. C'est aussi, comme *Heu-Heu* le montre, un merveilleux détective – il allie sens de l'observation et puissance de déduction, un vrai Sherlock Holmes africain – autant qu'un illusionniste surdoué. Pourvoyeur d'aventures pour Allan (dans le style «Votre mission, si vous l'acceptez...»), il l'envoie faire la connaissance d'Aycha (*Aycha et Allan*) et de *Heu-Heu* (le présent roman). Il est aussi le personnage-clé de la trilogie Zoulou, qui conte ses différends avec les rois du Zoulouland.

c) L'histoire

Deux thèmes conjecturaux sont ici à l'honneur : le monde perdu (une habitude chez l'auteur) et la race d'hommes-singes. HRH avait déjà évoqué les singes à plusieurs reprises : la femme simiesque maîtresse des babouins de *L'Épouse d'Allan*, puis le gorille monstrueux de *La Fleur sacrée*.

La construction rappelle un peu celle de *La Fleur sacrée*; la belle orchidée étant ici remplacée par un arbre aux propriétés plutôt pernicieuses. Mais je n'en dirai pas plus, de peur de... déflorer l'intrigue !

Enfin, j'attirerai l'attention des amateurs lovecraftiens sur une des dernières phrases de Zikali, doublement prophétique : «*Les grands ancêtres étaient les premiers dieux* (...) *et s'ils n'avaient pas été maléfiques, ils n'auraient pas été grands*.» Une allusion anticipée aux «grands anciens» ?

III. Bibliographie

a) Bibliographie de *Heu-Heu* :

- ***Heu-Heu, or the monster*** : Hutchinson, 286 pp., 1924; Doubleday, 265 pp., 1924; Hutchinson, 286 pp., 1925; Grosset, 1926.

b) Bibliographie sur HRH en langue française :

- **LACASSIN, Francis** : ***Rider Haggard ou le poisson et les étoiles*** (article in «Fiction» de novembre 1965).
- **DANDO, Marcel** : ***Henry Rider Haggard et les mines du Roi Salomon*** (in «Désiré» 1ère série nº 13 d'octobre 1967).
- **LACASSIN, Francis** : préface et bibliographie de ***Elle-qui-doit-être-obéie*** (Robert Laffont, «Bouquins», 1985).
- **Collectif** (Jean-Luc BUARD, D.S. HIGGINS, Francis LACASSIN, Robert POURVOYEUR, Jacques VAN HERP, etc...) : ***H. Rider Haggard*** («Les Cahiers de l'Imaginaire» nº 22 et 26, 1987 et 1988).
- **POURVOYEUR, Robert** : ***Thèmes obsessionnels chez Rider Haggard*** (Éditions du C.L.P.C.F., in «Cahiers des Paralittératures» nº 2, 1990).
- **LACASSIN, Francis** : chapitre ***Elle-qui-doit-être-obéie***, dans ***A la recherche de l'empire caché*** (Julliard, 1991).
- **GUILLAUD, Lauric** : ***Rider Haggard***, chapitre 2.A (pp. 55 à 113) de ***L'Aventure mystérieuse, de Poe à Merritt ou les orphelins de Gilgamesh*** (Éditions du C.E.F.A.L., Liège, «Paralittératures», 1993).

c) Bibliographie sur HRH en langue anglaise :

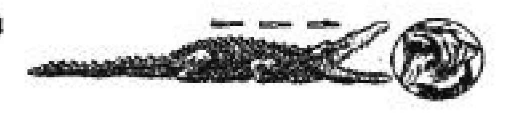
- **SCOTT, J.E.** : ***Bibliography of the works of H. Rider Haggard*** (1947).
- **HAGGARD, Lilias Rider** : ***The Cloak that I left*** (1951).
- **COHEN, Morton** : ***Rider Haggard, his life and work*** (1960).
- **DAY, Bradford M.** : ***Biography of adventure: Mundy, Burroughs, Rohmer, Haggard*** (1964).
- **SANDISON, Alex** : ***The Wheel of empire*** (1967).
- **ETHERINGTON, Norman** : ***Rider Haggard*** (1984).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

LEXIQUE

franco-néerlando-zoulou pour l'Afrique du Sud

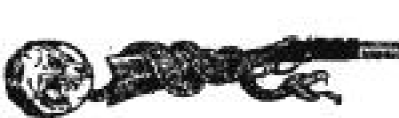
Baas	titre de respect (souvent accordé aux blancs).
Biltong	viande séchée au soleil (découpée en lanières).
Boer	Colon d'Afrique australe, d'origine néerlandaise.
Boma	enceinte rudimentaire.
Boschiman	peuple nomade, de petite taille, de l'Afrique Australe, vivant dans le désert de Kalahari (en anglais : Bushmen).
Cafre	habitant des territoires non Musulmans de l'Afrique au Sud de l'Équateyr.
Induna	sorte de conseiller ou de vieux sage.
Inkoos	titre de noblesse Zoulou.
Kaross	manteau de fourrure.
Kloof	ravin ou gorge.
Kraal	village indigène ou enclos pour le bétail.
Mouti	magie (en zoulou).
Natal	région de l'Afrique du Sud, sur la côte Est.
Salé	se dit d'une bête immunisée contre les maladies courantes en Afrique du Sud.
Skerm	enclos grossier servant de rempart.
Taduki	herbe hallucinogène (employée par Quatermain pour voyager dans le passé).
Veld	plateau herbeux.
Voorloper	littéralement, en néerlandais, «celui qui marche devant»; associé au conducteur du chariot, il guide les boeufs en marchant devant eux.
Zoulou	peuple de l'Afrique Australe, parlant une langue bantoue, avec une organisation sociale guerrière.

NOTE DE L'AUTEUR :

L'auteur souhaite certifier que cette histoire fut rédigée sous la présente forme quelques temps avant la découverte, en Rhodésie, des restes fossilisés et incommensurablement anciens d'une créature pré-humaine, qui aurait très bien pu être l'un des Heuheua - les «Hommes Velus des Bois» - qui sont décrits dans le récit d'Allan Quatermain.

1923.




I. LA TEMPETE

A présent, moi, le rédacteur, dont le devoir a été, en tant qu'exécuteur testamentaire (ou assimilé), d'offrir au public tant d'histoires liées plus ou moins directement aux aventures de mon estimé ami, feu Allan Quatermain - ou *Macumazahn*, *Celui-qui-regarde-dans-la-nuit*, comme les indigènes africains avaient coutume de l'appeler - j'en viens à l'une des plus curieuses de toutes. Avant d'en dire davantage, je dois confesser qu'il me l'a racontée dans sa maison, baptisée «La Grange», dans le Yorkshire, où je séjournais, quelques temps avant qu'il ne partît avec Sir Henry Curtis et le Capitaine Good pour sa dernière expédition au coeur de l'Afrique, expédition dont il ne revint jamais. *

A l'époque, j'avais rédigé de copieuses notes sur une histoire qui m'avait frappé par son caractère étrange et suggestif, mais le fait est que je les égarai par la suite et ne pus jamais compter sur ma mémoire pour retranscrire ne serait-ce que leur substance, avec la précision qu'aurait désirée, j'en étais certain, mon défunt ami.

Ce n'est que l'autre jour, toutefois, que je mis la main, à l'occasion du nettoyage d'une pièce servant de débarras, sur une mallette en laquelle je reconnus celle dont je me servais dans un lointain passé, lorsque j'exerçais, ou du moins essayais-je, au Barreau. Non sans une certaine émotion (celle qui s'empare de nous quand, après plusieurs années, nous sommes confrontés à des objets apparentés à des événements depuis longtemps révolus de notre jeunesse), je la portai près d'une fenêtre et ouvris avec difficulté sa serrure rouillée. Dans le bagage, je trouvai un petit assortiment de choses sans valeur : papiers rattachés à des affaires sur lesquelles j'avais travaillé comme un beau diable, pour le compte d'un éminent et érudit ami qui était devenu plus tard juge, un crayon bleu à la pointe cassée, et j'en passe...

Je parcourus les papiers, examinai mes propres notes en marge, rédigées sur des détails de procès dont j'avais tout oublié, quoique sans aucun doute ils aient dû être pour moi fort importants à l'époque, puis, avec un soupir, les déchirai et les jetai par terre. Je retournai ensuite le sac pour en expulser la poussière. Il en sortit, d'une poche intérieure, un épais calepin avec une couverture noire et brillante, comme ceux que l'on achète

* Voir le roman *Allan Quatermain*. (NdT)

pour six pence. J'ouvrai le carnet et la première chose qui m'attira l'oeil fut cet en-tête :

«Résumé de l'étrange histoire d'Allan Quatermain sur le Dieu-Monstre, ou Fétiche, *Heu-Heu*, que Hans le Hottentot et lui découvrirent au centre de l'Afrique du Sud.»

Tout me revint instantanément. Je me revis, jeune homme en ce temps-là, sténographiant ces notes, tard dans la nuit, dans ma chambre à «La Grange», avant que l'impression produite sur mon esprit par l'histoire du vieil Allan ne s'étiole, les poursuivant même dans le train, le lendemain lors de mon retour vers le Sud, et les développant postérieurement dans mon appartement d'Elan Court, dans le Temple, dès que j'avais un peu de temps à y consacrer.

Je me souvins aussi de mon dépit quand je découvris que mon calepin était introuvable, bien que je susse pertinemment que je l'avais rangé dans un endroit où je le croyais particulièrement en sûreté. Je me revois encore le cherchant avec frénésie, dans le petit cabinet de la maison que je possédais dans la banlieue londonienne à l'époque, pour finalement abandonner mon investigation, consterné. Puis les années passèrent, bien des événements survinrent, si bien qu'au fil du temps tant les notes que l'histoire qu'elles relataient furent oubliées. A présent, elle ressurgissent d'un passé poussiéreux, ravivant bien des souvenirs, et je vais vous narrer l'histoire de ce chapitre particulier de la vie aventureuse que mena mon ami bien-aimé, feu Allan Quatermain, qui a rejoint depuis si longtemps l'au-delà où nous finirons tous un jour ou l'autre.

*
* *

Une nuit, après une journée de chasse, nous - c'est-à-dire le vieil Allan, Sir Henry Curtis, le Capitaine Good et votre serviteur - étions assis dans le fumoir de la maison de Quatermain, «La Grange», en plein Yorkshire, fumant et discutant de divers sujets.

J'en vins à déclarer avoir lu un entrefilet, provenant d'un journal américain, qui faisait état de la rencontre d'un énorme reptile d'une espèce antédiluvienne par quelques chasseurs dans un marais du Zambèze, et je demandai à Allan s'il croyait à cette histoire. Il secoua la tête et répondit - d'une manière si circonspecte que cela attira mon attention, je m'en souviens, sur sa réticence à donner son opinion quant à la survivance de telles créatures sur notre globe - que l'Afrique était immense et qu'il était possible qu'en quelque recoin des animaux ou des reptiles préhistoriques y subsistassent.

«Je sais que c'est le cas pour les serpents,» poursuivit-il précipitamment, comme pour circonscrire le sujet de la discussion, «une

fois, j'en ai rencontré un aussi grand que le plus gros des Anacondas d'Amérique du Sud, où ils peuvent atteindre, paraît-il, jusqu'à dix-huit mètres de longueur, voire davantage. Nous l'avons abattu, ou plutôt mon serviteur Hottentot, Hans, l'a fait, après que l'animal ait broyé et englouti un des membres de notre groupe. Ce serpent était adoré comme une sorte de dieu, et peut avoir été à l'origine de bien des légendes sur les reptiles gigantesques. En outre, sans même mentionner d'autres aventures sur lesquelles je préfère ne pas m'étendre, j'ai vu un éléphant d'une taille tellement supérieure à la normale qu'il aurait pu appartenir à l'époque préhistorique. Ce pachyderme était connu depuis des siècles et s'appelait Jona.»

«L'avez-vous tué ?» s'enquit Good, le fixant à travers son monocle, à sa manière empreinte de vivacité et de curiosité.

Allan s'empourpra sous son hâle et ses rides, et répondit, plus sèchement qu'à l'ordinaire, lui qui était si gentil et si difficilement irritable.

«N'avez-vous donc pas appris, Good, que vous ne devez jamais demander à un chasseur, surtout à un professionnel, s'il a tué ou non une quelconque pièce de gibier, à moins qu'il ne vous livre l'information de son plein gré ? Cependant, si vous tenez à le savoir, je n'ai pas abattu cet éléphant; c'est Hans qui s'en est chargé, et qui par-là même m'a sauvé la vie. Je l'ai manqué des deux canons, à une distance de quelques mètres»

«Quoi, Quatermain !» s'exclama l'incorrigible Good. «Voulez-vous dire que vous avez raté un éléphant particulièrement gros qui ne se trouvait qu'à quelques pas de vous ? Vous deviez avoir une sacrée frousse pour en arriver là !»

«Ai-je dit que je l'avais raté, Good ? Pour le reste, peut-être avez-vous raison, j'étais effrayé car, comme vous le savez, je ne me suis jamais targué de posséder un courage exceptionnel. Dans les circonstances de ma rencontre avec cette bête, n'importe qui aurait eu peur; en effet, même vous, Good. Or, si vous choisissez d'être charitable, vous êtes en droit de conclure qu'il y avait d'autres raisons pour cette dégradante - oui, dégradante - exhibition, dont la seule pensée me fait souffrir, sans même parler de ce que j'endure en en parlant, étant donné qu'elle se termina par la mort du vieil Hans, que j'adorais.» *

Good était alors sur le point de lancer une nouvelle réplique, car l'argutie lui était aussi naturelle que la respiration, mais je vis Sir Henry allonger l'une de ses interminables jambes et lui donner un bon coup sur le tibia, ce qui lui imposa silence.

«Pour en revenir» ajouta hâtivement Allan, comme s'il avait désiré échapper à un sujet déplaisant, «au cours de ma vie, j'ai rencontré, en une occasion, non pas un reptile préhistorique, mais un peuple qui vénérait un

* Voir le roman *L'Enfant d'ivoire*. (NdT)

Dieu-Monstre, ou Fétiche, dont les origines remontaient peut-être au monde antédiluvien.»

Il s'arrêta, avec l'air de celui qui n'a pas l'intention d'en dire plus, et je lui demandai avidement : «Qu'était-ce, Allan ?»

«Répondre à cette question exigerait de raconter une longue histoire, mon ami,» rétorqua-t-il, «de celles que, si je la relate, Good (j'en suis certain) ne croirait pas. De plus, il se fait tard et cela pourrait vous ennuyer, car je serais incapable de la terminer ce soir.»

«Il y a ici du whisky, du soda et du tabac, et, quoi que fassent Curtis et Good, soutenu par ces denrées, je demeurerai entre cette porte et vous jusqu'à ce que vous m'ayez narré cette histoire, Allan. Vous savez bien qu'il est impoli d'aller se coucher avant ses invités, aussi commencez tout de suite, s'il vous plaît !» ajoutai-je en m'esclaffant.

Le vieux camarade toussota et parut fâché, mais comme nous étions assis autour de lui, dans un silence agaçant qui semblait lui porter sur les nerfs, il se lança enfin :

«Bon, si vous y tenez, il y a bien longtemps, quand par comparaison j'étais un jeune homme, je campais ce jour-là en hauteur sur les pentes du Drakensberg. Je remontais alors la route menant vers Prétoria, avec un chargement de marchandises que j'escomptais écouler chez les indigènes de rencontre et, dès ma tâche achevée, j'avais l'intention de passer un mois ou deux à chasser en direction du Nord. Comme cela arrivait parfois quand nous étions en rase-compagne, entre deux contreforts du Berg, nous fûmes pris dans une effroyable tempête, l'une des pires que j'aie vues. Si mes souvenirs sont exacts, cela se passait à la mi-janvier, et vous, mon ami,» il s'adressait à moi, «savez que les tempêtes du Natal peuvent survenir à cette période chaude de l'année. Elle semblait se ruer sur nous de deux côtés du ciel à la fois, car il s'agissait de tempêtes jumelles, chaque moitié avançant vers l'autre.

L'air devint épais et dense; vint alors l'habituel vent glacé, gémissant, suivi par une sorte de pénombre, bien qu'il fût tôt dans l'après-midi. Des éclairs jaillissaient déjà sur les pics des montagnes aux alentours, mais pour l'heure je n'entendais aucun tonnerre, ni ne sentais la pluie. Outre le conducteur et le *voorloper* du chariot, j'avais avec moi Hans, dont je viens de vous parler, un petit Hottentot tout ridé qui, depuis mon enfance, avait été mon compagnon de voyages et d'aventures. Ce fut lui qui vint à mes côtés quand, tout jeune homme, j'accompagnai Piet Retief * dans cette fatale expédition diplomatique chez Dingaan, le roi Zoulou, au cours de laquelle pratiquement tout le monde fut massacré, hormis Hans et moi.

C'était un petit camarade curieux et malin, d'âge indéfinissable, et dans son genre l'un des hommes les plus intelligents d'Afrique. Je ne lui connaissais pas d'égal en matière de débrouillardise, ou pour suivre des traces. Toutefois, comme tous les Hottentots, il avait ses défauts : ainsi, à la moindre occasion, il buvait comme une éponge et devenait alors un poids mort dangereux. D'un autre côté, ses qualités étaient multiples : il était fidèle comme un chien et, disons-le, il m'aimait d'ailleurs comme un chien aime le maître qui l'a élevé depuis qu'il n'était encore qu'un chiot. Il aurait fait n'importe quoi pour moi : menti, volé, commis un meurtre, sans pour autant penser à mal, considérant seulement cela comme un devoir sacré. Oui, chaque jour il était prêt à mourir pour moi, ce qu'il a fini d'ailleurs par faire...»

* Voir le roman *Marie*, inédit. (NdT)

Allan fit une pause, ostensiblement pour finir sa pipe, geste totalement superflu puisqu'il venait juste de la bourrer, mais en fait, selon moi, afin de trouver un prétexte pour se tourner vers le feu en face duquel il se tenait, nous cachant par-là même son visage. Tout à coup, il se retourna en pleine lumière, manie toute de brusquerie qui était l'une de ses caractéristiques, et continua :

«Je marchais devant le chariot – guettant les nids-de-poule et les pierres qui jonchaient ce que, par courtoisie, on appelait à l'époque la route, quoiqu'en fait il n'y ait rien eu d'autre qu'une piste serpentant entre les montagnes – et, juste derrière, à sa place habituelle (car il me suivait toujours comme une ombre), cheminait Hans. Je l'entendis soudain émettre une sorte de toux caverneuse, sa manière usuelle d'attirer mon attention sur quelque chose, et lui demandai en tournant la tête :

«Qu'y a-t-il, Hans ?»

«Rien, Baas,» répondit-il, «juste une grosse tempête qui arrive. Deux tempêtes, Baas, pas seulement une, et quand elles se rejoindront, elle commenceront à lutter et il y aura des milliers de lances qui voleront dans le ciel, puis tous ces nuages déverseront de la pluie, ou peut-être de la grêle.»

«Oui,» confirmai-je, «sans doute, mais comme je ne vois nul endroit susceptible de nous servir de refuge, nous ne pouvons rien faire.»

Hans se porta à ma hauteur et toussa encore, faisant tournoyer son espèce de chapeau crasseux autour de ses doigts décharnés, indiquant par là qu'il avait une suggestion à faire.

«Voilà bien des années, Baas,» se souvint-il, en désignant d'un geste du menton un groupe de pierres éboulées au pied du versant de la montagne, à un peu plus d'un kilomètre à notre gauche, «il y avait une grande caverne là-bas, car je m'y suis abrité, un jour, à l'intérieur, avec quelques Boschimans. C'était après que les Zoulous aient rasé le Natal, et il n'y avait plus rien à manger dans le pays, de sorte que ceux qui étaient restés se nourrissaient les uns des autres.»

«De quoi vivaient alors les Boschimans, Hans ?»

«De limaces et de sauterelles en grande partie, Baas, et d'antilopes

quand ils avaient la chance d'en tuer une avec leurs flèches empoisonnées. Des chenilles frites ne sont pas à dédaigner, Baas, pas plus que les criquets, quand on n'a rien d'autre. Je me rappelle, quand je crevais de faim, que je m'en gavais.»

«Tu penses que nous ferions bien de nous rendre à ta caverne, si tu es certain qu'elle se trouve là ?»

«Oui, Baas, les cavernes ne peuvent s'enfuir, et bien que cela se soit passé il y a bien des années, je n'oublie jamais un endroit où j'ai vécu pendant deux mois.»

J'examinai les nuages qui avançaient et réfléchis. Ils présentaient une noirceur inhabituelle et, de toute évidence, une sacrée tempête se préparait. Au surplus, notre situation s'avérait peu confortable du fait que nous traversions un chemin composé de pierres métalliques, particulièrement propices, je le savais par expérience, à attirer les éclairs, tout comme le sont un chariot et un attelage de boeufs.

Au cours de ma méditation, une troupe de Cafres surgit de l'arrière, courant de toutes leurs forces, sans doute pour chercher quelque abri. Ils s'étaient mis sur leur trente-et-un – manifestement des gens qui revenaient d'une noce, de jeunes garçons et filles pour la plupart – et quand ils passèrent l'un d'eux me cria, car ils me connaissaient comme presque tous les indigènes de ces contrées : «Dépêche-toi, dépêche-toi, Macumazahn !» m'apostrophant ainsi par mon surnom Zoulou. «Dépêche-toi, cet endroit est aimé des éclairs !» et il pointa son bâton de danse en premier lieu vers la tempête proche, puis vers le sol parsemé de pierres-de-fer.

Cela emporta ma décision et, revenant en vitesse au chariot, j'ordonnai au *voorloper* de suivre Hans et au conducteur de cravacher les boeufs. Puis je grimpai à l'arrière et nous partîmes, tournant à droite en direction de l'emplacement, situé au pied du versant, de la caverne mentionnée par Hans. Par chance, le terrain était à peu près plat et dégagé, quoique pénible; de plus, bien qu'il n'y fût pas retourné depuis bien des années, la mémoire de Hans sur cet endroit était parfaite. Effectivement, comme il le disait, ne jamais oublier un lieu où il avait séjourné une fois était l'un de ses signes distinctifs.

Depuis le siège du conducteur où j'étais monté, je le vis subitement intimer au *voorloper* d'aller à droite toute, sans en comprendre la raison, car le terrain semblait identique à celui que nous avions déjà parcouru. Quand nous y arrivâmes, toutefois, j'en compris la raison : il y avait une source affleurant la surface, qui transformait une parcelle d'un demi-hectare, voire plus, en un bourbier dans lequel nous nous serions certainement enlisés. La même scène se reproduisit pour d'autres obstacles qu'il m'est inutile de décrire.

A ce moment, un grand calme régnait et l'obscurité devenait si dense

que le boeuf de devant se distinguait mal; simultanément, le froid tomba. Les éclairs ne cessaient de cingler le ciel au-dessus des crêtes des montagnes, mais on n'entendait toujours aucun tonnerre. Il y avait quelque chose d'effrayant et d'anormal dans cet aspect de la nature; même les bêtes le sentaient, car elles tiraient sur leur joug et avançaient à toute allure sans même l'incitation du fouet ou des cris, comme si elles savaient qu'elles échappaient au danger. Sans doute en étaient-elles conscientes, car la voix de l'instinct sait parler à tout ce qui respire. Pour ma part, mes nerfs commençaient à être affectés, et je souhaitais sincèrement atteindre la caverne le plus tôt possible.

Peu de temps après, ce désir redoubla car enfin les nuages s'étaient rencontrés et, de leurs bords qui se rejoignaient, sortit un effroyable jet de feu - peut-être la foudre - qui fondit vers la terre et la frappa dans une forte détonation. En tout cas, il fit trembler la terre et me fit aspirer à me trouver n'importe où ailleurs, car il tomba à moins de cinquante mètres du chariot, exactement là où nous étions à peine une minute auparavant. Concurremment, il y eut un coup de tonnerre plus épouvantable encore, indiquant que la tempête se trouvait maintenant exactement au-dessus de nos têtes.

Ce n'était que le début du bal, la première et soudaine explosion de musique. La danse commença alors, avec des éclairs enflammés en guise de danseurs et le ciel immense comme piste. Il est fort difficile de dépeindre des tempêtes aussi infernales, car, comme vous le savez, mon ami, vous qui en avez déjà vu, elles défient toute description. La foudre, partout la foudre; des éclairs de toutes formes se succédaient : l'un, je m'en rappelle, ressemblait à une couronne de feu encerclant le front d'un nuage géant. De surcroît, ils paraissaient jaillir du sol aussi bien que choir des cieux, sous l'accompagnement continu des grondements du tonnerre.

«Où diable se trouve ta caverne ?» criai-je dans l'oreille de Hans, qui m'avait rejoint sur le siège du conducteur.

En réponse, il hurla quelque chose que je ne pus saisir à cause du vacarme, et désigna le pied du versant, éloigné alors de quelques deux cents mètres.

Les boeufs s'emballèrent et commencèrent à galoper, faisant d'une part brinquebaler le chariot de tous côtés, à tel point que je le crus prêt à verser, et d'autre part lâcher les rênes au *voorloper* qui dut courir à leur côté de crainte d'être piétiné à mort, tout en les guidant du mieux possible – et ses possibilités étaient des plus limitées... Par chance, cependant, les bêtes détalaient dans la bonne direction.

Nous fonçâmes, le conducteur jouant du fouet avec vigueur pour garder les animaux dans la bonne voie et, d'après ce que je pouvais voir du mouvement de ses lèvres, égrenant son plus beau répertoire de jurons en Hollandais et en Zoulou, quoique aucun mot ne parvînt à mes oreilles.

Finalement, les bêtes furent stoppées par la pente assez abrupte de la montagne, puis se mirent à faire demi-tour et à s'emmêler en une sorte de noeud, comme tous les boeufs effrayés qui, pour quelque raison, ne veulent plus tirer leur chargement.

Nous sautâmes à terre et commençâmes à les dételer, ôtant les jougs avec toute la célérité possible; ce ne fut pas une mince affaire, faites-moi confiance, d'une part à cause du désordre dans lequel elles se trouvaient, et d'autre part parce que nous devions le faire – littéralement – sous le feu, car les éclairs tombaient tout autour de nous. Pendant un moment, je m'attendis à ce que l'un d'eux frappât le chariot et mit un terme à notre existence et à notre histoire. En effet, j'étais si épouvanté que j'eus la forte tentation d'abandonner les boeufs à leur sort et de déguerpir vers la caverne, si tant est qu'il y en eût une, car je n'en voyais pas la moindre trace.

Toutefois, mon amour-propre me fut d'un précieux secours, car si j'avais détalé comment aurais-je pu compter à l'avenir sur mes Cafres en cas de difficulté ? Ayez aussi peur que vous le voulez, mais ne le montrez pas à un indigène, sinon votre influence sur lui s'évanouira. Vous n'êtes plus alors le grand chef blanc d'un sang et d'une race plus nobles, mais seulement quelqu'un comme lui, voire même inférieur s'il se trouve être un spécimen brave d'un peuple dont déjà presque tous les membres sont valeureux.

Aussi fis-je semblant de me moquer des éclairs, même quand l'un d'eux vint frapper un arbre épineux à une trentaine de pas de nous. Je jetai un coup d'oeil dans cette direction pour voir l'arbre brûler jusqu'à sa plus petite branche. L'instant suivant, je n'aperçus plus qu'une colonne de poussière; l'épineux avait disparu et l'un de ses éclats heurta mon chapeau.

Comme les autres, je tirais et poussais les boeufs, retirant l'harnachement de l'attelage du mieux possible, jusqu'à ce qu'ils fussent tous détachés et qu'ils s'enfuissent pour trouver quelque refuge sous les rochers en surplomb ou tout autre endroit que leur instinct leur désignerait. Les deux derniers, les boeufs de tête (des animaux de valeur) furent particulièrement difficiles à libérer, car ils tentaient de suivre leurs congénères et tiraient tellement sur leurs jougs que je dus me résoudre à trancher les attaches, dans mon impuissance à les séparer de l'attelage. Ils décampèrent alors à la poursuite des autres, mais n'allèrent pas très loin, les pauvres bêtes, car je les vis tous deux – ils galopaient de concert – s'écrouler comme si on leur avait tiré une balle en plein coeur. Un éclair les avait frappés; l'un d'eux ne bougea plus, l'autre, renversé sur le dos, donna encore quelques coups de pattes saccadés avant de demeurer aussi immobile que son compagnon.

«Et qu'avez-vous dit ?» questionna Good d'un ton pénétré.

«Qu'auriez-vous dit, Good,» rétorqua Allan sèchement, «si vous

aviez perdu vos deux meilleurs boeufs d'une telle façon, sans le plus petit sou devant vous pour en acheter d'autres ? Nous connaissons tous votre penchant pour les expressions d'une certaine verdeur, aussi ne crois-je pas utile de vous répondre...»

«J'aurais dit...» ébaucha Good, sautant sur l'occasion, mais Allan le coupa d'un geste de la main, et poursuivit :

«Sans doute quelque chose à propos de *Jupiter tonans*. Bon, ce que j'ai dit n'a été entendu que par mon ange tutélaire, quoique Hans l'ait peut être deviné, car il me cria :

«Cela aurait pu être nous, Baas. Quand le ciel est en colère, il veut son dû; mieux vaut les boeufs que nous, Baas.»

«La caverne, imbécile !» vociférai-je. «Ferme ton clapet et emmène-nous à la caverne, s'il y en a une, car à présent c'est au tour de la grêle.»

Hans sourit et acquiesca, puis, pris d'une hâte subite suite à la réception sur la tête d'un énorme grêlon, il commença à escalader la colline à une allure surprenante, nous faisant signe de lui emboîter le pas. Peu après, nous parvînmes à un éboulis de rochers que nous grimpâmes tant bien que mal (dans ces ténèbres encore plus denses qu'avant depuis que la grêle s'était mise à tomber) entre deux éclairs. Derrière le plus imposant de ces rocs, Hans se coula au travers de buissons, me tirant à sa suite, jusqu'à deux pierres qui formaient une sorte de porte naturelle à une cavité s'étendant au-delà.

«Voici l'endroit, Baas,» affirma-t-il, essuyant le sang qui lui coulait du front, de la coupure causée par le grêlon.

Alors qu'il parlait, un éclair particulièrement lumineux me permit de voir que nous étions à l'entrée d'une caverne de taille indéterminable.

Elle devait être grande, cependant, si j'en croyais les échos du tonnerre qui accompagnait les éclairs, échos semblant se répercuter dans cet espace d'une profondeur inconnue, niché au coeur de cette montagne.



II. LE PORTRAIT DANS LA CAVERNE

Il était temps que nous arrivassions à la caverne car, comme les hommes y grimpaient derrière nous, la grêle commença à tomber pour de bon, et vous savez, mes amis, ou en tout cas vous avez dû en entendre parler, ce que peut être la grêle africaine, notamment dans les montagnes du Berg. J'en ai vu traverser des plaques d'acier galvanisé comme des balles de fusils, et sincèrement je crois que certains grêlons qui tombèrent ce jour-là auraient pu en percer deux l'une sur l'autre, car ils étaient aussi gros que des silex et tout aussi tranchants. Si quelqu'un avait été pris sous cette tempête en rase-campagne, sans un chariot pour s'abriter ou une selle en guise de casque, je doute qu'il ait vécu assez longtemps pour revoir un ciel bleu.

Le conducteur, qui déjà se lamentait sur la perte de ses deux meilleurs boeufs, «*Kaptein*» et «*Deutschmann*», devint quasiment fou, car il pensait que la grêle allait tuer les survivants et parlait de se précipiter au dehors dans l'espoir insensé de les mener en quelque abri. Je lui intimai l'ordre de rester tranquille et de ne pas faire l'idiot, vu nous ne pouvions rien faire pour les aider. Hans, qui se sentait investi de sentiments religieux dès que la foudre tombait à proximité, remarqua sentencieusement que le «Grand-Grand» dans les cieux surveillait sans nul doute le bétail, car mon «Révérend Père» (qui l'avait converti à la foi très particulière, ou au mélange de croyances, qui chez Hans passait pour du Christianisme), lui avait déclaré que le bétail, sur un millier de collines, était Sa propriété et, là dans le Berg, ne se trouvaient-ils pas au milieu de mille collines ? Le conducteur Zoulou, qui n'avait pas été gagné par la religion, mais était juste un simple sauvage, lui rétorqua qu'alors le «Grand-Grand» aurait dû protéger Kaptein et Deutschmann, ce qu'il avait manifestement omis de faire. Puis, à la manière d'une femme hystérique, pour soulager ses nerfs, il se mit à injurier Hans, qu'il qualifia de «chacal jaune», ajoutant que la queue du pire des boeufs valait plus que toute sa carcasse, et qu'il aurait souhaité que sa misérable peau récolte la grêle en lieu et place de leur inestimable cuir.

Ces odieuses remarques sur son apparence eurent le don d'irriter Hans, qui retroussa ses lèvres comme un chien en colère et répliqua avec des arguments choisis, lesquels s'appesantissaient sur la famille du Zoulou, et tout particulièrement sur sa mère. En bref, si je n'étais pas intervenu,

une jolie bagarre aurait éclaté, qui aurait bien pu s'achever sur un coup de couteau. Là, toutefois, mon intervention ne manqua pas de vigueur, s'appuyant sur l'affirmation que quiconque élèverait de nouveau la voix se verrait expulsé de la caverne, secondé en cela par ma botte, pour tenir compagnie à la foudre et à la grêle, ce qui ramena la paix dans les coeurs.

Cette tempête dura longtemps : après qu'elle eût semblé se déplacer, elle revint une nouvelle fois, accomplissant un cercle comme ses semblables le font quelquefois et, quand la grêle s'interrompit, une pluie torrentielle prit le relais. En conséquence, lorsque le tonnerre eut cessé de gronder et de résonner entre les sommets, l'obscurité était déjà tombée, aussi fûmes-nous obligés de demeurer à notre place pour la nuit, d'autant plus que les Zoulous, qui étaient sortis en quête des boeufs, étaient revenus bredouilles. Ce ne fut pas une partie de plaisir, car la caverne s'avérait particulièrement froide, et le chariot trop trempé pour songer à y dormir.

Ici, cependant, la mémoire de Hans prouva une fois de plus son utilité. Après m'avoir emprunté des allumettes, il s'enfonça lentement dans la caverne puis revint, charriant derrière lui un fagot de bois, du bois apparemment poussiéreux et rongé par les vers, mais sec et prêt à s'enflammer.

«Où as-tu déniché ça ?» lui demandai-je.

«Baas,» rétorqua-t-il, «quand j'ai vécu en ces lieux avec les Boschimans bien avant que ces enfants noirs» (cette insulte visait le conducteur et le *voorloper*, nommés respectivement Mavoon et Induka) «ne soient nés de père inconnu, j'ai dissimulé une importante provision de bois en prévision de l'hiver, ou dans le cas où je reviendrais, et elle est encore là, recouverte de pierres et de poussière. Les fourmis qui courent sur le sol procèdent ainsi, Baas, pour que leurs enfants puissent avoir à manger lorsqu'elles seront mortes. Et maintenant, si ces Cafres veulent bien m'aider à récupérer le bois, nous serons bientôt au chaud devant un bon feu.»

M'émerveillant sur ce sens de la prévoyance inscrit dans ses gènes du fait des difficultés qu'avaient rencontrées les centaines de générations de ses ancêtres, je commandai aux autres de l'accompagner jusqu'à la «cache», et ils obtempérèrent, à la suite de quoi nous obtînmes rapidement un superbe feu. J'allai chercher ensuite de la nourriture car, par chance, j'avais abattu une antilope céphalophe ce matin-là, dont nous grillâmes la chair sur les braises, et, avec le soutien d'une bouteille de *Squareface* provenant du chariot, nous obtînmes vite un magnifique dîner. Nombreux sont ceux, je ne l'ignore pas, qui désapprouvent le fait de donner de l'alcool aux indigènes mais, pour ma part, j'estimais que, lorsqu'ils étaient frigorifiés et fourbus, une petite goutte ne pouvait guère leur faire de mal et adoucissait merveilleusement leur humeur. Tout le problème consistait à empêcher Hans d'en obtenir plus d'une seule, aussi avais-je gardé la

bouteille avec moi en allant dormir.

Quand nous fûmes rassasiés, j'allumai ma pipe et commençai à bavarder avec Hans, que le grog avait rendu loquace et par-là même intéressant. Il me demanda quel âge pouvait avoir cette caverne, et je lui répondis qu'elle devait être aussi vieille que les montagnes du Berg. Il me dit que cela lui était venu à l'esprit car, en contrebas, bien plus loin, il y avait des empreintes de pas imprimées sur le sol de pierre, faites par des bêtes dont il ne savait rien, empreintes qu'il me montrerait le lendemain si j'en manifestais l'envie. Plus loin encore, se trouvaient des os bizarres, eux aussi transformés en pierre, qui, d'après lui, devaient avoir appartenu à des géants. Il pensait pouvoir trouver certains de ces ossements quand le soleil éclairerait la caverne au petit matin.

Alors, j'expliquai à Hans et aux Cafres que, des milliers d'années auparavant, avant que l'homme fût apparu sur la Terre, des créatures énormes avaient vécu là, de gigantesques éléphants, des reptiles aussi gros qu'une centaine de crocodiles assemblés et, m'avait-on dit, des singes colossaux, plus imposants que n'importe quel gorille. Le sujet les intéressa, et Hans ajouta que c'était entièrement vrai à propos des singes, puisqu'il avait vu le portrait d'un d'entre eux, ou alors d'un géant aux allures simiesques.

«Où ?» l'interrogeai-je. «Dans un livre ?»

«Non, Baas, ici, dans cette grotte. Les Boschimans l'ont fait il y a dix mille ans.» (Ce qui signifiait pour lui une période indéterminée dans le passé.)

Je me souvins alors d'une créature fabuleuse baptisée «*Ngoloko*» qui était censée habiter une zone, difficile à délimiter, de marécages sur la côte orientale et alentour. Cet animal – auquel, je me dois de l'avouer, je ne croyais pas le moins du monde, car je le considérais comme une superstition indigène – était supposé avoir une taille de deux mètres quarante, être couvert d'une fourrure grise et posséder des griffes à la place des orteils. Ma principale source d'informations était un vieil et étrange chasseur portugais que j'avais rencontré à une occasion, qui jurait avoir vu ses empreintes dans la boue, et que cela avait tué l'un de ses hommes en lui arrachant la tête. Je demandai à Hans s'il en avait jamais entendu parler. Il répondit par l'affirmative, mais sous un autre nom, celui de «*Milhoy*», je crois, et ajouta que le démon peint dans la caverne était encore plus grand.

Sur le moment, je crus qu'il me racontait des balivernes, comme tous les indigènes, et l'enjoignis de me montrer la peinture séance tenante.

«Il vaut mieux attendre le lever du soleil, Baas,» répliqua-t-il, «car alors la lumière sera meilleure. De plus, le démon n'est pas très agréable à regarder la nuit.»

«Montre-le moi,» répétai-je âprement, «nous avons des lanternes.

dans le chariot.»

Aussi, un peu à contrecoeur, Hans s'enfonça dans la caverne d'une cinquantaine de pas, voire plus, car l'endroit était vraiment immense; nous portions chacun une lanterne, alors que les deux Zoulous suivaient avec des bougies à la main. Au passage, j'aperçus sur les murs de nombreuses peintures dues aux Boschimans, ainsi qu'une ou deux gravures de ce peuple singulier. Certaines de ces peintures semblaient toutes fraîches, d'autres étaient déteintes, ou peut-être l'ocre utilisé par l'artiste primitif s'était-il écaillé. Elles étaient fort typiques, des représentations d'Elands du Cap et autres antilopes - qui étaient chassés par des hommes leur tirant dessus avec des flèches - ainsi que d'éléphants et d'un lion chargeant quelques porteurs de sagaies.

L'une, cependant, qui était assez bizarrement la mieux conservée de l'ensemble, excita au plus haut point ma curiosité. Elle reproduisait des hommes dont le visage était peint en blanc et qui paraissaient porter une sorte d'armure et un bonnet pointu sur leur tête, de ce genre que l'on qualifiait de Phrygien dans mon souvenir, attaquant un Kraal indigène dont on distinguait clairement l'enceinte en roseau, tout comme les huttes sphériques en son sein. De surcroît, sur la gauche, certains de ces hommes extirpaient des femmes d'une série de lignes sinueuses, symbolisation grossière de la mer.

J'écarquillai les yeux et hoquetai de stupeur, car j'avais, de toute évidence, là devant moi, une illustration de Phéniciens accomplissant un de leurs raids consacrés à l'enlèvement de femmes, selon cette habitude relatée par les auteurs de l'antiquité. Et dans ce cas, cette scène avait dû être peinte par un Boschiman qui avait vécu deux mille ans plus tôt, voire davantage ! La chose était ahurissante. Néanmoins, Hans ne parut guère intéressé et pressa le pas, comme pour achever une corvée fastidieuse, et je fus bien obligé de le suivre, de peur de me perdre dans les méandres de cette gigantesque grotte.

Il parvint alors à une crevasse dans le flanc de la caverne, devant laquelle j'aurais pu passer sans la remarquer, tant elle était rigoureusement semblable aux autres.

«Voici l'endroit, Baas», assura-t-il, «exactement là où il était autrefois. Maintenant, suis-moi et fais attention où tu marches, car il y a des failles dans le sol.»

Je me faufilai donc dans l'ouverture où, quoique je ne sois guère épais, il y avait à peine la place pour moi de passer. Au-delà s'étendait un étroit tunnel, qui avait été taillé soit par l'eau, soit par l'irruption de gaz explosifs des centaines de milliers d'années auparavant - je penche pour la dernière hypothèse, car le plafond, haut de deux mètres cinquante environ, présentait des aspérités et des anfractuosités qui excluaient toute usure d'origine aqueuse. Mais comme je n'ai pas la moindre idée de la façon

dont ces grandes cavernes africaines se sont formées, je ne m'étendrais pas davantage sur le sujet. Le sol, toutefois, était passablement lisse, comme si, depuis bien des générations, il avait été érodé par des pieds humains, ce qui était sans nul doute le cas.

Quand nous eûmes progressé de dix ou douze pas à l'intérieur du tunnel, Hans me somma de rester rigoureusement immobile, de ne bouger sous aucun prétexte. Je lui obéis, médusé et, à la lueur de ma lanterne, je le vis lever la sienne - qui possédait une lanière de cuir passée dans l'oeillet de fer terminant son extrémité supérieure, afin de pouvoir l'accrocher au chariot - qu'il passa (ou plus précisément passa dont il ladite lanière) autour de son cou, aussi pendait-elle dans son dos. Puis il se plaqua au mur de la grotte, le visage collé à la pierre, comme s'il ne désirait pas voir ce qui se trouvait derrière lui, et longea précautionneusement la paroi, à pas obliques, en s'agrippant aux aspérités du rocher à l'aide de ses mains. Quand il eut accompli huit ou dix mètres de sa démarche de crabe, il se retourna et lança :

«A présent, Baas, tu dois faire la même chose.»

«Pourquoi ?» demandai-je.

«Lève la lanterne et tu verras, Baas.»

Ce que je fis, et je m'aperçus que, un ou deux pas plus loin, un gouffre béant, d'une profondeur inconnue, creusait le sol du tunnel, à tel point que la lumière des lampes n'en éclairait pas le fond. Je notai également que le rebord, sur le côté, qu'avait utilisé Hans comme pont pour traverser, n'excédait jamais une trentaine de centimètres, et était même réduit de moitié à certains endroits.

«Est-ce profond ?» ajoutai-je.

En guise de réponse, Hans ramassa une pierre et la lança dans l'abîme. Je tendis l'oreille, et ce ne fut qu'après un impressionnant laps de temps que je perçus un choc tout en bas.

«J'ai dit au Baas,» affirma Hans d'un ton condescendant, «qu'il aurait mieux fait d'attendre demain, quand le soleil aurait atteint cette fosse, mais le Baas n'a pas voulu écouter, puisque, sans doute, il en savait plus que moi. Maintenant, le Baas veut-il retourner dormir, ce qui me paraît judicieux, et revenir demain ?»

A dire vrai, cette idée me séduisait plus que tout au monde, car l'endroit était détestable. Mais j'étais si furieux contre Hans qu'il m'ait joué ce tour de cochon que, même si j'avais eu la certitude de me rompre le cou, je ne lui aurais pas laissé le plaisir de me ridiculiser de façon aussi éhontée.

«Non,» rétorquai-je posément, «j'irai me coucher après avoir vu cette peinture dont tu m'as parlé, et pas avant.»

A ce moment, Hans s'alarma et m'implora avec force de ne pas tenter de traverser le gouffre, ce qui me rappela vaguement la parabole

d'Abraham et du mauvais riche, avec votre serviteur dans le rôle du mauvais riche – hormis le fait que je n'étais pas assoiffé, et que Hans ne ressemblait nullement à Abraham.

«Je vois ce que c'est,» prétendis-je, «il n'y aucune peinture et tu es simplement en train de te payer ma tête. Bon, je viens voir, et si tu m'as raconté des mensonges, je te le ferai amèrement regretter.»

«La peinture est là, ou du moins y était dans ma jeunesse,» répliqua Hans d'un air maussade, «et quant au reste, le Baas le sait mieux que moi. S'il se brise maintenant tout les os du corps, ne le laissez pas rejeter la faute sur moi, et je prie pour qu'il dise la vérité, pleine et entière, à son Révérend Père au Paradis (lui qui me l'a confié) à savoir que Hans l'a supplié de ne pas aller plus loin mais que, à cause de son mauvais caractère, il n'a pas voulu l'écouter. En attendant, le Baas ferait mieux d'ôter ses bottes, car les pieds de ces Boschimans – dont je sens les fantômes tout autour de moi – ont rendu la corniche très glissante.»

En silence, je m'assis et retirai mes bottes, en pensant que je donnerais volontiers toutes mes économies, déposées dans une banque de Durban, pour m'épargner cette épreuve. Quelle étrange chose que la fierté d'un blanc, tout particulièrement s'il appartient à la race anglo-saxonne, ou du moins à ce qui relève de cette appellation. Je n'avais nul besoin de prendre ce risque, cependant, plutôt qu'encourir les moqueries muettes de Hans et des Cafres, j'étais prêt à accomplir ceci pour sauver la face. En mon for intérieur, je maudis Hans, la caverne, l'abîme, la peinture, la tempête qui m'avait conduit là, et tout ce dont je pouvais me souvenir. Ensuite, comme elle ne possédait pas de lanière comme celle de Hans, je me mis la boucle de métal de ma lanterne entre les dents (puisque cela semblait la seule chose à faire), formulai une silencieuse mais fervente prière et entamai ma besogne comme si je l'appréciais.

Pour être franc, je ne peux me rappeler grand chose de ce trajet, hormis qu'il me parut durer trois heures au lieu de moins d'une minute, sans oublier le concert de lamentations émis par les deux Zoulous derrière moi, qui insistèrent pour me faire un chaleureux adieu alors que j'avançais, au milieu d'autres démonstrations d'affection, m'appelant le père de leur mère pendant quatre générations.

Tant bien que mal, je me faufilai le long de cette maudite corniche, collant mon estomac le plus fortement possible contre le mur, comme si cet organe détenait quelque qualité préhensile, et tâtonnant à la recherche d'aspérités, sur lesquelles je me brisai deux ongles. Néanmoins, je réussis à franchir la passe, quoique juste vers la fin un des mes pieds glissa et que j'ouvris la bouche pour dire quelque chose, ce qui eut pour résultat de faire tomber la lanterne dans l'abîme, emportant avec elle une de mes dents de devant, branlante. Mais Hans étendit sa main osseuse, me saisit – dans l'intention de m'attraper par le col de ma veste – par l'oreille gauche et,

ainsi douloureusement soutenu, je regagnai la terre ferme et abreuvai Hans d'insultes. Quoique certains auraient jugé mon langage quelque peu agressif, il n'en parut pas froissé le moins du monde, étant trop ravi que je fusse arrivé sain et sauf.

«Oublie la dent, Baas,» conseilla-t-il, «il vaut mieux qu'elle soit partie sans que tu l'aies voulu, de cette façon, car désormais tu peux à nouveau manger des croûtons et de la viande séchée, alors que tu en étais incapable depuis des mois. Pour la lanterne, par contre, c'est une autre affaire, bien que, peut-être, nous puissions en obtenir une nouvelle à Prétoria, ou bien ailleurs.»

Une fois remis, je risquai un coup d'oeil sur le bord du gouffre. Là, loin, très loin en contrebas, j'aperçus ma lanterne (il s'agissait d'une lanterne à pétrole) répandant des flammes sur quelque chose de blanc, car le réservoir avait éclaté et tout le combustible était en feu.

«Qu'est-ce que c'est que cette matière blanche, en bas ?» lui demandai-je. «De la chaux ?»

«Non, Baas, ce sont des morceaux d'os humains. Une fois, quand j'étais jeune, avec l'aide des Boschimans, je me suis laissé descendre avec la corde que nous employions pour ficeler les joncs et les peaux d'antilopes, par curiosité, Baas. Il existe une autre caverne juste sous celle-ci, mais je n'y suis pas allé parce que j'avais peur.»

«Et comment tous ces os sont-ils venus ici, Hans ? Il doit bien y en avoir des centaines !»

«Oui, Baas, plusieurs centaines, et ils ont pris ce chemin. Depuis le commencement du monde, les Boschimans ont vécu dans cette grotte et ont posé un piège ici en étendant des branches sur le gouffre et en les couvrant de poussière pour qu'elles ressemblent à du rocher, tout comme l'on fait une fosse pour le gibier, Baas – oui, ils ont fait cela jusqu'à ce que le dernier fut tué, il n'y a pas très longtemps, par les Boers et les Zoulous, dont ils volaient les moutons et le bétail. Alors, quand leurs ennemis les attaquaient (ce qui était fréquent, car tuer les Boschimans était passé dans les moeurs), ils se précipitaient dans la caverne, puis dans la crevasse, et se faufilaient le long de l'étroite corniche de pierre, ce qu'ils étaient capables de faire les yeux fermés. Mais les stupides Cafres, ou qui que ce fût, qui les poursuivaient pour les supprimer, tombaient à travers les branches et se tuaient. Ils ont dû procéder ainsi bien souvent, Baas, tant il y a de crânes en bas, dont beaucoup sont noircis par l'âge et devenus comme de la pierre.»

«On pourrait penser que les Cafres auraient tiré quelque enseignement de leurs erreurs, Hans.»

«Certes, Baas, mais les morts gardent leur sagesse pour eux, car je crois que, quand tous les assaillants se trouvaient dans le passage, les autres Boschimans – qui s'étaient cachés dans la grotte – surgissaient alors

derrière eux, les criblaient de flèches empoisonnées et les jetaient dans le trou, si bien que nul n'en revint jamais; en effet, les Boschimans me racontèrent que telle était d'habitude la méthode de leurs pères. Ainsi, aucun ne s'échappait, tout était oublié en une génération ou deux, et cela recommençait encore parce que, Baas, il y a toujours énormément d'imbéciles de par le monde, et l'imbécile qui vient après l'est tout autant que celui qui l'a précédé. La mort répand l'eau de la sagesse sur le sable, Baas, et le sable est une chose assoiffée qui s'assèche vite. S'il n'en était pas ainsi, Baas, les hommes cesseraient de tomber amoureux des femmes, et cependant même les plus grands d'entre eux – y compris toi, Baas – tombent amoureux.»

Après avoir décoché ce trait, pour prévenir toute réplique éventuelle, il se mit à haranguer le conducteur et le *voorloper*, qui se tenaient de l'autre côté du gouffre.

«Pressez-vous, et traversez, braves Zoulous !» lança Hans, «car vous nous faites attendre, votre chef et moi !»

Les Zoulous approchèrent leur lanterne et jetèrent un coup d'oeil dans le gouffre qui béait à leur pieds.

«Ah !» s'écria l'un d'eux, «sommes-nous des chauves-souris pour pouvoir survoler un tel trou, ou des babouins pour escalader une corniche pas plus large qu'une lance, ou des mouches pour marcher sur un mur ? Ah ! Nous n'allons pas plus loin, nous restons ici. Ce chemin n'est fait que pour les singes jaunes de ton espèce, ou pour ceux qui détiennent la magie de l'homme blanc, comme l'*Inkoos* Macumazahn.»

«Non,» renchérit Hans, d'un ton pensif, «vous n'êtes pas l'une de ces créatures qui ont leur valeur, chacune à sa façon. Vous n'êtes que deux lâches bâtards de Cafres, des outres à peau noire gonflées pour ressembler à des hommes. Moi, le «Chacal jaune», je peux franchir le gouffre, le Baas peut faire de même, mais vous, les baudruches, ne pouvez même pas flotter au-dessus de peur d'exploser au beau milieu. Eh bien, les baudruches, repartez en flottant vers le chariot et rapportez le rouleau de corde fine qui se trouve dans le coffre avant, car nous pouvons en avoir besoin.»

L'un d'eux rétorqua, d'une voix humble, qu'ils n'avaient pas d'ordres à recevoir de lui, un Hottentot, sur quoi j'ordonnai :

«Allez-y, prenez la corde et revenez immédiatement.»

Aussi partirent-ils, l'air abattu, car les paroles acérées de Hans avaient porté, et ils eurent une nouvelle fois la preuve qu'il sortait toujours vainqueur d'une querelle. En vérité, ils étaient aussi braves que des hommes peuvent l'être, mais aucun Zoulou ne vaut quelque chose sous terre, de surcroît dans l'obscurité, au sein d'un endroit qu'ils estiment hantés.

«Maintenant, Baas,» m'enjoignit Hans, allons voir la peinture, à

moins que tu ne sois convaincu que j'aie menti et qu'il n'y ait aucune peinture, auquel cas il est inutile d'y aller, et tu ferais mieux de t'asseoir pour couper tes ongles cassés en attendant que Mavoon et Induka reviennent avec la corde.»

«Oh, avance, espèce de sale petite vermine !» m'exclamai-je, exaspéré par ses railleries, appuyant mes dires d'un formidable coup de pied.

Ici, toutefois, je commis une énorme bourde, car j'avais oublié que j'avais à ce moment délacé mes bottes, et soit Hans transportait un assortiment d'objets contondants dans le fondement de son pantalon, soit son postérieur s'avérait d'une singulière consistance semblable à celle de la pierre. En bref, je me fis atrocement mal aux orteils, sans qu'il en souffrît le moins du monde.

«Ah, Baas,» goguenarda Hans avec un fin sourire, tu devrais te rappeler ce que ton révérend père m'a enseigné : enfile toujours tes bottes avant de donner un coup de pied dans des épineux. J'ai une vrille et quelques clous dans ma poche-revolver, Baas, que j'ai utilisés ce matin pour réparer ton coffre.»

Puis il décampa incontinent, de crainte que je ne veuille vérifier avec sa tête qu'il ne s'y trouvât pas de clous, et comme il détenait l'unique lanterne, je me vis forcé de clopiner, ou plutôt de sautiller, à sa suite.

Le passage, dont le sol était toujours lisse de l'érosion due à des milliers de pieds défunts, continuait tout droit sur huit ou dix pas, puis tournait à droite. Parvenu à ce coude, je vis une lumière devant moi dont je ne compris pas l'origine, jusqu'à ce que je me retrouvasse dans une sorte de fosse, ou d'entonnoir – pouvant mesurer dix mètres de large – qui s'élevait, à partir du niveau où nous étions, à travers tout le flanc de la montagne, à quelques vingt-cinq ou trente mètres au-dessus de nos têtes. Et si son mode de formation m'était inexpliqué, son existence, elle, était bien réelle : un entonnoir, ai-je dit, de la même forme que ceux employés pour verser de la bière dans des tonneaux ou du porto dans une carafe, l'endroit où nous nous tenions se révélant, bien évidemment, l'extrémité la plus étroite. La lumière que j'avais aperçue venait donc du ciel, lequel, maintenant que la tempête était passé, était délavé et superbe, piqueté d'étoiles également, car à ce moment un épais nuage noir, ultime vestige de l'orage, dissimulait la Lune, qui était juste dans son plein.

Sur une courte hauteur, peut-être huit mètres, les parois du tunnel étaient presque verticales, puis elles s'inclinaient en pente rapide jusqu'à l'orifice du puits fiché en plein versant de la montagne. Je remarquai une autre particularité : de la face Ouest du tunnel, devant laquelle nous nous trouvions justement, exactement à l'endroit où elle commençait à s'élargir, saillait une arête de roc inclinée, évoquant celle du toit d'un appentis, dont le faîte couvrait toute la longueur de cette façade.

«Eh bien, Hans,» le sermonnai–je, quand j'eus inspecté cette étrange cavité naturelle, «où est donc ta peinture ? Je ne la vois pas !»

«*Wacht een beetje*,» (c'est–à–dire «Attends un peu»), «Baas, la lune monte derrière ce nuage, bientôt elle va en atteindre le sommet et alors tu verras la peinture, à moins que quelqu'un ne l'ait effacé depuis ma jeunesse.»

Je me retournai pour observer le nuage et assister à un spectacle dont je ne me suis jamais lassé, le lever de la superbe lune africaine, surgissant de son antre secret de ténèbres. Déjà, des rayons de lumière argentée traversaient le vaste firmament, faisant pâlir les étoiles. Puis, subitement, sa courbure supérieure apparut, et, avec une extraordinaire vélocité, s'éleva et s'éleva encore, jusqu'à ce que l'orbe complète, dans toute sa splendeur, émergeât de son lit de vapeur noire, et pendant un moment demeurât à sa lisière, parfaite, resplendissante ! Instantanément, notre cavité fut emplie d'une clarté si puissante et si claire que j'aurais pu, grâce à elle, lire mon courrier.

Pendant quelques temps, je restai frémissant de la beauté de cette scène, absorbé dans sa contemplation, jusqu'à ce Hans l'interrompit d'un ricanement rauque :

«Maintenant, retourne–toi, Baas, et regarde la jolie peinture !»

Ce que je fis, suivant la direction indiquée par sa main tendue, laquelle pointait sur la face du rocher qui comprenait le toit orienté à l'Est. La seconde suivante – et je n'exagère nullement, mes amis – je faillis tomber à la renverse. L'un de vous a–t–il déjà eu un cauchemar dans lequel il rêvait d'être en enfer et de se retrouver face à face avec le Prince des ténèbres ? En tout cas, moi je l'ai eu, et devant moi se tenait le Diable, bien pire que tout ce qu'on put imaginer, fut–ce sous l'empire de la plus cruelle indigestion.

Imaginez un monstre deux fois plus grand que la taille humaine – ce qui revient à trois mètres cinquante environ – talentueusement peint avec les meilleurs ocres dont ces Boschimans ont toujours gardé le secret (c'est–à–dire blanc, rouge, noir et jaune), pourvu d'yeux apparemment constitués de morceaux de cristal de roche poli. Imaginez–le comme un énorme singe, auprès duquel le plus gros gorille semblerait un petit enfant, et cependant moins singe qu'homme, voire encore moins homme que démon.

Il était couvert de poils, à l'instar d'un singe, de longs poils gris qui croissaient en touffes. Il portait une imposante barbe rousse et fournie, tout comme une homme; ses membres étaient formidables, les bras d'une longueur anormale, à l'image de ceux d'un gorille, mais, notez–le bien, il n'avait pas de doigts, rien qu'une grosse griffe là où le pouce aurait dû être. Le reste de la main semblait constitué d'une seule pièce, comme la patte d'un canard, bien que ce qui aurait dû former les doigts était flexible et

pouvait saisir comme une vrai main, comme on le verra plus loin.

Du moins, c'est que le portrait suggérait, quoique je réalisai par la suite qu'il pouvait représenter la créature portant des sortes de moufles, telles qu'en ont les hommes de ce pays quand ils coupent des clôtures. Toutefois le pied, qui était certainement montré nu, paraissait semblable; j'entends par là qu'il ne présentait pas d'orteils : seulement une terrible griffe à l'emplacement du gros orteil. Le corps était énorme; en supposant qu'il eut été rappelé à la vie, l'original, je l'aurais parié, aurait approché les deux quintaux; sa poitrine était large, signe révélateur d'une force titanesque, et la panse plissée et bombée. Mais – et là pointait l'humain – la créature portait un pagne, ou plutôt une peau nouée autour de son corps par les pattes de la dépouille, laquelle semblait avoir été travaillée.

Voilà pour le corps. Passons à présent à la tête et au visage. J'avoue ne pas trop savoir comment les décrire, mais je vais essayer. Le cou rappelait celui d'un taureau, et était hideusement surmonté d'une toute petite tête, qui – malgré l'imposante barbe rousse (que j'ai déjà mentionnée) ornant son menton, et une grande bouche d'où sortaient, de la mâchoire supérieure, des crocs jaunâtres comme ceux d'un babouin – présentait assez curieusement un aspect féminin, celui d'une vieille, vieille diablesse, dotée d'un nez aquilin. Le front, cependant, était disproportionné en regard du reste du visage : proéminent, massif et non sans intelligence, alors que, très enfoncés au–dessous et éloignés d'étrange façon l'un de l'autre, se trouvaient ses yeux de cristal, horribles et menaçants.

Ce n'était pas tout : cet être paraissait ricaner avec cruauté, et le dessin désignait la raison de ce rire. L'un de ses pieds reposait sur le corps d'un homme dans lequel la grande griffe était profondément enfoncée, tandis que, d'une main, il tenait la tête de sa victime, tête qu'il venait évidemment d'arracher. L'autre main retenait captive, par sa chevelure, une fille nue et vivante, assez mal dessinée – comme si ce détail avait laissé l'artiste indifférent – qu'il s'apprêtait à traîner sur le sol.

«N'est–ce pas un beau portrait, Baas ?» ironisa Hans. «Maintenant, le Baas ne dira pas que je raconte des histoires, tout au moins pendant une semaine !»



une autre grotte, celle des *Mines du Roi Salomon*

III. L'*OUVREUR-DE-ROUTES*

Je fixai la peinture, encore et encore, puis la faiblesse me gagna et je m'assis par terre.

«Je vous vois vous moquer de moi, jeune homme» (cette semonce s'adressait à moi, le rapporteur de cette histoire), vous qui sans doute avez déjà jugé que ce portrait était l'oeuvre de quelque Boschiman trop imaginatif, qui était devenu cinglé et avait projeté sur le roc le rêve infernal engendré par un esprit dérangé. Bien sûr, ce fut la conclusion à laquelle je parvins le matin suivant, quoique par la suite je dus réviser mon opinion, mais sur le moment cette idée ne m'avait pas effleuré.

L'endroit était désolé et chargé de mystères, un lieu épouvantable, avec cette fosse toute proche remplie d'ossements; d'un silence pesant, également, à l'exception d'un chacal ou d'une hyène hurlant à la lune; tout cela additionné au fait que j'avais enduré quelques épreuves ce jour-là – le passage du gouffre mortel, par exemple, m'évoquait les oubliettes des vieux châteaux normands, où les prisonniers étaient jetés et croupissaient jusqu'à ce que mort s'ensuive... Pour couronner le tout, la clarté de la lune diffère de celle du jour – ainsi que vous avez pu l'observer, même durant votre courte carrière – et nous sommes plus affectés par les choses horribles la nuit que la journée. En tout cas, je m'assis car je me trouvai mal et me pensai au seuil de la maladie.

«Qu'y a-t-il, Baas ?» s'enquit Hans, attentif et toujours moqueur, «si tu veux être malade, Baas, je t'en prie, ne fais pas attention à moi, je tournerai le dos. Je me souviens que moi aussi j'avais été indisposé la première fois que j'ai vu Heu-Heu, juste ici,» ajouta-t-il, les souvenirs lui revenant, le doigt pointé vers un endroit précis.

«Pourquoi appelles-tu cette chose «Heu-Heu», Hans ?» lui demandai-je, en tentant de maîtriser mes problèmes internes.

«Parce que c'est son nom, Baas, peut-être celui que sa maman lui a donné quand il était tout petit.»

(Ici, je manquai de vomir, car la simple idée de cette créature dotée d'une mère m'acheva, de la même façon que la vue et l'odeur d'une tranche de bacon en mer par grand vent.)

«Comment sais-tu ça ?» hoquetai-je.

«Les Boschimans me l'ont raconté, Baas. Ils disaient que leurs pères, voici des milliers d'années, le connaissaient bien, et qu'ils avaient

abandonné cette partie du pays à cause de lui, car ils ne dormaient jamais tranquilles, la nuit, dans ces parages, tout comme un Boer quand un autre Boer vient s'installer à moins de dix kilomètres de chez lui pour construire sa maison, Baas. A mon avis, ils voulaient dire qu'ils avaient entendu parler Heu-Heu, car ils m'apprirent que leurs arrières-arrières-grands-pères pouvaient l'entendre faire cela, ainsi que tambouriner sur sa poitrine alors qu'il se trouvait à des kilomètres de là. Mais j'oserais affirmer qu'ils mentaient, car je ne crois pas qu'ils connaissaient grand-chose sur Heu-Heu, ni même celui qui a peint son portrait sur le roc, Baas.»

«Non,» répliquai-je, «moi non plus. Bon, Hans, j'estime en avoir soupé pour ce soir de ton ami Heu-Heu, et j'aimerais retourner me coucher.»

«Oui, Baas, j'en ai aussi envie. Cependant, jette encore un coup d'oeil sur lui avant de partir. Tu ne verras pas une image pareille tous les soirs, Baas, et tu te rappelles comme tu était désireux de venir...»

Sur le coup, j'aurais bien botté Hans une nouvelle fois, mais par chance je me souvins opportunément des clous tapis dans sa poche; aussi, après lui avoir accordé un regard lourd de signification, je me contentai de me lever et de lui enjoindre avec dignité de prendre la tête du convoi.

Ce fut la dernière fois que je vis le portrait de Heu-Heu, ou Belzébuth, ou quel que fût le nom dont ait pu s'affubler ce monstre. De toute façon, bien que j'aie eu l'intention de revenir l'examiner à la lumière du jour, quand le matin arriva je ne crus pas utile de risquer une autre pénible escalade de cette corniche, et me satisfis du souvenir de mes premières impressions. Celles-ci, c'est bien connu, sont toujours les meilleures - comme les premiers baisers, renchérit Hans lorsque je lui exposai mon point de vue.

Non que je pus oublier, bien au contraire, il ne serait pas exagéré de dire que cette diabolique créature me hantait. Je ne pouvais chasser cette image, comme je l'aurais fait pour un simple délire d'une imagination troublée. Me basant sur une centaine de détails, je savais, ou croyais savoir (à tort, comme je le pense maintenant), qu'il s'agissait de l'oeuvre d'un Boschiman, et j'étais certain qu'aucun Boschiman, même en proie au *delirium tremens* (ce qui n'était guère un fléau dont ce peuple avait eu à souffrir, car il lui en avait manqué cruellement l'opportunité !), n'avait pu extirper une si monstrueuse créature de son âme - à supposer qu'un Boschiman pût avoir une âme. Non, qu'il fût Boschiman ou bien d'une autre race, cet artiste avait représenté ce qu'il avait vu, ou ce qu'il pensait avoir vu.

Plusieurs éléments militaient en faveur de cette assertion. Ainsi, sur le bras droit de Heu-Heu, l'articulation du coude apparaissait très tuméfiée, comme s'il avait souffert auparavant d'une blessure à cet endroit. Autre chose, la griffe de l'une de ses terribles mains (la gauche, si mes

souvenirs sont exacts) était brisée et divisée à la pointe. De plus, il y avait une verrue ou une protubérance sur le front, juste au-dessous de l'endroit d'où partaient, vers le milieu, les longues touffes de cheveux gris acier qui encadraient le visage à la fois démoniaque et féminin. Or le peintre devait s'être souvenu de ces défauts et les avoir représentés fidèlement, à l'identique de l'exemplaire original, réel ou imaginaire. Il serait fort douteux, songeai-je, qu'il les ait inventés.

Où, alors, avait-il eu ce modèle ? J'ai mentionné les rumeurs sur des créatures surnommées *Ngolokos*, qui, s'il faut les croire et si tant est que ces êtres aient existé, étaient des singes particulièrement redoutables, d'une espèce totalement inconnue. Heu-Heu, en ce cas, pouvait en être l'un des plus remarquables spécimens. La crédibilité de cette thèse était pourtant faible, car cette bête se rapprochait plus de l'homme que du primate, en dépit de ses griffes plantées à l'emplacement normal des pouces et des gros orteils. Ou peut-être devrais-je dire qu'elle tenait plus d'un diable que d'autre chose.

Une nouvelle idée me vint : et si cela avait été un dieu pour ces Boschimans ? Toutefois, je n'avais jamais entendu dire qu'ils en aient eu, si l'on excepte leur propre estomac. Par la suite, j'interrogeai Hans à ce sujet, mais il me répondit qu'il l'ignorait, les Boschimans qui avaient vécu avec lui dans la grotte ne lui ayant jamais rien raconté de la sorte. Il était vrai, cependant, qu'ils ne se rendaient jamais à l'endroit où se trouvait la peinture, sinon par crainte de leurs ennemis, et que, en ce cas précis, ils ne la regardaient ni n'en parlait plus que nécessaire. Eventuellement, suggéra-t-il avec son habituelle perspicacité, Heu-Heu pourrait être le dieu d'un autre peuple avec lequel les Boschimans n'auraient rien eu à voir.

Une autre question : quand cette oeuvre fut-elle réalisée ? En raison de sa position abritée, ses couleurs étaient encore bien vives, mais elle avait dû être exécutée voilà bien longtemps. Hans ajouta que ces Boschimans lui avaient avoué qu'ils ignoraient qui l'avait peint, ou ce que cela représentait, mais que c'était «vieux, vieux, vieux !», ce qui signifiait tout et rien puisque, pour un peuple sans écriture, cinq ou six générations relèvent de la haute antiquité. Une certitude, néanmoins : une autre peinture de la caverne était indiscutablement ancienne, celle des Phéniciens opérant une razzia sur un Kraal (je vous en ai déjà parlé) qui devait remonter, à tout le moins, à l'époque de Jésus Christ. J'en suis convaincu, car je l'ai examiné méticuleusement le matin suivant, et elle n'était pas plus défraîchie que celle du Monstre. Qui plus est, un morceau de rocher, à l'intérieur du portrait, s'était écaillé juste au-dessus du genou gauche, et j'avais remarqué que la surface ainsi découverte semblait aussi abîmée que celle de la pierre autour de la peinture.

D'un autre côté, il faut prendre en compte le fait que la peinture

phénicienne était sous abri, alors que celle de Heu-Heu était exposée à l'air et donc susceptible de vieillir plus rapidement.

Quoi qu'il en fût, je rêvai toute la nuit de cet horrible Heu-Heu; rêve où il était vivant et me défiait de l'affronter, où quelqu'un m'appelait à son secours pour «la» (il devait s'agir d'une femme) sauver de la bête, et où je le combattais, mais il me terrassait et s'apprêtait à m'arracher la tête comme il avait fait pour l'homme du portrait, quand quelque chose se passa (j'ignore quoi) et je me réveillai, couvert de sueur et en proie à une peur fort pitoyable.

A l'époque où je dus m'abriter dans la caverne, je n'étais guère éloigné des frontières du Zoulouland, étant au coeur d'une de mes expéditions commerciales, le chariot bourré de couvertures, de verroterie, de pots en fer, de couteaux, de houes et de divers articles que le simple sauvage apprécie - ou en ce temps-là appréciait - de payer en bétail. Avant que la tempête ne nous surprît, toutefois, je songeais à laisser les Zoulous continuer seuls leur voyage, pour tenter de conquérir de nouveaux marchés quelque part au Nord de Prétoria, chez des indigènes moins sophistiqués, capables d'attribuer une plus grande valeur à mes marchandises. Après avoir vu Heu-Heu, je changeai d'avis pour deux raisons. La première se rapportait à l'éclair qui avait occis mes deux meilleurs boeufs, et j'estimai que je pourrai les remplacer sans dépenser un sou au Zoulouland, car j'y avais quelques créances aptes à être recouvrées en nature.

La seconde concernait ce satané et obsédant Heu-Heu. J'étais à peu près persuadé qu'un seul homme au monde saurait m'en dire plus (si, au demeurant, il y avait quelque chose à dire) en l'occurrence le vieux Zikali, le sorcier du *Kloof* Noir, la *Chose-qui-n'aurait-jamais-dû-naître*, ainsi que Chaka, le grand roi Zoulou, le surnommait.

Je crois que je vous ai déjà tout raconté sur Zikali, mais dans le cas contraire, je vous dirai qu'il était le plus grand sorcier-guérisseur qui ait jamais vécu au Zoulouland, et le plus terrible. Nul ne savait quand il était né, mais il était indubitablement très vieux et, sous son nom indigène, l'*Ouvreur-de-routes*, renommé aussi bien que redouté dans la contrée depuis des générations. Voilà déjà bien des années, depuis mon enfance en fait, nous étions en quelque sorte amis, quoique j'eusse été conscient dès le début, naturellement, qu'il se servait de moi pour ses propres desseins, comme cela se vérifia avant que tout ne fut fini, et qu'il ait triomphé et précipité la chute de la Maison Royale Zoulou qu'il exécrait.

Zikali, cependant, en marchand avisé, rétribuait toujours généreusement ceux qui le servaient, tout comme il n'oubliait pas ceux qu'il haïssait. Mes gages consistaient en des informations, sur l'Histoire ou sur les secrets cachés de cette singulière terre africaine, que nous, les blancs, en dépit de toutes nos connaissances, comprenons réellement si

peu. Si quelqu'un était capable de me fournir des renseignements sur le portrait de la caverne et sur son origine, c'était Zikali, et tout naturellement je comptais aller le voir. La curiosité pour de tels sujets, comme vous l'avez peut-être deviné, a toujours été l'un de mes péchés mignons.

Nous eûmes excessivement de mal à rassembler nos quatorze boeufs survivants, car ils s'étaient enfuis fort loin pour dénicher un abri contre la tempête. Finalement, ils furent toutefois retrouvés sains et saufs, si ce n'est quelques contusions dues aux grêlons; il est extraordinaire de constater comment le bétail, abandonné à ses propres moyens, sait se débrouiller pour se prémunir des forces de la nature. Cependant, en Afrique, ils cherchent rarement à se réfugier sous les arbres durant un orage, contrairement à l'habitude de leurs homologues anglais, peut-être parce que de telles tempêtes sont si fréquentes qu'ils ont hérités de leurs ancêtres la connaissance instinctive du fait que les éclairs frappent les arbres et tuent tout ce qui se trouve dessous. Tout du moins, c'est ce que j'ai remarqué.

Aussi les attelâmes-nous et nous mîmes en route, laissant derrière nous cette remarquable caverne. A ce propos, bien des années plus tard, j'ai essayé de la retrouver, en vain. Je pensais avoir rejoint le même versant de la montagne, mais je suppose que j'ai dû me méprendre, car ces parages regorgent de telles pentes, et sur celle que je croyais avoir identifiée je ne pus découvrir aucune trace de la caverne.

Peut-être y avait-il eu un glissement de terrain et, si l'on prend en compte la forme d'entonnoir du puits par lequel la lumière lunaire éclairait le portrait de Heu-Heu, l'orifice - qui, on s'en souvient, était fort étroit - avait pu être recouvert de pierres. Ou tout simplement avais-je exploré le mauvais versant, n'ayant pas pris de repères suffisants lors de mon précédent passage, chahuté, il est vrai, par la tempête et la... précipitation.

En outre, j'étais pressé, et désireux d'atteindre un certain bivouac avant la fin de la nuit, aussi ne pus-je accorder qu'une petite heure à mes investigations, et quand celles-ci se révélèrent infructueuses, je dus reprendre la route. Je ne pus pas davantage trouver âme qui vive au courant de l'existence de cette grotte : elle ne devait être connue, je le crains, que de Hans et des Boschimans, tous disparus à présent, ce qui est grand dommage, en regard des merveilleuses peintures qu'elle contient... ou contenait.

Vous vous souvenez que je vous ai raconté notre rencontre avec une troupe de Cafres, qui allaient à une fête ou en revenaient, et qui nous avaient dépassés quand la tempête avait éclaté. Nous n'avions pas fait un kilomètre que nous trouvâmes l'un d'eux, raide mort, mais quant à savoir s'il (car il s'agissait d'un jeune homme) était tombé victime d'un éclair ou de la grêle, je m'avoue incapable de le préciser. A l'évidence, ses compagnons étaient si effrayés qu'ils l'avaient laissé là, se proposant

probablement de revenir et de l'enterrer dans des circonstances plus clémentes. Vous conviendrez donc qu'en nous fournissant un abri, la caverne nous avait rendu un signalé service.

A présent, je vous épargnerai le détail de mon voyage dans le Zoulouland, semblable à tous les autres voyages, juste plus lent, car faire avancer un chariot lourdement chargé avec seulement quatorze boeufs n'était pas une sinécure. Effectivement, nous nous enlisâmes dans un fleuve, l'*Umfolozi Blanc*, peu éloigné du Roc (ou Falaise) *Nongala*, lequel surplombe un trou d'eau alimenté par cette rivière. Je n'oublierai jamais cet incident car il m'a valu d'être le témoin involontaire d'une scène terrifiante.

Alors que nous étions bloqués en plein gué, un groupe d'hommes apparut sur le bord de ce Roc *Nongala*, à plus de deux cents mètres de là, entraînant deux jeunes femmes. Après les avoir observées avec mes jumelles, je déduisis, de la façon dont elles remuaient la tête et regardaient éperdument autour d'elle, que ces femmes étaient aveugles ou bien avaient été aveuglées. Tandis que je les épiais, m'interrogeant sur la conduite à tenir, les hommes saisirent leurs captives par les bras et les précipitèrent par dessus le rebord de la falaise. Avec un gémissement pitoyable, les pauvres créatures dévalèrent la roche en boulant, jusqu'à la profonde mare en contrebas, où les crocodiles s'emparèrent d'elles, car je vis distinctement la ruée des reptiles. En effet, dans ce trou d'eau, ces derniers se tenaient toujours sur le qui-vive, les rois Zoulous ayant eu une prédilection pour cet endroit comme lieu d'exécution.

Quand leur horrible besogne fut achevée, la bande d'«assassins» – j'en dénombrai une quinzaine – descendit jusqu'au gué pour nous interroger. De prime abord, je crus qu'il y allait avoir du grabuge et, pour être franc, je n'en aurais pas été fâché, car la vue de cette boucherie m'avait rendu furieux et téméraire. Cependant, dès qu'ils s'aperçurent que le chariot m'appartenait, à moi, Macumazahn, ils firent assaut... de courtoisie, entrèrent dans l'eau et poussèrent sur les roues, ce qui nous valut, grâce à leur assistance, de regagner l'autre rive sans encombre.

Je m'enquis alors auprès de leur chef de l'identité des deux femmes exécutées. Il me répondit qu'elles étaient les filles de Panda, le roi. Je ne contestai pas cette assertion, quoique, connaissant le caractère bienveillant de Panda, je doutai fortement qu'elles aient été réellement ses enfants. Puis je lui demandai la raison de leur cécité, et la nature du crime qu'elles avaient commis. Le capitaine m'expliqua qu'elles avaient été aveuglées sur l'ordre du prince Cetywayo (qui était déjà le véritable souverain du Zoulouland) parce que «elles avaient regardé là où elles n'auraient pas dû».

Un interrogatoire plus poussé m'apprit que ces malheureuses filles étaient tombées amoureuses de deux jeunes hommes, et s'étaient enfuis

avec eux, contrevenant ainsi aux ordres du Roi, ou plutôt à ceux de Cetywayo, ce qui revenait au même. La troupe les avait rattrapés avant d'avoir pu rejoindre la frontière du Natal, où ils se seraient trouvés en sécurité; les garçons avaient été tués sur le champ, et les filles ramenées pour le jugement, avec le résultat final que j'ai décrit. Ainsi se termina leur lune de miel !

En outre, le capitaine m'informa avec entrain qu'un corps de soldats avait été dépêché pour tuer les parents de ces jeunes hommes, et accessoirement tous ceux qui se trouveraient dans leurs Kraals. Cette sorte d'amour libre devait être étouffé dans l'oeuf, d'après lui, car il y avait eu trop de précédents; en effet, il ne savait pas ce qui arrivait aux jeunes gens du Zoulouland, qui s'étaient dernièrement arrogés une certaine indépendance, contaminés sans nul doute par l'exemple des Zoulous du Natal, auxquels les blancs permettaient de suivre leurs goûts sans les en châtier.

Ensuite, non sans lâcher un soupir sur cette dégénérescence contemporaine, ce vieux conservateur irascible s'octroya une prise de tabac, me fit de chaleureux adieux et s'en alla, entonnant une petite chanson qu'il devait avoir inventé, selon moi, car elle parlait de l'amour des enfants pour leurs parents. Si cela avait été sans danger, je lui aurais volontiers expédié une balle en guise de souvenir, mais la prudence me le déconseillait. D'un autre côté, après tout, ce n'était qu'un officier exécutant des ordres, un produit du système de fer institué par les rois du Zoulouland.

En bref, je continuai mon périple, vendant ma marchandise en cours de route; je fus payé en vaches et en génisses, que je renvoyais au Natal, mais d'aucun boeuf qui pût convenir à l'attelage, ni à plus forte raison qui fût dressé, car, à cette époque, pareille denrée était inconnue au Zoulouland. Pourtant, j'entendis parler de quelques bêtes qui avaient été abandonnées par un commerçant blanc – parce qu'elles étaient malades ou blessées aux pattes, je ne me le rappelle plus – lequel les avaient échangées contre du jeune bétail. Elles étaient censées s'être requinquées depuis, le hic était que personne ne savait trop où elles se trouvaient. Un chef de mes amis me suggéra cependant que l'*Ouvreur-de-routes*, c'est-à-dire le vieux Zikali, serait capable de me renseigner, étant donné qu'il savait tout et que les boeufs avaient été troqués sur son territoire.

A ce moment, malgré mon obsession encore vive pour Heu-Heu, je m'étais presque résigné à abandonner l'idée de rendre visite à Zikali durant ce voyage, car j'avais remarqué qu'à chaque fois que je le faisais, je me voyais automatiquement embarqué dans des aventures pénibles et déplaisantes. Souffrant toutefois d'un cruel manque de boeufs – sans même mentionner les deux morts, d'autres bêtes de mon attelage paraissaient n'avoir jamais récupéré des conséquences de la tempête de

grêle, une ou deux montrant même des signes de maladie – ces nouvelles me firent revenir à mon plan initial. Après avoir consulté Hans, qui estima également que c'était la meilleure conduite à tenir, je pris le chemin du *Kloof Noir*, distant seulement de deux courtes journées de voyage.

Arrivant à l'amorce de ce sinistre et détestable ravin, l'après-midi du second jour, je stoppai l'attelage près de la source et, le bétail laissé à la charge de Mavoon et d'Induka, grimpai en compagnie de Hans.

Bien évidemment, l'endroit n'avait pas changé et pourtant, comme à chaque fois, il me fit une profonde impression, tant de nouveauté que d'étonnement. Dans toute l'Afrique, je ne vois quasiment aucune gorge aussi étrange et déprimante. Ces parois, dressées comme des tours, qui paraissent prêtes à s'abattre sur l'infortuné voyageur; les aloès, rabougris et lugubres, qui poussent au milieu des rochers; la végétation pâle; les chacals ou les hyènes qui décampent au seul son des voix ou de l'écho des pas; les ténèbres, denses, sombres; les vents murmurants, qui semblent gémir autour de vous même quand ils soufflent au-dessus de votre tête – courants aériens qui, probablement, parcourent de long en large le ravin. Tous ces détails lui sont si spécifiques ! Les Anciens avaient coutume de dire que les lieux particuliers possédaient leurs propres génies ou esprits; quant à la question de savoir si ce sont ces endroits qui les engendrent ou bien s'ils viennent parce que cela convient à leur caractère et à leur nature, je ne saurais y répondre.

Dans le Kloof Noir, et dans quelques autres endroits où j'avais traîné mes bottes, j'ai souvent repensé à cette légende, et lui ai presque trouvé un air d'authenticité. Mais, dans ce cas, quel genre d'esprit choisirait d'habiter une gorge aussi sinistre ? Je pense à quelque incarnation (non, ce terme confine au paradoxe), à quelque impalpable essence de la Tragédie, quelque âme condamnée, à la tête courbée et aux ailes ployées sous le fardeau d'un crime innommable et sans repentir.

Mais quelle nécessité d'affabuler et d'imaginer un tel hôte invisible, alors que Zikali, la *Chose-qui-n'aurait-jamais-dû-naître*, était (et l'avait été depuis un nombre incalculable d'années) l'hôte de ce gouffre aux allures de tombeau ? Sans nul doute, il était la Tragédie personnifiée, et sa tête blanchie était couronnée d'un «crime indicible et jamais repenti». De combien d'hommes cet hideux nain avait-il précipité la perte, et combien étaient encore destinés à périr dans les pièges qu'année après année il leur tendait ? Et cependant ce tourmenteur avait été lui-même atrocement tourmenté, et ne faisait que rendre des souffrances qu'on lui avait infligées, lui dont femmes et enfants avaient été assassinés et dont la tribu avait été écrasée sous le joug cruel de Chaka, ce roi dont il abhorrait la Maison et ne vivait que pour la détruire. Même Zikali méritait quelque indulgence; il n'était pas totalement mauvais. Existe-t-il d'ailleurs quelqu'un de *totalement* mauvais, je me le demande...

Sur ces réflexions, je remontai la gorge, suivi par un Hans plutôt morne, que l'endroit déprimait toujours, plus encore que moi-même.

«Baas,» émit-il alors dans un chuchotement caverneux, car en ces lieux il n'osait pas élever la voix, «Baas, crois-tu que l'*Ouvreur-de-routes* fut autrefois Heu-Heu, qui a rétréci pour devenir un nain chargé d'ans, ou que, en tous cas, l'esprit de Heu-Heu vit en lui ?»

«Non, je ne pense pas,» lui répondis-je, «puisqu'il a des doigts et des orteils comme le commun des mortels, mais, ce que je crois, c'est que si Heu-Heu existe, il est capable de nous dire où le trouver.»

«Alors, Baas, j'espère qu'il a oublié, ou que Heu-Heu est parti au ciel, là où les feux continuent de brûler sans avoir besoin de bois. Car, Baas, je ne désire pas rencontrer Heu-Heu : rien que le fait de penser à lui me glace les sangs.»

«Oh non, tu préférerais aller à Durban et rencontrer une bouteille de gin qui réchaufferait ton sang, Hans, ainsi que ta tête, et t'expédierait au cachot pour une semaine,» lui renvoyai-je, profitant de l'opportunité.

Nous tournâmes alors à un coude et arrivâmes au Kraal de Zikali. Comme d'habitude, je semblais être attendu, car l'un de ses gardes du corps imposants et silencieux me reçut en me saluant, la lance levée. Je suppose que Zikali devait avoir un guetteur, posté quelque part, qui surveillait la plaine en contrebas et l'informait de toute approche. Restait aussi l'éventualité qu'il eût d'autres méthodes de renseignements... De toute façon, il était toujours au courant de ma venue, et le plus souvent de la raison de celle-ci, comme il le prouva encore à cette occasion.

«Le Père des Esprits t'attend, Seigneur Macumazahn,» annonça le serviteur. «Il prie le petit homme jaune, qui a pour nom *Lueur-dans-l'obscurité*, de t'accompagner, et il te verra sur le champ.»

J'acquiesçai et l'homme me conduisit à la porte de l'enceinte qui entourait la grande hutte de Zikali, porte sur laquelle il frappa avec le manche de sa lance. L'huis fut ouvert – je ne pus distinguer par qui – et nous y pénétrâmes, sur quoi quelqu'un surgit de l'obscurité pour fermer le battant derrière nous, puis disparut. En face de la porte de la hutte, devant un feu, se tenait le nain, drapé dans une fourrure, son énorme tête – encadrée par ses mèches grises qui retombaient de chaque côté, plus encore que celles de Heu-Heu sur son portrait – penchée en avant, la lumière du feu, qu'il regardait fixement, faisant briller ses yeux enfoncés. Nous avançâmes sur le sol luisant en terre battue de la cour, et nous demeurâmes en face de lui, sans que, pendant plus d'une demi-minute, il ne parût s'apercevoir de notre présence. Enfin, sans relever les yeux, il parla de cette voix caverneuse et sonore, à nulle autre pareille, et dit :

«Pourquoi viens-tu toujours si tard, Macumazahn, alors que le soleil a quitté la hutte et qu'il fait froid dans le noir ? Tu sais bien que j'abomine le froid, comme toutes les vieilles personnes, et j'étais disposé à te refuser

une audience.»

«Tout simplement parce que je ne pouvais pas venir plus tôt, Zikali,» me justifiai-je.

«Alors tu aurais dû patienter jusqu'à demain matin... A moins, éventuellement, que tu ne craignes que je ne trépasse durant la nuit, auquel cas je peux te rassurer. Non, pas plus que pendant bien des nuits encore. Bon, te voilà, vagabond blanc qui sautes de lieu en lieu comme une puce.»

«Oui, me voilà,» ripostai-je, «pour te rendre visite, toi qui ne vagabondes pas mais restes assis au même endroit tel un crapaud sur une pierre, Zikali.»

«Ho, ho, ho,» s'esclaffa-t-il, de son rire étonnant qui résonnait parmi les rochers et donnait toujours froid dans le dos. «Ho, ho, ho, comme il est facile de t'irriter. Contiens ta colère, de peur qu'elle ne t'emporte, comme se sont emportés tes boeufs devant l'orage, l'autre jour dans les montagnes. Que veux-tu ? Tu ne viens par ici que lorsque tu veux obtenir quelque chose de celui que tu nommais autrefois «le Vieux Fourbe». Ainsi, je ne vagabonde pas, mais reste assis comme un crapaud sur sa pierre ? Comment sais-tu cela ? Est-ce uniquement le corps qui peut vagabonder ? L'Esprit ne peut-il errer lui aussi, loin, oh loin, même jusqu'aux Cieux quelquefois, et peut-être jusqu'à ce pays qui se trouve sous terre, où l'on dit que les morts peuvent être retrouvés ? Eh bien, que veux-tu ? Reste, et je te le dirai, à toi qui t'expliques si mal, à toi qui, bien que tu sois persuadé de parler Zoulou comme un indigène, ne l'as jamais appris correctement, car pour cela tu dois penser dans cette langue, et non dans ton stupide dialecte qui ne possède pas de mots pour bien des choses. Serviteur, mes remèdes !»

Une silhouette surgit de la hutte, déposa un sac en peau de fauve et s'évanouit une nouvelle fois. Zikali plongea sa main, semblable à une griffe, dans le sac et en extirpa une poignée d'osselets, polis mais jaunis par le temps, qu'il jeta négligemment sur le sol devant lui, puis qu'il contempla.

«Ah,» lança-t-il, «quelque chose à propos de bétail, d'après ce que je vois; oui, tu veux avoir des boeufs, des boeufs dressés et non des sauvages, et tu penses que je peux te dire où t'en procurer à bon marché. Au fait, quel cadeau m'as-tu apporté ? Est-ce une livre de ton tabac à priser d'homme blanc ?» (A la vérité, il s'agissait d'un quart de livre.) «Ai-je raison au sujet des boeufs ?»

«Oui,» confirmai-je, passablement médusé.

«Cela t'étonne. Il est extraordinaire, n'est-ce pas, que le Vieux Fourbe sache ce que tu désires ? Bon, je vais t'en révéler la cause. Tu as perdu deux boeufs à cause de la foudre, si je ne m'abuse ? Par conséquent, tout naturellement, tu en veux deux autres, et ce d'autant plus que certains, parmi ceux qui restent...» et là, il observa les os une fois de plus, «ont été

blessés, oui, par les grêlons, de très gros grêlons, et que d'autres présentent d'évidents signes de maladie, d'hématurie selon moi. Il n'est donc point étrange que le Vieux Fourbe ait deviné que tu avais besoin de boeufs, non ? Seul un stupide Zoulou attribuerait une telle déduction à la magie. De même, au sujet du tabac, que tu viens d'extraire de ta poche - un bien petit paquet, soit dit en passant. Tu m'as déjà apporté du tabac auparavant, n'est-ce pas ? Il n'y a donc rien d'étonnant que j'en aie conclu que tu récidiverais, qu'en penses-tu ? Aucune trace de magie là-dedans.»

«Aucune, Zikali. Mais comment as-tu su pour la foudre qui a tué le bétail, et pour les grêlons ?»

«Comment ai-je appris qu'un éclair avait abattu tes boeufs de tête, *Kaptein* et *Deutschmann* ? Pourquoi, n'es-tu pas un grand homme qui intéresse beaucoup de monde, et est-ce vraiment surprenant que j'aie des échos d'incidents qui se sont déroulés à cent kilomètres, voire davantage ? Tu as rencontré un groupe se rendant à un mariage, rappelle-toi, juste avant la tempête, et trouvé l'un deux mort par la suite ? Incidemment, il n'a été tué ni par la foudre, ni par la grêle. L'éclair est tombé près de lui et l'a assommé, mais en fait il est mort de froid durant la nuit. Je pensais que tu aimerais le savoir, car ces sujets excitent ta curiosité. Et, bien sûr, pourquoi ces Cafres ne m'auraient-ils pas raconté toute l'histoire ? Rien de magique à nouveau, comme tu peux le constater. Voilà comment nous autres, pauvres sorciers-guérisseurs, acquérons quelque renommée, juste en gardant nos yeux et nos oreilles ouverts. Quand tu seras vieux, tu pourras toi-même exercer ce métier, Macumazahn, puisque tu fais le même genre de choses, même la nuit, à ce que l'on dit.»

Tout en continuant à se moquer de moi, il avait ramassé les os étalés dans la poussière puis les avait brusquement jetés en leur imprimant un curieux mouvement tournant, ce qui les fit retomber en un petit tas, perchés les uns sur les autres. Il les contempla et reprit :

«Voyons, à quoi donc ces stupides objets me font-ils penser ? Ils font partie des outils de ma profession, tu sais, Macumazahn, destinés à impressionner les imbéciles venus nous voir - nous, les sorciers-guérisseurs - qui croient que ces instruments nous racontent des secrets, et à détourner leur attention pendant que nous lisons dans leurs coeurs. D'une manière ou d'une autre, ils m'évoquent des rochers empilés comme sur le versant d'une montagne et... regarde !... Il y a une cavité au beau milieu, pareille à l'entrée d'une caverne.

«T'es-tu abrité de cette tempête, par hasard, à l'intérieur d'une caverne, Macumazahn ? Oh, c'est ce que tu as fait ! Bon, constate comment je l'ai si judicieusement déduit. N'est-il pas vraisemblable que tu irais chercher refuge dans une grotte pour éviter un tel orage, en laissant le chariot au dehors ? Regarde cet os-là, légèrement éloigné des autres, c'est ce qui m'a fait penser au chariot abandonné à l'extérieur. Mais la vraie

question, c'est : qu'as-tu vu dans cette caverne ? Quelque chose de peu banal, sans doute ? Les os ne peuvent me le révéler. Je dois donc le deviner d'une autre façon. Eh bien, je vais essayer, rien que pour te donner, à toi le sage homme blanc, une autre leçon sur la manière dont nous, les pauvres coquins de sorciers-guérisseurs, exerçons notre métier et roulons les gogos. A moins que tu ne me l'apprennes toi-même, Macumazahn ?»

«Non, sûrement pas,», lui répliquai-je hargneusement, car je savais que le vieux nabot était en train de se payer ma tête.

«Je suppose alors que je dois essayer de le découvrir tout seul, mais comment, oui, comment ? Viens ici, petit singe jaune, et assieds-toi entre le feu et moi, de manière à ce que sa lumière brille à travers toi, car il se peut que je puisse voir quelque chose dans ce qui se passe dans ta grosse tête, *«Lueur-dans-l'obscurité»*, comme l'on t'appelle, et apporte quelque lueur dans mon obscurité.»

Hans avança à contrecoeur et s'accroupit à l'endroit qu'avait désigné Zikali de son doigt osseux, apportant la plus grande attention à ce qu'aucun des os magiques ne touchât la plus petite partie de son anatomie, sans doute de crainte qu'ils ne lui jettent un sort. Il s'assit donc là, sa guenille de chapeau de feutre posée au creux de l'estomac, comme s'il voulait se protéger des regards acérés que dardaient sur lui les yeux incandescents de Zikali.

«Ho ho ! Homme jaune,» lança le nain après quelques secondes d'inspection qui firent se contorsionner Hans et lui firent perdre des couleurs, même sous sa peau ridée, à l'instar d'une jeune femme sous le regard scrutateur d'un candidat au mariage qui désire s'assurer qu'elle lui conviendra comme cinquième épouse. «Ho ho ! Il me semble que tu connaissais cette caverne avant d'aller t'y abriter à cause de l'orage, mais cela, j'aurais pu le deviner, car comment aurais-tu pu la dénicher dans une telle précipitation ? De même, il y a un rapport avec les Boschimans, comme la plupart des cavernes dans cette contrée.

«Une nouvelle question se pose : qu'y avait-il à l'intérieur ? Non, ne me le dis pas ! Je veux le découvrir tout seul. Etrange, une image de peinture me vient à l'esprit. Non, il n'y a rien d'étrange, puisque les Boschimans avaient souvent coutume de peindre des scènes sur les parois des cavernes. Et tu ne devrais pas opiner de la tête, homme jaune, car c'est me rendre la tâche par trop facile. Tu n'as qu'à me regarder et à ne penser à rien. Des peintures, beaucoup de peintures, mais une surtout, je pense; quelque chose de difficile à atteindre. Oui, de dangereux même. Est-ce par hasard un portrait de toi, qu'un Boschiman a brossé il y a bien longtemps, lorsque tu étais jeune et beau garçon, Homme Jaune ?

«Et voilà, tu remues encore la tête ! Tiens-la immobile, veux-tu, pour que les pensées qu'elle renferme ne se rident pas comme l'eau sous la

poussée du vent. Tout au moins, il s'agissait de quelque chose d'hideux, mais de bien plus imposant que toi. Ah ! Cela se précise enfin ! Je le tiens à présent ! Macumazahn, viens et tiens-toi à côté de moi, et toi Homme Jaune, tourne ton dos de façon à ce que tu sois en face du feu. Bah ! Il brûle mal, n'est-ce pas, et l'air est froid, si froid ! Il faut que je l'attise.

«Es-tu là, Macumazahn ? Oui. A présent, regarde cette substance de mon cru, et vois quelle belle flambée elle produit !» Et, plongeant sa main dans le sac, il en sortit une sorte de poudre, rien qu'une pincée, qu'il jeta sur les braises. Alors, il étendit au-dessus ses doigts décharnés, comme pour en capter la chaleur, puis éleva lentement ses bras, qu'il déploya haut dans l'espace. La vérité est que, peu après, les flammes bondirent de plus d'un mètre de hauteur. Il laissa à nouveau retomber ses bras, et les flammes déclinèrent. Il les leva une fois de plus, et une fois de plus le feu s'emballa, encore plus haut. Il répéta cette performance une troisième fois, et alors le feu jaillit de plus d'un mètre cinquante dans les airs et resta ainsi, brûlant sans à-coups, telle la flamme d'une lampe.

«Regarde ce feu, Macumazahn, et toi aussi, Homme Jaune,» nous enjoignit-il d'une nouvelle voix, assez singulière, une sorte de voix lointaine et rêveuse, «et dites-moi si vous y voyez quelque chose car j'en suis incapable...»

Je regardai, et ne vis rien pendant un moment. Puis une forme commença à se dessiner dans l'air embrasé. Elle vacilla, changea, puis se figea enfin, visible et réelle. Là, devant moi, modelé dans la flamme, je vis Heu-Heu – tel qu'il avait été représenté sur le mur de la caverne, à la différence, à ce qu'il me semblait, qu'il paraissait vivant, car ses yeux clignaient. Heu-Heu, tel un diable en Enfer... Je fus abasourdi, mais restai ferme sur mes jambes. Quant à Hans, il éructa dans son mauvais Hollandais :

«Allemaghte ! Da is die leeliker auld deil !» (ce qui signifie : «Dieu tout-puissant, c'est cet affreux vieux démon !») puis, sur cette exclamation, il se renversa sur le dos et resta coi, immobile, terrassé par la terreur.

«Ho ho ho !» s'esclaffa Zikali. «Ho ho ho !» et de dix endroits différents les parois du *Kloof* renvoyèrent : «Ho ho ho !»



IV. LA LÉGENDE DE HEU-HEU

Zikali cessa de rire et nous regarda de ses yeux profondément enfoncés dans les orbites.

«Qui fut le premier à dire que tous les hommes sont des fous ?» demanda-t-il. «Je l'ignore, mais j'estime que cela a dû être une femme, une beauté qui se jouait d'eux et les jugeait ainsi. Auquel cas elle était fort avisée, comme toutes les femmes le sont à leur étroite façon, preuve en est ce dicton qui les exclut de son champ d'application. Eh bien, je rajouterai au proverbe : tous les hommes sont aussi des couards à un moment ou à un autre, quoique le reste du temps ils puissent se montrer d'une certaine bravoure. Je dirai plus, ils sont tous les mêmes, car quelle est la différence entre toi, Macumazahn, l'homme blanc sage qui a cent fois affronté la mort, et ce petit singe jaune ici présent ?» Il désignait Hans, étalé sur le dos, roulant des yeux et marmonnant entre ses dents des prières à une ribambelle de dieux. «Vous êtes tous les deux effrayés, autant l'un que l'autre; la seule différence est que le seigneur blanc tente de dissimuler sa peur, alors que le singe jaune l'extériorise à grand renfort de bruit, comme tous les singes.»

«Pourquoi êtes-vous terrorisés ? Uniquement parce que, par un banal truc, je vous ai montré l'effigie de ce que vous aviez tous les deux en tête ? Et, j'insiste bien, non par la magie mais par un tour puéril que n'importe quel enfant pourrait retenir, à condition que quelqu'un lui enseigne. J'espère que vous ne vous comporterez pas ainsi quand vous serez réellement en présence de Heu-Heu, car en ce cas, non seulement vous me décevrez, mais il y aura vite deux crânes supplémentaires pour orner sa caverne. Toutefois, peut-être à ce moment-là serez-vous braves; oui, je le crois, je le crois, puisque tu ne voudrais jamais mourir en sachant à quel point je rirais fort et longtemps quand j'en prendrais connaissance...»

Le vieux sorcier se lança ainsi dans un délire verbal - comme à son habitude quand il souhaitait combiner ses railleries acerbes avec son désir de gagner du temps pour réfléchir - jusqu'à ce qu'il se taise et prise un peu du tabac que je lui avais apporté car, pendant sa péroraison, il était occupé à ouvrir le paquet tout en continuant à nous observer, comme s'il voulait sonder le plus profond de nos âmes.

Là-dessus, comme j'estimai que je devais dire quelque chose, ne serait-ce que pour démontrer qu'il ne m'avait pas effrayé avec ses

maudites démonstrations, quelles qu'elles fussent, je répondis :

«Tu as raison, Zikali, quand tu affirmes que tous les hommes sont des fous, étant donné que tu es le premier et le plus grand de ces fous.»

«Je l'ai souvent pensé, Macumazahn, pour des raisons que je souhaite taire. Mais pourquoi dis-tu cela ? Explique-le moi, pour que je puisse voir si tes raisons concordent avec les miennes.»

«Primo, parce que tu parles d'une créature telle que Heu-Heu tout comme si elle avait réellement existé, alors qu'elle ne vit pas et n'a jamais vécu. Secundo, puisque tu sembles supposer que Hans et moi puissions le rencontrer face à face, ce qui n'arrivera jamais. Alors cesse ces élucubrations et montre-nous comment réaliser des portraits avec des flammes - un art, nous as-tu dit, que n'importe quel enfant peut apprendre.»

«Si on le lui enseigne, Macumazahn, seulement *si* on lui en enseigne la façon. Mais si je faisais cela, je serais en effet le plus grand des fous. Crois-tu que je désire former deux escrocs rivaux - tu vois qu'entre nous je me pare de mon vrai titre - dans ce pays pour me concurrencer ? Non, non, laisse chacun conserver pour lui les connaissances qu'il a acquises, car si tout le monde vient à les connaître, qui paiera pour elles ? Mais pourquoi crois-tu que tu ne te retrouveras jamais en face de Heu-Heu, autrement que devant sa représentation sur de la pierre ou sur du feu ?»

«Parce qu'il n'existe pas,» rétorquai-je avec irritation, «et même s'il existe, je suppose que sa retraite est bien loin d'ici, et je ne peux voyager sans des boeufs frais.»

«Ah !» s'exclama Zikali, «Cela me rappelle que ceux qui m'avaient raconté la façon dont tu t'étais mis à l'abri de la tempête à l'intérieur de la caverne, et tout le reste, m'ont dit que tu voulais de nouvelles bêtes. Aussi, sachant pertinemment que ta hâte à rejoindre Heu-Heu n'équivaudrait que celle d'un jeune homme en quête de sa première épouse, j'ai pris des dispositions. L'histoire que tu as entendue était vraie. Un marchand blanc a laissé dans les parages un excellent attelage de boeufs, souffrant des pattes, tous *salés* sans exception, mais qui, après trois lunes de repos, sont à nouveau gras et bien portants. Je les aurai amenés ici demain matin et je m'occuperai des tiens pendant ton absence.»

«Je n'ai pas d'argent pour me payer de nouvelles bêtes,» précisai-je.

«La promesse de Macumazahn ne vaut-elle pas mieux que de l'argent, serait-ce de l'or rouge britannique ? Le pays tout entier ne le sait-il pas ? En outre,» ajouta-t-il lentement, «quand tu reviendras de ton séjour auprès de Heu-Heu, tu devrais avoir un tas d'argent - ou plus précisément de diamants, ce qui revient au même - et peut-être d'ivoire, quoique je n'en sois pas certain. Non, je ne suis pas sûr que tu pourras transporter l'ivoire. Et si ce n'est pas la vérité qui sort de ma bouche, les boeufs en seront pour ma bourse !»

Au mot «diamants», je dressai soudain l'oreille, car à l'époque l'Afrique entière commençait tout juste à parler de ces pierres; même Hans se releva et se mit à nouveau à accorder quelque intérêt aux contingences matérielles.

«C'est une offre équitable,» assurai-je, «mais arrête de souffler de la poussière» (ce qui signifie : «raconter des sornettes») «et explique tout sans détours avant que la nuit ne tombe. Je déteste ce Kloof plongé dans l'obscurité. Qui est Heu-Heu ? Et s'il - ou si «cela» - vit, ou a vécu, où se trouve-t-il donc, vivant ou mort ? Enfin, en supposant que Heu-Heu existe ou ait existé, pourquoi toi, Zikali, souhaites-tu que je le trouve, car j'ai bien compris tes manigances, toi qui as toujours une bonne raison pour motiver tes souhaits ?»

«Je répondrai d'abord à la dernière question, Macumazahn, moi qui aie, comme tu le dis, toujours une raison pour ce que je veux que tu fasses, ou que les autres fassent.»

Sur ce, il s'arrêta et frappa dans ses mains, ce qui fit apparaître incontinent un de ses grands serviteurs, surgi de la hutte en arrière-plan, auquel il donna quelques ordres. L'homme s'éclipsa et revint presque aussitôt avec de nouveaux sacs en peau, comme ceux qu'utilisent les sorciers-guérisseurs pour transporter leur médecine. Zikali ouvrit l'un d'eux et me montra qu'il était quasiment vide, hormis une poignée de poudre brune.

«Cette matière, Macumazahn,» affirma-t-il, «est la plus merveilleuse de toutes les drogues, encore plus que cette herbe appelée *taduki* qui peut ouvrir la porte du passé et que tu te verras appelé à employer l'un de ces jours. Grâce à elle - je ne parle pas du *taduki* mais de la poudre du sac - je réalise la plupart de mes tours. Un exemple : c'est avec une infime pincée de celle-ci que j'ai pu vous montrer tout à l'heure, à toi et au petit homme jaune, le portrait de Heu-Heu dans les flammes.»

«Tu veux dire qu'il s'agit d'un poison, je suppose.»

«Oh oui, parmi bien d'autres choses, en y adjoignant une autre poudre elle peut devenir un poison terriblement mortel; si mortel qu'une minime fraction disposée sur la pointe d'une épine tuera l'homme le plus puissant sans laisser aucune trace. Mais elle a aussi d'autres propriétés en rapport avec l'esprit et la mémoire; n'essaie pas de savoir lesquelles; si j'essayais de te l'expliquer, tu ne comprendrais pas. En bref, l'*Arbre des Visions*, des feuilles duquel ce remède est extrait, ne pousse que dans le jardin de Heu-Heu, et nulle part ailleurs en Afrique, et mon dernier approvisionnement remonte à bien des années, longtemps avant ta naissance en fait, Macumazahn; peu importe comment je l'ai obtenu.

«A présent, je dois récupérer d'autres feuilles, sinon ce que les Zoulous nomment ma magie - ce que les sages blancs comme toi savent n'être que mes tours - me fera défaut; alors le monde dira que l'*Ouvreur*-

de-routes a perdu son pouvoir et se tournera vers des guérisseurs plus efficaces.»

«En ce cas, pourquoi n'en envoies-tu pas chercher, Zikali ?»

«Qui pourrais-je envoyer qui oserait pénétrer sur le domaine de Heu-Heu et piller son jardin ? Nul autre que toi, Macumazahn ! Ah ! Je lis tes pensées. Tu te demandes maintenant pourquoi je n'ordonne pas que l'on me ramène ces feuilles de là-bas ? Pour cette simple raison, Macumazahn : les habitants ne peuvent quitter leur mystérieuse contrée; ce serait violer leurs lois... De surcroît, en supposant qu'ils le puissent, ils ne se dessaisiraient même pas d'une poignée de cette drogue, hormis à un très haut prix. Une fois, il y a une centaine d'années» (ce qui signifiait pour lui, à mon avis, «très longtemps»), «j'ai payé un tel prix et ai acheté une certaine quantité de la substance que tu viens de voir dans ce sac. Mais c'est une vieille histoire, et je ne t'ennuierai pas avec. Oh ! Nombreux sont ceux qui s'y rendirent, et seuls deux en revinrent, fous, comme tous ceux qui voient Heu-Heu et le quittent en vie. Si jamais tu vois Heu-Heu, Macumazahn, assure-toi de le détruire, lui et tout ce qui lui appartient, de crainte que sa malédiction ne te poursuive pour le restant de tes jours. Déchu, il est désarmé, mais debout, sa haine est toute puissante et porte loin, la sienne ou celle de ses prêtres, ce qui revient au même.»

«Quelle blague !» m'écriai-je. «S'il existe un quelconque Heu-Heu, ce n'est rien d'autre qu'un grand singe et, vivant ou mort, je ne crains aucun primate.»

«Je suis content d'entendre cela, Macumazahn, et j'espère que resteras toujours dans les mêmes dispositions. Sans doute est-ce uniquement sa représentation - qu'elle soit inscrite sur la roche ou sur le feu - qui t'effraye, tout comme un rêve est plus impressionnant que la réalité. Un jour, tu me diras quel était le pire, Heu-Heu en portrait ou bien en chair et en os. Mais tu m'as posé d'autres questions. La première était : qui est Heu-Heu ?

«A vrai dire, je l'ignore. La légende prétend qu'autrefois, au tout début, il existait un peuple blanc, ou presque blanc, qui vivait très loin, au Nord. Ce peuple, si l'on en croit ce mythe, était gouverné par un géant, aussi cruel que terrible, doublé d'un grand sorcier - ou d'un charlatan, à ton gré. Si cruel et si terrible, en effet, que son peuple se souleva contre lui et, aussi puissant qu'il fût, le contraignit à se réfugier vers le Sud, accompagné de courtisans ou de ceux qui ne pouvaient lui échapper.

«Aussi fit-il route plein Sud avec eux, parcourant des milliers de kilomètres, jusqu'à ce qu'il trouvât un endroit secret qui lui convint comme résidence. Ce lieu se cache sous l'ombre d'une de ces montagnes qui crachait du feu, me suis-je laissé dire, quand le monde était jeune, et qui, même maintenant, fume encore de temps en temps. Là, ces gens, appelés

les Walloos, construisirent une ville à la façon septentrionale, en employant la pierre noire qui avait été jadis vomie par la montagne. Mais leur roi, le sorcier géant, continua à leur infliger ses sévices, les obligeant à travailler jour et nuit dans sa ville, son palais et une caverne où il était adoré tel un dieu, tant et si bien qu'ils ne purent en supporter davantage et finirent une nuit par l'assassiner.

«Avant qu'il ne mourut, toutefois, ce qui lui demanda du temps en raison de sa magie, il se moqua d'eux, leur affirmant qu'ils ne se débarrasseraient pas de lui aussi aisément, car il reviendrait sous une forme encore plus épouvantable que la précédente et les dominerait de génération en génération. De plus, il leur prédit un désastre et leur lança cette malédiction : s'ils essayaient de quitter le pays qu'il leur avait choisi et de traverser le cercle de montagnes qui l'entourait, ils mourraient, tous sans exception. Et tout se déroula ainsi - du moins est-ce ce que j'ai entendu dire - puisque, si l'un d'eux se dirigeait vers le fleuve qui est le seul point d'accès à cette contrée depuis le désert, il mourait immanquablement, quelquefois d'une maladie subite, d'autres fois sous la griffe des lions et des diverses bêtes sauvages qui infestent le grand marais - point de conjonction du fleuve et du désert, là où les éléphants et tout le gibier s'en viennent boire depuis des centaines de kilomètres à la ronde.»

«Peut-être est-ce la fièvre qui les tua ?» suggérai-je.

«Possible, ou du poison, voire une malédiction... Toujours est-il que, tôt ou tard, ils mouraient, et que jusqu'à présent aucun d'eux n'a pu quitter le pays.»

«Et qu'est-il arrivé aux Walloos après qu'ils aient trucidé leur sympathique monarque ?» demandai-je, car la fable romanesque de Zikali avait éveillé mon intérêt. Bien sûr, je savais qu'il s'agissait d'une légende, mais, dans de telles histoires, magnifiées par les rumeurs indigènes, se nichait parfois une parcelle de vérité. Sans oublier que l'Afrique est un grand continent, et qu'il s'y trouve des endroits et des populations bien singuliers.

«Quelque chose d'effroyable se passa, Macumazahn, car à peine le corps de leur roi était-il froid que la montagne se mit à cracher du feu et des cendres brûlantes, ce qui tua la majorité des habitants et força les survivants à traverser en bateau le lac - qui fait de la montagne une île - pour rejoindre les forêts qui l'entourent. Ils vécurent là jusqu'à nos jours, sur les berges du fleuve qui traverse la forêt, ce même fleuve qui passe par la gorge des montagnes pour atteindre le marécage et se perdre ensuite dans les sables du désert. Du moins est-ce ce que me racontèrent mes messagers, il y a cent ans, quand ils ramenèrent la substance qui pousse dans le jardin de Heu-Heu.»

«Je suppose qu'ils étaient trop effrayés pour rebrousser chemin après la fin de l'éruption,» hasardai-je.

«Oui, ils étaient effrayés, et tu n'en seras pas surpris quand tu en verras la raison puisque, quand la montagne entra en éruption, les gaz tuèrent la plupart d'entre eux et, ce qui est pire, les transformèrent en pierre. Et, jusqu'à maintenant, ils gisent là, pétrifiés, en compagnie de leurs chiens et de leur bétail.»

A ce moment, ce stupéfiant récit me fit éclater de rire, et même Hans sourit.

«J'ai remarqué, Macumazahn, qu'au début c'est toujours toi qui te moques de moi, alors qu'à la fin les rôles sont inversés, et je crois que dans ce cas l'histoire va encore se répéter. Je t'ai dit qu'en cet endroit les gens gisaient pétrifiés, et si ce n'est pas vrai, tu seras dispensé de me payer les boeufs que j'ai rachetés à l'homme blanc, même si tu reviens les poches pleines de diamants.»

Je me souvins alors de ce qui était arrivé à Pompéi, et cessai de rire. Après tout, la chose était possible.

«Voilà une raison pour laquelle ils ne revinrent pas dans leur cité, mais il en existe une autre, Macumazahn, encore bien meilleure. Très vite, ils s'aperçurent qu'elle était hantée.»

«Hantée ! Par quoi ? Par les hommes de pierre ?»

«Oh non, ceux-là sont bien paisibles, quoique je ne puisse te renseigner sur leur état d'esprit. Hantée par leur roi, qu'ils avaient assassiné, transformé en un singe gigantesque, transformé en Heu-Heu !...»

Là, à cette phrase, je n'eus plus envie de rire, même si à première vue elle semblait encore plus absurde que celle traitant de la pétrification du peuple disparu. Pour cette simple raison : je le savais pertinemment, une des croyances les plus répandues parmi les sauvages, et plus spécialement ceux d'Afrique Centrale, est que les chefs décédés, surtout s'ils se comportés en tyrans au cours de leur existence, se métamorphosent en quelque terrible animal qui, à partir de ce jour, les persécute génération après génération. L'animal peut être un éléphant solitaire, un lion mangeur d'hommes, voire un serpent venimeux. Mais, quelle que soit la forme qu'il puisse prendre, il conserve une caractéristique : il ne meurt pas, ni ne peut être tué de quelque façon par une de ses victimes. En effet, ma propre expérience regorgeait d'exemples de ce type de croyance chez les indigènes. Aussi cela ne me parut pas si étrange que ce peuple imaginât que sa patrie était hantée par l'esprit d'un tyran légendaire réincarné sous la forme d'un monstre.

Seul le monstre ne me paraissait guère crédible. Si par hasard il existait, il ne pouvait s'agir que d'un grand singe, éventuellement d'un gorille habitant l'île du lac où il avait été abandonné, ou conduit sur un arbre sous la poussée du courant.

«Et que fait cet esprit ?» demandai-je à Zikali, non sans une bonne dose de scepticisme. «Il jette des noix ou des pierres sur les gens ?»

«Non, Macumazahn. D'après ce que j'en ai entendu dire, il fait bien plus. Parfois il rejoint la terre ferme – sur le tronc d'un arbre, affirment certains, à la nage rétorquent d'autres, ou comme le sont capables les esprits, suggèrent les derniers. Là, s'il rencontre quelqu'un, il lui arrache la tête» (cela me rappela la peinture de la caverne) «car aucun homme ne peut lutter contre sa force, ni aucune femme, car au cas où celle-ci se révèle vieille ou laide, il lui réserve le même traitement, sinon il l'enlève. L'île est censée être remplie de telles femmes qui cultivent le jardin de Heu-Heu. De plus, il paraît qu'elles ont des enfants qui traversent le lac et vivent dans la forêt – de terribles créatures velues, encore à moitié humaines, car elles savent faire du feu et se servir de massues, d'arcs et de flèches. Cette sauvage peuplade se nomme les Heuheua. Ils résident dans la forêt, et un climat de guerre perpétuelle règne entre les Walloos et eux.»

«Rien d'autre ?» demandai-je.

«Si, encore une chose. A un certain moment de l'année, les Walloos doivent choisir leur vierge dotée de la plus grande beauté et de la meilleure naissance, et l'attacher à un certain rocher situé sur la rive du lac, lors d'une nuit de pleine lune. Ils s'en vont ensuite en la laissant seule, et ne reviennent qu'au soleil levant.»

«Et que trouvent-ils ?»

«Deux possibilités, Macumazahn : soit la fille a disparu, auquel cas ils en sont fort réjouis, à l'exception des proches de cette dernière, soit elle a été mise en pièces, car refusée par Heu-Heu, et là ils pleurent et se lamentent, non sur la victime, mais sur eux-mêmes.»

«Pourquoi se réjouissent-ils, et pourquoi pleurent-ils, Zikali ?»

«Pour la raison suivante. Si la vierge a été emportée, Heu-Heu et ses prêtres – ou ses serviteurs, les Heuheua – les épargneront cette année-là. Sans compter que leurs récoltes seront abondantes et qu'ils seront préservés de la maladie. Si elle a été tuée, lui ou ses serviteurs les hanteront, leur dérobant d'autres femmes, et ils obtiendront des moissons misérables; la fièvre et la maladie fondront également sur eux. Voilà pourquoi l'*Offrande de la Vierge* est leur grande cérémonie, laquelle, si la victime a été acceptée, se poursuit par la *Fête de la Réjouissance* ou, si elle a été refusée et massacrée, par la *Fête de la Lamentation*, accompagnée du sacrifice de ses parents, voire d'autres personnes.»

«Une religion fort plaisante, Zikali. Dis-moi, plaît-elle à ces Walloos ?»

«Aucune religion ne plaît à quiconque, Macumazahn; les larmes, la misère, la maladie, le deuil et la mort plaisent-ils à ceux qui sont nés sur cette terre ? Pour prendre un exemple, ton peuple blanc, tout comme nous, souffre de ces fléaux, à ce que j'ai cru comprendre; aussi avez-vous votre propre Heu-Heu, ou Diable, qui réclame de tels sacrifices et vous châtie.

Il ne vous enchante guère, et pourtant vous continuez à lui offrir, en échange de ses bienfaits, vos sacrifices de guerre, de sang et de toute autre perversité, vous enchaînant de ce fait à lui une nouvelle fois, et démontrant ainsi son emprise sur vous; et ce que vous faites, tous nous le faisons. Cependant, si seulement, tous ensemble, nous nous dressions contre lui, il est possible que sa puissance soit abattue, et que lui même soit tué. Pourquoi, alors, continuons-nous de lui sacrifier nos vierges de vertu, de vérité et de pureté, et en quoi serions-nous meilleurs que ceux qui vénèrent Heu-Heu, dont la seule motivation est de sauver leur vie ?»

Je méditai son argumentation - d'une grande subtilité pour un sauvage, même vieux et instruit - qu'il avait développée en dépit d'un champ d'observation restreint, et répondit presque humblement :

«Je ne suppose pas que nous soyons le moins du monde meilleurs.» Puis, pour ramener la conversation sur un plan plus matériel, j'ajoutai : «Qu'en est-il au sujet des diamants ?»

«Les diamants ! Oho ! Les diamants, qui, soit dit en passant, sont une des offrandes que vous, les blancs, faites à votre Heu-Heu personnel. Eh bien, ce peuple semble en posséder abondamment. Bien sûr, ils leur sont inutiles, puisqu'ils ne peuvent en faire commerce. Toutefois, les femmes apprécient leur beauté, et les enserrent dans de petits filets tressés en cheveux, après les avoir polis sur de la pierre, parce qu'elles ignorent la manière d'y percer des trous, du fait de leur dureté, et qu'elles ne peuvent les sertir dans du métal. Elles les collent aussi dans l'argile de leur vaisselle avant qu'elle ne soit sèche, réalisant ainsi de fort jolis motifs. Il semble que ces pierres, tout comme d'autres de couleur rouge, soient charriées par le fleuve en provenance de quelque désert que son flot traverse, probablement par un tunnel dans les montagnes. En tout cas, ils les trouvent en abondance dans le gravier des berges de ce cours d'eau, qu'ils font passer à travers un tamis - étroitement tissé de cheveux humains - par des enfants, ou d'une manière similaire. Reste, je te montrerai à quoi ils ressemblent, car mes messagers m'en ont apporté une ou deux poignées voici bien des années,» et il frappa dans ses mains.

Instantanément, comme les fois précédentes, un serviteur apparut, auquel il donna certaines instructions. L'homme s'en alla, puis revint tout de suite, porteur d'une pochette faite dans une peau ridée et très ancienne, qui évoquait un morceau de vieux gant. Il la délaça et me la remit. A l'intérieur se trouvait une quantité de petites pierres qui avaient toutes l'apparence de diamants, de bons et honnêtes diamants, si j'en jugeais par la couleur, quoique aucun ne fût très gros. Parmi eux étaient mélangées d'autres pierres, peut-être des rubis, mais je n'en étais pas certain. A vue de nez, j'aurais estimé la valeur du tout à deux ou trois cents livres. Quand je les eu examinés, je les rendis à Zikali, mais il fit un geste de dénégation de la main qu'il appuya d'un :

«Garde-les, Macumazahn; garde-les ! Ils ne me sont d'aucune utilité, et quand tu iras dans le pays de Heu-Heu, compare-les avec ceux que tu trouveras sur place, juste pour te prouver que je ne t'ai pas menti à ce sujet.»

«Quand j'irai dans le pays de Heu-Heu !» m'exclamai-je indigné. «Alors, où se trouve cette terre, et comment l'atteindre ?»

«C'est ce que je me propose de t'expliquer demain, Macumazahn, pas ce soir, car il serait vain de perdre du temps et de la salive sur cette affaire avant que je ne sache deux choses : premièrement, si tu iras là-bas; deuxièmement, si les Walloos sont disposés à te recevoir au cas où tu accepterais.»

«Quand j'aurai entendu la réponse à la première question, nous pourrons reparler de la première, Zikali. Mais pourquoi essayes-tu de te payer ma tête ? Ces Walloos, et les sauvages Heuheua qu'ils combattent, habitent bien loin. Comment, en ce cas, aurais-tu la réponse dès demain ?»

«Il y a des moyens, il y a des moyens,» répéta-t-il rêveusement, puis il parut sombrer dans une sorte de sommeil, sa grosse tête affaissée contre sa poitrine.

Je le contemplai pendant un moment, jusqu'à ce que, lassé de cette occupation, je regardasse autour de moi et remarquasse que subitement la nuit était tombée. Dans le même temps, je commençai à entendre des crissements dans l'air, des crissements aigus, ténus, comme en émettent les rats.

«Regarde, Baas !» murmura Hans d'une voix effrayée, «Les esprits arrivent,» et il désigna le firmament.

Je regardai et, très haut, comme si elles arrivaient du ciel, je vis des formes volantes, pourvues de larges ailes, au nombre de trois. Elles descendaient tout doucement en décrivant des cercles, et je compris qu'il s'agissait de chauves-souris, d'énormes et affreuses chauves-souris. Elles tournèrent alors autour de nous, si près qu'à deux reprises leurs ailes déployées frôlèrent mon visage, m'occasionnant un horrible frisson; et à chaque fois qu'une de ces créatures passait, elle me perçait les tympans de son crissement, mettant mes nerfs au supplice.

Hans tenta de dissuader l'une d'elles par la force de s'intéresser à lui, avec pour seul résultat qu'elle s'accrocha à sa main et lui mordit un doigt, du moins fut-ce mon impression d'après le cri qu'il poussa, à la suite de quoi il enfonça son chapeau jusqu'aux yeux et plongea les mains dans ses poches. Les chauves-souris se consacrèrent alors au seul Zikali. Elles tournoyèrent autour de lui dans un tourbillon étourdissant qui se resserrait sans cesse, jusqu'à ce que, finalement, deux d'entre elles se posassent sur ses épaules tout à côté de ses oreilles et commençassent à babiller dans celles-ci, tandis que la troisième se pendit à son menton et mit d'autorité

son hideuse tête contre ses lèvres.

A ce stade de la démonstration, Zikali parut se réveiller, car ses yeux s'ouvrirent et brillèrent, puis, de ses mains décharnées, il caressa les chauves-souris installées sur ses épaules comme s'il s'agissait d'oiseaux de compagnie. Plus étonnant, il semblait parler à la créature suspendue à son menton, employant un langage qui m'était incompréhensible, pendant qu'en retour elle lui gazouillait les réponses de son cri strident comme une craie crissant sur une ardoise. Soudain, il agita les bras et toutes trois reprirent leur vol, accomplissant des cercles de plus en plus hauts et de plus en plus larges, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent dans les ténèbres.

«J'apprivoise les chauves-souris, et celles-ci sont folles de moi,» assura-t-il en guise d'explication, puis il ajouta : «Reviens demain matin, Macumazahn, et peut-être pourrai-je t'indiquer si les Walloos acceptent que tu leur rendes visite et, dans l'affirmative, te montrer le chemin menant à leur pays.»

Nous partîmes ensuite, nullement fâchés de le quitter, car l'*Ouvreur-de-routes*, avec son langage et ses «manifestations» - comme on les nomme dans les cercles spirites, pour ce que j'en sais - plutôt particuliers, est un personnage qui porte rapidement sur les nerfs, spécialement à la tombée de la nuit. Alors que nous descendions (non sans quelques faux pas) cette gorge haïssable en pleine obscurité, Hans me demanda :

«Quelles étaient ces choses qui se sont suspendues aux épaules et au menton de Zikali ?»

«Des chauves-souris, de très grosses chauves-souris. Quoi d'autre ?» répliquai-je.

«Oh, je pense à bien autre chose, Baas. Je pense que ce sont ses démons familiers qu'il a envoyés à ces Walloos, tout comme il l'a déclaré.»

«Alors, tu crois aux Walloos et aux Heuheua, Hans ? Pas moi !»

«Ca oui, j'y crois, Baas, bien pire, je suis persuadé que nous irons les voir, parce que Zikali compte que nous le fassions, et qui est capable de lutter contre la volonté de l'*Ouvreur-de-routes* ?»



V. ALLAN FAIT UNE PROMESSE

Je n'ai jamais bien dormi dans le voisinage du Kloof noir. Il m'a toujours semblé qu'en émanaient des émanations maléfiques et déstabilisantes, et cette nuit-là ne fit pas exception à la règle. Heure après heure, ressassant l'étonnante histoire contée par le vieux sorcier sur les Walloos et sur Heu-Heu, leur fantôme démoniaque, je restais étendu au coeur de l'intense silence régnant dans cet endroit désert, silence uniquement interrompu de loin en loin par le cri d'un engoulevent - à moins que ce ne fût celui de sa proie - ou par l'aboiement de quelque babouin résonnant parmi les rochers.

Ce récit n'était qu'une fadaise. Et cependant... Et cependant tant de peuples étranges se cachaient dans les vastes recoins de l'Afrique, ayant pour la plupart de fort singulières croyances ou superstitions. En effet, je commençais à me demander s'il était possible que ces superstitions, perpétuées à travers les âges, aient débouché sur quelque chose de concret, à tout le moins dans l'esprit de ceux qu'elles affectaient.

Sans oublier qu'il y avait des circonstances bizarres liées à cette histoire, ou cette fable, qui venaient en quelque sorte la corroborer. Citons le portrait de Heu-Heu dans la caverne, que Zikali - par son art infernal ou par ses tours - avait remodelé dans les flammes. Mentionnons encore les diamants et les rubis (ou les cristaux et les spinelles, qu'importe) blottis pour le moment dans la poche de ma veste de chasse. Ces pierres - en admettant leur authenticité - devaient provenir de quelque lieu fort éloigné ou bien dissimulé, puisque je n'en avais jamais vu de semblables, ni même entendu parler, dans aucun endroit que j'avais visité, or elles différaient radicalement de celles que, à l'époque, on commençait à trouver à Kimberley, celles-ci s'avérant bien plus polies par l'action de l'eau.

Certes, la présence de diamants dans un lieu donné n'impliquait aucunement l'existence éventuelle de Heu-Heu. Aussi ne prouvaient-ils rien, dans un sens comme dans l'autre.

Et s'il existait un Heu-Heu, désirais-je tellement le rencontrer ? Mon sentiment était très mitigé. Ma curiosité n'avait rien perdu de son intensité, et il aurait été merveilleux de voir ce que les yeux d'aucun homme blanc n'avaient jamais aperçu, et encore plus merveilleux de combattre un tel monstre et de le tuer. Passa alors devant mes yeux la vision d'un Heu-Heu

empaillé trônant dans le *British Museum*, accompagné d'un grand écriteau proclamant :

«ABATTU EN CENTRE-AFRIQUE PAR MONSIEUR ALLAN QUATERMAIN.»

Et alors, moi, le plus humble et le plus effacé des hommes, je deviendrais célèbre et mon portrait serait publié dans le *Graphic*, et probablement aussi dans le *London Illustrated News*, le pied peut-être nonchalamment posé sur le poitrail d'un Heu-Heu terrassé.

Cela serait, sans nul doute, la gloire ! Seulement Heu-Heu me paraissait un sacré client, et l'histoire pouvait se terminer de fort désagréable façon; son pied pouvait se poser sur *mon* poitrail, tout comme il était possible qu'il m'arrachât la tête, à l'instar de la peinture rupestre. Bof, dans cette éventualité, les journaux n'en publieraient rien...

Restait cette histoire de la ville emplie d'hommes et d'animaux pétrifiés. Elle pouvait être vraie ou bien fausse, puisqu'elle excluait toute intervention surnaturelle. Quoique je n'en eus jamais entendu parler, il n'était pas impossible que cette ville existât, et dans ce cas la découvrir s'avérerait magnifique !

Oh, mais à quoi étais-je en train de rêver ? Le récit de Zikali ne pouvait être qu'une affabulation, une pure fiction !... Cependant, il me rappelait quelque chose que j'avais entendu dans ma jeunesse, et dont je fus incapable de me souvenir de façon précise pendant un certain temps. En fin de compte, en un éclair, cela me revint à l'esprit. Mon vieux père – fort érudit – possédait un recueil de légendes grecques, et l'une d'elles concernait une femme baptisée Andromède, la fille d'un roi qui, sous la pression populaire et afin d'éviter des calamités à son pays, l'attacha à un rocher pour qu'elle soit enlevée par un monstre surgi de la mer. Puis un héros du nom de Persée, secondé par la magie, arriva au moment critique, tua le monstre et délivra la belle qu'il prit pour épouse.

Eh bien, cette histoire de Heu-Heu en était une nouvelle version. La vierge était ligotée sur le rocher; le monstre arrivait de la mer – ou presque : du lac – et l'emportait, grâce à quoi des catastrophes étaient conjurées. La similitude était si évidente que je commençai à me demander s'il ne s'agissait pas de l'écho d'un mythe antique qui aurait trouvé son origine, de quelque manière, en Afrique. Toutefois, jusqu'à présent, aucun Persée n'avait pointé le bout de son nez dans la contrée des Heuheua. Ce rôle, apparemment, m'était dévolu. Et en ce cas, que serais-je supposé faire de la vierge ? La rendre à sa famille reconnaissante, je présume, car je n'avais certainement aucune intention de l'épouser... Oh ! Ces pensées m'abêtissaient... J'allais m'endormir ! J'allais m'endormir ! J'allais...»

Une minute ou deux plus tard – du moins fut-ce mon sentiment – je

me réveillai en songeant, non pas à Andromède, mais au prophète Samuel et pendant un moment me demandai pourquoi diable cet austère prêtre-patriarche s'était ainsi insinué dans mes pensées. Puis, en bon connaisseur de l'Ancien Testament, je me rappelai l'indignation de ce prophète autocrate quand il avait entendu le beuglement des boeufs que Saul avai sauvé, par ordre divin, du grand «festin» (comme l'aurait appelé les Zoulous) des Amalékites. (Quelle était l'utilité de couper la gorge à toute cette bonne marchandise, personnellement je n'ai jamais pu le comprendre.)

Et voilà que dans mes oreilles retentissait le beuglement des boeufs point commun entre les deux histoires. Qui étaient-ils ? m'étonnai-je, car les miens broutaient non loin de là, aussi passai-je la tête hors de la capote du chariot pour apercevoir un superbe attelage de vrais boeufs de «trek» au nombre de dix-huit, car il y en avait une paire de rechange qui venai tout juste d'être conduite à mon camp par deux étranges Cafres. Par la suite, je me souvins évidemment du bétail que Zikali avait promis de me vendre avec des facilités de paiement, ou de me donner sous certaines conditions, et estimai dans mon for intérieur qu'en cette occasion il s'étai montré un sorcier de parole.

Une fois mon pantalon enfilé, je descendis du chariot pour examiner les bêtes, et le résultat de cette inspection fut des plus satisfaisants. Elles avaient bien récupéré de la fatigue et des blessures à leurs pattes qui avaient amené leur précédent propriétaire à les laisser à la disposition de Zikali, et paraissaient maintenant aussi grasses que des cochons, donnant l'impression d'être capables de tirer n'importe quoi n'importe où. Effectivement, même Hans le grand critique exprima son approbation, en dépit de son incompétence, sur ces bêtes qui, le prouvait-il en désignant différents indices, semblaient réellement être «salées» et même immunisées pour quelques unes, comme le démontrait la perte du bout de leur queue.

Après les avoir envoyées brouter sous la direction des Cafres qui les avaient amenées, car je ne désirais guère les mélanger avec mon propre bétail qui montrait des signes de maladie, je pris mon petit-déjeuner dans un excellent état d'esprit puisque, où que j'allasse, j'étais dorénavant équipé de bêtes de trait, ce qui me rappela mon engagement à revoir Zikali. Hans tenta de couper à la corvée de m'accompagner, prétextant qu'il voulait s'occuper des nouveaux boeufs, que ces Zoulous bizarres pouvaient voler, mais la vérité, bien sûr, était qu'il avait peur du vieux sorcier et ne voulait pas s'en approcher encore sans y être contraint et forcé. Cependant je le fis venir, eu égard à l'extrême fidélité de sa mémoire et au fait que quatre oreilles valaient toujours mieux que deux quand il était question de Zikali.

Nous remontâmes péniblement le Kloof et, comme précédemment

nous fûmes admis séance tenante dans l'enceinte entourant la hutte du sorcier-guérisseur, pour trouver l'*Ouvreur-de-routes* assis en face d'elle, son sempiternel feu brûlant devant lui. Aussi torride que fût la température, il entretenait toujours ce brasier.

«Que penses-tu des boeufs, Macumazahn ?» interrogea-t-il abruptement.

Je répliquai avec prudence que je ne lui donnerais ma réponse qu'après les avoir essayés.

«Toujours aussi futé,» apprécia Zikali. «Bon, tu dois t'en accommoder, Macumazahn, et, comme je te l'ai promis, tu pourras me payer à ton retour.»

«Mon retour d'où ?» demandai-je.

«De là où tu vas aller, même si tu l'ignores pour l'instant.»

«En effet, Zikali,» approuvai-je, avant de demeurer silencieux.

Lui aussi se tut pendant un long moment, si long qu'il finit par triompher de ma patience et que je lui demandai, d'un ton sarcastique, s'il avait reçu des nouvelles de son ami Heu-Heu via la Messagerie Chauve-souris.

«Oui, oui, j'en ai reçu, du moins je le crois - et non par chauve-souris, mais peut-être par des rêves, ou par des visions. Oho ! Macumazahn, je t'ai encore eu ! Pourquoi tombes-tu toujours aussi puérilement dans mes pièges ? Tu vois quelques chauves-souris qui, pour être franc, - et comme je l'ai reconnu - ne sont que des créatures que j'ai apprivoisées en les nourrissant depuis de nombreuses années, qui volètent autour de moi puis s'en repartent, et tu es à mi-chemin de croire que je les ai envoyées à plus d'un millier de kilomètres pour porter un message et me ramener une réponse, ce qui est impossible.

«A présent, je vais t'avouer la vérité. Je ne communique pas de cette façon avec mes correspondants éloignés. Non, j'envoie ma pensée et elle s'envole partout, jusqu'au bout de la Terre, et quiconque peut la capter s'il en a les capacités. Toutefois, seul un esprit parmi des millions est susceptible de s'accorder avec elle, un esprit apte à la saisir et à l'interpréter. Mais pour le commun des mortels - oui, même pour le sage Blanc impuissant à comprendre - il ne reste que le symbole des chauves-souris et leur message. Pourquoi recherches-tu toujours la contribution de la magie dans l'explication de phénomènes tout à fait naturels, Macumazahn ?»

J'en conclus in petto que ma conception de la Nature différait sensiblement de celle de Zikali, mais, conscient qu'il se gaussait de moi comme à son habitude, je refusai de poursuivre cette argumentation en simulant le dédain et ripostai :

«Tout cela est si évident que je me demande bien pourquoi tu gâches ta salive à l'expliquer. Je désire juste savoir si tu as une réponse à ton

message, quelle que soit la manière dont il a été envoyé et, dans ce cas, quelle en est la teneur.»

«Oui, Macumazahn, car il se trouve que j'en ai une; elle m'est parvenue dès mon réveil, ce matin. En bref : le chef des Walloos, avec qui mon coeur a conversé, tout comme - il en est persuadé - la majorité de son peuple, seront ravis de t'accueillir sur leur terre, contrairement - il en est certain aussi - aux prêtres de Heu-Heu qui adorent celui-ci tel un Dieu et lui ont juré obéissance. Si tu acceptes d'y aller, le chef te donnera tout ce que tu désires provenant du fleuve de diamants ou de ses propres biens et que tu es capable d'emporter, par exemple le remède que, *moi*, je veux. En outre, il te protégera des dangers dans la mesure de ses moyens. En retour, pour ces bienfaits, il exige une rétribution.»

«Laquelle, Zikali ?»

«La défaite de Heu-Heu, de ta main.»

«Et si je ne peux défaire Heu-Heu, Zikali ?»

«Alors, ce sera fatalement ta défaite, et le marché tombera à l'eau.»

«Vraiment ? Si j'y vais, serai-je tué, Zikali ?»

«Qui suis-je pour dispenser la vie et la mort, Macumazahn ? Cependant,» ajouta-t-il posément, entrecoupant délibérément sa diatribe par des prises de tabac, «cependant, je ne pense pas que tu seras tué. Si je le croyais, je n'attendrais pas ton retour pour que tu me payes ces boeufs. Aussi, j'estime qu'il te reste encore beaucoup de besogne à accomplir en ce bas monde - «ma» besogne, en partie, Macumazahn - qui ne pourrait être réalisée sans toi. Sachant cela, la dernière chose que je souhaiterais serait de t'envoyer à la mort.»

J'en déduisis que cela devait être vrai, puisque le vieux sorcier avait toujours parlé à mots couverts d'une future grande entreprise dans laquelle nous serions associés; je savais également qu'il avait de l'estime pour moi, à son étrange façon, et qu'il ne me voulait par conséquent aucun mal. De surcroît, une immense envie de me lancer dans cette aventure s'empara subitement de moi, car il était possible que je découvrisse quelques remarquables nouveautés - moi qui étais lassé de la routine. Néanmoins je cachai mon sentiment - si tant est que l'on eût pu cacher quelque chose à Zikali ! - et demandai d'un vrai ton d'homme d'affaires :

«Où veux-tu que j'aille, quelle est la distance à parcourir et, si j'y vais, comment ferai-je pour m'y rendre ?»

«A présent, nous commençons à empoigner nos sagaies, Macumazahn,» (il entendait par là que nous en venions aux choses sérieuses). «Ecoute, et je vais te l'expliquer.»

Il me l'exposa en effet pendant plus d'une heure, mais je ne vous ennuierai pas, mes amis, à reprendre tout son propos, puisque les détails géographiques sont ennuyeux et que je désire poursuivre mon histoire. Vous, mon cher,» (il s'adressait à moi, le rapporteur de cette aventure)

«n'avez qu'à rester ici jusqu'à demain soir, car ce délai sera nécessaire pour la terminer – au cas, bien évidemment, où vous voudriez entendre la fin.»

Il suffit donc de dire que je devais remonter vers le Nord sur près de cinq cents kilomètres, traverser le Zambèze, puis obliquer vers l'Ouest sur la même distance. Après cela, j'avais à voyager direction Nord-Ouest sans trop savoir sur quelle étendue, jusqu'à ce que j'arrivasse à une gorge séparant certaines collines. Là, je devais laisser le chariot – à supposer que j'eusse encore un chariot – et marcher pendant deux jours dans une portion de désert aride pour atteindre une oasis marécageuse. A cet endroit se perdait dans les sables le fleuve que Zikali avait mentionné, d'où j'apercevrais, par beau temps, la fumée de ce volcan dont il avait également parlé. Après avoir traversé le marais, ou l'avoir contourné, je devais me diriger vers cette élévation, jusqu'à ce que j'atteignisse une seconde gorge dans les montagnes, par laquelle passait le fleuve depuis la terre des Heuheua pour arriver dans le désert. Ici, selon Zikali, je serais censé trouver un groupe de Walloos qui m'attendrait, avec des canoës ou des bateaux, pour m'emmener dans leur pays, où le destin déciderait du cours des choses.

Avant que vous ne partiez, mon ami, je vous donnerai un plan du trajet *, que j'ai dressé après mon voyage, au cas où vous ou toute autre personne émettrait le souhait de monter une expédition pour aller dénicher des diamants et des hommes fossilisés au pays des Heuheua, à la condition expresse, toutefois, que vous ne me demandiez pas de prendre part à l'aventure.

«Voilà comment se présente le voyage,» concluai-je quand Zikali eut enfin fini. «Eh bien, je vais te dire franchement que je ne suis pas prêt à l'entreprendre s'il faut traverser une contrée inconnue. De quelle manière pourrais-je trouver mon chemin sans l'aide d'un guide ? Je pars à Prétoria, avec ou sans tes boeufs !»

«C'est ton dernier mot, Macumazahn ? Je commence à croire que je suis très intelligent. J'ai prévu que tu réagirais ainsi et me suis donc tenu prêt en trouvant un homme qui te conduira tout droit à la Maison de Heu-Heu. Il est ici, réellement, et je vais le faire venir,» et il appela un serviteur à sa manière habituelle pour lui donner un ordre.

«D'où vient-il, qui est-il et depuis combien de temps est-il ici ?»

* Si jamais Allan m'a remis cette carte – ce dont, après un tel laps de temps, je ne suis pas certain – je l'ai rangée si méticuleusement qu'elle est perdue pour toujours, et je n'ai guère envie de la rechercher parmi une accumulation de quelques vingt-cinq ans de correspondance. Qui plus est, si elle était retrouvée et publiée, elle serait la cause probable de folles spéculations et de pertes financières dans le milieu des demoiselles, du Clergé et autres personnes aventureuses. (le rédacteur)

demandai-je.

«J'ignore qui il est réellement, Macumazahn, car il ne parle pas beaucoup de lui-même, mais je crois comprendre qu'il vient du voisinage du pays des Heuheua, ou d'un peu plus loin, et il est ici depuis assez longtemps pour que j'ai pu lui enseigner notre langage Zoulou, quoique cela soit peu d'importance puisque tu maîtrises parfaitement l'Arabe, si je ne m'abuse ?»

«Je suis capable de le parler, Zikali, et Hans un peu aussi.»

«Très bien, car c'est sa langue, du moins le crois-je, ce qui simplifiera les choses. Je peux d'emblée te dire qu'il s'agit là d'un drôle de personnage, diamétralement différent de tout ce à quoi tu pourrais t'attendre, mais tu vas pouvoir juger sur pièces.»

Je ne fis aucun commentaire, mais Hans me chuchota qu'il était sans l'ombre d'un doute un des enfants de Heu-Heu, ayant l'apparence d'un grand singe. Bien qu'il parlât à voix très basse, et à une certaine distance, Zikali parut l'entendre, car il remarqua :

«Tu croiras alors avoir trouvé un nouveau frère, n'est-ce pas, *Lueur-dans-l'obscurité* ?» – titre, si je ne l'ai pas expliqué précédemment, que Hans avait gagné après une remarquable prouesse.

Ce qui imposa silence à Hans, qui n'osait pas exprimer son ressentiment au puissant *Ouvreur-de-routes* pour cette comparaison entre un singe et lui. Je restai moi aussi silencieux, trop occupé par mes propres réflexions, car, subitement, j'entrevis la supercherie, dépouillée de ses atours mystérieux et prétendument magiques. Un messager, issu de quelque pays étrange et lointain, était venu voir Zikali, quémandant son aide pour des raisons encore inconnues.

Il ne lui restait plus qu'à me confier l'affaire, estimant que j'avais le profil idéal pour servir ses desseins. De là son rachat des boeufs, transaction dont il avait fait courir la rumeur jusqu'à moi malgré mon éloignement, tout comme s'il connaissait mon dilemme. Indubitablement, tout semblait faire partie d'un plan, quoique cela relevât du domaine de l'impossible puisque Zikali n'avait pu me forcer à me réfugier dans une caverne bien précise pour m'abriter de l'orage.

Pour couronner le tout, j'allais servir ses intérêts en ignorant en quoi ceux-ci consistaient. Il prétendait vouloir obtenir les feuilles d'un arbre, ce qui était peut-être la vérité, mais je pressentais que cela cachait quelque chose de bien plus important.

Sa curiosité était peut-être piquée au vif, ce qui le poussait à réclamer davantage d'informations sur un peuple aussi secret que lointain, car il brûlait d'un désir effréné d'accumuler des connaissances de toute nature. Ou bien, sur un plan occulte, ce Heu-Heu – s'il existait – pouvait être un rival qui interférait dans ses projets, auquel cas il constituait un obstacle à éliminer.

En admettant que quatre-vingt dix pour cent des pouvoirs surnaturels de Zikali relevassent de la charlatanerie, restaient dix pour cent, sans nul doute authentiques. Assurément, il vivait et se déplaçait sur un plan bien différent de celui du commun des mortels, et était en relation avec des choses et des pouvoirs dont nous n'avons aucune idée. En outre, j'ai tout lieu de le croire, quoique je ne veuille pas vous accabler d'exemples, il était en contact avec des collègues de la même classe, ou du même niveau hiérarchique – eh oui, même séparés par des milliers de kilomètres – des amis comme des ennemis, mais tous d'une grande force dans leur domaine.

Pendant que je réfléchissais là-dessus et que le vieux Zikali déchiffrait mes pensées – j'en étais certain, car je le vis sourire à sa façon sardonique et hocher sa grosse tête comme s'il rendait hommage à ma perspicacité – le serviteur revint d'on ne sait où, introduisant un personnage de grande taille, pittoresquement drappé dans un *kaross* de fourrure qui lui couvrait la tête aussi bien que le corps. Arrivé en face de nous, il retira son *kaross* et s'inclina pour nous saluer, d'abord Zikali, puis moi. Et sa politesse était si raffinée qu'il honora même Hans de cette manière, mais d'une inclinaison moins marquée.

Je le contemplai avec stupeur, ce qui n'avait rien d'exagéré car se tenait devant moi le plus bel homme que j'aie jamais vu. Il était grand – plus d'un mètre quatre-vingt – et superbement bâti, la poitrine large, le corps musclé, avec des pieds et des mains qui auraient fait honneur à une statue grecque. De même, son visage était merveilleux, quoique maussade, parfaitement ciselé, presque blanc de peau, avec de grands yeux noirs, et quelque chose en lui évoquait un sang noble et séculaire. Effectivement, à son apparence, on pouvait le croire tout juste surgi d'époques révolues. Il aurait pu être un habitant du continent perdu de l'Atlantide, ou un Grec antique hâlé par le soleil, car sa chevelure, d'un brun clair, était abondamment bouclée, même aux endroits où elle tombait sur ses épaules, quoique rien ne poussât sur son menton ni sur ses lèvres. Peut-être était-il rasé. En bref, il constituait un magnifique spécimen d'humanité, différent de tout ce que j'avais vu jusque alors.

Son costume sortait également de l'ordinaire, bien que dépenaillé, et aurait pu tout aussi bien avoir été volé à la momie d'un pharaon. Il consistait en une robe de toile – avec des bords brodés de couleur pourpre pâle – qui paraissait avoir été enroulée autour de lui; une coiffure haute et bosselée elle aussi en toile dont la forme évoquait la partie inférieure d'un siphon d'eau de Seltz retourné et se terminant en pointe; un tablier en cuir – également brodé – étroit à son extrémité supérieure mais s'évasant en direction des genoux, et des sandales de la même matière.

Je continuai à le regarder, toujours sidéré, me demandant s'il appartenait à un peuple qui m'était inconnu ou s'il s'agissait d'une nouvelle

illusion de Zikali, et Hans partageait mes sentiments puisque ses petits yeux vitreux jaillirent presque de leurs orbites, et il me demanda dans un murmure :

«Est-ce un homme, Baas, ou un esprit ?»

Quant au reste, l'étranger portait une simple torque, un collier selon toute apparence en or, et à sa ceinture pendait une épée à garde cruciforme, avec une poignée en ivoire et un fourreau rouge.

Ce remarquable personnage se tint un moment devant nous, les mains jointes et la tête inclinée avec humilité, quoique cela aurait dû être à moi de me montrer humble, en raison de notre contraste physique. Aparemment, il ne jugeait pas convenable de prendre la parole, tandis que Zikali s'accroupissait, l'air sinistre, me refusant son assistance. Finalement, convaincu qu'il fallait bien faire quelque chose, je me levai du tabouret sur lequel j'étais assis et tendis la main. Après un moment d'hésitation, le splendide étranger la prit, non pour la serrer comme l'usage le veut, mais pour, sur une inclinaison de la tête, presser doucement mes doigts contre ses lèvres, tout comme s'il était un courtisan français et moi une belle dame. Je lui octroyai une nouvelle révérence, avec toute la grâce dont je pus faire preuve, puis, enfouissant ma main dans la poche de mon pantalon, tentai un «Comment vas-tu ?» qu'il ne parut pas comprendre, suivi de son équivalent en Zoulou, «*Sakubona*». Devant un second échec, je lui adressai un salut au nom du Prophète dans mon meilleur Arabe.

Je tenais enfin le bon bout, comme avait l'habitude de dire un de mes amis américains, le Frère John *, car il répliqua dans la même langue, ou peu s'en faut. D'une voix douce et agréable, mais sans aucune allusion au Prophète, il me bombarda de «Grand Seigneur Macumazahn, dont la renommée et la vaillance sont chantées par la Terre entière,» et tout un tas d'autres inepties, que je vous épargnerai, et qui lui avaient été soufflées, cela me paraissait évident, par Zikali.

«Merci,» l'interrompis-je, «merci, monsieur ?...» et j'attendis la réponse.

«Mon nom est Issicore,» se présenta-t-il.

«Un très joli nom également, bien que ce soit la première fois que j'en rencontre un comme celui-ci,» répliquai-je. «Eh bien, Issicore, que puis-je faire pour toi ?» Remarque assez peu appropriée, certes, mais qui avait le mérite à mon goût de nous faire entrer dans le vif du sujet.

«Tout,» répondit-il avec ferveur, en pressant les mains contre sa poitrine. «Tu peux sauver de la mort une femme merveilleusement belle qui t'aimera...»

«Elle fera quoi ?», m'exclamai-je. «Alors je n'ai rien à voir là-dedans, car ce genre d'affaire amène toujours des ennuis !»

* Voir le roman *La Fleur sacrée*. (NdT)

Zikali intervint à ce moment pour la première fois dans la conversation, parlant très lentement à Issicore en Zoulou, langue qu'il lui avait enseignée – si je me rappelais bien ce qu'il m'avait raconté – pour lui conseiller :

«Le Seigneur Macumazahn est déjà abondamment pourvu en amour féminin, et n'a pas la place d'en accueillir davantage. Aussi ne lui parle pas d'amour, ô Issicore, de crainte que tu n'irrites le fantôme qui hante ce lieu, une certaine Mameena de sang royal *, qu'il connut fort bien autrefois.»

Ici, je me tournai vers Zikali, dans l'intention de lui dire son fait, quand Issicore, un fin sourire aux lèvres, répéta :

«Qui t'aimera... comme un frère !»

«Voilà qui est mieux,» commentai-je, «quoique je ne vois pas très pourquoi j'hériterais d'une soeur à mon âge, mais je suppose que tu veux dire par là qu'elle me serait très reconnaissante ?»

«En effet, ô Seigneur, sans compter que la récompense serait importante.»

«Ah !» m'écriai-je, franchement intéressé. «Maintenant sois assez gentil pour m'expliquer exactement ce que tu veux.»

Pour résumer son propos, il recommença l'histoire de Zikali, avec quelques variations. Je devais voyager jusqu'à son pays lointain, précipiter la destruction d'un vague monstre, ou fétiche, ou système religieux, et en retour je recevrai autant de diamants que je pourrais en emporter.

«Mais pourquoi ne peux-tu te débarasser toi-même de ce démon ?» m'étonnai-je. «Tu as l'air d'un guerrier, et d'être grand et fort !»

«Seigneur,» ajouta-t-il doucement, tendant ses mains en manière de supplique, «je suis fort et j'ai confiance dans ma bravoure, mais c'est impossible. Aucun homme de mon peuple ne peut triompher de son propre dieu, si on peut l'appeler ainsi. Même l'insulter ouvertement revient à attirer une malédiction sur nous; de plus, ses prêtres nous tueraient...».

«Car il a des prêtres ?» le coupai-je.

«Oui, Seigneur, le dieu a des prêtres qui lui sont tout dévoués, et aussi maléfiques que lui. O Seigneur, je t'en implore, viens, et sauve Sabeela la Belle.»

«Pourquoi t'intéresses-tu à cette dame ?»

«Seigneur, parce qu'elle m'aime – non comme un frère – et que je l'aime. Elle, la grande Dame de mon pays et ma cousine, est ma promise, et si le Dieu n'est pas abattu, elle lui sera remise comme étant la plus belle de nos jeunes filles.» A ces mots, l'émotion sembla le submerger, une émotion très forte qui me toucha, car il baissa la tête et je vis des larmes qui perlaient de ses yeux sombres.

«Ecoute, Seigneur,» poursuivit-il, «il existe une antique prophétie

* Voir le roman *Child of storm*, inédit. (NdT)

dans mon pays qui indique que notre dieu, dont l'hideuse enveloppe cache l'esprit d'un chef mort il y a fort longtemps, ne peut être détruit que par une personne d'une autre race capable de voir dans la nuit, un homme de grande valeur, destiné à naître une certaine saison. Grâce à nos Guérisseurs-des-rêves, j'ai fait faire une enquête sur ce Maître des Esprits qui s'appelle Zikali, car j'étais en proie au désespoir et savais ce qui arriverait à l'heure convenue. J'appris de lui que vivait dans le Sud un homme tel que le décrivait la prophétie et que son nom signifiait *Celui-qui-regarde-dans-la-nuit*. J'entrepris alors le voyage, bravant la malédiction, pour le rechercher et, *lo !*, je l'ai trouvé.»

«Certes,» rétorquai-je, «tu as déniché quelqu'un que les indigènes nomment *Celui-qui-regarde-dans-la-nuit*, mais qui n'est pas plus capable qu'un autre de voir dans l'obscurité, et qui n'est ni un héros, ni d'une grande bravoure, juste un négociant et un chasseur de bêtes sauvages. J'ajouterai que je ne souhaite aucunement m'immiscer dans les affaires de tes dieux, de tes prêtres et de ta tribu, ou me colleter à quelque grand singe – s'il existe – dans l'espoir de gagner une poignée de pierres brillantes, en y risquant ma vie, et une brassée de feuilles que ce guérisseur convoite. Tu ferais mieux de te mettre en quête d'un autre homme blanc doté d'yeux de chat et de davantage de force et de courage, Issicore.»

«Comment pourrais-je en chercher un autre alors que, sans aucun doute, tu es l'élu, Seigneur ? Si tu ne viens pas, je retournerai mourir avec Sabeela, et tout sera dit.»

Il se tut pendant un moment, puis continua : «Seigneur, j'ai peu de choses à t'offrir, mais une bonne action ne constitue-t-elle pas sa propre récompense, et son souvenir ne te réchauffera-t-il pas le coeur dans cette vie et dans la suivante ? Parce que tu es noble, je te supplie de venir, non pour ce que tu pourrais gagner, mais juste parce que tu es noble et que tu sauveras tes semblables de la cruauté et de l'injustice. Voilà ce que j'avais à dire – à toi de choisir.»

«Pourquoi n'as-tu pas apporté toi-même ces maudites feuilles à Zikali ?» demandai-je avec rage.

«Seigneur, je ne pouvais me rendre sur le lieu où pousse cet arbre dans le jardin de Heu-Heu, pas plus que je ne savais que ce Maître des Esprits désirait cette drogue. Seigneur, laisse parler ta noblesse naturelle, qui est réputée fort loin.»

Je vous avouerai présentement, mes camarades, que je me sentis flatté en entendant ce plaidoyer. Nous pensons tous avoir de temps à autre nos accès de noblesse, mais ô combien précieuse est la minorité qui nous en félicite, et la surprise fut d'autant plus plaisante qu'elle vint d'un si extraordinairement digne, beau et – à sa façon – bien éduqué fils de Ham – si tant est qu'il existe un fils de Ham. Dans mon esprit, il ressemblait

plutôt à un prince déguisé, un représentant d'une race inconnue mais d'une haute distinction qui s'était échappé d'un livre de contes. Mais, maintenant que j'y songeais, c'était exactement ce qu'il avait déclaré être... De toute manière, il s'agissait d'une personne douée d'un grand discernement, sachant singulièrement pénétrer les caractères. (Sur le moment, il ne me vint pas à l'idée que Zikali était lui aussi doué d'un grand discernement et savait admirablement pénétrer les caractères, ce qui l'avait conduit à nous associer tous deux dans un but que lui seul connaissait. Pas plus que je n'imaginais que, afin de m'impressionner, il avait soufflé à Issicore l'histoire d'un Blanc prédestiné, désigné par une prophétie, et qui pourrait voir dans l'obscurité – supercherie à laquelle, sans nul doute, il s'était livré.)

Aussi, l'aventure qui m'était proposée se révélait d'un genre si extravagant et si inhabituel qu'elle m'attira comme un aimant. En supposant que je pus vivre jusqu'à un âge avancé, serais-je capable – moi, Allan Quatermain, – de supporter un retour vers le passé en me souvenant que j'avais laissé échapper une telle opportunité, et de gagner ma dernière demeure sans savoir s'il existait un Heu-Heu qui enlevait les belles Andromède – enfin, Sabeela – des rochers et qui combinait à son affreuse personnalité les qualités d'un dieu (ou d'un fétiche), d'un fantôme, d'un démon et d'un super-gorille ?

Pouvais-je sacrifier ainsi mes deux humbles talents d'aventurier et de bon tireur ? Franchement, je m'y refusais, car en ce cas comment aurais-je pu affronter ma propre conscience au crépuscule de ma vie ? Pourtant, il y avait tant d'arguments défavorables, sur lesquels je n'ai guère besoin de m'étendre ! A la fin, incapable de prendre une décision, je choisis la solution de facilité en confiant la tâche au destin. En effet, je résolus de jouer à pile ou face, en employant Hans en guise de pièce.

«Hans,» lui demandai-je en Hollandais, une langue qu'aucun des deux autres ne comprenait, «irons-nous dans le pays de cet homme, ou resterons-nous dans le nôtre ? Tu as tout entendu; parle, et je respecterai ta décision. Comprends-tu ?»

«Certes, Baas,» répondit Hans, faisant machinalement tournoyer son chapeau, «je comprends que le Baas, comme il a coutume de faire quand il est plongé dans un abîme profond, recherche la sagesse de Hans pour s'en extirper – de ce Hans qui l'a élevé depuis sa plus tendre enfance et qui lui a enseigné presque tout ce qu'il sait; de ce Hans sur lequel son révérend père, le *Predikant*, avait l'habitude de s'appuyer comme sur un bâton, c'est-à-dire après qu'il l'eût transformé en bon Chrétien. Toutefois, l'affaire est grave, et avant que je ne rende ma décision qui tranchera dans un sens ou dans l'autre, j'aimerais poser quelques questions...»

Il fit alors volte-face et s'adressa à Issicore dans son mauvais Arabe :

«Grand Baas au nez crochu, dis-moi, connais-tu le chemin pour revenir dans ton pays et, si oui, quelle distance peut-elle être parcourue en chariot ?»

«Je le connais,» affirma Issicore, «et il peut être entièrement fait en chariot jusqu'à ce que la première chaîne de collines soit atteinte. Je dois ajouter qu'il regorge tout au long de gibier et d'eau, hormis dans le désert dont on vous a parlé. Le voyage prendrait environ trois lunes, même si, tout seul, je l'ai accompli en deux.»

«D'accord, et si mon Baas, Macumazahn, va dans ton pays, comment sera-t-il reçu ?»

«Bien, par la majorité des gens, mais mal par les prêtres de Heu-Heu s'ils estiment qu'il vient pour nuire à leur dieu, et certainement tout aussi mal par le Peuple Velu qui vit dans la forêt et que l'on appelle les Enfants du Dieu. Avec ceux-ci, il doit se préparer à la bataille, car la prophétie indique qu'il les vaincra.»

«Y a-t-il beaucoup à manger dans ton pays, ainsi que du tabac, et une boisson plus agréable que l'eau, Grand Baas ?»

«Tout cela s'y trouve en abondance. Chacune de ces choses y est à profusion, ô Conseiller du Seigneur Blanc, et sera sienne tout comme elle sera tienne, bien que,» ajouta-t-il délibérément, «ceux qui doivent traiter avec les prêtres du Dieu et le Peuple Velu feraient bien de ne boire que de l'eau, de peur qu'ils ne soient surpris dans leur sommeil.»

«Possédez-vous des armes à feu ?» s'enquit Hans en désignant mon fusil.

«Non, nos seules armes sont des épées et des lances, et le Peuple Velu tire des flèches en employant des arcs.»

Hans s'interrompit et commença à bâiller, comme si son interrogatoire l'avait épuisé, tout en regardant le ciel où des vautours décrivaient des cercles.

«Baas,» me dit-il, «combien de vautours aperçois-tu là-haut ? Sept ou huit ? Je ne les ai pas comptés, mais pour ma part j'en vois sept.»

«Non, Hans, ils sont huit; l'un d'eux, le plus haut, était caché derrière un nuage.»

«Tu es certain qu'ils sont huit, Baas ?»

«Absolument,» ripostai-je hargneusement. «Pourquoi poses-tu des questions aussi stupides quand tu peux les compter toi-même ?»

Hans bâilla derechef et reprit : «Alors nous irons avec ce beau Baas au nez crochu dans le pays de Heu-Heu. C'est décidé.»

«Que diable veut-tu dire, Hans ? Que vient faire le nombre de vautours là-dedans ?»

«Tout, Baas. Tu vois, le fardeau de ce choix était trop lourd pour mes frêles épaules, aussi ai-je levé les yeux et envoyé une prière à ton révérend père pour qu'il me vienne en aide, et ce faisant j'ai remarqué les vautours. Alors ton révérend père, là haut dans les Cieux, sembla me dire :

«S'il y a un nombre pair de vautours, Hans, vas-y; si c'est un nombre impair, alors reste où tu es. Toutefois, Hans, ne compte pas les vautours; fais-les compter par mon fils, le Baas Allan, car en ce cas il ne pourra pas rouspéter après toi si les choses tournent mal – que vous partiez ou non – et dire que tu t'es trompé dans ton calcul, voire que tu as triché.» Et maintenant, Baas, j'en ai assez de tout ça, et j'aimerais revenir au campement pour examiner ces nouveaux boeufs.»

Je fixai Hans, muet d'indignation. Dans ma couardise, j'avais confié la responsabilité de la décision à sa sagacité et à son expérience, jouant virtuellement à pile ou face, comme je l'ai déjà dit. Et qu'avait fait ce pendard rabougri ? Il avait concocté une de ses élucubrations sur mon pauvre père, et avait tiré à pile ou face à son tour, jouant sur la parité du nombre de vautours qu'il m'avait fait – à moi ! – compter. J'étais si furieux que je levai mon pied dans un but bien précis, mais Hans, qui s'attendait à une telle réaction, détala, et je ne le revis plus avant mon retour au camp.

«Oho ! Oho !» s'esclaffait Zikali. «Oho !» tandis que le très digne Issicore contemplait la scène, un tantinet éberlué.

Je me tournai ensuite vers Zikali, et lui tint ce discours : «Auparavant, je t'ai déjà traité d'escroc, et je te traite d'escroc une fois encore, avec tes idioties de chauves-souris messagères, l'histoire que tu as racontée à cet homme sur la prophétie de son peuple, et tout le reste. C'est soi-disant la chauve-souris qui a apporté le message, ou un rêve, ou bien encore une vision, ou quel que soit le nom que tu lui donnes, et, pendant tout ce temps, il était caché sous ton toit,» et je désignai Issicore. «Et maintenant, je me suis fait avoir en acceptant d'accomplir cette mission délirante, et comme je ne reviens jamais sur ma parole, je suis contraint d'y aller.»

«L'es-tu, Macumazahn ?» demanda innocemment Zikali. «Tu as conversé avec *Lueur-dans-l'obscurité* en Hollandais, que ni moi ni cet homme ne comprenons, et par conséquent nous ignorons ce que tu as pu dire. Mais comme, rendons-en grâce à ton honnêteté foncière, tu nous l'as rapporté, nous comprenons maintenant, et bien entendu nous savons, ainsi que chacun sait, que ta parole, une fois engagée, vaut tous les écrits de tous les hommes blancs rassemblés, et que seule la mort ou la maladie t'empêchera d'accompagner Issicore dans son pays. Oho ho ! Tout s'est déroulé comme je le voulais, pour des raisons avec lesquelles je ne t'ennuierai pas, Macumazahn.»

Je m'aperçus alors que j'avais été doublement joué, complètement refait, d'un côté par Hans, de l'autre par Zikali. Pour être franc, j'avais totalement oublié qu'il ne comprenait pas le Hollandais – quoique je m'en étais bien souvenu au moment où j'avais commencé à employer cette langue – et que, partant, les propos que j'avais tenu en privé à Hans n'avaient aucune valeur. Mais si Zikali ne comprenait pas le Hollandais – ce dont je n'étais pas tout à fait sûr – en tout cas il appréhendait bien la nature humaine et pouvait déchiffrer les pensées, car il poursuivit :

«Ne bous pas ainsi de colère, Macumazahn, comme un pot au couvercle plaqué par une pierre posée dessus, tout cela parce que, à la suite d'une erreur d'inattention, tu as répété ouvertement dans une langue ce que tu avais dit confidentiellement dans une autre, et que par là même tu t'es engagé envers nous. Pour toujours, Macumazahn, tu as fait cette promesse, et ton coeur blanc n'aurait pas toléré que tu te rétractes uniquement parce que nous n'avons pas pu la comprendre. Non, ton grand coeur blanc serait remonté jusque dans ta gorge et l'aurait vite obstruée. Aussi disperse le bois du feu qui chauffe l'eau de ton courroux et fais-la cesser de bouillir; mets-toi en route comme tu l'a promis, afin de voir des choses merveilleuses, d'accomplir d'étonnantes prouesses et d'arracher le pur et l'innocent des griffes des dieux ou des hommes maléfiques.»

«Oui, et par la même occasion de me brûler les doigts à vouloir extraire ton porridge d'une marmite bouillante, Zikali,» commentai-je en maugréant.

«Peut-être, Macumazahn, peut-être, car si je n'avais pas de porridge à recueillir, pourquoi me serais-je donné toute cette peine ? Mais quelle importance cela a-t-il pour toi, le brave seigneur blanc qui cherche la vérité comme une sagaie lancée cherche le coeur de l'ennemi ? Tu trouveras là-bas la vérité à profusion, Macumazahn, une nouvelle vérité, et cela importe-t-il vraiment si la sagaie est un peu rougie après avoir atteint le coeur des choses ? Elle peut encore être nettoyée, Macumazahn, elle peut encore être nettoyée, et parmi bien d'autres services, tu en rendras un à ton vieil ami, Zikali le Grand.»

Sur ce, Allan jeta un coup d'oeil à la pendule et s'interrompit.

«Diable ! Savez-vous quelle heure il est ?» demanda-t-il. «Pas moins d'une heure vingt, par la tête de Chaka ! Camarades, si vous désirez terminer cette histoire ce soir, il faudra le faire vous-même, selon vos goûts. Pour ma part, je me sauve, sinon demain, à la chasse, je ne serai même pas capable de tirer une meule de foin au sol !»



VI. LE FLEUVE NOIR

Le soir suivant, délicieusement harassés après une grande journée de chasse et un bon dîner, nous nous réunîmes à nouveau tous les quatre – Curtis, Good, moi-même (le rédacteur) et le vieil Allan – autour du feu dans son confortable fumoir à La Grange.

«A présent, Allan,» dis-je, «poursuivez votre histoire.»

«Quelle histoire ?» demanda-t-il, feignant l'amnésie, car il avait toujours beaucoup de mal à se lancer quand ses propres souvenirs étaient en jeu.

«Celle sur l'homme-singe et le gars qui ressemblait à Apollon,» répondit Good. «J'en ai rêvé toute la nuit dernière : je sauvais la dame – une fille à la peau sombre, habillée en bleu – et, au moment où j'allais recevoir un baiser bien gagné, elle changeait d'avis et se transformait en pierre.»

«C'est exactement ce qu'elle aurait fait si elle avait eu un peu de jugeote et si vous aviez été son sauveur, Good,» commenta Allan sévèrement, en ajoutant : «Peut-être est-ce votre rêve qui vous a fait tirer encore plus mal que d'habitude aujourd'hui. Je vous ai vu rater huit faisans d'affilée à la fin.»

«Tout comme je vous en ai vu tuer dix-huit dès le début,» riposta Good avec entrain, «admettez-le, la moyenne était correcte. Maintenant, continuez votre roman. J'adore les histoires romanesques le soir, après une bonne dose de tracas quotidiens administrés sous la forme d'impossibles faisans.»

«Du roman !» commença Allan, outré. «Suis-je donc romanesque ? De grâce, Good, ne me confondez pas avec vous !»

J'intervins à ce moment, l'implorant de ne pas perdre de temps à se chamailler avec Good, qui était indigne de son attention, et, enfin amadoué, il débuta.

«Je suis désormais pressé et je veux achever cette besogne qui m'assèche la gorge – puisque, ayant toujours vécu en solitaire, je n'ai pas l'habitude de pérorer comme un politicien – et qui me fait boire plus de whisky et d'eau que je ne devrais. Vous aussi, tous autant que vous êtes, vous êtes impatients, particulièrement Good qui veut arriver à la fin de l'histoire afin de pouvoir argumenter à son propos et tenter de démontrer qu'il se serait beaucoup mieux débrouillé à ma place; et vous, mon ami,

parce que vous devez partir tôt demain matin et vérifier votre paquetage avant d'aller vous coucher. En conséquence, je vais sauter quelques passages, notre voyage par exemple, quoique ce fût l'un des plus intéressants que j'aie jamais entrepris, puisque j'ai traversé, sur la presque totalité du trajet, un pays qui m'était complètement inconnu et sur lequel on pourrait écrire un livre.

Donc, je dirai simplement que, dès que nous eûmes refait le chargement du chariot, laissant derrière nous tous les objets superflus à la charge de Zikali, nous quittâmes le Kloof Noir. Les boeufs que j'avais achetés – à crédit – au sorcier étaient attelés, et nous emportâmes les deux bêtes supplémentaires, ainsi que quatre des meilleurs éléments de mon ancien équipage en guise de réserve.

Je pris aussi, en plus de mes propres conducteur et *voorloper* – Mavoon et Induka – deux autres Zoulous, des domestiques de Zikali, pour lesquels j'étais certain de deux choses : d'une part de leur fidélité car ils craignaient leur terrible maître, d'autre part qu'ils m'espionneraient et lui rapporteraient tout – à condition qu'ils revinssent vivants.

Bon, sautons en bloc les détails de ce remarquable voyage, durant lequel nous ne subîmes ni bataille, ni désastre, ni gros problèmes, et où nous eûmes à manger en abondance, le gibier foisonnant tout du long; j'en viens directement à notre arrivée, sains et saufs, à la première chaîne de collines que je représente sur la carte, celle qui bordait le désert comme l'avait décrite Zikali. Là, nous fûmes contraints d'abandonner le chariot, car il était impossible de lui faire escalader les collines, ni de le faire traverser le désert par delà.

Par bonheur, nous pûmes le faire à l'emplacement d'un petit village, peuplé de gens paisibles qui jouissaient d'une situation aussi charmante que favorable d'un point de vue climatique et qui, dépourvus de proches voisins, pouvaient cultiver leurs terres sans craindre d'agression extérieure. Je confiai le chariot à Mavoon et Induka, en qui j'avais toute confiance, et qui ne prendraient pas la poudre d'escampette, ainsi que les boeufs dont, heureusement, les pertes ne s'élevaient qu'à trois unités. Puisque Issicore affirmait que nous devions y aller seuls, je laissai les serviteurs de Zikali, sachant qu'ils garderaient un oeil sur mes hommes tout comme ceux-ci en garderaient un sur eux, et promis au chef un superbe cadeau si nous retrouvions tout intact à notre retour.

Il assura qu'il ferait de son mieux, mais ajouta d'un ton emphatique – il était de nature mélancolique – que, si nous allions dans le pays de Heu-Heu, nous ne reviendrons jamais, car c'était une terre de démons. Dans cette éventualité, il me demanda ce qu'il conviendrait de faire du chariot et du reste. Je lui répondis que j'avais donné des ordres stipulant que si je ne réapparaissais pas avant un an, l'ensemble devait revenir à notre point d'origine pour annoncer notre disparition, mais qu'il n'avait pas à s'alarmer

car, étant un grand magicien, je savais que nous reviendrions bien avant l'expiration du délai.

Il haussa les épaules, laissant filtrer un regard chargé de doutes sur Issicore, et la conversation prit fin. Néanmoins, j'arrivai à le persuader de nous louer les services de trois de ses hommes, pour nous guider dans les montagnes et porter de l'eau durant la traversée du désert, à la condition qu'ils pussent revenir dès que nous serions en vue du marécage. Rien n'aurait pu les forcer à s'approcher plus près du pays de Heu-Heu.

Nous partîmes donc sans retard, laissant Mavoon et Induka quasiment en pleurs, car le pessimisme du chef avait déteint sur eux, et ils croyaient eux aussi qu'ils ne nous reverraient plus. Hans, pour être franc, ne leur aurait pas manqué, puisqu'ils le haïssaient autant qu'il les haïssait, mais mon cas était différent, les deux Zoulous m'aimant à leur façon.

Notre bagage était léger : des fusils (je pris un Express à double canon), avec autant de munitions que nous pûmes en emporter, des médicaments, des couvertures, etc... – quelques vêtements et bottes de rechange pour moi-même, deux revolvers et tout ce qu'il fut possible de prendre comme récipients pour transporter de l'eau, notamment deux bidons à pétrole suspendus de chaque côté d'une barre de bois, à la manière d'une palanche de laitier. Nous avions également du tabac, une bonne provision d'allumettes, des bougies et un paquet de *biltong* en guise de nourriture au cas où nous ne dénicherions pas de gibier. Ça ne paraissait pas beaucoup mais, avant la traversée de ce désert, j'avais l'intention d'en abandonner la moitié car, en effet, j'avais de sérieux doutes quant à notre capacité de tout conserver au-delà du col – fort escarpé – sans l'aide des trois porteurs d'eau.

Cela nous prit douze heures pour atteindre, puis passer, le sommet de la montagne, sous lequel nous campâmes, et six autres pour descendre l'autre versant, le lendemain. Tout en bas s'étendait par touffes une herbe clairsemée, égayée çà et là de quelques épineux poussant dans un veldt aride qui se fondait graduellement dans le désert. Nous établîmes notre camp de la deuxième nuit à l'ultime point d'eau; puis, après avoir rempli tous nos récipients, nous partîmes dans cette mer de sable...

Camarades, vous savez ce qu'un désert africain représente pour en avoir traversé un, en ma compagnie, encore pire que celui-là, lors de notre voyage aux Mines de Salomon. Cependant le spécimen que je vous décris s'avéra joliment coriace. Pour commencer, la chaleur était intolérable. Ensuite toute l'étendue était constituée de dunes de sable, que nous devions d'abord escalader en trébuchant, puis descendre en glissade – un procédé littéralement épuisant. Et la cerise sur le gâteau consistait en une variété de plante à feuilles épaisses, dotée d'épines acérées qui, si l'on s'y frottait, infligeaient une effroyable douleur, et cette végétation croissait de

façon si anarchique qu'elle rendait impossible toute avancée nocturne, voire même diurne en cas de faible luminosité, car on ne pouvait la voir et donc l'éviter.

Nous perdîmes trois jours à franchir cet abominable désert, qui offrait une autre particularité. De ci de là, des colonnes de pierre, polies par les vents de sable, se dressaient tels des obélisques, quelquefois en une seule pièce – des monolithes – d'autres fois en plusieurs parties, empilées les unes sur les autres. Je suppose qu'il s'agissait des vestiges d'une strate, des noyaux qui avaient résisté aux actions conjuguées du vent et de l'eau, et qui, au cours de milliers ou de millions d'années, avaient usé la roche plus tendre, la réduisant en poudre.

Ces colonnes aux allures d'obélisques donnaient un caractère insolite à cette immensité désolée, évoquant des monuments; en outre, elles se révélaient involontairement d'une grande utilité, puisque c'était en fonction d'elles que nos guides-porteurs d'eau – qui avaient l'habitude de sillonner l'endroit pour tuer des autruches ou chiper leurs oeufs – se dirigeaient. Nous aperçûmes un grand nombre de ces autruches, preuve que ce désert ne devait guère être étendu, étant donné qu'il ne semblait rien y avoir pour assurer leur subsistance, à moins qu'elles ne se soient contentées des plantes hérissées de piquants.

Par chance, à force de rationnement et de privations, l'eau dura jusqu'à l'après-midi du troisième jour, où – alors que nous avancions péniblement, déshydratés et fourbus – du haut d'une de ces dunes de sable, nous vîmes au loin une tâche d'un vert intense qui marquait la fin, ou plus précisément le début, du marécage. Notre accord avec les guides spécifiait que, lorsque nous serions en vue des marais, ils repartissent, et dans cette perspective nous avions réservé un peu d'eau pour qu'ils puissent boire durant leur voyage de retour.

Toutefois, après un bref conciliabule, ils décidèrent de continuer avec nous; quand j'en demandai la raison, ils se retournèrent et désignèrent d'épais nuages qui se rassemblaient dans le ciel derrière nous. Ces nuages, expliquèrent-ils, annonçaient une tempête de sable au sein de laquelle aucun être humain ne pourrait survivre dans le désert. En conséquence, ils nous exhortèrent à accélérer notre allure; effectivement, malgré notre fatigue, nous couvrîmes les cinq derniers kilomètres qui nous séparaient de la lisière du marais au pas de course. La tempête éclata au moment où nous atteignîmes les roseaux, mais nous nous ruâmes vers l'avant, jusqu'à dénicher un endroit où ces végétaux croissaient de façon compacte et où, en creusant des puits dans la boue avec nos seules mains, nous pûmes trouver de l'eau que, malgré sa compacité, nous bûmes avidement. Nous nous blottîmes là de longues heures pendant que la tempête faisait rage.

La vision était terrifiante, car alors la surface du désert nous était masquée par des trombes de sables qui déferlaient et tombaient

lourdement sur nous, même au milieu des roseaux, ce qui nous obligeait à nous trémousser pour s'en débarrasser. Aurions-nous été encore en plein désert, nous finissions enterrés vivants... Nous en sortîmes donc sains et saufs, bien qu'à demi-étouffés et la peau écorchée par le frottement des grains de sable.

Nous nous installâmes pour la nuit; avant l'aube, la tourmente cessa et le soleil se leva dans un ciel immaculé. Après avoir bu à nouveau de l'eau – dont nous paraissions avoir grand-besoin – nous rebroussâmes chemin, non sans peine, jusqu'au bord du marais et, postés au sommet d'une dune, nous regardâmes autour de nous. Issicore tendit le bras vers le Nord et me toucha l'épaule. Je suivis cette direction du regard et vis, souillant le bleu délicat des cieux, une sorte de vapeur sombre qui affectait la forme d'un champignon.

«C'est un nuage,» assurai-je. «Retournons dans les roseaux; la tempête revient !»

«Non, Seigneur,» me contredit-il, «c'est la fumée de la Montagne de Feu qui se trouve dans mon pays.»

Je le dévisageai sans piper mot, en songeant toutefois que sur ce détail Zikali n'avait pas menti. Alors, était-il possible qu'il ait dit la vérité sur tous les autres points ? S'il existait un volcan que nul explorateur n'avait jamais mentionné, se pouvait-il qu'il y ait également une cité ensevelie bondée de gens pétrifiés, voire même un Heu-Heu ? Non, je n'arrivais pas à croire à Heu-Heu !

Sur ce, après avoir rempli d'eau tant leurs estomacs que leurs gourdes, les trois indigènes du village nous quittèrent, soutenant qu'ils n'iraient pas plus loin et qu'ils pouvaient désormais repartir en toute sécurité, la tempête de sable n'allant pas revenir avant plusieurs semaines. Ils ajoutèrent que notre magie devait être vraiment puissante, car aurions-nous été retardés de seulement quelques heures que nous y serions tous restés.

Ils partirent donc, et nous campâmes près des roseaux, dans l'espoir de nous reposer après un voyage exténuant. Cette attente, toutefois, fut cruellement déçue car, dès que le soleil se coucha, nous nous aperçûmes que ce grand espace de terre marécageuse constituait le lieu de rendez-vous d'un innombrable gibier qui venait, je suppose, de tous les alentours pour boire et se rassasier de succulentes pousses.

A la clarté lunaire, je vis d'importantes hordes d'éléphants sortant de la pénombre et se dirigeant majestueusement vers l'eau. Il y avait aussi là des troupeaux de buffles, dont certains surgirent des roseaux – preuve qu'ils y avaient été embusqués durant la journée – et une multitude de représentants de chaque espèce d'antilope, tandis qu'en plein marais nous pouvions entendre des lamantins qui grondaient et s'ébattaient dans la boue, ainsi que de gros éclaboussements – probablement causés par des

crocodiles apeurés plongeant dans des trous d'eau.

Et ce n'était pas terminé ! La présence de tant de proies potentielles attiraient de nombreux lions, qui toussaient, rugissaient et tuaient, obéissant à leur nature. A chaque fois que l'un d'eux se jetait sur une antilope impuissante, une débandade générale de tout le gibier du voisinage s'ensuivait. Le bruit qu'ils produisaient en se frayant un chemin à travers les roseaux était impressionnant, à tel point qu'il rendait toute velléité de sommeil irréaliste. Il fallait aussi songer à un possible revirement diététique des lions, qui pouvaient être tentés de nous inscrire à leur menu pour varier l'ordinaire, d'autant plus que nous n'avions pas de buissons pour former une *boma*, c'est-à-dire une enceinte. Aussi fîmes-nous un feu de roseaux secs - des vestiges de l'année précédente - qui, fort heureusement, abondaient dans les parages, et restâmes vigilants.

A une ou deux reprises, je vis la longue silhouette d'un lion passer tout près de nous, mais je ne tirai pas, de crainte de blesser seulement le fauve et de provoquer peut-être sa charge. En bref, l'endroit se révélait un véritable paradis pour le sportif... et d'une inutilité totale du point de vue d'un chasseur, car même si l'on tuait des éléphants, il était impossible de transporter l'ivoire à travers le désert, et seul un gamin peut vouloir massacrer du gibier dans la seule perspective de le laisser pourrir. A l'aube, je l'avoue, j'abattis une antilope des roseaux pour qu'elle nous servât de repas, mais ce fut le seul coup de feu que je tirai.

Comme, au milieu de ce vacarme, dormir relevait d'une gageure hors de portée de nos moyens, je saisis cette opportunité pour interroger Issicore sur son pays et sur ce qui nous attendait là-bas. Au cours de notre voyage, je n'avais guère abordé le sujet avec lui, car il semblait taciturne et réservé, toute son énergie consacrée à un seul objectif : progresser le plus rapidement possible; sans oublier le fait que cela ne paraissait pas de circonstance tant que nous en étions éloignés. A ce moment, cependant, j'estimai que l'heure était enfin venue pour quelques précisions.

En réponse à mes questions, il déclara que, si nous voyagions sans ménager notre peine, en contournant l'étroite extrémité occidentale du marécage, nous arriverions au bout de trois jours à l'entrée d'une gorge au fond de laquelle le fleuve coulait, ce même fleuve qui traversait les montagnes entourant son pays. Ces montagnes, il n'est pas inutile de le préciser, nous étaient apparues dans le lointain comme une ligne noire, quasiment dès que nous avions pénétré dans le désert, ce qui augurait bien de leur altitude. A cet endroit, si nous l'atteignions sans anicroche, il espérait trouver un bateau laissé à notre intention, grâce auquel nous irions jusqu'à sa ville, quoique je ne pus lui faire avouer pourquoi personne ne nous attendrait.

Laissant cette énigme sans solution, je le relançai sur cette ville et ses habitants. Il rétorqua qu'elle était grande et contenait une importante

population, même si celle-ci n'atteignait plus les chiffres d'antan. La race s'étiolait, en partie à cause des unions restreintes à leur seuls concitoyens, en partie du fait de la terreur qui régissait leur vie, et qui dissuadait les femmes de mettre au monde des enfants, de peur qu'ils ne fussent enlevés par le Peuple Velu, voire sacrifiés au dieu lui-même. Je m'enquis de sa conviction en l'existence d'un tel dieu, et il répondit avec franchise qu'il en était persuadé, car il l'avait vu en une occasion, quoiqu'à une certaine distance, s'avérant si affreux qu'il défiait toute description. J'allais devoir en juger par moi-même quand je le rencontrerais - une éventualité que je commençai à envisager avec une certaine réticence.

Je poursuivis mon interrogatoire avec ténacité au sujet de ce dieu, mais sans grand résultat, car il ne semblait pas souhaiter s'appesantir sur ce thème. Je retins néanmoins qu'Issicore se trouvait dans un canoë quand il avait aperçu Heu-Heu, à l'aube, perché sur un rocher et entouré par des femmes, à l'occasion de quelque sacrifice, et qu'il ne s'était guère attardé à le contempler tant il était effrayé de le faire. Il remarqua toutefois qu'il était plus grand qu'un homme et marchait avec raideur. Et il ajouta que Heu-Heu ne venait jamais sur le continent, à l'inverse de ses prêtres. Ensuite, évinçant Heu-Heu de la conversation, il m'expliqua le système de gouvernement chez les Walloos : il s'agissait d'une monarchie héréditaire, qui pouvait être détenue aussi bien par un homme que par une femme. Le chef actuel, un vieillard, était appelé Walloo à l'instar de son peuple, comme l'avaient été tous ses prédécesseurs, car «Walloo» représentait en fait un titre qui, pensait-il, tirait son origine du pays qu'ils avaient habités à une époque sombre et révolue. Il n'avait qu'un enfant en vie, une fille, Dame Sabeela, celle dont on m'avait parlé devant la hutte de l'*Ouvreur-de-routes* et qui était destinée au sacrifice. Lui, Issicore, était son cousin au second degré - puisqu'il descendait du frère de son grand-père - et donc de pur sang Walloo.

«Si cette Dame vient à mourir, Issicore, je suppose que tu seras le chef ?»

«Oui, Seigneur, par droit de succession,» répondit-il, «mais ce n'est pas certain. Il existe dans cette contrée une puissance bien plus grande que celle des rois ou des chefs : la puissance des prêtres de Heu-Heu. Ils nourrissent l'ambition, Seigneur, une fois Sabeela morte, de s'emparer du pouvoir pour leur propre compte. Un certain Dacha, qui lui aussi est de pur sang Walloo, est le grand prêtre, et il a des fils prêts à suivre ses traces.»

«La mort de Sabeela lui serait donc profitable ?»

«Certainement, Seigneur, car si elle mourait, de même que moi, ou mieux encore tous les deux ensemble, la voie serait libre pour lui.»

«Mais qu'en est-il du père, le Walloo ? Il ne peut souhaiter le décès de sa fille unique ?»

«Oh non, Seigneur, il l'adore et désire qu'elle devienne ma femme. Cependant, comme je l'ai mentionné, c'est un vieil homme, dominé par l'effroi. Il redoute le dieu, qui lui a déjà ravi l'une de ses filles; il redoute les prêtres, qui sont les oracles de la divinité et, dit-on, qui ont tué son fils tout comme ils se sont efforcés de le faire pour moi. En conséquence, terrassé par la peur, il est impuissant, et sans ses directives nul ne peut agir, puisque tout doit être accompli au nom du Walloo et sous son autorité. C'est lui, toutefois, qui m'a envoyé chercher de l'aide auprès du grand sorcier du Sud, avec lequel ses pères et lui avaient entretenu des relations dans le passé. Oui, à cause de l'antique prophétie qui voulait que seul un homme blanc venu du Sud pût renverser le dieu et la tyrannie des prêtres, il m'a dépêché - moi, le fiancé de sa fille - secrètement, en cachette de Dacha et, pour l'amour de Sabeela, j'ai bravé la malédiction et suis parti, acte qui me coûtera probablement fort cher. Car IL guette mon retour...»

«Et s'IL existe - ce que entre parenthèses tu n'a pas réussi à me prouver - comment vais-je tuer ce dieu ? En lui tirant dessus ?»

«Sincèrement, je l'ignore, Seigneur, la croyance veut que les armes ne puissent le blesser, et que seuls le feu et l'eau aient quelque pouvoir puisque, toujours selon la légende, il est sorti du feu et vit entouré d'eau. La prophétie n'explique pas comment l'étranger venu du Sud le tuera.»

Maintenant - alors qu'à cet instant, dans ce pays sauvage peuplé de bêtes qui ne l'étaient pas moins, j'écoutais ces étranges propos sortant de la bouche d'un homme manifestement effrayé - je dois confesser que je fus peu à peu gagné moi aussi par la peur, et que je souhaitai de tout coeur n'avoir jamais été entraîné dans cette aventure. Fort vraisemblablement, le terrible dieu - sur lequel je n'avais pu obtenir aucun détail, quelle que fût ma manière d'aborder la question - n'était rien d'autre qu'une invention des prêtres, voire tout bonnement l'un d'eux déguisé. Mais quoi que cela ait pu être, je voyageais sans aucun doute possible dans une région infestée de fétiches, où la sorcellerie et le meurtre régnaient en maîtres; en un mot comme en cent, une annexe de l'enfer. Oui, moi, Allan Quatermain, j'avais été envoyé pour jouer le rôle d'un Hercule moderne et nettoyer ces écuries d'Augias des carnages et des superstitions qui la souillaient, pour ne rien dire de l'affrontement contre le lion, prenant ici la forme de Heu-Heu - en admettant toujours son existence - une créature plus grande qu'un homme, qui «marchait avec raideur» et qu'Issicore croyait avoir aperçu en une occasion, de loin et à l'aube.

Toutefois, je me trouvais désormais en plein coeur du drame, et manifester de l'appréhension aurait manqué tant d'utilité que de dignité, car, sans autre alternative que de faire demi-tour et décamper à travers le désert, ce que mon amour-propre n'aurait pas supporté, je n'entrevoyais aucune échappatoire. Ayant commencé le travail, il m'incombait de le

terminer. Aussi restai-je assis dans un silence recueilli, sans agrémenter de remarques les explications pour le moins nébuleuses d'Issicore. Un moment après, je m'informai négligemment de la date prévue du sacrifice, et sa réponse fut empreinte d'un trouble manifeste :

«A la nuit de pleine lune de la moisson, c'est-à-dire à la prochaine, dans quatorze jours, ce qui motive notre hâte car, dans le meilleur des cas, nous n'aurons pas atteint la ville de Walloo avant cinq jours, trois pour contourner le marais et deux sur le fleuve. Ne tarde pas, je t'en supplie, ne tarde pas, de crainte que nous n'arrivions trop tard et que Sabeela n'ait disparu !»

«Non,» lui répliquai-je, «je ne m'attarderai pas, et je peux t'assurer, mon ami, que plus tôt en aurai-je fini avec cette affaire, d'une façon ou d'une autre, mieux cela sera. Et maintenant que toutes les bêtes du marécage semblent avoir recouvré quelque calme, je vais essayer de dormir.»

La chance me sourit dans cette tentative et je profitai de plusieurs heures d'un sommeil de plomb, dont j'avais grandement besoin; quand le soleil apparut, Hans me réveilla. Je me levai et, ayant emporté mon fusil, j'abattis une antilope des roseaux bien grasse, que j'avais remarquée au milieu d'un groupe qui vaquait non loin de là, une jeune femelle qui nous fit office de petit-déjeuner puisque, comme vous le savez, si la viande d'antilope est préparée avant qu'elle ne refroidisse, elle est souvent aussi tendre que si elle avait reposé pendant une semaine. Chose étrange, la détonation ne parut pas semer la panique le moins du monde parmi ses congénères; sans doute n'avaient-elles jamais rien entendu de la sorte auparavant, et elles devaient penser que leur compagne était juste étendue.

Une heure plus tard, nous entamâmes notre longue marche pour contourner l'extrémité du marais. Je n'appréciais guère de le longer, de crainte d'une mauvaise rencontre avec les hordes d'éléphants ou d'autres animaux, lesquels s'en échappaient pour partir dans toutes les directions, même si je me demandais bien où ils pouvaient aller dénicher leur pitance. De ma vie je n'avais vu un tel rassemblement de gibier comme en ce lieu, qui devait très certainement fournir l'unique point d'eau à des kilomètres à la ronde.

Néanmoins, comme je l'ai déjà déclaré, il ne nous était d'aucune utilité, et pour cette raison nous tenions à nous en écarter le plus possible. Malgré ces précautions, nous tombâmes sur un rhinocéros blanc assoupi, doté de la plus longue corne que j'aie jamais vu. Elle devait atteindre presque un mètre quatre-vingt, et partout ailleurs elle aurait valu une fortune. Fort heureusement, le vent nous arrivait de face, aussi l'animal ne put nous sentir et chargea dans une autre direction car, vous ne l'ignorez pas, le rhinocéros est presque aveugle.

A présent, je vais laisser de côté les détails d'une pénible et

interminable marche dans le sable, puisqu'il était impossible d'avancer dans la boue du marais. La journée, nous étions rôtis par la chaleur, la nuit, tourmentés par les moustiques et indisposés tant par le bruit du gibier que par le rugissement des lions qui, trop bien repus, ne s'intéressèrent jamais à nous, grâce à Dieu. Lors de la troisième nuit, obliquant toujours vers la droite, nous arrivâmes près d'une chaîne de montagnes qui, sans être très élevées, paraissaient incroyablement escarpées, présentant au regard de véritables falaises culminant à une hauteur de cent cinquante à deux cents mètres. A quelles extraordinaires conditions géologiques les falaises noires et ce désert qui nous entourait devaient-ils leur origine, j'avoue ma totale ignorance en la matière, mais le fait est qu'ils existaient bel et bien.

Avant le coucher du soleil, nous recueillîmes, sous la direction d'Issicore, un énorme tas de roseaux secs, que nous déposâmes au sommet d'une dune, et nous y mîmes le feu dès l'obscurité venue, produisant ainsi une colonne de flammes pendant environ un quart d'heure. Issicore ne fournit aucune explication à cet acte, mais, ainsi que Hans en fit la remarque, il n'était pas douteux qu'il s'agissait d'un signal destiné à ses amis. Le matin suivant, à sa requête, nous partîmes avant l'aube, prenant le risque d'une rencontre avec des éléphants ou des buffles, et au lever du soleil nous nous tenions au pied des falaises.

Une heure plus tard, en suivant un léger renfoncement dans ces dernières – où il n'y avait aucun marécage, du fait de la situation un peu élevée du sol – nous tournâmes brusquement et aperçûmes un homme de haute taille, vêtu d'une robe blanche; debout sur un rocher, il portait une grande lance et faisait à l'évidence le guet. Dès qu'il nous repéra, il sauta de son perchoir avec l'agilité d'un chamois et vint vers nous.

Après m'avoir jeté un coup d'oeil plein de curiosité, il alla droit vers Issicore, s'agenouilla et, après avoir pris sa main, la posa contre son propre front, geste qui démontrait amplement la vénération dont notre guide faisait l'objet. Puis ils engagèrent une discussion à voix basse, à l'issue de laquelle Issicore vint me dire que tout allait bien pour le moment, puisque notre feu avait été repéré et qu'un grand canoë nous attendait. Nous partîmes, guidés par la sentinelle et, après un coude, nous débouchâmes tout à coup sur un fleuve très large, qui nous avait été caché par les roseaux. A gauche, il était profond et lent; à droite, à une centaine de pas, il se transformait en marécage, dont les trous d'eau étaient bordés de grands et splendides papyrus, alors que les espaces libres étaient à peu près couverts de toutes les variétés d'oiseaux aquatiques, qui s'envolaient en bandes entières dans une clameur assourdissante. Ce cours d'eau – le *Fleuve Noir* comme les Walloos l'appelaient – était encadré de falaises de chaque côté, au travers desquelles il s'était frayé un chemin au cours des âges, et qui étaient si hautes et si menaçantes qu'elle semblaient presque se

rejoindre au-dessus, donnant à la surface de l'eau une teinte quasiment noire. Il paraissait aussi ténébreux que le Styx romain et, en le regardant, je m'attendais pratiquement à voir Charon et sa barque s'approcher pour nous conduire jusqu'au domaine infernal. En effet, quelques vers me vinrent à l'esprit, que j'espère retranscrire fidèlement :

«En Kublaï Khan coulait un fleuve
Au travers de cavernes démesurées,
Pour se jeter dans une mer sans soleil.»

Je confesse, en toute franchise, que l'apparence du lieu m'emplit d'effroi; c'était un endroit sinistre, impie, et je me demandai quelle sorte de mer sans soleil pouvait s'étendre au-delà de cette porte de l'enfer. Aurais-je été seul, ou bien avec Hans, j'admets que j'aurais fait demi-tour et longé en sens inverse le marais – sur lequel, en tout cas, le soleil brillait – pour traverser le désert et rejoindre, si possible, mon chariot. Mais en présence du majestueux Issicore et de son «myrmidon», mon amour-propre me l'interdisait. Non, je devais continuer jusqu'au bout, quel qu'en fût le dénouement.

Si j'étais effrayé, Hans l'était bien davantage, car ses dents commencèrent à claquer d'épouvante.

«Oh Baas,» se plaignit-il, «s'il s'agit de la porte, à quoi ressemble la maison au-delà ?»

«C'est que nous saurons en temps utile,» répondis-je. «S'en préoccuper pour l'instant ne peut qu'être nuisible...»

«Suis-moi, Seigneur,» m'enjoignis Issicore, après un nouveau conciliabule avec son compagnon.

J'obtempérai, accompagné de Hans qui se collait à moi aussi près qu'il lui était possible. Nous contournâmes le rocher et découvrîmes une petite échancrure dans la berge du fleuve, où un unique canoë, constitué d'un énorme tronc d'arbre évidé – ou sa proue, pour être plus précis – avait été halé sur la berge sablonneuse. Seize rameurs s'y tenaient assis – je me rappelle du nombre car Hans remarqua qu'il était identique à celui de l'attelage, sur quoi il s'empressa de surnommer ces pagayeurs «boeufs d'eau».

Comme nous approchions, ils levèrent leurs pagaies en guise de salut, apparemment à l'intention d'Issicore puisque, hormis un coup d'oeil fugitif sur Hans et moi, ils ne nous accordèrent aucune attention.

Avec une sorte de hâte silencieuse et discrète, Issicore fit disposer notre maigre équipement – consistant surtout en paquets de cartouches – dans la proue du canoë, qui était creusée de manière à former un rangement couvert d'un toit en bois, et nous indiqua nos places. Puis il monta à bord, suivi du guetteur qui s'empara du gouvernail.

Un ordre suffit aux pagayeurs pour ramer vers l'arrière, et l'embarcation glissa de la plage de sable jusqu'au fleuve, lequel montait si

haut sur les rives qu'il semblait presque en crue. Manifestement, la pluie avait dû tomber à verse depuis quelques mois, et le ciel orageux augurait d'une récidive imminente.



VII. LE WALLOO

Dans un silence frisant la perfection, si l'on omettait le son des rames cinglant l'eau, nous avançâmes avec une grande rapidité sur le fleuve placide. Je crois que rien, dans cet étrange voyage, ou du moins durant sa première partie, ne m'impressionna plus que sa tranquillité. L'eau était calme, coulant paisiblement entre ses parois rocheuses, en direction du désert dans lequel elle se perdrait, telle la vie d'un brave vieillard qui s'écoule doucement vers la mort. Les murs de rocs qui l'encadraient s'avéraient tout aussi tranquilles : ils étaient si abrupts qu'aucun être vivant n'aurait pu y trouver prise, à l'exception peut-être des chauves-souris, qui ne sortent jamais la journée. Le ruban de ciel gris au dessus de nos têtes se mettait au diapason de ce calme olympien, bien que de temps à autre un courant d'air soufflât entre les falaises en gémissant, bruit qu'une imagination débridée aurait pu attribuer au passage d'un esprit. Mais la palme de la quiétude, les pagayeurs la remportaient sans conteste, eux qui accomplissaient leur tâche depuis quatre heures en silence, avec une curieuse application, et qui, s'ils devaient prendre la parole, le faisaient dans un murmure...

J'eus peu à peu l'impression d'être plongé au coeur d'un cauchemar; je me sentais comme un dormeur prenant part à un drame purement onirique. Peut-être était-ce le cas, puisque j'étais fourbu, privé d'un véritable repos depuis bien des nuits, et ayant passé mes journées à marcher péniblement dans le sable avec un fusil pesant et un chargement de cartouches sur le dos. J'aurais pu réellement somnoler, bercé de façon irrésistible par les clapotis de l'eau. Si cela était, le rêve n'avait rien d'agréable, car le décor titanesque qui m'entourait et certaines conséquences funestes que pouvait avoir cette aventure oppressaient mon esprit, malaise aggravé par la sensation de quitter un environnement familier pour quelque chose d'impie et d'inconnu.

Bientôt, les falaises devinrent si hautes et la lumière si diffuse que seuls m'apparaissaient les visages beaux et sévères des rameurs lorsqu'ils se penchaient en avant pour chaque coup d'aviron bien cadencé, figures qui s'évanouissaient dans la pénombre dès qu'ils se redressaient en arrière une fois leur effort accompli. L'extrême régularité de leur mouvement produisant une sorte d'effet hypnotique qui n'avait rien de déplaisant. Ces visages me regardaient comme des fantômes qui épieraient quelqu'un à

travers les déchirures des rideaux entourant un lit, puis qui disparaîtraient, pour revenir et épier encore, sans arrêt.

Je suppose que je finis réellement par m'endormir. Ce fut un sommeil troublé, toutefois, car mon rêve me projeta dans quelque Hadès ténébreux, où toute réalité se métamorphosait en ombre, sans véritable pouvoir, quoique fort inquiétante...

Je fus réveillé par la voix d'Issicore, qui déclara que nous étions arrivé à un endroit où nous pourrions nous reposer pour la nuit, car il était impossible de naviguer dans les ténèbres, sans même parler de la fatigue des rameurs. En ce lieu, les falaises s'écartaient un peu, laissant la place de chaque côté du fleuve à une rive étroite, sur laquelle nous débarquâmes. A l'ultime lueur qui se fraya un chemin jusqu'à nous depuis le mince filet de ciel qui subsistait tout en haut, nous nous contentâmes de la nourriture que nous avions apportée, accompagnée d'une espèce de biscuit provenant du canoë, puisque aucun feu ne fut allumé. Nous n'avions pas encore terminé qu'une obscurité impénétrable s'abattit sur nous, les rayons lunaires n'ayant plus assez de force pour parvenir là; il n'y avait donc rien d'autre à faire que de s'étendre sur le sable et dormir, avec le gémissement de l'air nocturne entre les falaises en guise de berceuse.

La nuit passa tant bien que mal. Elle parut si longue que je commençai à penser – ou à rêver – que je devais être mort et que j'attendais ma prochaine incarnation, et quand parfois je me réveillais à moitié, seule la présence de Hans à mes côtés me rassurait, lui qui marmottait des prières à l'intention de mon vieux père, suppliques qui se résumaient à réclamer une bouteille de gin d'un demi-gallon ! Finalement, l'étoile qui brillait au sein du ruban noir au-dessus de nos têtes disparut, et le ruban vira au bleu, ou plutôt au gris, preuve indéniable que l'aube survenait. Nous nous levâmes, embarquâmes en trébuchant dans le canoë, car il était impossible de voir où nous mettions les pieds, et partîmes. A quelques centaines de mètres du lieu où nous avions couché, les falaises s'écartaient brusquement et s'élevaient alors à une distance de près de deux kilomètres de chaque berge, dominant un pays plat, au même niveau que le fleuve.

Sur ces berges, qui à cet endroit étaient escarpées, poussaient de grands arbres de couleur foncée, aux branches si étendues que leurs frondaisons surplombaient le cours d'eau, interceptant la lumière presque autant que les parois rocheuses précédemment. Aussi voyageâmes-nous encore dans la pénombre, et ce d'autant plus que le soleil n'était pas tout à fait levé. A ce moment, dans cette semi-obscurité à laquelle mes yeux exercés avaient fini par s'habituer, je crus apercevoir de hautes silhouettes sombres se déplaçant entre les arbres. Quelquefois ces silhouettes semblaient se tenir debout et marcher sur leurs pieds, à d'autres courir avec vélocité sur leurs quatres membres.

«Regarde, Hans,» murmurai-je – tout le monde chuchotait en ce lieu – «il y a des Babouins.»

«Des babouins, Baas ?» répondit-il. «Existe-t-il des babouins d'une pareille taille ? Non, ce sont des démons !»

Derrière moi, Issicore ajouta dans un murmure :

«Ce sont les Hommes Velus qui habitent la forêt, Seigneur. Gardez le silence, je vous en prie, de peur qu'ils ne nous attaquent.»

Il commença ensuite à converser à voix basse avec les rameurs, a priori pour savoir si nous devions rebrousser chemin ou non. En définitive nous continuâmes, pagayant à fréquence redoublée. Peu de temps après, un bruit s'éleva en provenance de cette forêt dense, un son d'une bizarrerie indescriptible, à mi-chemin entre le grognement d'un animal et le cri d'un homme, qui sonna à mes oreilles sous la forme de deux syllabes: *«Heu ! Heu !»* Immédiatement, il fut repris de tous côtés, et cette clameur omniprésente – *Heu ! Heu !* – était si horrible à entendre que mes cheveux se dressèrent encore plus droit que d'habitude. Après avoir écouté attentivement, je compris d'où provenait le nom du Dieu pour lequel j'étais venu de si loin.

Ce n'était pas fini : de grands éclaboussements s'ensuivirent, comme ceux que produisent les crocodiles en plongeant, et, dans l'ombre projetée par les arbres, j'aperçus d'hideux visages qui nageaient vers nous.

«Le Peuple Velu nous a senti,» chuchota encore Issicore, d'une voix que je sentis troublée. «Ne fais rien, Seigneur, ils sont d'une grande curiosité. Peut-être qu'après avoir regardé repartiront-ils ?»

«Et dans le cas contraire ?» m'inquiétai-je. Une question qui resta sans réponse...

Le canoë fut dirigé sur la rive gauche, propulsé à vive allure de toute la force des pagayeurs. A ce moment, à la surface de l'eau qui commençait à recevoir un peu plus de lumière, je vis un visage bestial et barbu, qui était indubitablement humain, doté d'yeux jaunes, de lèvres épaisses, de dents fortes et luisantes; l'être fendait l'onde en notre direction, à la vitesse d'un excellent nageur puisqu'il était entré dans l'eau derrière nous et remontait donc le courant. Il nous rejoignit, éleva un bras musculeux entièrement recouvert d'une fourrure brune, à l'instar de celle d'un singe, agrippa le plat-bord du bateau juste en face d'où j'étais assis, et hissa ses épaules hors du fleuve, ce qui me permit de constater que sa grande carcasse était presque toute couverte de longs poils.

Son autre main se trouvait à présent sur le plat-bord, et il demeura dans l'eau, son affreuse tête si proche de moi que son haleine puante me fouetta le visage. Oui, il resta là et baragouina quelque chose à mon intention. Je dois avouer que j'étais terrifié, n'ayant jamais vu une telle créature. Aussi me tins-je immobile pendant un moment.

Brusquement, je sentis que je ne pouvais en supporter davantage, car

j'étais persuadé que la brute était sur le point de monter dans le bateau, ou même de m'entraîner avec elle dans le fleuve. Je perdis tout contrôle de moi-même et, dégainant mon lourd couteau de chasse – celui que vous pouvez voir là, sur le mur, mes amis –, j'en frappai la main la plus proche. Le coup tomba juste sur les doigts, et en coupa un si proprement qu'il tomba dans le canoë. Avec un hurlement épouvantable, l'homme – ou la bête – replongea dans l'eau, où je le vis agiter sa main sanguinolente au-dessus de sa tête.

Issicore commençait à me dire quelque chose d'un ton effrayé quand Hans s'écria

«*Allemaghter !* En voilà un autre !» et, à nouveau, une tête et un corps énormes se dressèrent, cette fois de son côté.

«Ne faites rien !» entendis-je s'exclamer Issicore. Mais l'aspect de la créature devait manifestement excéder les limites du tolérable pour Hans, qui prit son revolver et tira dessus à deux reprises, coup sur coup. Elle retomba dans le fleuve à son tour, où elle commença à se débattre en criant, mais d'une voix plus faible. Je pensai – non sans raison – que ce devait être une femelle.

Avant que l'écho des détonations ne se fût estompé, un nouvel et hideux chorus de *Heu Heu* éclata, accompagné d'autres cris, tous plus sauvages et terribles les uns que les autres. Des deux berges, de nouvelles créatures se jetèrent à l'eau, mais fort heureusement pas pour nous attaquer, car elles étaient trop préoccupées par l'état de leur congénère. Ellesse rassemblèrent autour d'elle et la ramenèrent sur la rive. Oui, je les vis sortir le cadavre du cours d'eau, car à ce moment je fus convaincu de son décès en raison de ses jambes et des ses bras ballants, un acte qui me démontra qu'il s'agissait en fait, en dépit de leur forme et de leur apparence bestiales, d'être humains.

«Les éléphants ne procèdent pas autrement,» coupa Curtis.

«Certes,» concéda Allan, «c'est vrai. Ils le font quelquefois; j'y ai assisté à deux reprises. Mais tout, dans le comportement de ces Hommes Velus, dénotait l'humanité. Par exemple, leurs lamentations sur la défunte, si déchirantes qu'elles me rappelaient ces histoires de dames blanches. En outre, je n'avais pas à en chercher très loin la preuve : le doigt que j'avais tranché reposait à mes pieds. C'était un doigt humain, juste très épais, court et couvert de fourrure, avec l'ongle usé, probablement à grimper aux arbres ou à déterrer des racines. Dans un éblouissement, je réalisai alors que j'étais tombé pile sur le Chaînon Manquant, ou du moins sur quelque chose qui y ressemblait fortement. Là, dans ce lieu inexploré, survivait encore une race en tous points identique à ce qu'étaient nos ancêtres, des centaines de milliers ou des millions d'années auparavant. Je songeai aussi que je devais ressentir de la fierté, car j'avais fait une grande découverte, quoique, pour dire toute la vérité, j'aurais volontiers concédé cette gloire à

quelqu'un d'autre.

Je fus vite obligé de me consacrer à d'autres soucis, car une grosse pierre aux arêtes coupantes siffla à moins de cinq centimètres de ma tête, suivie l'instant d'après d'une flèche grossière, à la pointe constituée d'une arrête de poisson, qui se ficha dans le flanc du canoë.

Au milieu d'une grêle de projectiles, qui par chance ne nous firent pas grand mal, hormis une ou deux contusions, nous nous dirigeâmes vers le centre du fleuve, là où ils ne pouvaient nous atteindre, et comme aucun autre membre de la Race Velue ne fit mine de nous barrer la route en nous rejoignant à la nage, nous poursuivîmes notre chemin en paix. Pour une fois, l'imperturbable Issicore semblait en proie à l'inquiétude. Il s'avança, s'assit à mes côtés et déclara :

«Une chose abominable vient d'arriver, Seigneur. Tu as déclaré la guerre aux Hommes Velus, et les Hommes Velus n'oublient jamais. Ce sera une guerre sans merci !»

«Je ne peux l'empêcher,» répondis-je mollement, car la vue et l'audition de ces créatures m'avaient donné la nausée. «Y en a-t-il beaucoup comme cela, et vivent-ils tous dans ton pays ?»

«Un bon nombre, peut-être un millier, voire davantage, Seigneur, mais ils n'habitent que les forêts. Tu ne dois jamais te rendre dans ces forêts, Seigneur, jamais tout seul, ainsi que sur l'île où vit Heu-Heu, car il est leur roi et en conserve quelques uns auprès de lui.»

«Je n'ai aucune intention de désobéir à ce conseil,» répliquai-je.

A ce moment, plus nous avancions, plus les falaises s'éloignaient du fleuve, jusqu'à disparaître complètement. Nous étions entre les lèvres des montagnes, si je puis m'exprimer ainsi, et avions pénétré sur une étendue de forêt vierge, une véritable mer d'arbres immenses qui submergeaient la riche terre de la plaine et atteignaient une hauteur et une épaisseur formidables. De surcroît, le cône du volcan se détachait très visiblement en face de nous, large mais peu élevé, surmonté par le nuage de fumée en forme de champignon.

Nous remontâmes toute la journée ce fleuve paisible, profitant de la relative luminosité en son centre – relative car, évidemment, les arbres de chaque rive le surplombaient presque entièrement.

Tard dans l'après-midi, un coude des berges nous amena en vue d'un grand plan d'eau d'où le fleuve tirait apparemment sa source, quoique en fait, comme je l'appris plus tard, il se jetait dedans de l'autre côté, mais venant d'où, je l'ignore.

Ce lac – puisque c'était un grand lac de plusieurs kilomètres de circonférence – entourait une île de dimensions considérables, dont le centre était occupé par le volcan. Celui-ci se présentait alors comme une montagne grisâtre d'aspect inoffensif, bien qu'il fût couronné par ce sinistre nuage de fumée qui, assez bizarrement, ne semblait pas s'échapper

de son sommet. Je suppose qu'il avait dû s'élever sous forme de vapeur et s'était condensé en fumée une fois une certaine altitude atteinte. Au pied de la montagne, sur la plaine qui le séparait du lac, je pus apercevoir, à l'aide de mes jumelles, ce qui ressemblait à des bâtiments d'une certaine importance, construits en pierre noire ou en lave.

«Ce sont des ruines,» commenta Issicore, qui avait remarqué que je les examinais. «Jadis la grande ville de mes ancêtres se dressait là, avant que le feu de la montagne ne la détruise.»

«Et depuis, plus personne ne vit sur l'île ?» demandai-je.

«Les prêtres de Heu-Hue l'habitent, Seigneur. Heu-Heu lui-même y réside également, dans une vaste caverne située sur la face opposée de la montagne - ou du moins est-ce ce que l'on raconte, car aucun de nous n'a jamais visité cette caverne - en compagnie de quelques membres du Peuple Velu, qui sont ses serviteurs. Mon grand-père y est allé, cependant, et l'a vu là-bas. Effectivement, je te l'ai déjà dit, je l'ai aperçu moi-même une fois... Mais ne me demande pas à quoi il ressemble, je ne m'en souviens plus,» s'empressa-t-il d'ajouter. «En face de cette caverne s'étend son jardin, où pousse l'arbre magique dont le Maître des Esprits, là-bas dans le Sud, désire les feuilles pour les mélanger à ses drogues: l'arbre qui donne des rêves de longue vie et des visions...»

«Heu-Heu se nourrit-il de cet arbre ?» suggérai-je.

«Je l'ignore, mais je sais qu'il mange la chair des bêtes - car nous lui en donnons lors de nos offrandes - et quelquefois des hommes, du moins les rumeurs l'affirment. Tout près du jardin brûlent les feux éternels, et entre eux s'élève le rocher sur lequel nous faisons notre présent.»

Je songeai in petto que j'aurais bien voulu voir cet endroit sur lequel il était évident qu'Issicore ne savait rien, ou ne voulait rien savoir, là où se nichait une grande caverne qu'habitait un célèbre démon entouré de ses esclaves et de sa progéniture; où poussait également un arbre censé être magique, encadré de feux éternels. Je me demandai en quoi consistaient ces «feux éternels». Je supposai seulement qu'ils devaient être liés au volcan.

Toutefois, alors que je me proposais de poursuivre mon interrogatoire sur le sujet auprès d'Issicore, nous contournâmes une pointe de terre couverte d'arbres, car en ce lieu le fleuve s'élargissait en une sorte d'estuaire et, au-delà, sur le littoral de la baie, une ville de très grande taille s'étendait sur plusieurs hectares. Ses maisons - dont la plupart se dressaient au centre de leurs jardins particuliers, même si certaines des plus petites étaient disposées de manière à former des rues - offraient l'apparence de celles de l'Est, du fait de leur faible hauteur et de leur toit plat.

Une chose pourtant les différenciait : les maisons orientales de style primitif étaient d'ordinaire blanchies à la chaux, alors que celles-ci étaient

noires - de par leur construction en lave comme je le découvris plus tard. Tout autour de la ville, à l'exception du côté bordant le lac, s'élevait un grand mur, lui aussi en pierre noire, dont la présence titilla ma curiosité et me fit enquérir de sa raison d'être.

«Pour nous défendre de la Race Velue qui nous attaque la nuit,» souligna Issicore. «Ils ne viennent jamais la journée, ce qui explique que nos champs situés à l'extérieur de la cité ne soient pas entourés de murs,» et il désigna une grande superficie de terre cultivée qui, je suppose, avait dû être défrichée, car elle mordait sur plusieurs kilomètres dans la forêt avoisinante.

Il m'apprit ensuite qu'ils labouraient là tant que le soleil brillait et rentraient en ville dès la tombée de la nuit, hormis quelques uns qui dormaient dans des forts ou dans des blockhaus, dans le but de garder les récoltes et les kraals de bétail.

Je contemplai ce lieu en songeant que, de toute ma vie, je n'en avais jamais vu de plus lugubre, spécialement en cette fin d'après-midi sous un ciel sombre et menaçant. Les maisons noires, les hauts murs noirs qui m'évoquaient une prison, les eaux noires du lac, la perspective du volcan noir et de la masse noire de la forêt en arrière-plan, tout contribuait à cette impression.

«Oh, Baas, si je vivais ici, je deviendrais vite fou à lier !» remarqua Hans et, ma foi, je l'approuvai pleinement.

Nous pagayions à présent en direction du rivage et longions une petite jetée constituée de pierres placées là pêle-mêle, sur laquelle nous débarquâmes. De toute évidence, notre approche avait été observée, car bon nombre de personnes - une quarantaine ou une cinquantaine, peut-être - étaient rassemblés au bout de cette jetée, nous attendant. Un coup d'oeil me permit de constater que, bien que d'âges divers et des deux sexes, tous ces gens semblaient sortis du même moule que notre guide, Issicore. C'est-à-dire qu'ils étaient grands, bien découplés, la peau claire, extrêmement beaux, et eux aussi vêtus de robes blanches; certains hommes portaient ces couvre-chefs de type pharaonique que j'ai déjà décrits. La coiffure des femmes, toutefois, consistait en un bonnet de toile étroitement ajusté, avec des rabats pendant de chaque côté, qui convenaient admirablement bien à leur type de beauté. Je me demandai de quelle race pouvaient-ils être issus. Je n'en avais pas la moindre idée; à mon avis, ils avaient l'air de survivants d'une civilisation antique.

Sous la conduite d'Issicore, nous avançâmes, traînant nos maigres bagages : une petite troupe aussi débraillée que pitoyable... Comme nous nous approchions, la foule se sépara en deux rangées, les hommes à droite et les femmes à gauche, et ils se tinrent immobiles dans un silence parfait, nous fixant de leurs grands yeux mélancoliques. Ils ne prononcèrent aucune parole pendant que nous passions entre eux, se contentant de nous

observer et de nous observer encore, jusqu'à me rendre tout à fait nerveux. Ils ne firent également aucun frais pour saluer Issicore, quoique c'eût été absolument mérité eu égard à son long et périlleux voyage.

Je remarquai toutefois, même si je n'accordai guère d'attention au fait sur le moment et l'avais totalement oublié jusqu'à ce que Hans me le rappelât, qu'un homme sombre, d'apparence austère, s'approcha d'Issicore, s'adressa à lui et lui fourra quelque chose dans la main. Issicore regarda cet objet, quel qu'il fut, et je le vis distinctement trembler et pâlir. Puis il le dissimula, sans mot dire.

Obliquant à droite, nous marchâmes le long d'une route qui bordait le lac, bâtie à plus de trois mètres cinquante au-dessus du niveau de l'eau, afin peut-être de servir de digue en prévision d'une inondation, pour arriver enfin devant un mur qui était percé d'une porte composée de solides madriers en bois. Cette porte s'ouvrit à notre approche, et au-delà nous pénétrâmes dans un grand jardin cultivé avec goût et raffinement, car l'on y trouvait des parterres de fleurs, la seule note de gaieté que j'ai remarquée dans cette ville, laquelle s'appelait Walloo, du nom de la tribu, à moins que ce ne fût de celui de son chef. Au bout du jardin se tenait une longue et massive maison à toiture plate, elle aussi faite de cette lave omniprésente.

A l'intérieur, nous nous retrouvâmes dans une pièce spacieuse qui, comme l'obscurité tombait, était éclairée par des sortes de torchères de forme élégante, placées sur des piédestals taillés dans des défenses d'ivoire.

Le centre de la pièce était occupé par deux imposants sièges d'ébène et d'ivoire, dotés de hauts dossiers et de reposes-pieds, dans lesquels étaient assis un homme et une femme qui valaient le coup d'oeil. L'homme était vieux, son triste et beau visage profondément ridé.

Je vis tout de suite qu'il devait être le roi, ou le chef, en raison même de la dignité qui émanait de sa personne, malgré sa visible sénilité. En outre, sa robe, bordée de pourpre, avait un je ne sais quoi de royal, et il portait autour du cou une lourde chaîne, apparemment en or, tandis qu'il tenait dans sa main un bâton noir à bout doré, vraisemblablement son sceptre. Pour le reste, dans ses yeux transparaissait un certain effroi, et tout son aspect dénotait la faiblesse et l'indécision.

La femme était assise sur l'autre siège, une des lampes l'inondant de sa vive clarté, et je compris qu'il s'agissait de Dame Sabeela, la bien-aimée d'Issicore. Pas étonnant qu'il en fût amoureux, car elle était d'une extrême beauté; grande, élancée, droite comme un roseau, avec des yeux gris et des traits délicatement ciselés qui n'excluaient cependant pas rondeur et féminité, sans oublier des mains et des pieds merveilleusement menus. Elle aussi portait une robe frangée de pourpre. A sa taille pendait une ceinture ornée de pierres rouges que je supposai être des rubis, et sa

jolie tête était enserrée d'un simple bandeau doré, en guise de filet pour retenir son abondante chevelure, qui cascadait autour d'elle en longues tresses ondulées d'une riche couleur marron ou noisette. Elle n'arborait aucun autre ornement, hormis une fleur rouge sur son sein, sans doute parce qu'elle était consciente du fait qu'elle n'avait besoin de rien d'autre.

Nous laissant au seuil de la pièce, Issicore s'avança et s'agenouilla devant le vieillard, qui dans un premier temps le toucha de son bâton, puis apposa une main sur sa tête. Il se releva ensuite, alla vers la femme et se mit à genoux une nouvelle fois, devant elle; elle étendit le bras pour qu'il pût baiser ses doigts, tandis qu'une joie et un espoir subits éclairaient son visage. Il lui murmura quelques mots, puis se tourna et commença à parler avec ardeur à son père. Ceci fait, il traversa la salle, vint à moi et me fit avancer, suivi comme mon ombre par Hans.

«O Seigneur Macumazahn,» déclara-t-il, «ici trônent le Walloo, le prince de mon peuple, et sa fille, Dame Sabeela. O Prince, voici le noble blanc célèbre pour son habileté et pour son courage, que le Sorcier du Sud m'a présenté et qui, à ma requête, est venu nous secourir dans notre péril par pure bonté d'âme.»

«Je le remercie,» commença le Walloo dans le même dialecte Arabe qu'employait Issicore. «Je le remercie en mon nom propre, en celui de ma fille, qui est désormais l'unique enfant qui me reste, et au nom de mon peuple.»

Il se leva alors de son siège et me salua avec une singulière courtoisie, étrangère à tout ce que j'avais connu jusque là en Afrique, alors que sa fille l'imitait, ou plus précisément faisait une révérence. En se rasseyant, il ajouta :

«Vous êtes sans nul doute exténués, et désireux de manger comme de dormir; plus tard, nous aurons l'occasion de converser.»

Nous fûmes conduits par une porte, située au fond de la salle, dans une autre pièce qui semblait avoir été préparée à mon intention. Un endroit était également prévu pour Hans, une sorte d'alcôve attenante. L'eau – qui avait été, je le remarquai, réchauffée, coutume fort inhabituelle en Afrique – fut amenée dans de grands récipients en terre cuite par deux femmes paisibles d'âge mûr, accompagnée d'une chemise de toile fine qui fut déposée sur le lit, ou plutôt sur la couche garnie de coussins, disposée à même le sol et recouverte de fourrures.

Je me lavai, versant l'eau chaude dans un bassin en pierre qui reposait sur un socle, enfilai la chemise, ainsi que les vêtements de rechange que j'avais amenés, et, avec l'assistance de Hans et d'une paire de ciseaux de poche, taillai ma barbe et mes cheveux. A peine avais-je terminé que les femmes réapparurent, apportant de la nourriture sur des plateaux en bois – de l'agneau rôti, me sembla-t-il – jointe à de la boisson contenue dans des jarres en terre cuite; ces dernières, de forme élégante, étaient constellées

de petits diamants bruts, identiques à ceux que m'avait confiés Zikali, qui avaient dû être sertis dans l'argile avant qu'elle ne sèche complètement. Cette boisson, soit dit en passant, était une sorte de bière locale, douce au palais, mais assez plaisante et plutôt forte, aussi devais-je me montrer vigilant de peur que Hans ne lui fasse trop honneur.

Une fois terminé ce fort agréable repas – car nous n'avions rien mangé de réellement cuisiné depuis que nous avions quitté le chariot – Issicore revint et nous ramena dans la grande pièce, où nous trouvâmes le Walloo et sa fille assis au même endroit, entourés de plusieurs vieillards accroupis sur le sol. Un tabouret m'ayant été réservé, la discussion put commencer.

Je n'ai nul besoin d'en reprendre les détails; en gros, ce ne fut qu'une redite de ce que m'avait appris Issicore. A savoir que Quelque chose, ou Quelqu'un, habitait sur l'île au centre du lac et exigeait chaque année le sacrifice d'une splendide vierge. La requête venait du Grand Prêtre du Collège, également établi sur l'île, qui reconnaissait comme dieu, ou comme fétiche, l'être réel ou imaginaire qui hantait ce lieu. De plus, cette créature (si elle existait) était censée être le Roi de tout le Peuple Velu résidant dans les forêts. Enfin, une légende prétendait qu'il n'était autre que la réincarnation d'un ancien monarque de la race Walloo, qui avait connu une issue fatale des mains de ses sujets rebelles à une époque indéterminée. «Walloo», à ce qu'il semblait, était leur véritable nom, celui de Heuheua ne s'appliquant qu'aux Hommes des bois Velus.

Je laissai promptement de côté cette histoire, persuadé qu'il s'agissait d'une énième variante d'une fable Africaine fort répandue. Sans aucun doute, Heu-Heu – s'il y en avait bien un – était le chef de sauvages primitifs et velus qui vivaient déjà à cet endroit avant que les Walloos n'y fassent intrusion dans un passé très reculé, envahisseurs venus du Nord ou de l'Ouest, eux-même rescapés d'un peuple civilisé mais disparu. Je dois préciser que je n'ai jamais douté de la véracité de ce dernier point. L'Afrique est un continent très très ancien, qu'ont habité bien des races éteintes depuis lors, ou qui ont survécu avec les plus grandes difficultés, s'étiolant de génération en génération jusqu'au jour de leur totale disparition.

Je voudrais relater ici brièvement les conclusions auxquelles je suis arrivé à propos de ce peuple.

Il y avait les plus grandes chances pour que ces Walloos répondissent aux critères de la race en voie d'extinction, étant issus – comme certains de leurs patronymes semblaient le suggérer – de quelque région d'Afrique Occidentale, où leurs ancêtres avaient connu une haute civilisation. Quoiqu'ils ne pussent pas écrire, ils gardaient des traditions d'écriture et même des inscriptions gravées sur la pierre, dont plusieurs employaient des caractères que je ne connaissais pas, même s'ils évoquaient pour moi

les hiéroglyphes égyptiens. En outre, ils maîtrisaient certains arts comme le tissage de la toile, la sculpture sur bois et sur marbre, la poterie et la fonte des métaux qui abondaient en leur pays, notamment l'or qu'ils trouvaient sous forme de petites pépites dans le gravier des cours d'eau.

Toutefois, la plupart de ces artisanats disparaissaient, sauf ceux qui étaient d'une importance vitale, comme le moulage des poteries ou la construction des maisons, et particulièrement l'agriculture où ils se révélaient fort compétents. Je constatai de visu que tous les arts les plus nobles n'étaient pratiqués que par les vieillards. Comme leur sang n'avait jamais été mélangé à un autre, ils conservaient leur beauté atavique – qui était vraiment remarquable – mais, en raison des causes que j'ai évoquées précédemment, leur nombre diminuait, leur population totale n'atteignant que la moitié de ce qu'elle était jadis d'après les souvenirs des doyens. Leur mélancolie, désormais érigée en institution, était sans nul doute le résultat de leur environnement menaçant et de la certitude d'être condamnés, en tant que race, à périr des mains des indigènes sauvages qui avaient autrefois été leurs esclaves.

Dernier point : bien qu'ils aient gardé quelques traces d'une religion plus évoluée, puisqu'ils lançaient des prières au Grand Esprit, ils étaient dominés par les fétiches et croyaient que leur seul espoir de survie résidait dans leur sacrifice à un démon qui, s'ils négligeaient leurs devoirs, les accablerait de tous les malheurs et les livrerait au chaos grâce aux bons offices des effrayants hôtes des forêts. Aussi devenaient-ils – du moins une minorité d'entre eux – les prêtres de ce diable, nommé Heu-Heu, pour garantir la paix entre les Hommes Velus et eux.

Leurs soucis ne s'arrêtaient pas là, puisque, comme Issicore me l'avait confié, les prêtres – à la façon de leurs homologues du monde entier – aspiraient dorénavant à la domination absolue de leur race, et complotaient dans ce dessein l'anéantissement du chef héréditaire et de toute sa lignée.

Telle était, en substance, la lugubre histoire que me conta ce malheureux Walloo au cours de cette nuit, terminant sur ces mots :

«Tu comprends désormais, O Seigneur Macumazahn, pourquoi – dans notre situation extrême et en obéissance à l'antique prophétie, qui nous vient de nos pères – nous sommes entrés en contact avec le grand Sorcier du Sud, avec lequel nous avions jadis été en relations, le priant de nous envoyer le sauveur de la prophétie. Et voilà, il t'a dépêché, et à présent je t'implore de sauver ma fille du destin qui la menace. Je réalise que tu désires une rétribution en pierres blanches et rouges, ainsi qu'en ivoire et en or. Prends-en autant que tu en veux. Il y a plusieurs jarres cachées remplies de ces pierres, et les enceintes de certaines de mes cours, derrière la maison, sont constituées de défenses d'ivoire, bien qu'elles soient noircies par l'âge et que j'ignore comment tu pourrais les emporter hors d'ici. Il y a également une grande quantité d'or, fondu en lingots, que

mon grand-père avait amassé et duquel nous usons peu, hormis de temps à autres comme ornements pour les femmes; il serait lui aussi bien lourd à transporter à travers le désert. Cependant, il est à toi. Prends-le. Prends tout ce que tu désires, mais sauve ma fille.»

«Nous reparlerons plus tard de la récompense,» assurai-je, ému jusqu'au fond du coeur par la vue du vieillard en détresse. «En attendant, dis-moi ce qui doit être fait.»

«Seigneur, je l'ignore !» répondit-il en se tordant les mains. «La troisième nuit à partir de celle-ci sera celle de la pleine lune, celle qui marque le début de la moisson. Cette nuit-là, nous devons emmener ma fille - que le destin a choisi - sur l'île du lac où s'élève la montagne fumante, et l'attacher au pilier sur le *Rocher de l'Offrande* qui se trouve entre les deux feux immortels. Nous devons la laisser à cet endroit et, à l'aube, comme il est dit, Heu-Heu en personne s'emparera d'elle et l'emportera dans sa caverne, où elle disparaîtra à jamais. Ou bien, s'il ne vient pas, ses prêtres l'apporteront au dieu et nous ne la reverrons plus.»

«Alors, pour quelles raisons voulez-vous la conduire sur l'île ? Pourquoi ne rassembles-tu pas ton peuple pour affronter et abattre ce dieu ou ses prêtres ?»

«Seigneur, parce que nul parmi nous, à l'exception peut-être d'Issicore, encore qu'il ne puisse rien faire tout seul, ne bougerait le petit doigt pour la secourir. Ils croient tous qu'en agissant ainsi la montagne exploserait en déversant des flammes, comme cela est déjà arrivé dans un lointain passé, transformant en pierre tous ceux sur qui tombèrent les cendres; et aussi que les eaux monteraient et détruiraient les récoltes, que la famine nous décimerait, et qu'enfin ceux qui échapperaient au feu, à l'eau et à la faim périraient des mains des cruels Démons des Bois. Par conséquent, si je demande aux Walloos de sauver ma fille de Heu-Heu, ils se borneront à me tuer et à abandonner ma fille, en parfaite obéissance à la loi.»

«Je comprends,» affirmai-je, avant de demeurer silencieux.

«Seigneur,» poursuivit alors le vieux Walloo, «à mes côtés tu es en sécurité, car aucun de mes sujets ne te ferais du mal, pas plus qu'à tes compagnons. Mais j'ai appris de la bouche d'Issicore que tu avais frappé un Homme Velu avec un couteau, et que ton serviteur avait tué une de leurs femmes avec les étranges armes que tu portes. Aussi n'es-tu pas à l'abri des Démons des Bois car, s'ils en ont la possibilité, ils vous tueront tous les deux et se repaîtront de vos cadavres.»

«Absolument charmant,» songeai-je, mais je me gardai bien de répliquer, pour la simple raison que je ne trouvai rien à dire.

A ce moment, le Walloo se leva de sa chaise, déclarant qu'il devait aller prier les esprits de ses ancêtres pour qu'ils viennent à son secours, mais qu'il reprendrait la discussion le lendemain. Il nous souhaita ensuite une bonne nuit et partit sans rien ajouter, talonné par les vieillards, qui s'étaient contentés pendant tout ce temps de rester assis et muets, opinant seulement du chef de temps en temps, comme ces Mandarins Chinois en porcelaine.





VIII. L'ILE SACRÉE

Quand la porte se fut refermée derrière lui, je me tournai vers Issicore et lui demandai tout de go s'il avait un quelconque plan à suggérer. Il secoua sa noble tête et répondit : «aucun», puisqu'il était impossible de résister à la fois à la volonté du peuple et à la loi des prêtres.

«Alors quelle est l'utilité de m'avoir traîné jusqu'ici ?» m'insurgeai-je. «Es-tu incapable d'échafauder quelque combinaison ? Par exemple, ne serait-il pas possible que ta dame et toi vous enfuyiez avec nous par la rivière pour rejoindre un pays qui ne serait pas infesté de démons ?»

«Non, ce ne serait pas possible,» objecta-t-il d'une voix morne. «Nous sommes épiés le jour comme la nuit, et serions rattrapés avant d'avoir parcouru un kilomètre. En outre, peut-elle laisser son père, puis-je laisser tous mes parents être tués en punition de notre sacrilège ?»

«N'as-tu pas la moindre idée ?» insistai-je. «N'y aurait-il rien qui permettrait de sauver Dame Sabeela ?»

«Rien, Seigneur, sinon la disparition de Heu-Heu et de ses prêtres. C'est sur toi, Seigneur, que nous comptons pour trouver un moyen de les abattre, car la prophétie affirme que ce sera le fait du Libérateur Blanc venu du Sud.»

«Oh, au diable la prophétie ! Je n'ai jamais entendu dire qu'une prophétie avait jamais aidé quelqu'un !» vociférai-je en Anglais, en contemplant ce couple aussi magnifique que sans défense. Puis j'ajoutai en Arabe : «Je suis exténué et je vais aller me coucher. J'espère que je trouverai plus de sagesse en mes rêves que je n'en trouve en toi, Issicore.» En même temps, je scrutai ses réactions; je crus déceler quelque subtil changement, un accès d'impuissance mêlé de fatalisme, voire de désespoir.

Sabeela, constatant mon courroux, intervint :

«O Seigneur, ne sois pas irrité, car nous ne sommes que des mouches prises dans la toile d'araignée; les fils de cette toile sont les prêtres de Heu-Heu; ses supports sont les croyances de mon peuple, Heu-Heu lui-même est l'araignée, et ses griffes sont enfoncées dans mon sein...»

A l'audition de son allégorie, j'estimai qu'une meilleure image aurait été obtenue avec l'oiseau et le serpent, car vraiment – comme tous ses congénères – la pauvre fille semblait être hypnotisée par la terreur et s'être résignée à rester assise jusqu'au moment où les crocs empoisonnés se planteraient dans sa chair.

«Seigneur,» continua-t-elle, «nous avons fait tout notre possible. Issicore n'a-t-il pas accompli un grand voyage pour te rencontrer ? Oui, n'a-t-il pas osé braver la malédiction pesant sur ceux qui tentent de quitter notre pays; n'est-il pas descendu vers le Sud pour aller quérir les conseils du Grand Sorcier, qui avait jadis envoyé des messagers ici pour obtenir des feuilles de cet arbre poussant dans le jardin de Heu-Heu, l'arbre qui rend les hommes ivres et leur procure des visions ?»

«Certes,» approuvai-je, «il l'a accompli, et je dois te faire remarquer en passant que sa santé ne s'en est pas trouvé altérée pour autant. Ces malédictions dont tu parles ne lui ont fait aucun mal.»

«Il est vrai qu'elles n'ont pas blessé son corps - du moins pas encore,» fit-elle pensivement, comme si une idée nouvelle l'avait frappée.

«Eh bien, si c'est vrai, Sabeela, ne serait-il pas aussi possible que tout ce tapage autour de la puissance de Heu-Heu ne s'avère qu'un ramassis de sottises ? Dis-moi, as-tu déjà parlé à Heu-Heu, ou même seulement vu ?»

«Non, Seigneur, non, quoique – à moins que tu ne me sauves – je le verrai bientôt.»

«D'accord, et quant aux autres ?»

«Non, Seigneur, nul n'a parlé avec lui, hormis, bien sûr, ses prêtres, tel mon lointain cousin Dacha, qui est leur chef, mais que je connaissais avant que Heu-Heu ne le choisisse comme membre de leur ordre.»

«Oh ! Ainsi, personne ne l'a vu ! Alors ce doit être une sorte de Dieu prisant fort le secret, qui ne prend guère d'exercice mais vit, si je comprends bien, au fond d'une caverne avec ses prêtres.»

«Je n'ai pas dit que personne n'avait vu Heu-Heu, Seigneur. Beaucoup affirment l'avoir aperçu, à l'instar d'Issicore, lorsqu'il sort de sa caverne lors d'une *Nuit de l'Offrande*, mais divulguer ce qu'ils ont vu serait synonyme de mort. Ne nous parle plus de Heu-Heu, à Issicore comme à moi, Seigneur, je t'en prie, de peur que la malédiction ne frappe. Te parler de lui est contraire à la loi, lui dont les secrets sont sacrés, même pour ses prêtres,» ajouta-t-elle en proie à une évidente nervosité.

En désespoir de cause, je renonçai à mon interrogatoire sur Heu-Heu, et m'inquiétai du nombre de prêtres qui l'entouraient.

«A peu près une vingtaine, à mon avis, Seigneur,» répondit-elle, renonçant aux faux-fuyants, «sans compter leurs femmes et leurs familles, et l'on raconte qu'ils ne vivent pas dans la caverne aux côtés de Heu-Heu, mais dans des habitations au dehors.»

«Et que font-ils quand ils ne s'adonnent pas au culte de Heu-Heu, Sabeela ?»

«Oh, ils cultivent la terre et ils gouvernent le Peuple sauvage des Bois, qui, selon la croyance, est composé des enfants de Heu-Heu. Ils viennent également par ici pour nous espionner.»

«Vraiment ?» m'étonnai-je. «Et est-il vrai qu'ils ambitionnent aussi de diriger les Walloos ?»

«Oui, je pense que c'est exact. Tout au moins au cas où mon père et moi mourrions, la rumeur veut que Dacha ait l'intention de déclarer la guerre aux Walloos pour s'emparer du pouvoir, en écartant ou en tuant mon cousin et fiancé Issicore. Dacha a toujours aspiré à être le premier.»

«Tu as fort bien connu Dacha par le passé, n'est-ce pas ?»

«Oui, Seigneur, quand j'étais toute jeune, avant qu'il ne devienne un prêtre. Et aussi,» reprit-elle en rougissant, «depuis qu'il l'est devenu.»

«Et que t'a-t-il dit ?»

«Il m'a laissé entendre que si je le prenais pour époux, j'échapperais peut-être à Heu-Heu.»

«Et quelle fut ta réponse, Sabeela ?»

«Seigneur, je lui ai répliqué que je préférerais partir avec Heu-Heu.»

«Pourquoi ?»

«Parce que Dacha, paraît-il, possède déjà de nombreuses femmes. Et aussi parce que je le déteste. Enfin, je peux toujours me soustraire à Heu-Heu.»

«Comment ?»

«Par la mort, Seigneur. Nous connaissons un poison fulgurant dans ce pays, et j'en porte toujours sur moi, dissimulé dans mes cheveux,» déclara-t-elle emphatiquement.

«D'accord. Je saisis. Mais, Dame Sabeela, puisque tu as été assez bonne pour recourir à mes conseils en la matière, je vais t'en donner quelques uns. En premier lieu, ne prends pas ce poison avant que toute autre solution ait échoué et qu'il n'y ait plus aucune issue. Tant que nous respirons, l'espoir subsiste, et ce qui paraît désespéré peut encore être gagné, mais les morts ne revivent jamais, Dame Sabeela.»

«J'entends et je t'obéirai, Seigneur,» promit-elle, en larmes. «Cependant le sommeil est préférable à Dacha ou à Heu-Heu.»

«Et la vie est préférable aux trois à la fois,» ripostai-je, «tout particulièrement la vie quand elle rime avec l'amour.»

Puis je pris congé avec force saluts en direction de mon lit, suivi par Hans s'inclinant à mon exemple – tout comme un singe sur un orgue de Barbarie pour quelques sous. Arrivé à la porte, je regardai derrière moi, et je vis ces deux pauvres êtres dans les bras l'un de l'autre, persuadés, sans doute, que nous ne pouvions plus les voir. Oui, sa tête à elle reposait sur l'épaule d'Issicore, et à ses mouvements convulsifs je devinai qu'elle sanglotait, tandis qu'il essayait de la consoler de la manière employée en cette occasion depuis que le monde est monde. J'espérai seulement qu'elle obtiendrait plus de secours d'Issicore que je n'en avais eu de lui. Il m'apparaissait alors comme un représentant singulièrement impuissant d'une race en déliquescence, bien qu'il fallût lui reconnaître une bonne

dose de courage, sans laquelle il n'eût jamais entrepris ce voyage au Zoulouland. En outre, comme je l'ai déjà mentionné, il avait subitement changé, d'une façon subtile.

Une fois dans notre chambre, la porte refermée (il n'y avait pas de fenêtres, la lumière et la ventilation étant assurées par des ouvertures dans le toit), je donnai à Hans un peu de tabac et l'invitai à s'asseoir de l'autre côté de la lampe; il s'accroupit alors sur le sol à la manière d'un crapaud.

«A présent, Hans,» lui dis-je, «raconte-moi toute la vérité à propos de cette affaire, et ce que nous devons faire pour aider cette jolie dame et le vieux chef, son père.»

Hans regarda le toit, puis le mur; il cracha ensuite par terre, ce que je lui reprochai vertement.

«Baas,» commença-t-il enfin, «je crois que la meilleure chose que nous puissions faire est de découvrir où sont ces pierres brillantes, d'en remplir nos poches et de fuir ce pays infesté de fous et de démons. Je suis sûr que cette Beauté serait bien mieux avec ce prêtre nommé Dacha, voire avec Heu-Heu, plutôt qu'avec Issicore, qui n'est rien d'autre qu'un bloc de bois peint et sculpté à l'image de l'homme.»

«Possible, Hans, mais les goûts des femmes sont bizarres, et elle aime ce bloc de bois qui, après tout, ne manque pas de courage, sauf quand il est question de fantômes et d'esprits. Dans l'hypothèse inverse, il ne serait pas allé aussi loin pour la sauver. De plus, nous avons un contrat à respecter. Que dirons-nous à l'*Ouvreur-de-routes* si nous revenons les mains vides après nous être enfuis comme des voleurs ? Non, Hans, nous devons jouer le jeu jusqu'au bout !»

«Certes, Baas, je pensais bien que le Baas dirait cela du fait de sa folie. Si j'avais été seul, dès maintenant, ou guère plus tard, je me serais jeté dans ce canoë pour reprendre le fleuve dans l'autre sens. Néanmoins, le Baas a décidé qu'il devait sauver la dame et la donner pour épouse au Bloc de Bois. Aussi, maintenant, je crois que je vais aller me coucher et demain, ou après-demain, le Baas aura tout loisir de la sauver. Je ne pense pas grand bien de la bière locale, Baas – elle est trop douce; et tous ces beaux fous qui n'ont que diables et prêtres à la bouche me fatiguent. Sans oublier ce climat détestable, trop humide. A mon avis, il va pleuvoir une fois encore, Baas.»

N'ayant rien d'autre sous la main, je lui lançai ma blague à tabac à la tête. Il l'intercepta adroitement et, sans avoir l'air d'y penser, l'empocha.

«Si le Baas souhaite réellement savoir ce que je pense,» enchaîna-t-il en baillant, «c'est que le sorcier-guérisseur appelé Dacha veut la belle pour lui-même, et aussi pour gouverner tous ces tristes sires. Quant à Heu-Heu, je ne sais pas grand-chose sur lui, mais peut-être est-il l'un de ces Hommes Velus venus par ici au commencement du monde. J'estime que la meilleure chose que nous puissions faire, Baas, serait de prendre un bateau demain matin et de nous rendre sur cette île, où nous pourrons découvrir la vérité par nous-mêmes. Peut-être que le Bloc de Bois et certains de ses rameurs pourront nous y conduire. Et maintenant je n'ai plus rien à ajouter, aussi, si le Baas n'y voit aucun inconvénient, je vais aller me coucher. Garde ton pistolet sous la main, Baas, au cas où ces Hommes Velus nous rendraient visite, juste pour discuter au sujet de celui que j'ai abattu...»

Puis il se retira dans un coin, se lovant dans une couverture en peau, et se mit rapidement à ronfler, quoique – je le connaissais bien – avec un oeil toujours à l'affût. Aucun Homme Velu, ou quoi ce que ce fût d'autre, n'aurait pu s'approcher de là sans que Hans ne l'entendît, car son sommeil ressemblait à s'y méprendre à celui d'un chien veillant son maître.

Pendant que je me préparais à suivre son exemple, je songeai que ses remarques, en dépit de leur banalité superficielle, étaient marquées au coin du bon sens. Cette race était composée d'inutiles et de fous dominés par la superstition; les seuls qui possédaient quelque jugeote devenaient probablement prêtres. Mais les Indigènes Velus constituaient une odieuse réalité, que les prêtres avaient bien appréhendée puisqu'ils leur avaient imposé leur autorité. Pour le reste, la seule chose à faire était d'aller sur l'île sacrée et de découvrir la vérité par nous-mêmes, pour reprendre l'expression de Hans. Ce serait dangereux, indubitablement, mais ô combien excitant !

Le matin suivant, je me levai après une excellente nuit de repos et trouvai le chemin du jardin, où je pris quelque plaisir à examiner les arbustes et les fleurs, dont certaines me parurent fort curieuses. J'étudiai aussi le ciel, qui était lourd et menaçant, et paraissait gorgé d'eau. Mon inspection s'arrêta là car le grand mur bouchait la vue de chaque côté, si bien qu'il ne restait que peu de choses à voir, à l'exception du sommet du volcan, qui surplombait le lac à une distance de plusieurs kilomètres, du fait de l'immensité de ce plan d'eau. A cet instant, la porte du jardin s'ouvrit sur Issicore, qui semblait fatigué et quelque peu désorienté. Il m'apparut qu'il avait dû veiller fort tard en compagnie de Sabeela. Comme ils étaient destinés à être si tôt séparés, il était naturel qu'ils cherchassent à se voir autant qu'ils le pouvaient. Ou bien, pour ce que j'en savais, il avait pu prier les esprits de ses ancêtres et tenter de se décider quant à la conduite à adopter, une résolution assurément complexe dans ces circonstances. J'en vins tout de suite au fait.

«Issicore,» commençai-je, «dès que possible après le petit-déjeuner, peux-tu te procurer un canoë pour nous conduire, Hans et moi, sur l'île du lac ?»

«Sur l'île du lac, Seigneur !» s'écria-t-il, éberlué. «Mais elle est sacrée !»

«Sans doute, mais je le suis également; aussi, si je m'y rends, elle

n'en sera que plus sacrée !»

Il éleva alors toutes sortes d'objections, et recourut même au Walloo et à ses vétérans pour renforcer ses arguments. Hans et Sabeela se joignirent au groupe; cette dernière, je le notai, paraissait encore plus belle le jour qu'elle ne l'était à la lumière des lampes. Sabeela, en fait, se montra ma seule alliée, puisque, après que les autres se fussent égosillés, elle prit la parole :

«Le Seigneur Blanc est venu ici pour que nous – qui sommes de pauvres fous égarés – puissions boire la coupe de sa sagesse. Si celle-ci lui conseille d'aller visiter l'Ile Sacrée, laisse-le faire, mon père.»

Comme personne ne semblait être convaincu, je m'enfermai dans mon mutisme, ne sachant trop quoi ajouter. Alors Hans déploya sa parabole, dans son mauvais Arabe de la côte.

«Baas, Issicore – bien qu'il soit grand et fort – et tous ceux-là ont peur de Heu-Heu et de ses prêtres. Mais nous, qui sommes de bons Chrétiens, ne redoutons aucun diable car nous savons comment les traiter. Nous pouvons donc pagayer seuls, si le chef veut bien nous confier un petit canoë et nous indiquer la direction à prendre, et nous irons sur l'île par nos propres moyens.»

Pour employer un langage sportif, le «coup porta», et Issicore, qui était au fond, comme je l'ai déjà dit, d'un grand courage, s'emporta et rétorqua :

«Suis-je donc un lâche pour entendre de telles paroles de la bouche de ton serviteur, Seigneur Macumazahn ? Moi, et d'autres que je saurai trouver, te conduirons sur l'île, même si nous n'y poserons pas le pied puisque la loi nous l'interdit. Toutefois, Seigneur, si tu n'en reviens pas, ne m'en blâme pas pour autant !»

«Affaire conclue !» répondis-je posément, «et maintenant, si c'est possible, mangeons, car mon estomac crie famine.»

Environ deux heures plus tard, nous quittâmes le quai, emportant avec nous nos maigres biens, qui se résumaient en de la poudre de réserve contenue dans des gourdes, que nous avions prise pour recharger les douilles de cartouches déjà utilisées, car Hans se refusait à laisser la moindre chose sans surveillance derrière lui. Le canoë qui nous avait été accordé était plus petit que celui avec lequel nous avions remonté le fleuve, quoique, à son image, creusé dans un unique tronc d'arbre; son équipage se composait d'Issicore, qui tenait la barre, et de quatre autres Walloos chargés de pagayer, tous des gaillards solides et apparemment déterminés. L'île se trouvait à une distance approximative de huit kilomètres, mais nous fîmes un large détour par le Sud – afin de déjouer une éventuelle surveillance, supposai-je – et cela nous prit donc deux bonnes heures pour atteindre sa rive Sud.

Pendant que nous approchions, j'examinai minutieusement les parages avec mes jumelles, et remarquai que l'île était plus grande que je ne le pensais – en effet, plusieurs kilomètres de circonférence, car outre le cône du volcan qui en occupait le centre, une grande étendue de plaine entourait la base de ce dernier, une terre qui ne semblait pas s'élever de plus d'un demi-mètre au-dessus du niveau du lac. Sa physionomie, hormis quelques portions planes près du lac, était rocailleuse et aride, jonchée de blocs de lave éjectés par le volcan lors de la précédente éruption.

Issicore m'informa que, toutefois, la partie septentrionale de l'île, où résidaient les prêtres, n'avait pas été touchée par le fleuve de lave et s'avérait très fertile. Je devrais ajouter que le cratère du volcan semblait confirmer son assertion quant à la direction de la coulée, puisqu'au Sud il paraissait en grande partie effondré, alors que la section Nord se dressait en un mur rocheux immense et impeccable.

La journée s'avérait fort brumeuse – une circonstance qui favorisait notre approche – et le ciel qui, je l'ai mentionné, était noir et gorgé d'une pluie imminente, paraissait presque effleurer la crête des montagnes. Ces conditions, tant que nous n'étions pas suffisamment proches, nous empêchèrent de voir qu'une rivière de lave incandescente, assez étroite, s'écoulait du flanc du volcan. Quand ils s'en aperçurent, les Walloos s'alarmèrent, et Issicore me confia qu'un tel fait n'avait pas été constaté «depuis des centaines d'années» et que cela présageait un événement inhabituel, car la montagne était censée être «endormie».

«Elle est encore assez réveillée pour fumer, en tout cas !» rétorquai-je, et je poursuivis mon examen.

Au milieu des pierres, et quelquefois à demi-ensevelis sous elles, je vis ce qui paraissait être les vestiges des bâtiments que j'ai déjà évoqués. D'après Issicore, ils avaient appartenu à la ville de ses ancêtres, et là, comme il l'avait raconté, se trouvaient encore dans certains les dits ancêtres transformés en pierre – ce qui, souvenez-vous en, corroborait parfaitement l'histoire de Zikali.

On ne pouvait rien imaginer de plus désolé et de plus déprimant que l'aspect de cet endroit, en cette journée grisâtre et sous ce ciel couvert. Pourtant, je brûlais de l'inspecter, car cette légende des hommes pétrifiés excitait ma curiosité, moi qui avait toujours raffolé des ruines anciennes et des spectacles hors du commun.

Oubliant tout, sur le moment, de Heu-Heu et de ses prêtres, je demandai aux Walloos de pagayer jusqu'au rivage et, après un instant de muette réprobation, ils obéirent, s'engouffrant dans une petite baie. Hans et moi avançâmes aisément sur les rochers et, emportant nos sacs et nos fusils, commençâmes nos recherches. Avant tout, cependant, nous avions convenu avec Issicore qu'il attendrait notre retour et nous ferait faire un

tour de l'île pour que nous puissions avoir un aperçu des installations des prêtres. Il le promit dans un soupir, et s'éloigna en hâte de la berge, jusqu'à une centaine de mètres, où il fit ancrer le canoë au moyen d'une pierre percée et retenue par une corde.

Hans et moi nous dirigeâmes vers l'amas de ruines voisin. Comme nous nous en approchions, Hans s'écria :

«Regarde, Baas ! Il y a un chien entre ces rochers !»

Je considérai l'endroit qu'il m'indiquait et là, effectivement, j'aperçus un grand chien gris au museau pointu, qui semblait profondément endormi. Nous avançâmes encore et, comme il ne bougeait pas, Hans lui lança une pierre qui l'atteignit en plein dos. Il n'en remua guère plus, si bien que nous allâmes l'examiner.

«C'est un chien de pierre,» assurai-je, «les gens qui habitaient ici devaient ériger des statues,» car je n'avais pas encore admis cette histoire d'êtres pétrifiés, laquelle pouvait, après tout, relever de la fable.

«Dans ce cas, ils ont mis des os dans leurs sculptures. Regarde,» et il toucha une des pattes de devant qui était cassée. En son centre apparaissait un os fossilisé. Alors, je compris...

Les animaux fuyaient vers le rivage quand les gaz empoisonnés les avaient rejoints au moment de l'éruption. Par la suite, je suppose, une sorte de pluie de fluide pétrifiant avait dû tomber sur eux et les avaient métamorphosés en pierre. C'était une chose miraculeuse, certes, mais je ne pouvais nier l'évidence qui me crevait les yeux. Toute l'histoire était véridique, et j'avais fait une grande découverte.

Nous nous hâtâmes en direction des maisons qui, bien évidemment, étaient désormais dépourvues de toits, et dans certains cas obstruées par la lave, bien que les murs extérieurs, solidement construits en pierre, tinssent encore debout. Sur quelques murs se trouvaient encore les traces à peine perceptibles de fresques; l'une représentant des gens assis à l'occasion d'une fête, l'autre une scène de chasse, etc...

Nous gagnâmes, à quelque distance de là, un second groupe de constructions, blotties contre le flanc de la montagne, et plus ou moins protégées par une corniche, ou une saillie rocheuse. Elle avaient dû constituer un palais, ou bien un temple, car elles étaient imposantes, avec des colonnes de pierre qui devaient avoir soutenu leurs toits. Nous traversâmes une immense entrée pour arriver aux pièces et, dans la dernière, qui était surplombée par la corniche et avait probablement servi de réserve, une vision extraordinaire s'offrit à nous.

Là, entassés, quelquefois même serrés les uns contre les autres, se tenaient un certain nombre de personnes, une vingtaine ou une trentaine – hommes, femmes et enfants – tous transformés en pierre. Incontestablement, le fluide pétrifiant avait pénétré dans la chambre à travers des fissures du rocher, au-dessus, et avait accompli sur eux son

office. Ils étaient tous nus, ce qui suggérait que leurs vêtements avaient soit brûlé sur eux, soit avaient pourri sur place avant que la pétrification n'ait fini son oeuvre. La première hypothèse était renforcée par le fait qu'il ne leur restait plus un seul cheveu sur la tête. Les traits étaient malaisés à distinguer, mais l'aspect général du corps rappelait fortement celui des Walloos.

Muets d'étonnement, nous sortîmes de cette chambre mortuaire et musardâmes dans les parages. Ici et là, nous découvrîmes les corps d'autres victimes de la grande catastrophe, et vîmes même une fois un bras dépassant d'un bloc de lave, signe que bien d'autres étaient enterrés par dessous. Nous découvrîmes aussi un grand nombre de chèvres fossilisées dans un kraal. Quel endroit pour faire des fouilles ! songeai-je in petto. Avec des bêches, des pioches et de la dynamite, que ne pourrait-on pas dénicher dans ces ruines ?

Toutes les reliques d'une civilisation disparue, peut-être – ses inscriptions, ses bijoux, les statues de ses dieux, voire éventuellement le mobilier, quoique la pourriture l'ait, selon toute probabilité, détruit. Ici s'étendait, le doute n'était plus permis, un autre Pompéi et peut-être, en dessous, un autre Herculaneum.

Pendant que je rêvassais à ces gloires disparues et m'interrogeais justement sur la date de leur disparition, Hans me poussa du coude et, dans son horrible Boer hollandais, proféra un seul mot : «*Kek !*», qui, comme vous le savez peut-être, signifie «Regarde !», tout en pointant son menton dans la direction du lac.

J'obtempérai et vis notre canoë pagayant à toute allure, marchant «du feu de l'enfer» comme disait mon vieux père, vers la rive Walloo.

«Mais pourquoi fait-il ça ?» m'étonnai-je.

«Je crois qu'il doit y avoir une bonne raison,» répliqua-t-il avec résignation, puis il s'assit sur un rocher, tira sa pipe, la bourra et enflamma une allumette.

Comme d'habitude, Hans avait raison, car à cet instant, surgissant de la pointe de l'île, apparurent deux grands canoës qui poursuivaient le nôtre à toutes rames et, je le devinai, dans une intention hostile.

«Je pense que ces prêtres ont aperçu notre bateau et veulent s'en emparer s'ils le peuvent,» remarqua Hans, crachant d'un air méditatif, «et bien qu'Issicore ait mis du temps à s'élancer, peut-être échoueront-ils. Et maintenant, Baas, que devons-nous faire ? Nous ne pouvons vivre ici au milieu des morts, et les chèvres en pierre sont dures à manger !»

Je considérai la situation, et mon coeur se serra, car notre position semblait désespérée. L'instant précédent, j'étais rempli d'enthousiasme pour la cité en ruines et ses vestiges fossilisés. A présent, j'en haïssais la simple pensée, et souhaitais qu'ils croupissent au fond du lac. Ainsi les circonstances modifient-elles tant les situations que nos pitoyables états

d'âme. Puis une idée me vint et je déclarai hardiment :

«Eh bien ! Il ne reste qu'une seule chose à faire. Nous devons rendre visite à Heu-Heu ou à ses prêtres.»

«Oui, Baas. Mais le Baas se rappelle du portrait de Heu-Heu dans la caverne. Si la peinture est fidèle, Heu-Heu connaît la façon d'arracher la tête des hommes !»

«Je ne crois guère à l'existence de Heu-Heu,» affirmai-je avec force. «Tu auras remarqué, Hans, que nous avons entendu toutes sortes d'histoires à propos de Heu-Heu, mais que personne ne paraît l'avoir vu assez distinctement pour nous donner une description exacte de ce à quoi il ressemble ou de ce qu'il fait - pas même Zikali. Il nous a montré un portrait de la bête dans son feu, mais, après tout, il s'agissait de la même image que celle du mur de la caverne, et je pense qu'il l'a extirpée de nos propres esprits. De toute façon, autant mourir rapidement privé de sa tête que lentement avec l'estomac vide, car je suis certain que ces Walloos ne reviendront jamais nous chercher.»

«Certes, je suis du même avis. Issicore avait du courage, mais il semble avoir changé, comme si quelque chose lui était arrivé depuis son retour au pays. Et maintenant, si le Baas est prêt, je crois que nous ferions mieux de nous mettre en marche, à moins, en effet, qu'il ne veuille regarder d'abord quelques hommes de pierre supplémentaires. Il commence à pleuvoir, Baas, et nous avons mis plus de temps que le Baas ne l'avait prévu, car ramper dans ces vieilles maisons est un travail de longue haleine. Aussi, si nous voulons nous retrouver de l'autre côté de l'île avant que la nuit ne tombe, il est temps de partir.»

Nous partîmes donc, longeant la face occidentale du volcan, car là il ne semblait pas s'avancer très loin dans la plaine. Un moment plus tard, nous nous retournâmes et observâmes le lac. A cette grande distance, notre canoë semblait un simple point, accompagné de deux autres points - les embarcations de ses poursuivants - immédiatement derrière. Nous vîmes, surgissant des brumes du rivage Walloo, d'autres points, qui étaient sans aucun doute des canoës de la ville, pagayant à la rescousse de leurs concitoyens, puisque ceux des prêtres abandonnèrent la traque et rebroussèrent chemin.

«Issicore aura une bien belle histoire à conter à Dame Sabeela,» goguenarda Hans, «mais peut-être ne l'embrassera-t-elle pas après l'avoir écoutée.»

«Sa décision de partir était pleine de sagesse. Qu'aurait-il gagné en restant ?» rétorquai-je tandis que nous progressions avec peine, et j'ajoutai : «Pourtant tu as raison, Hans, Issicore a changé.»

Ce fut une marche laborieuse, sur un sol accidenté, du moins dans un premier temps, car dès que nous eûmes contourné le contrefort du volcan, l'aspect du pays changea du tout au tout et nous nous retrouvâmes sur une terre fertile et cultivée, qui paraissait même irriguée.

«Ces champs doivent se situer bien bas, Baas,» commenta Hans, «sinon comment bénéficieraient-ils des eaux du lac ?»

«Je l'ignore,» répondis-je avec humeur, car je réfléchissais aux eaux du ciel qui, elles, commençaient à tomber sur nous sous forme d'une bruine persistante. Mais, pour autant, la remarque frappa mon esprit et se révéla utile par la suite. Notre marche nous mena finalement à une palmeraie traversée par une route.

Nous allâmes au bout de la voie pour entrer dans un village de maisons solidement construites en pierre, dont l'une, énorme, en occupait le milieu, et était quasiment adossée au pied de la montagne. Comme il n'y avait rien d'autre à faire, nous continuâmes notre promenade dans le village, sans être vu au début car tout le monde était à l'abri à cause de la pluie. Très vite, toutefois, des chiens commencèrent à aboyer, et une femme, regardant au dehors par l'encadrement de la porte, dans l'une des maisons, nous aperçut et cria. Une minute plus tard, des hommes aux crânes rasés, et porteurs de robes blanches d'aspect très sacerdotal, surgirent et accoururent vers nous en brandissant de grandes lances.

«Hans,» conseillai-je, «garde ton fusil prêt, mais ne tire pas sans y être obligé. Dans cette circonstance, les paroles peuvent avoir autant d'effet que les balles.»

«Oui, Baas, quoique je doute qu'elles servent beaucoup, les unes comme les autres.»

Puis il s'assit sur le tronc d'un arbre abattu qui encombrait le bas-côté de la route, et attendit; je suivis son exemple, profitant de l'opportunité pour allumer ma pipe.





IX. LE FESTIN

Quand ils parvinrent à quelques pas de nous, les hommes s'arrêtèrent, visiblement étonnés de notre apparence, tant il est vrai que sa comparaison avec la leur nous était assurément défavorable, puisqu'ils appartenaient tous au splendide type Walloo. A l'évidence, ce qui les surprit encore bien plus fut l'allumette que j'avais employée pour ma pipe, voire ma pipe elle-même, étant donné que, quoique ce peuple cultivât du tabac, il ne l'utilisait que sous forme de prise.

L'allumette s'éteignit et j'en allumai une nouvelle; à la vue de l'apparition soudaine de la flamme, ils reculèrent d'un pas ou deux. Finalement, l'un d'eux, désignant l'allumette qui se consumait, m'interrogea dans la langue usuelle des Walloos.

«Qu'est-ce, ô étranger ?»

«Du feu magique,» répondis-je, ajoutant, éclairé d'une subite inspiration : «que j'apporte comme présent au grand dieu Heu-Heu.»

Cette affirmation parut les apaiser puisque, baissant leurs lances, ils se retournèrent pour converser avec un autre homme qui venait tout juste d'arriver. C'était un homme robuste et bien découplé, d'aspect imposant, avec un nez crochu et des yeux noirs étincelants. Il portait aussi une coiffure de prêtre et sa robe blanche était brodée.

«Un sacré gros poisson, celui-là !» chuchota Hans à mon intention; j'acquiesçai, tout en remarquant que les autres prêtres le saluaient quand ils s'adressaient à lui.

«Dacha en personne,» pensai-je à part moi, et j'avais très peu de chances de me tromper.

Il s'approcha et, un oeil sur l'allumette en cire, déclara :

«Où vit le feu magique dont tu parles, étranger ?»

«Dans cette cassette, recouverte d'une inscription secrète et sacrée,» répliquai-je en lui mettant devant les yeux une boîte libellée «Vestas en cire, fabriquées en Angleterre», et j'ajoutai d'un ton solennel : «Malheur à celui qui le touche ou qui le transporte sans comprendre, car il ne manquera pas de jaillir et de consumer ce fou présomptueux, ô Dacha !»

A ce moment, Dacha suivit l'exemple de ses compagnons et recula sur une courte distance, en demandant :

«Comment connais-tu mon nom, et qui envoie à Heu-Heu ce présent d'un feu qui prend vie de lui-même ?»

«Le nom de Dacha n'est-il pas connu jusqu'aux confins de la Terre ?» prétendis-je, un compliment qui sembla particulièrement le flatter; «oui, aussi loin que ses sortilèges peuvent aller et revenir, jusqu'au ciel même. Et jusqu'à celui qui envoie le feu magique : un grand homme, un des meilleurs sorciers – même s'il n'arrive pas à la cheville de Dacha – qui s'appelle Zikali, qui s'appelle l'*Ouvreur-de-routes*, qui s'appelle *La-Chose-qui-n'aurait-jamais-dû-naître*.»

«Nous avons entendu parler de lui,» certifia Dacha. «Ses messagers sont venus ici à l'époque de nos pères. Et que veut de nous Zikali, étranger ?»

«Il désire les feuilles d'un certain arbre qui pousse dans le jardin de Heu-Heu, qu'on nomme l'*Arbre des Visions*, pour qu'il puisse les mélanger avec ses drogues.»

Dacha opina de la tête, imité par les autres prêtres. Indéniablement, ils connaissaient parfaitement l'*Arbre des Visions*, comme je – ou plutôt Zikali – l'avais appelé.

«Alors pourquoi n'est-il pas venu les chercher lui-même ?»

«Parce qu'il est vieux et infirme. Parce qu'il est retenu par d'importantes occupations. Parce qu'enfin il lui était plus facile de m'envoyer, moi qui suis amateur de ce qui est sacré, qui étais impatient de rendre hommage à Heu-Heu et de faire la connaissance du grand Dacha.»

«Je vois,» répondit le prêtre, extrêmement flatté comme le prouvait son visage. «Mais comment t'appelles-tu, ô messager de Zikali ?»

«Je me nomme «*Vent-Soufflant*», parce que je passe où je veux, nul ne me voyant aller et venir, et que je suis le meilleur et le plus rapide des messagers. Et ce petit, là, doté d'une grande âme en dépit de son aspect chétif,» – je désignai alors un Hans arborant un sourire affecté, et qui goûtait pleinement l'humour de la situation et les avantages qu'elle nous procurait – «se nomme «*Seigneur-du-feu*», ou «*Lueur-dans-l'obscurité*,» (ce qui était vrai et faisait très bon effet) «car il est le gardien du feu magique,» (exact aussi, puisqu'il détenait dans ses poches une demi-douzaine de boîtes de rechange qu'il avait volées à un moment ou à un autre). «S'il est offensé, il peut le faire brûler assez fort pour détruire cette île et tous ceux qui sont dessus, oui, encore plus fort que ce qui est caché dans les entrailles de cette montagne.»

«Le peut-il, par Heu-Heu ?» s'exclama Dacha, en jetant un regard respectueux à Hans.

«Certainement. Aussi puissant que je sois, je dois faire très attention à ne pas l'irriter, de crainte de finir carbonisé.»

A cet instant, un doute sembla effleurer Dacha, car il demanda :

«Dites-moi, ô *Vent-Soufflant* et ô *Seigneur-du-feu*, comment êtes-vous venus sur cette île ? Nous avons observé un canoë, manoeuvré par certains de nos sujets rebelles, inféodés à ce vieil usurpateur de Walloo, qui sera traqué afin qu'ils soient tous exécutés en châtiment de leur sacrilège, car ils ont approché cet endroit sacré. Etiez-vous par hasard dans ce canoë ?»

«En effet,» répondis-je témérairement, «quand nous sommes arrivés dans cette ville, j'ai rencontré une dame, extrêmement belle, nommée Sabeela, et je lui ai demandé où vivait le Grand Dacha. Elle m'a répondu «ici !» – et même davantage, car elle a ajouté qu'elle te connaissait et que tu étais le plus beau et le plus noble des hommes, ainsi que le plus sage. Elle a également dit que, avec quelques uns de ses serviteurs, y compris un imbécile baptisé Issicore qui la poursuit de ses assiduités, elle nous conduirait en personne sur l'île, profitant de l'occasion pour te rendre visite.» (Je puis vous avouer, mes chers amis, que ce mensonge ne présentait aucun risque, puisque je savais qu'Issicore et ses hommes avaient pu s'échapper.) «Elle nous a donc amenés ici, et nous a débarqués de façon à ce que nous puissions contempler la cité en ruines avant de venir te voir. Mais tes gens l'ont férocement chassée, aussi avons-nous été contraints de marcher jusqu'à ta cité.

Dacha fut alors la proie d'une certaine agitation. «Je prie Heu-Heu,» gronda-t-il, «que ces idiots ne l'aient pas attrapée et tuée avec les autres !»

«Je le prie aussi, car elle est trop belle pour mourir,» répondis-je, «et elle ferait une épouse parfaite pour tout homme. Mais reste, je vais te dire ce qui est arrivé. *Seigneur-du-feu*, remplis ton office !»

Hans sortit une allumette et l'enflamma en la frottant contre le fond de son pantalon, qui était l'unique partie de son anatomie qui fût encore sèche. Il la tint entre ses mains jointes, et je fixai la flamme en marmonnant. Il murmura alors :

«Fais vite, Baas, je me brûle les doigts !»

«Tout va bien !» déclamai-je pompeusement. «Le canoë portant Sabeela la Belle a échappé à tes gens, car d'autres canoës, sept – non, huit !» corrigeai-je, en étudiant les cendres de l'allumette, ainsi que la cloque sur le doigt de Hans, «sont partis de la ville et ont repoussé les tiens juste au moment où ils allaient s'emparer de Dame Sabeela !»

Ce fut un coup de veine, car au même instant un messager arriva et délivra des informations en tous points semblables à Dacha, qu'il accompagna d'une série de révérences.

«Merveilleux !» s'exclama le prêtre. «Merveilleux ! Nous avons en effet des magiciens devant nous !» et il nous adressa un regard profondément respectueux. Puis un nouveau doute l'inquiéta :

«Seigneur,» demanda-t-il, «Heu-Heu est le chef de la sauvage race velue qui vit dans les forêts et qui a reçu comme nom, à sa ressemblance, Heuheua. Une rumeur m'est parvenue récemment, affirmant qu'une des leurs avait été mystérieusement tuée, dans un bruit, par des étrangers.

Avez-vous un quelconque rapport avec sa mort, Seigneur ?»

«Certes,» assurai-je. «Elle a importuné le *Seigneur-du-feu* par ses attentions, aussi l'a-t-il abattue, ce qui n'était que justice. J'ai tranché le doigt d'un autre qui désirait me serrer la main alors que je lui avais intimé l'ordre de décamper.»

«Mais comment l'a-t-il abattue, Seigneur ?»

A cet endroit du récit, je dois expliquer qu'un des habitants du lieu nous avait accueillis avec une hostilité marquée : il s'agissait d'un gros chien, particulièrement féroce, qui pendant tout ce temps avait tourné autour de nous, avant d'arrêter son choix sur la veste de Hans, qu'il tenait entre ses dents sans cesser de grogner.

«Scheet ! Hans, scheet een dood !» (Tue-le, Hans, tue-le net !) murmurai-je. Hans, toujours prompt à saisir au vol une idée, plongea la main dans la poche qui contenait son pistolet et, pressant la gueule du canon contre celle du chien, tira à travers l'étoffe, avec pour résultat que l'animal se retrouva là où tous les sales chiens vont.

La consternation tomba alors comme une chape de plomb. En effet, l'un des prêtres s'évanouit de peur, tandis que ses collègues s'esquivèrent prudemment, laissant seul Dacha, qui resta stoïque.

«Rien qu'un peu de feu magique,» commentai-je avec désinvolture, «et il y en a bien davantage là d'où il provient,» tout en tapotant innocemment la poche de Hans qui fumait. «Et maintenant, noble Dacha, il pleut et nous sommes affamés. Aie l'obligeance de nous accorder le gîte et le couvert.»

«Volontiers, Seigneur, volontiers !» s'exclama-t-il, et il partit avec nous, en ayant soin de m'avoir comme rempart entre Hans et lui, pendant que les autres, qui étaient revenus, suivaient avec le chien mort.

A présent, remis de sa frayeur, il me demanda si Dame Sabeela avait rajouté quelque chose à son propos.

«Juste une chose,» répondis-je, «que c'était pitié qu'une jeune fille soit obligée d'épouser un dieu quand il existe des hommes tels que toi de par le monde.»

Je m'arrêtai alors pour constater du coin de l'oeil le résultat de mon tir.

Son visage, brutal mais beau, rayonna de duplicité, et il fit claquer ses lèvres.

«Certes, Seigneur, certes,» répliqua-t-il précipitamment. «Mais qui sait ? Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, Seigneur, et j'ai remarqué que, quelquefois, le fidèle serviteur se paye sur l'offrande du maître.»

«Nom d'une pipe ! Ca y est !» pensai-je. «Toi, mon ami, tu es Heu-Heu, ou du moins tu joues son rôle.» Mais, tout haut, en jetant un regard au redoutable Hans, je me contentai de louer les dons d'observation de Dacha et d'approuver son assertion que, à l'image du «*Seigneur-du-feu*», les choses n'étaient pas toujours ce qu'elles semblaient être.

Nous traversâmes un plateau rocheux absolument nu, à la droite duquel, au-delà d'un jardin, j'aperçus l'entrée d'une grande caverne. Au bout du plateau, un étrange panorama s'offrait au regard, car là, juste aux limites du lac et éloignées l'une de l'autre d'une vingtaine de pas, brûlaient deux colonnes de flammes qui jusque là nous avaient été dissimulées par la disposition du terrain et par les arbres. Entre ces colonnes se dressait un pilier ou un poteau de pierre.

«Les *feux éternels*,» m'avisai-je, et je m'enquis d'un air détaché de leur nature.

«Ce sont des flammes qui ont toujours brûlé en ce lieu depuis le commencement; nous ignorons pourquoi,» répondit Dacha avec indifférence. «Aucune pluie ne peut les éteindre.»

«Ah !» songeai-je, «des gaz naturels en provenance du volcan, comme ceux du Canada dont j'ai entendu parler.»

Nous obliquâmes ensuite à droite, longeant le mur extérieur du jardin que j'ai mentionné, et parvînmes à un groupe de belles maisons qui évoquaient irrésistiblement, à mon goût, un collège, toutes de plain-pied et plaquées contre la montagne. J'avais d'ailleurs raison, car il s'agissait des habitations des prêtres de Heu-Heu et de leurs nombreuses épouses. Ces prêtres, dirais-je, avaient leurs propres privilèges, puisque, loin d'être mariés avec une seule femme comme la majorité des hommes du continent, ils pratiquaient la polygamie, les femmes leur étant procurées par la pression religieuse qu'ils exerçaient sur les malheureux Walloos ou, en cas d'échec de cette méthode, par l'antique et fort simple expédient du rapt. Toutefois, une fois débarqués sur l'île, ils disparaissaient aux yeux de leur famille, et n'étaient plus autorisés par la suite à traverser le lac, voire à tenter de communiquer par delà. En bref, ceux qui vivaient pour Heu-Heu mouraient pour le reste du monde.

Hans et moi fûmes conduits au plus imposant de ces groupes de maisons, lequel était attenant au mur du jardin; un messager avait apparemment informé les habitants, car nous les trouvâmes en pleins préparatifs. Je vis de belles femmes, vêtues de blanc, s'affairant sans bruit, et j'entendis des ordres hâtifs être donnés. On nous mena dans une pièce où un feu de bois flotté avait été allumé dans l'âtre, car la nuit s'avérait humide et glaciale; nous nous y réchauffâmes et nous y séchâmes après nous être lavés. Un moment plus tard, un prêtre nous invita à venir manger et se retira à l'extérieur, dans l'attente de notre bon vouloir.

«Hans,» déclarai-je, «pour l'instant tout s'est bien passé; nous sommes reconnus comme des amis de Heu-Heu, et non comme ses ennemis.»

«Oui, Baas, grâce à la subtilité du Baas à propos des allumettes et du

reste. Mais que mijote donc le Baas ?»

«Ceci, Hans : tout doit continuer à se dérouler à la perfection, car souviens-toi de notre devoir, à savoir sauver Dame Sabeela, si cela nous est possible, comme nous avons juré de le faire. Maintenant, si nous voulons obtenir ce résultat, nous devons garder les yeux ouverts et notre intelligence en éveil. Hans, il est probable qu'ils détiennent ici d'étranges liqueurs capables de nous faire parler si l'on nous en offre. Aussi ne devons-nous boire que de l'eau durant notre séjour en ces lieux. Comprends-tu, Hans ?»

«Oui, Baas, je comprends.»

«Et le promets-tu, Hans ?»

Hans se frotta le ventre pensivement et rétorqua :

«Mon estomac est froid, Baas, et j'aimerais un verre de quelque chose qui réchauffe davantage que l'eau, après toute cette humidité et le spectacle de ces hommes de pierre. Pourtant, Baas, je le promets. Oui, je le jure sur ton Révérend Père que je ne boirai que de l'eau, ou du café s'ils en font, ce dont je doute.»

«C'est très bien, Hans. Tu sais que si tu romps ton serment, mon révérend père viendra certainement te le faire regretter, ainsi que moi-même, dans ce monde et dans le prochain.»

«D'accord, Baas. Mais que le Baas daigne se souvenir qu'une bouteille de gin n'est pas le seul appât que le Diable peut accrocher à son hameçon. Des hommes différents ont des goûts différents, Baas. Si quelque jolie dame survient et déclare au Baas qu'il est – oh ! – si beau et qu'elle l'aime – oh ! – tellement, quelqu'un du genre de Mameena, par exemple, dont Zikali parle toujours comme ayant été l'une de tes amies, le Baas jurera-t-il sur la mémoire de son Révérend Père que...»

«Arrête tes sottises et tais-toi !» coupai-je d'un air auguste. «Est-ce le lieu et l'heure pour parler de jolies filles ?»

Néanmoins, dans mon for intérieur, j'appréciai la finesse de sa répartie, et, pour être exact, une tentative fut faite pour me jouer ce vieux tour, mais, si je veux en terminer avec cette histoire, je n'aurai guère de temps pour vous en conter l'anecdote.

Notre pacte scellé, nous empruntâmes la sortie pour retrouver le prêtre qui nous attendait au dehors. Il nous fit descendre dans une superbe salle, que des lampes inondaient littéralement de clarté, car la nuit était alors tombée. Plusieurs tables y étaient dressées, mais nous fûmes conduits à la table principale, où Dacha – vêtu d'une grande robe – et quelques prêtres nous accueillirent, ainsi que des femmes toutes très belles et joliment habillées à leur mode extravagante, qui me parurent être les épouses de ces éminents personnages. L'une d'elles, remarquai-je, offrait une singulière ressemblance avec Dame Sabeela, quoiqu'elle semblât plus âgée de quelques années.

Nous nous assîmes à la table dans de curieuses chaises sculptées, et je me retrouvai entre Dacha et cette dame, dont le nom, d'après ce que j'appris, était Dramana. Le festin débuta, et je peux dire à présent que ce fut un banquet mémorable, car il apparut que nous étions arrivés un jour de festivités. En effet, je n'avais pas goûté pareil repas depuis des années.

Bien sûr, il avait ses côtés barbares. Ainsi la nourriture nous était servie dans de grands plats en terre cuite, déjà découpée; les couteaux et les fourchettes brillaient par leur absence, les doigts des convives en faisant office, et les assiettes se résumaient en de grandes feuilles vertes et solides, issues d'une espèce de nénuphar poussant dans le lac, qui étaient enlevées à chaque service et remplacées par de nouvelles.

Dans son genre, cependant, il s'avéra excellent, et comprenait un poisson fort savoureux, du chevreau aux épices, du gibier d'eau et une sorte de pudding fait avec du blé moulu adouci par du miel. La robuste bière locale coulait à flots et passait de main en main dans des coupes en poterie décorée, qui n'étaient pas serties avec de petits diamants et des rubis mais avec des perles trouvées, me dit-on, dans les coquilles de moules d'eau douce, et incrustées dans l'argile encore humide.

Ces perles présentaient une forme irrégulière et une taille assez modeste pour la plupart, mais l'effet obtenu était splendide. Pourtant, certaines atteignaient un certaine grosseur, puisque Dramana et les autres femmes en portaient sous forme de colliers, percées et enfilées sur des fibres. Sans se noyer dans les détails, je peux vous dire que le festin et son apparat me convainquirent plus que jamais que ce peuple avait jadis appartenu à une race inconnue mais hautement civilisée, qui s'éteignait désormais dans son ultime bastion et sombrait dans la barbarie avant sa disparition définitive.

En vertu de notre accord, Hans – qui était accroupi sur un tabouret derrière moi, car il avait refusé de s'asseoir à la table – et moi, prétextant que nous étions liés par un voeu, ne bûmes que de l'eau, même si j'entendis Hans maugréer à chaque fois que la bière circulait. Je dois ajouter que cela se produisait souvent, et que le volume d'alcool ingurgité était impressionnant, ce que dénotait amplement le comportement des buveurs, dont la plupart étaient plus ou moins pris d'ivresse, avec les habituelles conséquences qu'il me serait superflu de décrire. Il furent également les proies d'un regain d'affection, car ils enlacèrent les femmes et commencèrent à les embrasser d'une manière que je qualifiai d'inconvenante. Je notai, toutefois, que la dame appelée Dramana buvait assez peu. En outre, comme elle était assise entre moi et un prêtre totalement sourd qui s'endormait sur sa coupe, elle était exemptée d'attentions importunes.

Ce faisceau de circonstances – et particulièrement le fait que Dacha était fort occupé par sa jolie voisine de gauche – nous fournirent des

opportunités pour converser, ce qui, à mon avis, lui parut tomber à merveille. Après quelques remarques d'ordre général, elle ajouta alors à voix basse :

«J'ai entendu, Seigneur, que tu avais vu Sabeela, la fille du Walloo, le chef du continent. Parle-moi d'elle, elle qui est la soeur que je n'ai pas vue depuis si longtemps, car nous ne nous rendons jamais sur le continent, tout comme ses habitants ne viennent jamais nous visiter... à moins qu'ils n'y soient obligés,» conclut-elle d'un air entendu.

«Elle est belle, mais vit dans une grande terreur, parce qu'elle, qui désire épouser un homme, doit épouser un dieu,» répondis-je.

«Elle a raison d'être effrayée, car ce dieu se tient à côté de toi,» et, avec un frisson de dégoût et d'un mouvement de tête le plus imperceptible qu'il lui fût possible, elle me désigna Dacha qui était devenu complètement ivre, occupé de surcroît, pour le moment, à embrasser la femme à sa gauche, laquelle paraissait aussi légèrement grisée par l'alcool ou, pour le dire plus crûment, avoir «du vent dans les voiles».

«Non,» rétorquai-je, «le dieu dont je parle se nomme Heu-Heu, non Dacha.»

«Heu-Heu, Seigneur ! Tu sauras tout au sujet de Heu-Heu avant que la nuit ne soit terminée. C'est avec Dacha qu'elle doit se marier.»

«Mais Dacha est ton époux, Dame !»

«Dacha est l'époux de bien d'autres encore, Seigneur,» et elle jeta un regard à bon nombre des plus belles femmes présentes, «car le dieu est libéral avec ses grands prêtres. Depuis que j'ai été attachée entre les feux éternels, huit autres de ces mariages ont été célébrés, bien que certaines épouses aient été données à d'autres ou sacrifiées pour crime contre le dieu, ou tentative d'évasion, ou toute autre raison.»

«Seigneur,» poursuivit-elle, baissant la voix au point que j'avais peine à saisir ses paroles en dépit de mon acuité auditive, «que mon exemple te serve d'avertissement ! A moins que tu ne sois effectivement un plus grand dieu que Heu-Heu, et ton compagnon également, quoi que tu puisses entendre, n'élève ni la main ni la voix. Si tu le fais, tu seras réduit en pièces sans avoir porté secours à quiconque, et peut-être même en provoquant la mort de bien des personnes, à commencer par moi-même. Chut ! Parle d'autres choses. Il s'est mis à nous observer. Cependant, Seigneur, aide-moi si tu es en capable. Oui, sauve-moi et sauve ma soeur si tu le peux !»

Je scrutai les alentours. Dacha, qui avait cessé d'embrasser sa voisine, nous regardait avec suspicion, comme s'il avait saisi au vol quelques paroles. Hans pensa peut-être la même chose, car il se débrouilla pour faire un grand vacarme, soit en dégringolant de son tabouret, soit en laissant tomber sa coupe (j'ignore quelle fut la raison), ce qui détourna de nous l'attention avinée de Dacha, et l'empêcha d'entendre le moindre mot.

«Tu sembles trouver quelque charme à Dame Dramana, ô Seigneur *Vent-Soufflant*,» ricana Dacha. «Je ne suis guère jaloux, et je me mettrais en quatre pour de pareils invités, particulièrement quand le dieu va bientôt m'être si agréable. Dame Dramana connaît bien d'autres choses que celles consistant à divulguer des secrets, tout comme elle sait ce qui arrive ici à ceux qui parlent. Aussi, parle-lui autant que tu le désires, petit *Vent-Soufflant*, avant que tu ne te souffles toi-même !» et il me lorgna d'un air si méchant que je me sentis fort mal à l'aise.

«J'interrogeai Dame Dramana au sujet de l'arbre sacré dont le Grand Sorcier, Zikali, désire quelques feuilles pour ses drogues,» prétendis-je feignant l'incompréhension.

«Oh !» s'étonna-t-il, avec un changement d'attitude qui suggérait que ses soupçons commençaient à se dissiper, «oh, c'est vrai ? Je pensais que votre discussion portait sur un tout autre objet ! Eh bien, il n'y a aucun secret à ce propos, et elle te le montrera demain si tu en exprimes le désir, ainsi que toute autre chose que tu souhaiterais voir, car mes frères et moi seront occupés par ailleurs. En attendant, voici le tour de la Coupe des Illusions, qui est préparée à partir du fruit de cet arbre, et dont vous devrez goûter même si vous n'êtes que des buveurs d'eau, toi et le nain jaune, *Seigneur-du-feu*, car elle sert à rendre les honneurs au dieu en présence duquel nous allons bientôt entrer.»

Je répondis prestement que j'étais exténué et ne voulais pas importuner le dieu en lui présentant mes respects à cette heure.

«Tous ceux qui viennent ici doivent passer devant le dieu, Seigneur *Vent-Soufflant*,» riposta-t-il en me scrutant, puis il renchérit : «Soit ils ont à passer devant le dieu en vie, soit, s'ils le préfèrent, ils peuvent y passer morts. Zikali ne t'a-t-il pas expliqué cela, ô *Vent-Soufflant* ? A toi de choisir. Lui présenteras-tu tes hommages vivant, ou bien mort ?»

J'estimai alors qu'il était temps de m'imposer et, plantant mon regard dans les yeux de cette brute malveillante, je scandai posément :

«Qui est donc celui qui me parle de mort, en ignorant vraisemblablement que je suis un seigneur de la mort ? Recherche-t-il un sort similaire à celui du chien aux portes de la ville ? Apprends, ô prêtre de Heu-Heu, qu'il est dangereux d'employer des paroles malheureuses envers le *Seigneur-du-feu* ou envers moi, de peur que notre réponse ne vienne sous forme d'éclairs !»

Je suppose que cette admonestation, ou un petit quelque chose dans mon oeil, lui fit grosse impression. Toujours est-il qu'il se fit humble, voire même servile, notamment quand Hans, après s'être levé, puis assis à mes côtés, avait brandi la boîte d'allumettes, qu'ils regardèrent avec circonspection. Auraient-ils mieux regardé qu'ils se seraient aperçus que son autre main était innocemment enfouie dans sa poche, crispée sur la crosse d'un excellent revolver Colt. J'aurais dû vous avouer que, à ce

propos, étant donné que nous ne pouvions pas emporter nos fusils au banquet, nous les avions dissimulés dans nos lits, chargés et armés, de telle sorte qu'ils fussent prêts à partir au cas où un voleur s'aviserait de les manipuler.

«Pardon, Seigneur, pardon» s'excusa Dacha. «Pourrais-je avoir envie d'insulter quelqu'un d'aussi puissant ? Si j'ai dit quelque chose d'offensant, la faute en incombe à cette bière trop forte !»

Je m'inclinai avec mansuétude, mais me souvins du proverbe latin affirmant que la vérité est révélée par la boisson. Puis, désireux de changer de sujet, il désigna le fond de la pièce. Deux jolies femmes y apparurent, vêtues très légèrement et coiffées de couronnes, qui portaient entre elles une grande coupe d'un breuvage où flottaient des flammes rouges. La scène dans son ensemble, ai-je envie de dire, ressemblait d'une façon frappante à une peinture que j'avais vue, ayant pour thème un festin Romain - ou égyptien - et provenant d'une fresque. Elles apportèrent le récipient à Dacha et, dans un même élan de leurs corps, l'élevèrent, sur quoi tous les convives qui n'étaient point encore trop éméchés se dressèrent, s'inclinèrent en direction de la coupe et crièrent en choeur par deux fois :

«La Coupe des Illusions ! La Coupe des Illusions !»

«Bois,» m'enjoignit Dacha. «Bois à la gloire de Heu-Heu !» Constatant mon hésitation, il ajouta «Je vais boire en premier pour prouver qu'il n'y a pas de poison,» et marmonna «ô esprit de Heu-Heu ! Descends sur ce prêtre !»; il but effectivement, une bonne quantité.

Les femmes apportèrent alors la coupe, qui me rappelait la Coupe de l'Amitié du banquet du Lord Maire, et la portèrent à mes lèvres. J'en pris une gorgée, faisant des effets de pomme d'adam pour simuler une longue lampée, quoiqu'en réalité je n'en prisse qu'une goutte. Elle fut ensuite passée à Hans, à qui je chuchotai un mot en Boer Hollandais par dessus mon épaule. Ce fut «*Beetje*», qui signifie «peu», et, en tournant la tête vers lui, je vis qu'il suivait mon conseil.

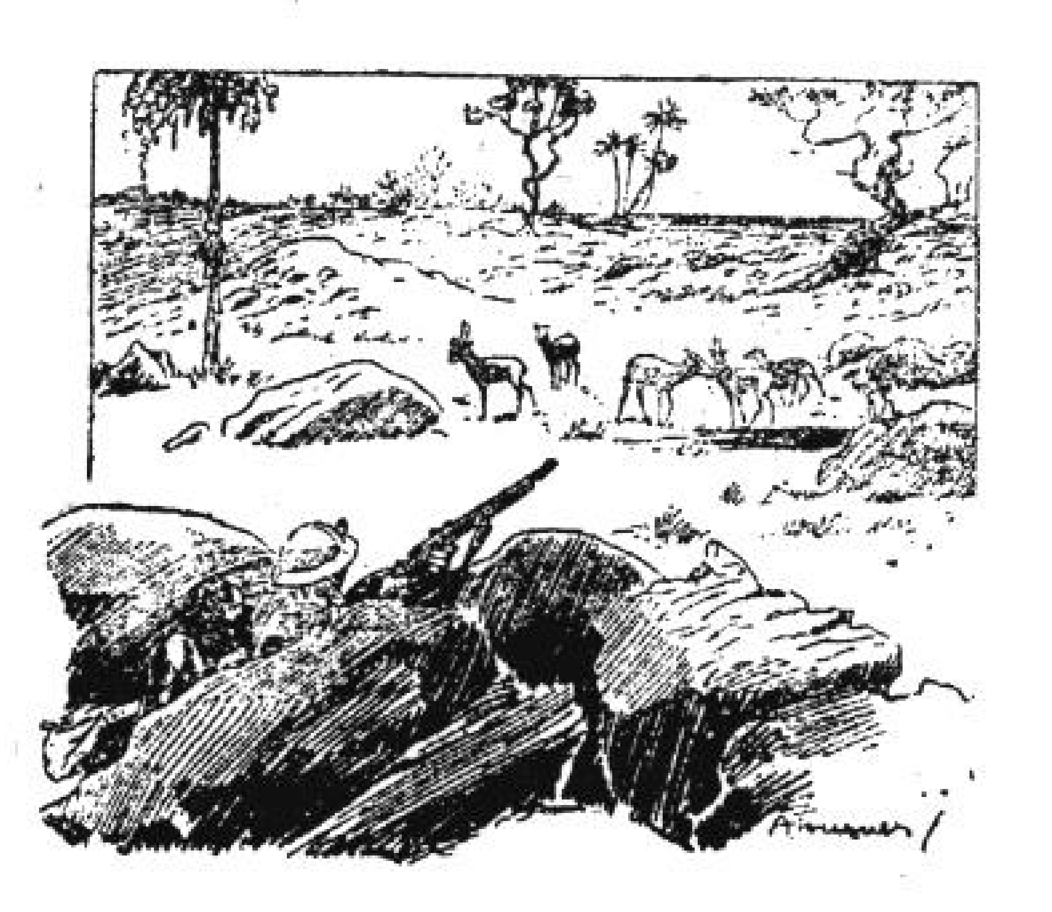
Cette formalité accomplie, le calice - dans lequel, je me dois de préciser, la liqueur présentait une couleur verdâtre et évoquait, quant au goût, la Chartreuse - circula de l'un à l'autre jusqu'à ce que toutes les personnes présentes en aient bu, les porteuses finissant le peu qui restait.

J'observai cela, après quoi je ne vis plus grand chose pendant un bon moment car, malgré l'infime quantité absorbée, la boisson m'était montée à la tête et semblait obscurcir mon cerveau. En outre, toutes sortes d'étranges visions - dont quelques unes assez peu agréables - envahirent mon esprit, et avec elles une sensation d'immensité peuplée d'innombrables silhouettes; de belles silhouettes, des grotesques, des silhouettes de gens que j'avais connus et alors décédés depuis longtemps, ou d'autres personnes que je n'avais jamais vues, mais toutes présentaient cette particularité : elles semblaient me regarder avec une intensité bizarre. Ces silhouettes se rassemblèrent et commencèrent à jouer des scènes de toutes sortes, scènes d'amour, de guerre et de mort, qui offraient à chaque fois la puissance d'un cauchemar.

Au bout d'un moment, toutefois, les illusions se dissipèrent et je restai sous le coup d'un grand calme et d'une merveilleuse sensation de bien-être, sans compter que ma puissance d'observation paraissait s'être accrue.

Un regard circulaire m'apprit que tous ceux qui avaient bu paraissaient être en proie à des expériences similaires. Au début, ils montraient des signes d'excitation; ensuite, ils se calmaient et demeuraient immobiles comme des statues, les yeux dans le vague, ne prononçant aucune parole, ni ne bougeant un muscle.

Cet état dura un long moment, jusqu'au réveil apparent des premiers qui avaient bu, puisqu'ils commencèrent à converser à voix basse. Je remarquai que tout signe d'ivresse s'était évanoui; ils semblaient tous aussi sobres qu'un banc de magistrats; de surcroît, leurs visages avaient pris un air grave et leurs yeux avaient l'air de refléter une détermination froide et inéluctable.





X. LE SACRIFICE

Après une pause solennelle, Dacha se leva et déclara d'une voix glaciale :

«J'entends le dieu nous appeler. Passons en présence du dieu et accomplissons l'offrande du sacrifice annuel.»

Une procession se forma alors. Dacha et Dramana vinrent en premier, Hans et moi immédiatement derrière, et tous les participants du festin suivaient, soit au total une cinquantaine de personnes.

«Baas,» murmura Hans, «après avoir bu ce breuvage, qui était si bon et si réconfortant que j'aurais souhaité que tu m'en laisses boire davantage, j'ai vu ton Révérend Père, et il m'a parlé.»

«Et que t'a-t-il raconté, Hans ?»

«Il m'a dit, Baas, que nous étions en fort étrange compagnie et que nous ferions bien de garder nos yeux grand ouverts. Et qu'il serait sage de ne pas nous mêler d'affaires qui ne nous regardent pas.»

Je songeai que, peu de temps auparavant, j'avais reçu le même conseil, d'une source purement terrestre, ce qui constituait une singulière coïncidence, à moins que Hans ne l'ait entendu et l'ait enregistré inconsciemment. Je lui fis remarquer, cependant, que de tels ordres devaient être observés à la lettre et que, quoi qu'il arrive, il ferait bien de rester calmement assis et de garder son pistolet prêt à l'emploi, en ne l'utilisant qu'en cas d'absolue nécessité pour défendre nos vies.

La procession quitta la salle par une sortie qui se trouvait juste derrière la table où nous étions assis, et emprunta une sorte de tunnel éclairé par des lampes, soit creusé dans le roc, soit construit en pierre, je ne me rappelle plus. Après être descendus sur une cinquantaine de pas, nous débouchâmes brusquement dans une grande caverne, elle aussi faiblement illuminée par des lampes, simples tâches de lumière dans les ténèbres environnantes.

Là, tous les prêtres, y compris Dacha, nous laissèrent; tout du moins, j'eus beau sonder la pénombre, je n'en aperçus aucun. Seules les femmes restèrent dans la caverne, où elles s'agenouillèrent une à une, séparées entre elles par une certaine distance, ressemblant à des fidèles disséminés dans une cathédrale peu éclairée lorsqu'il n'y pas d'office en cours.

Dramana, à la garde de laquelle nous semblions avoir été confiés, nous conduisit jusqu'à un banc de pierre où elle s'assit en notre compagnie.

Je notai qu'elle ne s'agenouillait pas, ni ne priait comme les autres. Nous restâmes ainsi dans un profond silence pendant un moment, regardant en face de nous l'obscurité, où aucune lampe ne brûlait. Cette mystérieuse occupation, dans un tel décor, commençait, je l'avoue, à me taper sur les nerfs. Finalement, je ne pus l'endurer davantage et, dans un murmure, demandai à Dramana si quelque chose allait se passer et, dans ce cas, ce que cela serait.

«Le sacrifice va s'accomplir,» chuchota-t-elle en retour. «Ne dis rien, car ici les oreilles du dieu sont partout.»

J'obtempérai, cédant à la prudence, et environ dix autres minutes s'écoulèrent dans un silence intolérable.

«Quand donc commence la pièce, Baas ?» marmonna Hans à mon oreille. (Je l'avais amené une fois dans un théâtre, à Durban, pour lui cultiver l'esprit, et il croyait qu'il s'agissait du même genre de chose, ce qui était le cas en effet, quoique cela sortît de l'ordinaire.)

Je lui décochai un coup de pied dans le tibia pour lui intimer silence et, juste alors, j'entendis le son d'une psalmodie. C'était une musique étrange et mélancolique, qui paraissait osciller entre deux groupes de chanteurs, chaque strophe et antistrophe - si j'emploie les termes corrects - s'achevant sur une espèce de lamentation ou de cri de désespoir qui me glaça les sangs. Au bout d'un moment de cette mélopée, il me sembla distinguer des silhouettes remuant dans la pénombre devant nous. Hans éprouva la même sensation, puisqu'il me murmura :

«Les Hommes Velus sont ici, Baas.»

«Peux-tu les voir ?» lui demandai sur le même ton.

«Je pense que oui. Mais, de toute façon, je peux les sentir.»

«Alors tiens prêt ton pistolet,» lui conseillai-je.

Un instant plus tard, je vis une torche enflammée flottant dans l'air en face de nous, bien que son porteur demeurât invisible. La torche fut baissée, et j'entendis le son d'un embrasement. Une petite flamme jaillit et révéla une pile de bûches prêtes à brûler et, derrière, la haute silhouette de Dacha, portant une singulière coiffure et une robe blanche semblable à celle des prêtres, différente de celle qu'il avait revêtue pour le banquet. Entre ses mains, qu'il éleva devant lui, reposait un crâne humain renversé - j'entends par là que sa partie supérieure était tournée vers le sol.

«Brûle, Poussière d'Illusion, brûle !» cria-t-il, «et fais nous part de ta volonté !» Et il versa une bonne dose de poudre, qu'il prit dans le crâne, sur le tas de bois.

Une fumée épaisse et pénétrante s'éleva, paraissant remplir la caverne, aussi vaste fut-elle, et cacha absolument tout. Elle se dissipa et fut suivie par un flamboiement qui éclaira l'endroit et dévoila un spectacle terrifiant.

Derrière le feu, à une dizaine de pas, s'élevait un objet hideux, une

épouvantable forme noire d'au moins trois mètres cinquante de haut, la silhouette de Heu-Heu comme elle nous avait été dépeinte dans la caverne du Berg, même si là-bas la ressemblance était par trop flatteuse. Car c'était l'authentique portrait du Diable tel qu'il aurait pu être imaginé par un moine fou, avec des yeux projetant une lumière rouge.

Comme je l'ai dit auparavant, la forme générale était celle d'un énorme gorille, et pourtant moins singe qu'homme, voire moins homme que démon. On retrouvait les longs poils gris qui croissaient en touffes autour du corps; la grande barbe rousse broussailleuse; les membres énormes, les longs bras, les mains avec des griffes à l'emplacement normal des pouces, et des doigts palmés; le cou de taureau, au-dessus duquel la petite tête évoquait celle d'une vieille femme affligée d'un nez crochu; la grande bouche d'où jaillissaient des crocs de babouin; le front bombé, massif, quoique dénotant l'intelligence; les yeux menaçants, profondément enfoncés dans les orbites, éclairés alors d'un feu rutilant; le sourire cruel; tout s'y retrouvait, mais intensifié. Là aussi figurait la silhouette d'un homme mort, avec un pied griffu planté en pleine poitrine et la tête arrachée, tenue par la main gauche de son meurtrier.

Oh ! A l'évidence, le peintre du portrait, dans le Berg, n'avait jamais été un Boschiman, comme je l'avais naguère supposé, mais un prêtre de Heu-Heu que la fatalité, ou la chance, avait amené là à une époque lointaine, et qui l'avait représenté pour en faire l'objet de son culte personnel. Quand je vis la chose, je sursautai violemment et manquai de m'évanouir de frayeur, tant c'était diabolique. Mais Hans m'agrippa le bras et déclara :

«Baas, n'aie pas peur ! Ce n'est pas vivant; ce n'est qu'une chose en pierre, peinte, et où l'on a allumé un feu à l'intérieur.»

Je regardai à nouveau : il avait raison.

Heu-Heu n'était rien qu'une idole ! Heu-Heu ne vivait pas, sauf dans le coeur de ses adorateurs !

Cependant, de quel esprit satanique cette image était-elle sortie ?

Je soupirai de soulagement lorsque j'eus assimilé cette information, et commençai à observer les détails. Ils foisonnaient. Par exemple, la statue était flanquée de chaque côté d'une rangée d'affreux Etres Velus, les hommes à droite et les femmes à gauche, habillés de vêtements blancs serrés à la taille. En tête de cette cohorte, derrière leur chef Dacha, figuraient les autres prêtres, le clergé de Heu-Heu et, sur une table dressée en arrière-plan, au pied de la statue dont j'apercevais désormais le piédestal, reposait un cadavre, celui d'une Femme Velue, comme le révélait la lumière des lampes.

«Baas,» reprit Hans, «je crois que c'est la femme-gorille que j'ai abattue sur le fleuve. Il me semble reconnaître son joli minois.»

«Dans ce cas, j'espère que nous n'irons pas la rejoindre sur cette

table,» répondis-je.

Puis, brusquement, je devins fou; tout le monde devint fou. Je suppose que la vapeur émise par cette damnée poudre avait agi sur nos cerveaux. Dacha ne l'avait-elle pas appelée «Poudre d'Illusion» ? Et, pour sûr, les illusions abondaient, la plupart désagréables, comme lors d'un cauchemar.

Néanmoins, avant qu'elles ne s'emparent de ma personne, j'avais pu réaliser ce qui m'arrivait et attraper Hans, que je voyais sombrer lui aussi dans la démence, pour lui ordonner de rester assis tranquille. Puis vinrent les illusions que je suis franchement incapable de vous décrire. Mes amis, sans doute avez-vous lu le compte-rendu des effets de la fumée d'opium; eh bien, c'était à peu près la même chose, mais en pire.

Je rêvais que Heu-Heu descendait du piédestal et venait danser dans la salle, puis qu'il se penchait sur moi et m'embrassait sur le front. En fait, je pense qu'il s'agissait de Dramana, qui me donnait un baiser parce qu'elle aussi était devenue insensée. Tout ce que j'avais pu faire de mal dans ma vie se déroulait à nouveau dans ma tête, et l'ensemble me faisait effectivement passer pour un pécheur, car le bien en était rigoureusement exclu. Les Etres Velus entamèrent une gigue infernale devant la statue; les femmes autour de nous déliraient et criaient, d'extraordinaires expressions peintes sur le visage; les prêtres agitaient les bras et poussaient des clameurs d'adoration, à l'instar des zélateurs de Baal dans l'Ancien Testament. En un mot, littéralement, c'était diabolique !

Pourtant, assez étrangement, tout était excitant au plus haut point, et je paraissais franchement y prendre plaisir. Cela démontre combien nous pouvons être mauvais tout au fond de nous. Une vision d'enfer alors que vous demeurez sur la *terra ferma* de notre vieille planète ne manque pas d'intérêt, même si vous êtes temporairement affecté par son atmosphère.

Le cauchemar s'acheva enfin, aussi brutalement qu'il avait commencé, et je me réveillai pour me retrouver avec la tête sur l'épaule de Dramana, ou sa tête sur mon épaule, je ne sais plus trop, et avec Hans occupé à embrasser ma botte, pensant qu'il s'agissait du chaste front de quelque vierge noire qu'il avait connue trente ans auparavant. Je repoussai du pied son nez camus, ce qui le fit se relever et s'excuser, assurant que c'était le plus fort *«dacca»* – le chanvre que les indigènes fument pour ses effets hallucinogènes – qu'il eût jamais goûté.

«Oui,» approuvai-je, «et à présent je comprends d'où vient la magie de Zikali. Pas étonnant qu'il veuille de nouvelles feuilles de cet arbre et qu'il pense que cela vaut la peine de nous envoyer si loin pour en récupérer.»

Puis je m'interrompis car quelque chose dans l'atmosphère monopolisa mon attention. Un froid soudain semblait s'être abattu sur le lieu et sur ses occupants qui, dans un singulier contraste avec leurs récents excès, paraissaient désormais être la vivante incarnation de la pudeur. Ils restaient immobiles, exsudant la piété par tous les pores et fixant l'horrible image de leur dieu avec une expression extatique. Je trouvai seulement que leurs expressions avaient gagné en cruauté. Tout se passait comme s'ils attendaient le dénouement de quelque épouvantable drame avec une sorte de joie glacée qui, bien sûr, pouvait être la conséquence de leur ivresse impie. La scène du banquet se voyait rejouée, non sans une différence notable. Ils avaient tous été grisés par l'alcool et dégrisés par la puissante substance qu'ils avaient avalée après; là, ils avaient été enivrés par des fumées et dessoûlés par je ne sais quoi. Leur maître Satan, peut-être !

Le feu brûlait encore ardemment, bien qu'il n'émît plus de ces vapeurs, étant alimenté, je pense, par un combustible naturel et, à sa lumière, je vis que Dacha s'adressait à l'idole avec des gestes exaltés. J'ignore ce qu'il disait, car mes oreilles bourdonnaient encore et m'empêchaient d'entendre. Mais il se retourna, nous désigna et ébaucha une invite.

«Que veut-il que nous fassions ?» demandai-je à Dramana qui était alors assise à mes côtés, parfaite image de la décence.

«Il dit que vous devez vous approcher et faire votre offrande au dieu.»

«Quelle offrande ?» m'inquiétai-je, redoutant quelque louche implication.

«L'offrande du Feu Sacré que le *Seigneur-du-Feu*» – et elle montra Hans – «porte sur lui.»

Je restai embarrassé durant un instant, jusqu'à ce que Hans remarquât :

«Je crois qu'elle fait allusion aux allumettes, Baas.»

Je compris alors; je le priai de sortir une nouvelle boîte des «Meilleures Vestas en Cire» et de la tenir à la main. Ainsi armés, nous avançâmes et, contournant le feu, nous saluâmes – tout comme le potentat de la Bible, que le prophète avait guéri, voulait le faire dans la Maison de Rimmon * – la bestiale effigie de Heu-Heu. Puis, pour obéir aux directives murmurées par Dacha, Hans déposa solennellement la boîte d'allumettes sur la table de pierre, après quoi nous fûmes autorisés à nous retirer.

Quelque chose de plus ridicule que cette scène paraît difficile à imaginer. Je suppose que son incroyable absurdité était due, ou du moins accentuée, par ses effrayants – voire horribles – contrastes. Au menu :

* cette allusion présente un double sens intraduisible en français; «saluer dans la Maison de Rimmon» signifie aussi transiger avec sa conscience, ou faire comme les autres. (NdT)

l'immense et démoniaque idole; ces fripons de prêtres, le visage rayonnant d'un fanatisme féroce; les longues rangées d'Etres Velus, d'aspect juste à moitié humain; le feu brûlant se reflétant dans les moindres recoins et éclairant les fidèles dispersés.

Sans oublier votre serviteur, individu bronzé et déguenillé, et le crasseux autant qu'immonde Hans, tenant dans sa main cette absurde boîte d'allumettes qu'il avait finalement posée au beau milieu de la table de pierre, à une vingtaine de centimètres du corps tuméfié de l'indigène qu'il avait abattue sur le fleuve. Dans ce vaste décor, cette boîte paraissait si seule et si minuscule que sa vue me procura de douloureuses convulsions. Secoué d'un rire hystérique, je retournai à mon siège aussi vite que je le pus, entraînant Hans avec moi car je vis qu'il était dans le même état, même si, fort heureusement, les Hottentots n'ont pas l'habitude d'éclater de rire.

«Que va faire Heu-Heu de ces allumettes, Baas ?» s'enquit Hans. «Il doit certainement y avoir beaucoup de feu là où il est, Baas !»

«Oui, beaucoup,» répliquai-je avec énergie, «mais peut-être d'une autre sorte.»

Puis je vis que Dacha montrait du doigt le côté droit et que tous les regards étaient braqués dans cette direction.

«Le sacrifice approche,» chuchota Dramana, et à cet instant une femme apparut, une grande femme vêtue d'une robe ou d'un voile blanc, qui était conduite par deux membres du Peuple Velu. Elle fut amenée devant la table où reposait le cadavre et les allumettes, et resta immobile.

«Qui est-ce ?» demandai-je.

«L'épouse de l'année précédente, dont le prêtre s'est lassé et qu'il confie à la garde du dieu,» répondit Dramana avec un sourire glacial.

«Veux-tu dire qu'ils vont tuer la malheureuse ?» demandai-je horrifié.

«Le dieu s'apprête à la prendre sous sa garde,» rétorqua-t-elle énigmatiquement.

A ce moment, un des primitifs préposés à son escorte arracha le voile qui drappait la victime, révélant une très belle femme, vêtue d'une tunique blanche très décolletée et tombant jusqu'aux genoux. Grande et altière, elle demeurait d'un calme imperturbable en face de nous, ses cheveux noirs tombant en cascades sur ses épaules. Puis, comme si elles obéissaient à un signal, toutes les femmes de l'assistance se levèrent et hurlèrent :

«Mariez-la au dieu ! Mariez-la au dieu et buvons la coupe qui nous unira au dieu à travers elle !»

Deux des Etres Velus s'approchèrent de la fille, chacun d'eux tenant quelque chose dans la main, quoique je ne pusse distinguer alors ce que c'était, et se figèrent, semblant attendre un signe. Une pause s'ensuivit, durant laquelle je dévisageai les femmes – rendues hideuses par les

passions païennes qui les dévoraient – désignant la victime de leurs bras tendus. Elles étaient horribles à voir, et je me mis à les haïr, toutes sauf Dramana, qui, je le notai avec soulagement, n'avait pas crié de toutes ses forces, ni n'avait étendu le bras comme les autres.

A quoi allais-je assister ? A quelque abominable pratique vaudou comme les noirs en célèbrent à Haïti et sur la Côte Ouest ? Peut-être. En ce cas, je n'aurais pu le souffrir. Quels qu'en aient été les risques, je n'aurais pu le souffrir; d'une façon quasi machinale, ma main saisit la crosse de mon revolver.

Dacha semblait sur le point de prononcer quelque chose, éventuellement une sentence. Je mesurai du regard la distance qui me séparait de lui, supputant l'endroit où je pourrais placer une balle dans sa grosse tête et ainsi fournir au dieu un sacrifice auquel il ne s'attendait certainement pas. En effet, eût-il proféré une telle parole que je l'aurais sans nul doute abattu – car, comme vous le savez, je ne suis pas maladroit au pistolet – avec pour résultat probable que je n'aurais pas survécu pour vous raconter cette histoire.

Cependant, sur ces entrefaites, la condamnée leva les bras et déclara d'une voix claire et forte :

«Je revendique l'antique droit d'adresser ma prière au dieu avant de lui être remise.»

«Alors parle,» concéda Dacha, «et sois brève.»

Elle se retourna et accomplit une révérence devant l'affreuse idole, puis fit encore volte-face et s'adressa soi-disant au dieu alors qu'elle haranguait en fait l'assistance.

«O Démon Heu-Heu !» proféra-t-elle d'un ton plein de mépris et d'amertume, «dont le culte conduit mon peuple à sa ruine; moi, qui ait été enlevée aux miens, je viens à toi parce que j'ai repoussé ce grand-prêtre et que je dois donc le payer de mon sang. Qu'il en soit ainsi mais, avant de te rejoindre, j'ai quelque chose à te dire, ô Heu-Heu, et à dire à ces prêtres qui s'engraissent dans la perversion. Ecoute ! Un esprit est en moi, m'apportant des visions. Je vois cet endroit comme une étendue d'eau, je vois des flammes jaillissant à travers l'eau, réduisant en poussière cette ignoble effigie et consumant ses maléfiques serviteurs jusqu'au dernier ! La prophétie ! La prophétie ! Que tous ceux qui m'écoutent se rappellent de l'antique prophétie, car enfin son heure est arrivée !»

Elle nous regarda alors, Hans et moi, en agitant les bras, et je crus qu'elle allait s'adresser à nous. Même si elle en avait eu initialement l'intention, elle changea d'avis et s'abstint.

Jusque là, les prêtres et l'assistance avaient accueilli cette diatribe dans un silence médusé, voire effrayé. A cet instant, ils poussèrent un hurlement de haine violente, qui fut suivi, quand le vacarme s'assagit, d'une exhortation de Dacha :

«Que meure cette sorcière blasphématrice ! Que s'accomplisse le sacrifice !»

Les deux sauvages marchèrent en sa direction, et je vis que ce qu'ils tenaient en leurs mains consistait en des rouleaux de corde, sans doute destinés à la ligoter. En ce cas, elle fut bien trop vive pour eux, car, au prix d'un grand saut, elle bondit sur la table où reposaient le cadavre de la Femme Velue et la boîte d'allumettes. L'instant suivant, je vis la lame d'un couteau étinceler dans sa main; je suppose qu'il était auparavant dissimulé dans sa tunique. Elle l'éleva et se le plongea en plein coeur tout en criant :

«Que mon sang rejaillisse sur vous, prêtres de Heu-Heu !»

Elle retomba ensuite sur la table, inerte.

Dans le silence qui suivit, j'entendis Hans déclarer :

«C'était une femme courageuse, Baas, et je ne doute pas que tout ce qu'elle a dit se réalise. Puis-je abattre ce prêtre, Baas, ou veux-tu t'en charger ?»

«Non...» commençai-je et, bien avant que j'arrive à prononcer un second mot, ma voix fut étouffée par un tumulte de vociférations.

«Le dieu a été privé de son sacrifice et il est en colère. Que les étrangers soient offerts au dieu !»

Voilà, en substance, ce que disaient les cris.

Dacha regarda en notre direction, hésitant, et je vis qu'il était temps d'agir. Après m'être levé, je lançai d'une voix forte :

«Sache, ô Dacha, que bien avant qu'une main ne soit posée sur nous, je te ferai ce que mon compagnon, le *Seigneur-du-feu*, a fait au chien à l'entrée de la ville.»

A l'évidence, Dacha me prit au mot, car il devint d'une grande humilité. «Ne craignez rien, Seigneurs,» certifia-t-il. «N'êtes-vous pas nos vénérables invités et les messagers d'un grand homme ? Allez en paix et en toute sécurité.»

Alors, à son commandement, le bûcher fut dispersé, si bien que l'obscurité envahit presque complètement la caverne, d'autant plus que certaines lumières semblaient avoir été éteintes.

«Suivez-moi vite, vite !» glissa Dramana et, prenant ma main, elle me conduisit à travers la pénombre.

Nous nous retrouvâmes dans le passage - bien que, pour ce que j'en savais, il en existât un second - qui, en tout cas, nous conduisit dans la salle où nous avions festoyé. Pour l'heure, la pièce était vide, quoique les lampes y brûlassent encore. Après l'avoir traversée, Dramana nous ramena à l'intérieur de la maison, où un examen rapide nous indiqua que nos fusils étaient là où nous les avions laissés; rien n'avait été touché. Là, constatant que nous étions tout à fait seuls, car tous s'étaient rendus au sacrifice, je m'adressai à elle.

«Dame Dramana,» demandai-je, «mon coeur me dit-il la vérité ou suis-je seulement en train de rêver que tu veux sortir de l'ombre de Heu-Heu ?»

Elle regarda avec soin autour d'elle, puis répondit à voix basse : «Seigneur, il n'y a rien que je désire davantage... sauf, d'aventure, la mort !» ajouta-t-elle dans un soupir. «Ecoute ! Il y a sept ans, je fus attachée au *Rocher de l'Offrande* - où ma soeur se tiendra demain - ayant été choisie par le dieu et lui ayant été dédiée par la terreur insensée de mon peuple, ce qui signifie, Seigneur, que j'ai été choisie par Dacha et dédiée à Dacha.»

«Pourquoi donc es-tu encore en vie,» m'étonnai-je, «puisque celle qui a été choisie l'an dernier doit être sacrifiée cette année ?»

«Seigneur, ne suis-je pas la fille du Walloo, le chef du peuple sur le continent, et n'est-il pas possible, grâce à moi, de s'accaparer le droit à cette autorité tant que je respire ? Ce n'est pas le meilleur des titres, assurément, parce que je suis née d'une épouse secondaire de mon père, le Walloo, tandis que ma soeur, Sabeela, est née d'une favorite. Pourtant, au besoin, cela peut servir. C'est la raison pour laquelle je suis encore en vie.»

«Quel est donc le plan de Dacha, Dame Dramana ?»

«Il se résume à ceci, Seigneur. Jusqu'ici, voilà déjà bien des générations, l'histoire veut que, depuis que le grand feu a brûlé sur l'île et détruit la cité, il existe deux gouvernements dans ce pays : celui des prêtres de Heu-Heu qui dirigent l'esprit des gens, ainsi que le Peuple Velu, et celui des Walloos qui dirigent leurs corps et sont rois par droit ancestral. A présent Dacha, qui - quand il n'est pas sous l'emprise de la boisson ou d'autres folies - est clairvoyant et ambitieux, projette de diriger tant les esprits que les corps, et il se pourrait qu'il fasse venir de l'extérieur, dans notre pays, du sang nouveau, pour constituer une seconde fois un grand peuple, comme nous l'étions au début si l'on en croit la tradition, lorsque nous sommes venus du Nord ou de l'Ouest. Il n'a qu'à attendre d'être marié avec ma soeur - l'héritière légale du Walloo, mon père, qui maintenant doit être un vieillard sénile - pour réussir son coup et, en son nom à elle, s'emparer du gouvernement et du pouvoir.

«Les prêtres, comme tu t'en es aperçu, sont peu nombreux et ne peuvent y arriver en comptant sur leurs seules forces, mais ils commandent toutes les créatures sauvages qui sont appelés les enfants de Heu-Heu. En ce moment, ces êtres sont fort en colère parce que, l'autre jour, une de leurs femmes a été tuée sur le fleuve, celle qui repose sur l'autel devant le dieu, et ils rejettent la responsabilité sur le Walloo, sans comprendre que c'est ton serviteur, l'homme jaune ici présent, qui l'a abattue. Ou, s'ils s'en rendent compte, ils estiment qu'il a agi sur l'ordre d'Issicore qui est, avons-nous appris, le fiancé de ma soeur Sabeela.

«En conséquence, ils veulent engager une grande guerre contre le Walloo, sous la direction des prêtres de leur dieu Heu-Heu, qu'ils

appellent leur père, parce que son image est semblable à la leur. Déjà, leur tribu se rassemble sur l'île, ramant jusque là-bas sur des rondins ou des fagots de roseaux, et dès demain soir tous seront réunis. Ensuite, après ce que l'on appelle le *Mariage Sacré*, quand ma soeur Sabeela nous aura été amenée en offrande par le Walloo et attachée au pilier séparant les Feux Eternels, ils attaqueront la ville sur le continent, conduits par Dacha, ce qu'ils n'osent pas faire seuls. La cité se livrera à eux, et Dacha tuera mon vieux père et le Seigneur Issicore qui se tient à ses côtés, ainsi que tous ceux de l'ancien sang qui lui sont restés fidèles, pour se proclamer enfin Walloo. Ultérieurement, son objectif est d'empoisonner les Etres de la Forêt comme il sait si bien le faire, d'amener - ainsi que je te l'ai dit - du sang nouveau sur une terre qui est riche et immense, et de fonder un royaume.

«Un plan très ambitieux,» commentai-je, non sans admiration, car en l'écoutant, pour être franc, je commençais à ressentir un certain respect pour ce vilain Dacha qui, en tout cas, avait des idées et offrait un contraste frappant avec les habitants du continent, faibles et dominés par la superstition.

«Mais, Dame,» repris-je, «que va-t-il nous arriver, à moi et à mon compagnon qu'on appelle *Seigneur-du-feu* ?»

«Je l'ignore, Seigneur, car j'ai eu peu d'occasions de discuter avec Dacha depuis ton arrivée, ou avec ceux auxquels il confie ses secrets. Je pense, toutefois, qu'il vous craint, persuadé que vous êtes des magiciens, ou de connivence avec le plus grand des magiciens, le prophète Zikali, qui habite dans le Sud, avec lequel les prêtres de Heu-Heu communiquent de temps à autre. On peut aussi envisager qu'il vous considère comme capables de l'aider à ériger une nation et que, par conséquent, il souhaite vous conserver à son service dans ce pays, en ne se résignant à vous tuer que si vous tentez de vous échapper. D'un autre côté, quand le Peuple des Bois comprendra que c'est en réalité vous - ou l'un de vous - qui avez tué la femme, ils peuvent réclamer vos vies à grands cris. Alors, s'il juge plus sage de les satisfaire, à la grande fête appelé la *Fin du Mariage Sacré*, vous pouvez être attachés en sacrifice sur l'autel; votre sang sera drainé hors de votre corps pour être bu, par les prêtres avec les lèvres de Heu-Heu. Cette affaire sera peut-être réglée demain, au Conseil des Prêtres, Seigneur.»

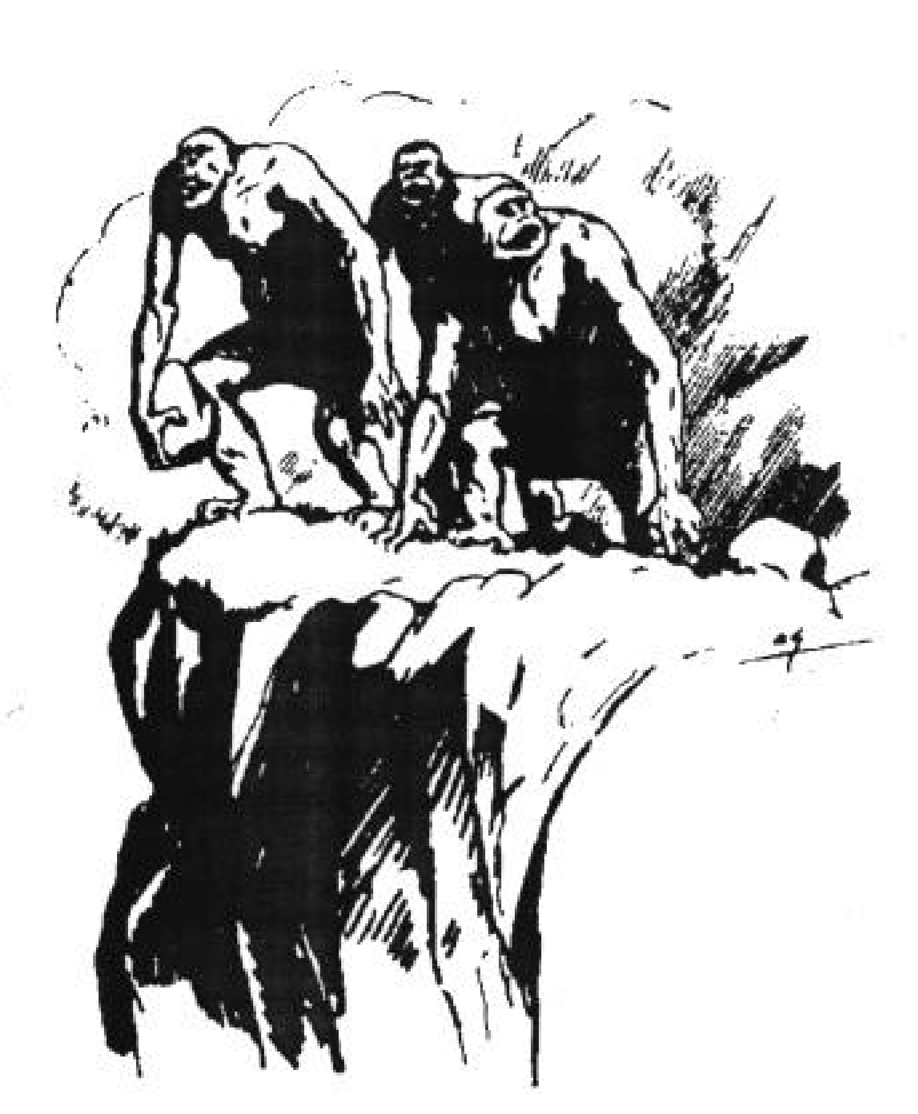
«Merci bien,» fis-je, «je te tiens quitte des détails.»

«En attendant,» poursuivit-elle, «vous êtes en sûreté. En effet, moi, qui suis, par mon rang, la maîtresse de maison, j'ai reçu l'ordre de vous honorer en toute chose, et demain, quand les prêtres seront occupés par les préparatifs du *Mariage Sacré*, de vous montrer tout ce que vous voudriez voir, ainsi que de vous fournir des branches de l'*Arbre des Visions*, que Zikali le prophète désire avoir.»

«Merci,» déclarai-je, «nous serons fort heureux de faire une promenade en ta compagnie, même s'il pleut, d'après ce que je peux déduire des ricochets qui résonnent actuellement sur le toit. Pour l'heure je comprends que tu souhaites quitter cet endroit et sauver ta soeur. Eh bien, je peux déjà te dire, Dame Dramana, que mon compagnon, qui choisit d'assumer la forme d'un nain jaune, et moi, qui choisis d'être comme je suis, *sommes* réellement des magiciens, avec bien plus de pouvoir que nous ne semblons en posséder. Il est donc tout à fait possible que nous puissions t'aider et faire d'autres choses bien plus remarquables. Pourtant, nous pourrions avoir besoin de ton aide, puisqu'en en général ce qui est puissant fonctionne grâce à ce qui est petit; aussi désirerais-je savoir si nous pouvons y compter.»

«Jusqu'à la mort, Seigneur,» promit-elle.

«Qu'il en soit ainsi, car sache que si tu nous trahis, ta mort est certaine.»





XI. LA PORTE D'ÉCLUSE

La pluie tomba toute la nuit, non avec l'abondance de mise dans les climats tropicaux, mais positivement sous forme de trombes d'eau. Rarement dans mon existence ai-je entendu une pluie comme celle qui frappait le toit de la maison où nous étions, bâtiment qui devait avoir été merveilleusement bien construit, car autrement la pluie s'y serait infiltrée. Quand nous nous réveillâmes au matin et allâmes à la porte pour regarder au dehors, tout l'endroit était inondé, et un mur d'eau solide semblait se dresser de la terre jusqu'au ciel.

«Je crois qu'il va y avoir une crue, Baas,» nota Hans.

«C'est bien mon avis,» approuvai-je, «et si nous n'y étions pas, je souhaiterais qu'elle soit assez haute pour engloutir chaque brute humaine souillant cette île.»

«Cela ne marcherait pas, Baas, car dans le pire des cas ils escaladeraient la montagne, même si l'eau pénétrait dans la caverne et donnait un bain à Heu-Heu - ce dont il a bien besoin.»

«Si elle pénètre dans la caverne, elle s'introduira tout aussi bien dans la montagne,» commençai-je, puis je m'arrêtai net, frappé d'une idée subite.

J'avais remarqué que cette caverne présentait une pente descendante assez forte, je veux dire depuis le pied de la montagne en direction de son centre. Probablement, à son origine, il devait s'agir d'un trou - creusé à travers la montagne à une époque lointaine, quand le volcan était très actif - qui, pour ce que j'en savais, était resté dégagé, ou du moins faiblement obstrué. Supposez maintenant qu'un grand volume d'eau fasse irruption dans la caverne et disparaisse à l'intérieur de la montagne, n'était-il pas probable que quelque chose d'inhabituel se passerait ? Le volcan était encore vivace - je le déduisais de la fumée qui le surplombait, ainsi que de la coulée de lave incandescente qui ruisselait le long de sa façade Sud - et le feu et l'eau ne font pas bon ménage. Ils produisent de la vapeur, et la vapeur se dilate. Cette idée fit me si profonde impression que je me demandai s'il n'y avait pas là une réelle inspiration. Cependant, je n'en dis rien à Hans qui, étant un sauvage, ne comprenait pas de tels problèmes.

Un peu plus tard, un des prêtres-serviteurs nous amena de la nourriture, accompagnée d'un message de Dacha où il exprimait son contrariété de ne pouvoir nous présenter ses respects en cette journée, mais

comptait sur Dame Dramana pour y souscrire avant peu et leur montrer tout ce qu'il y avait à voir, à condition que la pluie le permît.

Elle arriva en temps voulu – seule, comme je l'avais espéré – et commença dès l'abord à nous entretenir du déluge de la nuit précédente, qui, d'après elle, avait battu tous les records du pays en la matière. Elle ajouta que tous les prêtres étaient sortis ce matin-là, et avaient positionné la grande porte en pierre de l'écluse afin de contenir les eaux du lac, de peur que les terres arables ne fussent inondées et les cultures détruites.

Je lui répondis que la question m'intéressait particulièrement et l'interrogeai sur cette écluse, sans grand résultat car elle ignorait presque tout de son fonctionnement. Elle me proposa, toutefois, de me la montrer pour me permettre d'en étudier le dispositif.

Je la remerciai et lui demandai si le lac débordait. Pas encore, me répondit-elle, mais cela serait sûrement le cas ce jour et la nuit suivante, quand il s'emplirait de l'eau charriée par la rivière en crue qui le traversait depuis le pays jusqu'au Nord. En tout cas, on le craignait, et il avait semblé préférable de mettre la porte de l'écluse en place, tâche fort ardue en raison de son poids. Effectivement, une femme, qui était allée aider par curiosité, avait été happée par un levier – je compris que c'était ce qu'elle voulait – et tuée. Elle reposait encore près de l'écluse, car la loi interdisait aux prêtres ou à leurs serviteurs de toucher un cadavre entre la *Fête des Illusions*, qui avait été célébrée la veille au soir, et la *Fête du Mariage*, célébrée le lendemain, et là, ajouta-t-elle d'un air entendu, ils en touchent fréquemment un bon nombre.

«C'est une Fête du Sang, en somme ?» suggérai-je.

«Oui, Seigneur, une Fête du Sang, et je prie pour que le nôtre n'y figure pas.»

«N'aie aucune crainte à ce sujet,» répondis-je avec insouciance, bien qu'au fond je me sentisse fort déprimé. Puis je lui demandai de me raconter le déroulement exact de la remise de «l'Epouse Sacrée».

«Voilà, Seigneur,» commença-t-elle. «Avant minuit, quand la lune a atteint sa plénitude, un canoë vient, apportant l'épouse en provenance de la ville des Walloos. Les prêtres la reçoivent et l'attachent au pilier qui s'élève sur le *Rocher des Offrandes*, entre les *Feux Eternels*. Puis le canoë repart et attend à une certaine distance. Les prêtres s'en vont aussi, laissant seule la mariée. Je le sais parfaitement, Seigneur, car j'ai été cette mariée. Elle reste ainsi jusqu'à ce que le premier rayon de soleil la frappe. A ce moment, le grand-prêtre débouche de l'entrée de la caverne, vêtu de peaux de façon à ressembler à l'image du dieu, suivi par des femmes et par quelques Etres Velus sauvages qui hurlent leur triomphe. Il la détache, les autres la portent dans la grotte et là, Seigneur, elle disparaît.»

«Crois-tu qu'elle sera vraiment livrée, Dramana ?»

«Certainement, car si mon père, Issicore ou tout autre refuse de la

remettre, il sera tué par son propre peuple, qui croit que, s'il n'obtempère pas, une catastrophe s'abattrait sur lui. A moins que ta magie ne la sauve, Seigneur, ma soeur Sabeela deviendra la femme de Heu-Heu, c'est-à-dire celle de Dacha.»

«Je réfléchirai à la chose,» assurai-je. «Mais si je décide de la secourir, il est bien entendu que tu désires aussi t'échapper de cette île ?»

«Seigneur, je te l'ai déjà dit et ne rajouterai que ceci. Dacha me hait et, dès que j'aurai rempli le rôle qu'il m'a assigné et qu'il se sera emparé de Sabeela, l'authentique héritière de l'autorité, à moins que je ne l'accompagne dans sa fuite, cela sera probablement mon tour de me tenir là où se tenait hier soir cette pauvre femme, qui s'est suicidée pour se soustraire à un sort encore plus horrible. Oh, Seigneur, sauve-moi si tu en as le pouvoir !»

«Je te sauverai... si j'en ai le pouvoir,» rétorquai-je, et j'en avais l'intention – presque autant que je désirais me sauver moi-même.

Je lui fis alors bien comprendre qu'elle devait m'obéir en toute chose sans poser de question, et elle jura de le faire. Je lui demandai aussi s'il était possible de nous procurer un canoë.

«Il n'y a pas moyen,» affirma-t-elle en retour. «Dacha est rusé; il a bien pensé que vous pourriez partir à bord d'un canoë. Aussi chacun d'eux a été déplacé de l'autre côté de l'île, où ils sont sous la garde vigilante du Peuple Sauvage. Voilà pourquoi il vous a laissé libre de flâner dans les alentours, puisqu'il est certain que vous êtes prisonniers, à moins que vous n'ayez des ailes, car le lac est trop large pour qu'un homme puisse le franchir à la nage et, au surplus, le rivage Walloo est infesté de crocodiles.»

Mes amis, ce fut un sale coup pour moi, comme vous pouvez vous en douter. Néanmoins, je restai de marbre et rétorquai qu'en ce cas une autre solution devait être trouvée, demandant juste, négligemment, si les crocodiles avaient élus aussi domicile en cette partie de la côte insulaire. Elle m'expliqua qu'il n'y en avait pas, parce que – du moins le supposait-elle – les flammes des *Feux Eternels*, ou quelque odeur due à la fumée de la montagne, les en avaient chassés.

Ensuite, comme le déluge avait cessé, du moins pour un moment, je proposai de sortir, ce que nous fîmes. Qui plus est, je ne m'inquiétai pas outre mesure du temps, car elle nous avait amené, en guise de protection pour nous comme pour elle, trois des plus singuliers imperméables que j'aie jamais vus. Ils consistaient en une paire de feuilles géantes provenant de quelque nénuphar qui poussait sur les bords du lac, cousues ensembles avec un trou en haut des feuilles, là où la tige commençait, pour que son possesseur pût passer la tête, ainsi que deux ouvertures pour les bras. Sinon, aucun imperméable n'a jamais repoussé l'eau avec autant d'efficacité que ces feuilles, leur seul inconvénient – d'après ce que j'appris

– résidant dans l'obligation de les renouveler tous les trois jours.

Attifés de ces vêtements insolites, nous sortîmes sous la pluie, qu'ici nous qualifierions de drue, mais qui n'était rien comparée aux précipitations précédentes. Je dois avouer que cette pluie constituait un gros atout pour nous, à savoir que même la plus curieuse des femmes n'aurait osé mettre le nez à sa porte. Aussi pûmes-nous examiner à loisir le village des prêtres, sans être épiés.

Les installations étaient de taille limitée, puisqu'il n'y avait jamais eu plus de cinquante prêtres dans le collège – si on peut l'appeler ainsi – auxquels, bien évidemment, il fallait adjoindre les femmes, à une moyenne, peut-être, de trois ou quatre par homme.

Chose étrange, il ne semblait y avoir ni enfants, ni vieillards. Soit la natalité était nulle et la population mourait jeune, soit les deux catégories étaient supprimées, par exemple en les sacrifiant à Heu-Heu. Je suis désolé de confesser que, sous la pression des dangers encourus, je ne me rappelle pas de m'être inquiété de cette question ou, si je l'ai fait, j'ai dû oublier la réponse. Ce fut seulement par la suite que je m'interrogeai sur cette étrange situation. Le fait est que, sur l'île, jeunes et vieux brillaient par leur absence. Autre explication possible, soit dit en passant : ils avaient pu être transférés sur le continent.

Arrivé à ce point, je dois ajouter que, hormis Dramana et quelques femmes délaissées promises au sacrifice, les femmes se révélaient de féroces bigotes et des adoratrices de Heu-Heu encore plus cruelles que les hommes eux-mêmes. Je l'avais en effet remarqué lors de la *Fête des Illusions* dans la caverne.

Sinon, ils vivaient tous dans des logements comparables à celui qui nous avait été attribué, et employaient à leur domesticité des serviteurs ou des esclaves de la race sauvage qu'on nommait Heuheua. Aussi inférieurs que fussent ces Heuheua et aussi répugnante que fût leur apparence, à l'instar de nos Boschimans d'Afrique du Sud, ils étaient malins à leur façon et, bien éduqués, pouvaient accomplir de nombreuses tâches. De surcroît, ils obéissaient avec une fidélité à toute épreuve aux ordres de leur dieu Heu-Heu, ou plutôt à ceux de ses prêtres, bien qu'ils détestassent les Walloos, dont étaient issus ces dignitaires, et qu'ils leur fissent une guerre continuelle.

Nous quittâmes vite les maisons pour rallier les terres cultivées, qui étaient toutes entretenues par les esclaves Heuheua. Ils travaillaient en équipes pendant une année, puis retournaient dans les forêts du continent rejoindre leurs femmes car, sinon comme serviteurs, aucun d'entre eux n'était autorisé à demeurer sur l'île. Ces terres étaient extraordinairement fertiles, comme le prouvaient les cultures qu'elles présentaient, lesquelles – malgré le fait que la pluie torrentielle les eût couchées – étaient prêtes pour la moisson. Elles étaient ceintes d'une espèce de digue, construite en

blocs de lave, et devaient avoir été reconquises sur les fonds limoneux du lac, ce qui expliquait leur fertilité. Tout autour d'elles courait un réseau de canaux d'irrigation qui étaient employés lors de la saison sèche des semailles et contrôlés par la porte d'écluse précitée. Ici s'achève ma description des jardins, et ma dernière remarque sera pour ajouter une nouvelle preuve – l'existence de ce système d'irrigation – à ma théorie instituant les Walloos comme les descendants d'une race hautement civilisée. Les champs s'étendaient jusqu'à l'extrémité de l'île qui était la plus proche de la côte Walloo, et j'ignore jusqu'où ils allaient dans l'autre direction, car je ne m'y rendis pas.

A cet endroit, nous vîmes au loin un certain nombre de points se mouvant sur l'eau. Je demandai à Dramana s'il s'agissait d'hippopotames, ce à quoi elle répondit :

«Non, Seigneur, ce sont les Etres Velus qui, pour obéir à la convocation de leur dieu, traversent le lac sur des fagots de roseaux, afin d'être prêts à combattre lors de la guerre prochaine contre les Walloos. Il y en a déjà des centaines, rassemblés sur la face opposée de la montagne, et ce soir tous leurs hommes valides seront présents, ne laissant que les femelles, les vieillards et les enfants dissimulés dans les profondeurs des forêts. Dans trois jours, ils feront le chemin inverse en pagayant, conduits par les prêtres sous le commandement de Dacha, et ils attaqueront Walloo.»

«Bien des choses peuvent arriver d'ici là,» fis-je sentencieusement, avant d'abandonner le sujet.

Nous reprîmes la direction du village et de l'entrée de la caverne, en passant par la digue surmontée par un chemin, et parvînmes au *Rocher des Offrandes*, encadré de chaque côté par les deux curieuses colonnes de flammes qui, à mon avis, étaient alimentées par du gaz naturel qu'engendraient les entrailles du volcan. Ces feux n'étaient pas très grands, du moins quand je les vis, la flamme pouvant culminer à deux mètres cinquante, trois mètres, pas plus. Mais elles brûlaient là, et ce depuis le commencement nous avait assuré Dramana. Entre eux, à peu de distance, s'élevait un poteau en pierre, pourvu d'anneaux de la même composition, permettant d'attacher la mariée. Je m'avisai qu'à ces anneaux pendaient des cordes neuves, placées là pour servir de lien à Sabeela durant la nuit prochaine.

Ayant vu tout ce qu'il y avait à voir sur ce *Rocher des Offrandes*, telles les marches par lesquelles la victime était amenée, nous gagnâmes un long hangar avec un toit en roseau très pentu, qui contenait la machinerie – si je peux la baptiser ainsi – régulant l'écluse d'irrigation. Dramana ouvrit sa lourde porte en bois avec une clé de pierre, à la forme singulière, qu'elle retira d'un sac. Cette clé, nous dit-elle, lui avait été confiée par Dacha avec l'ordre exprès de lui rendre sitôt que nous aurions

examiné cet endroit, si nous en émettions l'envie.

Il y avait justement bien des choses à voir. Près d'une des extrémités du hangar, le principal canal d'irrigation, qui pouvait avoir trois mètres cinquante de largeur, passait par dessous. Là, sous le milieu du toit, une fosse contenait de l'eau qui nous empêchait d'en voir le fond. Cette fosse était flanquée de rainures creusées dans le roc, de très profondes rainures entièrement obturées par une énorme plaque de pierre taillée, d'une épaisseur de quinze à vingt centimètres. Quand cette pierre, ou la partie supérieure de celle-ci, était relevée du fond rocheux du canal – où elle occupait une sorte de niche en temps ordinaire –, elle interrompait totalement le flux qui provenait du lac, et était, de plus, assez haute pour stopper toute surélévation provoquée par une crue.

Je pourrais peut-être illustrer cette image par l'exemple suivant. La dernière fois que Good et moi sommes allés à Londres ensemble, nous avons visité le musée de Madame Tussaud et vu la célèbre guillotine qui a officié durant la Révolution Française. Le couteau de la guillotine, souvenez-vous en, était placé en haut, et, quand il entrait en action, il tombait vers le fond de l'appareil, tranchant dans son élan le cou du condamné. Maintenant, imaginez ces montants comme les parois rocheuses de la fosse, et le couteau, au lieu d'être une lame mince, comme une grande plaque de métal, ou plus précisément de pierre. Aussi, quand elle s'étendait du haut des montants jusqu'en bas, dans la niche, elle emplissait exactement l'espace délimité par les rainures, et l'eau, qui aurait dû normalement s'écouler entre les montants – ou plutôt les murs – ne pouvait donc pas circuler, parce que la plaque bloquait son passage. Comprenez-vous à présent ?»

Comme Good, qui faisait preuve d'une belle balourdise sur de tels sujets, semblait perplexe, Allan poursuivit :

«Une meilleure illustration serait peut-être celle d'une herse de château; même vous, Good, avez vu une herse, qui n'est, finalement, qu'une porte insérée dans des rainures. Figurez-vous donc une herse souterraine – ou mieux, subaquatique – qui, quand on désire la fermer, s'élève de ses rainures par dessous au lieu de tomber du haut, et vous aurez une idée exacte de la porte d'écluse. Je vous la dessinerais, s'il n'était si tard.»

«Je vois, maintenant,» assura Good, «et je suppose qu'ils la remontaient à l'aide d'un treuil ?»

«Et pourquoi pas avec un guindeau à vapeur, pendant que vous y êtes, Good ? Non, ils utilisaient un système plus simple et plus ancien. Ils la soulevaient avec un levier. Près du sommet de cette plaque de roc, ou de cette porte d'écluse, avait été percé un trou. Au travers de cette ouverture passait une cheville en pierre dont les extrémités s'emboîtaient dans la base découpée du levier, formant ainsi une espèce de charnière. Quant au levier, il s'agissait d'une barre de pierre – évidemment, ils ne faisaient pas confiance au bois, matière putrescible – massive et d'environ six mètres de long, afin d'obtenir le meilleur appui possible. Quand la porte était tout à fait descendue dans sa niche, au fond du lit du canal, l'extrémité du levier s'élevait naturellement à une belle hauteur, atteignant presque le toit en pierre de cet hangar.

Lorsqu'il était souhaitable de relever la porte afin de réguler le volume d'eau s'engouffrant au-delà dans les canaux d'irrigation, ou bien pour l'interrompre totalement en cas de crue, le levier était abaissé, grâce à des cordes attachées à son extrémité, par l'action d'un bon nombre d'hommes. Ce bout du levier était passé dans – ou plutôt sous – l'un des six crochets creusés dans une paroi rocheuse. Là, bien évidemment, il demeurait inébranlable jusqu'à ce qu'on le dégage à nouveau par les forces conjuguées de plusieurs hommes, et qu'il reparte en direction du plafond, laissant la «herse» retomber dans sa rainure au fond du canal et permettant donc à l'eau d'entrer.

Pour l'heure, comme une grosse crue avait été prévue, la plaque était relevée à son niveau maximal et, quand je la vis, son sommet dépassait de l'eau de plus d'un mètre cinquante, tandis que le bout de la poignée du levier était solidement fixé sous le crochet le plus bas, à une trentaine de centimètres du sol.

Hans et moi examinâmes méticuleusement ce dispositif, primitif quoique efficace pour éviter les inondations. En supposant, songeai-je, que quelqu'un voulût dégager ce levier pour que la porte tombât et que l'eau se ruât par dessus, comment était-ce possible ? Réponse : le seul moyen était l'application des forces conjointes d'un grand nombre d'hommes appuyant sur l'extrémité du levier jusqu'à ce qu'il fût complètement dégagé de la pointe du crochet, moment où il remonterait brusquement et où la porte chuterait. Ou, seconde hypothèse, en brisant le levier en deux, pour obtenir le même résultat. Deux hommes – Hans et moi – n'aurions pu alors décrocher cette poutre de pierre; en fait, je doute que dix hommes y aient réussi. Eventuellement, s'ils avaient possédé des scies à marbre appropriées, comme en utilisent les tailleurs de pierre, ils auraient pu le couper en deux, bien qu'il semblât constitué d'une sorte de roc aussi dur que le métal. Mais nous n'avions pas de scie. Par conséquent, en ce qui nous concernait, la difficulté apparaissait insurmontable; cette idée devait être abandonnée.

Aussi étions-nous encore loin du compte. Mes propres ressources mentales étaient épuisées, c'est vrai, mais Hans restait en lice, et il était possible qu'il émettât quelque suggestion de valeur. Hans était une curieuse créature, et souvent son instinct primitif le menait plus vite au but que n'en étaient capables mes raisonnements de civilisé.

Alors, m'adressant négligemment à Hans en Hollandais, car je ne

désirais pas que Dramana puisse deviner mon agitation, je lui posai le problème en ces termes :

«Suppose que toi et moi, Hans, sans aucune aide extérieure, sauf éventuellement celle de cette dame, ayons l'obligation de briser cette barre de pierre et de faire tomber cette porte d'écluse, afin de laisser passer l'eau par dessus, comment pourrions-nous faire, en nous contentant des moyens que nous avons sous la main ?»

Hans regarda autour de lui, en faisant tournoyer sottement son chapeau à sa façon coutumière, et remarqua :

«Aucune idée, Baas !»

«Alors cherche, car j'aimerais savoir si tes conclusions concordent avec les miennes,» répondis-je.

«Je pense que si elles s'accordent avec celles du Baas, elles s'accordent avec rien du tout,» affirma Hans, décochant son trait acéré avec une telle expression de totale stupidité que j'aurais pu lui botter le derrière.

Ensuite, sans rien rajouter, il s'éloigna de moi et commença à examiner le levier, de l'air le plus innocent du monde, et plus particulièrement le crochet de pierre qui le maintenait en place. Il déclara alors en Arabe, pour que Dramana pût comprendre, qu'il souhaitait s'assurer de la profondeur de la fosse – ce que nous ne pouvions faire depuis le sol du hangar –, grimpa incontinent sur le levier en forme de madrier avec l'agilité d'un singe et s'assit au sommet, les jambes croisées, juste sous la charnière en pierre que j'ai décrite. Il y demeura un moment, sondant en apparence l'obscurité de la fosse, du côté le plus éloigné de la plaque rocheuse, là où, évidemment, elle était presque vide puisque la barrière empêchait l'eau d'arriver au canal d'irrigation du côté de l'île.

«Ce trou est trop noir pour que l'on puisse y distinguer quelque chose,» prétendit-il, et il redescendit de la poutre. Il attira ensuite mon attention sur le cadavre de la femme – laquelle, d'après Dramana, avait été frappée par le levier et tuée pendant sa mise en place – qui reposait, quasiment invisible, à l'ombre du mur du hangar. Nous allâmes le regarder. Il s'agissait d'une grande femme, belle – comme tous ces gens – et jeune. Elle ne présentait aucune trace superficielle de blessure, sa longue robe blanche étant exempte de taches. Je suppose qu'elle avait dû être écrasée entre le levier et le crochet, ou peut-être heurtée latéralement à la tête pendant qu'il était accroché. Tandis que nous examinions le corps de cette malheureuse, Hans me confia, en reprenant le Hollandais :

«Le Baas se souvient-il que nous possédons deux boîtes d'une livre chacune de la meilleure poudre à fusil dans nos bagages, et qu'il m'a recommandé sévèrement de ne pas les emporter en quittant la maison du Walloo, sous prétexte qu'il serait idiot de s'en encombrer puisqu'elles seraient sans aucune utilité sur l'île ?»

Je rétorquai que j'avais gardé quelque souvenir de l'incident, et que de toute façon, elles auraient été trop lourdes à porter. Hans entreprit alors de me poser une énigme à son irritante et sentencieuse manière :

«D'après le Baas, qui en sait le plus sur les choses qui doivent arriver : le Baas ou le Révérend Père du Baas au Paradis ?»

«Mon père, je présume, Hans,» répondis-je, désinvolte.

«Le Baas a raison. Le père du Baas, au ciel, en sait bien plus que le Baas, mais quelquefois j'estime que Hans le sait encore mieux que l'un et l'autre, du moins ici, sur cette terre.»

Je dévisageai ce fripon, rendu muet par son impertinence, mais il poursuivit sans se démonter :

«Je n'ai pas oublié de laisser cette poudre derrière nous, Baas; je l'ai apportée avec moi en pensant qu'elle pourrait être utile, car, avec de la poudre, tu peux faire exploser des hommes et bien d'autres choses. Aussi me souciai-je peu de l'abandonner là où nous risquions de ne jamais la revoir.»

«Et alors, au sujet de cette poudre ?» l'interrogeai-je.

«Rien, Baas. Du moins, juste ceci. Ces Walloos paraissent assez peu doués pour forer les pierres; ils font des trous trop grands par rapport à ce qui doit passer dedans. Celui de la porte d'écluse est si large qu'il y a assez de place pour y mettre deux flasques d'une livre de poudre sous la cheville, puisque, en ce moment, la pression la repousse tout en haut de l'orifice.»

«Et quelle serait l'utilité de placer deux flasques de poudre à un tel endroit ?» lui demandai-je machinalement, car pour l'heure j'étais préoccupé par la femme décédée.

«Aucune, Baas, strictement aucune. Je songeai seulement à la question du Baas sur la manière dont nous pourrions libérer ce bras de pierre. Si deux livres de poudre étaient mises dans le trou, couvertes d'un peu de boue et enflammées, je crois qu'elles feraient éclater le morceau de rocher juste au-dessus du trou, ou casseraient la cheville, voire les deux à la fois. Alors, comme il n'y aurait plus rien pour la retenir, la porte de pierre retomberait et le lac pénétrerait pour inonder les champs des prêtres de Heu-Heu, si, dans sa sagesse et sa bonté, le Baas juge qu'ils le désirent en pleine moisson, après un tel déluge.»

«Espèce de sacripant !» m'écriai-je, «infernal et rusé sacripant ! Je veux bien qu'on me pende si tu n'as pas mis le doigt sur la solution ! Cela demandera juste mûre réflexion, ainsi qu'une préparation judicieuse.»

«Oui, Baas, et il vaudrait mieux que nous le fassions dans la maison, qui, comme le Baas le sait, est toute proche, éloignée à peine d'une centaine de pas. Sortons de ce lieu, avant que cette dame ne se doute de quelque chose; toutefois, en partant, jette un coup d'oeil à ce trou en haut de la porte et à la cheville qui passe dedans.»

Alors, Hans, qui pendant tout ce temps avait fixé le cadavre de la femme et semblé parler d'elle, s'inclina en sa direction, déclarant en Arabe : «Allah... je veux dire Heu-Heu, reçois-là en ton sein,» et il s'éloigna respectueusement.

Hans avait absolument raison; dans le premier nommé, il y avait assez de place pour y coller deux boîtes de poudre; en outre, moins de dix centimètres séparaient le trou du sommet de la pièce. Deux livres de poudre devaient suffire pour faire éclater cet anneau de pierre, voire la cheville du même coup.



XII. LA CONSPIRATION

Nous quittâmes le hangar, après que Dramana eût refermé avec précaution la porte et remis la clé de pierre dans son sac; elle nous emmena voir le fameux *Arbre des Visions*, dont le jus et les feuilles, après avoir été convenablement réduits en poudre et brûlés, étaient à l'origine de rêves étranges et d'effets hallucinogènes. Il poussait dans un grand espace enclos, nommé le *Jardin de Heu-Heu*, bien que rien d'autre n'y fût planté. Dramana nous apprit à ce propos que l'arbre empoisonnait toute autre forme de végétation.

Franchissant le mur par une porte qu'elle ouvrit encore par une sorte de clé tirée de son sac, nous nous retrouvâmes devant cet illustre arbre... si on pouvait l'appeler ainsi, car sa conformation évoquait plutôt un arbuste, et ses branchettes les plus hautes culminaient à six mètres du sol. Néanmoins, il couvrait une grande surface et possédait un tronc de cinq à sept centimètres d'épaisseur, d'où s'élançaient un grand nombre de branches dont les extrémités reposaient sur le sol pour, je pense, y prendre racine, à la manière des figuiers sauvages, quoique je ne sois pas certain de ce dernier point.

C'était une monstruosité de la Nature, car il ne présentait pas de véritable feuillage, juste des espèces de doigts charnus, d'un vert sombre et rappelant l'euphorbe – en fait, cela aurait pu être une variété d'euphorbe. Les extrémités de ces doigts verts portaient des fleurs pourpres, exhalant une odeur abominable, qui me fit penser à celle des cadavres; en outre, par dessous – car, à l'instar de l'oranger, l'arbre paraissait jouir de la faculté de porter à la fois des fleurs et des fruits – pendaient des péricarpes jaunes, de la taille d'une figue de barbarie. Il n'y avait rien de plus à en dire, sinon que le tronc était couvert d'une écorce plissée et que les feuilles en forme de doigts étaient emplies d'un lait blanc résineux semblable à celui des autres euphorbes. J'ajouterai toutefois que Dramana nous apprit qu'aucun autre spécimen n'existait, que ce fût sur le continent ou sur l'île, et que toute tentative de le replanter en un autre lieu constituait un suprême outrage. En bref, l'*Arbre des Visions* était un monopole des prêtres.

Hans se mit au travail et coupa un gros paquet de feuilles, qu'il attacha avec un bout de ficelle extrait de sa poche, afin de les rapporter à Zikali, même s'il y avait apparemment peu de chances qu'elles lui parvinssent jamais. Ce n'était guère une tâche plaisante car, une fois la

coupure faite, le jus de l'arbre giclait et, s'il touchait la peau, brûlait comme de l'acide.

Je fus heureux quand il acheva son travail, en raison de la puanteur des fleurs, mais, avant de partir, je sautai sur l'opportunité, pendant que Dramana regardait ailleurs, de cueillir quelques uns des fruits les plus mûrs, puis de les empocher, dans l'idée de planter les graines si nous parvenions à quitter ce pays. J'ai le regret d'avouer, toutefois, que je ne pus réaliser ce projet, car les épines acérées qui hérissaient l'enveloppe du fruit percèrent un trou dans la doublure de ma poche (laquelle était déjà fort usée) et tombèrent sans que je le remarquasse. A l'évidence, l'*Arbre des Visions* n'avait pas l'intention de se reproduire ailleurs; du moins fut-ce l'explication donnée par Hans.

En retournant à la demeure, nous dûmes contourner un bloc de lave, sur le même côté du lac que l'abri de l'écluse, et traverser sur un petit pont le canal qui passait par dessous, à côté d'un escalier de débarquement utilisé par les pêcheurs. J'examinai ce chenal, qui perçait la digue et présentait une largeur, une fois l'écluse passée, d'environ six mètres. Toute proche, construite à même le mur, se dressait une dalle de pierre creusée de repères, servant sans nul doute à indiquer la hauteur de l'eau et la vitesse à laquelle elle montait. Je remarquai que la plus haute de ces marques était déjà atteinte et que, pendant le peu de temps que je restai là à observer, elle fut dépassée, preuve de la rapidité de la montée des eaux.

Constatant mon intérêt, Dramana nous indiqua que, selon les prêtres, la tradition rapportait que cette marque extrême n'avait jamais été encore atteinte auparavant, fut-ce pendant les pluies les plus drues. Elle ajouta que cela devait être dû, du moins le supposait-elle, à l'humidité record de l'été et aux grosses tempêtes en aval de la rivière - dont nous avions subi la dernière en date - qui avaient alimenté le lac.

«Il est heureux que vous ayez une porte aussi robuste pour retenir l'eau,» remarquai-je.

«Oui, Seigneur,» approuva-t-elle, «car, si elle se brise, toute cette partie de l'île sera inondée. Si tu regardes bien, tu constateras que le niveau du lac dépasse déjà celui des terres cultivées et même celui de l'entrée de la caverne de Heu-Heu. La tradition nous enseigne que, il y a bien des siècles, quand ces terres furent reconquises sur la vase du lac et que le mur fut bâti pour les protéger, les prêtres de Heu-Heu comptèrent sur la pluie pour leurs récoltes. Or de nombreuses saisons sèches se succédèrent, et ils durent creuser une voie à travers le mur pour permettre à l'eau de les irriguer, en édifiant l'écluse que vous avez vu contenir l'eau au cas où elle s'élèverait trop haut. Un vieux prêtre de cette époque affirma que c'était pure folie et que cela les mènerait un beau jour à leur destruction. Il avait tort, puisque les récoltes ont doublé et que la porte est si bien construite qu'aucune crue, même la plus haute, ne l'a jamais prise en défaut, ni ne la

prendra jamais, car le sommet de cette porte dépasse la digue (qui sépare le lac de la terre asséchée) de la hauteur d'un enfant.

«Le lac pourrait passer par dessus ce mur,» suggérai-je.

«Non, Seigneur. Regarde, et tu verras que la digue surplombe de beaucoup le niveau de l'eau, à une hauteur que nulle crue ne pourra jamais atteindre.»

«En somme, toute la sécurité dépend de la porte, Dramana ?»

«Oui, Seigneur. Si la crue était d'une hauteur suffisante, ce qui n'a jamais été encore le cas de mémoire d'homme, le salut de la ville - tout comme celui de la caverne de Heu-Heu - reposerait sur la porte. Avant que la montagne n'explosât en flammes et qu'elle ne détruisît la cité de nos ancêtres, une nouvelle entrée pour la grotte fut réalisée au niveau du sol, car autrefois, dit-on, l'ancienne se trouvait au-dessus, sur le versant. Au surplus, nul danger n'est à craindre, puisque si un accident survenait et la crue faisait irruption, tout le monde pourrait s'enfuir en escaladant la montagne. Seules les terres cultivées seraient dévastées pour un temps, et s'ensuivrait une période de pénurie, durant laquelle les insulaires devraient importer du blé du continent, ou le puiser dans les silos creusés au flanc de la montagne et prévus dans l'éventualité d'une guerre ou d'un siège.»

Je la remerciai de ses explications sur ces passionnants problèmes hydrauliques et, après un dernier coup d'oeil à la règle de pierre sur laquelle les marques avaient complètement été submergées - m'indiquant que le lac montait encore avec vélocité, nous allâmes à la demeure pour y trouver repos et nourriture.

Dramana nous y abandonna, assurant qu'elle reviendrait au coucher du soleil. Je la priai de le faire sans faute - dans son propre intérêt, une prévenance que je ne pus m'expliquer. Personnellement, il m'était assez indifférent qu'elle revînt ou non, ayant appris tout ce qu'elle pouvait nous révéler, mais comme je prévoyais une catastrophe, j'étais désireux, dans ce cas, de lui offrir la même chance d'évasion que nous. Après tout, elle nous avait prouvé son amitié, et haïssait Dacha autant qu'elle aimait sa soeur Sabeela.

Hans la conduisit à la porte et, de façon assez maladroite, l'aida bruyamment à remettre son imperméable végétal, qu'elle avait enlevé et portait à son bras. Car la pluie, subitement, alors qu'elle avait presque cessé pendant notre promenade, avait recommencé à tomber à verse.

Quand nous nous eûmes restaurés et nous retrouvâmes seuls à l'abri de portes closes, Hans et moi entamâmes un conciliabule.

«Que doit-on faire, Hans ?» demandai-je, soucieux d'entendre son avis.

«Ceci, d'après moi, Baas,» répondit-il. «A minuit, nous devrons nous cacher près des marches, celles du *Rocher des Offrandes*, et non les plus petites, proches de la porte d'écluse. Ensuite, lorsque le canoë arrivera et

débarquera Dame Sabeela pour qu'elle se marie, dès qu'elle aura été saisie et liée au poteau, nous devrons le rejoindre à la nage, monter à bord et repartir à la ville de Walloo.»

«Mais cela n'apportera aucun secours à Dame Sabeela, Hans.»

«Non, Baas, je ne me souciais pas de Dame Sabeela, qui, j'espère, trouvera le bonheur auprès de Heu-Heu, mais cela *nous* sauvera, bien qu'il soit nécessaire d'abandonner quelques biens derrière nous. Si Issicore et les autres souhaitent sauver Sabeela, ils feraient mieux d'arrêter de jouer les couards, effrayés par une statue de pierre et une poignée de prêtres, et de s'atteler eux-même à la tâche.»

«Ecoute, Hans,» déclarai-je, «nous sommes venus ici pour obtenir un paquet de feuilles et pour sauver Dame Sabeela, victime de la folie et de la méchanceté. Nous avons rempli notre premier objectif, reste le second. J'ai l'intention de sauver cette malheureuse, ou de mourir en essayant.»

«Certes, Baas. Je pensais bien que le Baas dirait cela, car nous sommes tous des fous à notre propre manière, et comment quelqu'un pourrait-il extirper de son coeur cette folie que sa mère y a mise à sa naissance ? Donc, comme le Baas est insensé – ou amoureux de Dame Sabeela puisqu'elle est si belle, je ne sais quelle explication retenir – nous devons échafauder un autre plan et tenter de nous faire tuer en le réalisant.»

«Quel plan ?» m'enquis-je, sans accorder plus d'attention à ses sarcasmes outranciers.

«Je l'ignore, Baas,» assura-t-il en regardant le toit. «Si j'avais quelque chose à boire, je serais capable d'en concocter un, car toute cette humidité a rempli ma tête de brume et mon estomac d'eau. Pourtant, si je comprends bien, le Baas espère que, au cas où cette porte en pierre serait brisée, le lac pénétrerait et inonderait cet endroit, ainsi que la caverne de Heu-Heu, où tous les prêtres et leurs épouses seraient rassemblés en pleine dévotion ?»

«Oui, Hans, je le crois, et très rapidement. Dès que l'eau commencerait à s'infiltrer, elle déborderait le mur de chaque côté de l'écluse pour former une puissante crue, tout particulièrement en cette période de pluie diluvienne.»

«Alors, Baas, nous devons faire tomber la pierre, et comme nous ne sommes pas assez forts pour le faire nous-mêmes, nous devons demander de l'aide à ceci,» et il sortit de son sac les deux livres de poudre, conditionnées dans de robustes flasques en fer-blanc soudé, telles qu'elles avaient quitté l'usine en Angleterre. «Etant donné que je me nomme Seigneur-du-feu, les prêtres de Heu-Heu trouveront cela tout naturel,» ajouta-t-il dans un sourire.

«Certes, Hans,» approuvai-je en acquiesçant, «mais la question est : comment ?»

«Comme ceci, Baas. Nous devons tasser ces deux boîtes dans le trou de la porte en pierre, juste sous la cheville, à l'aide de cailloux, et les recouvrir avec une bonne épaisseur de boue, afin de donner à la poudre le temps d'accomplir son office avant que les boîtes ne soient rejetées hors du trou. Mais, en premier lieu, nous devons percer des trous dans ces flasques, faire des mèches lentes et placer leurs bouts dans ces trous. Seulement, comment allons-nous réaliser ces mèches lentes ?»

Je regardai autour de moi. Sur une étagère de la chambre se dressaient les lampes en terre cuite qui servaient à nous éclairer la nuit, et à côté reposait un rouleau de la mèche que ces gens utilisaient, faite de paille tressée, fine et sèche, d'une longueur de plusieurs mètres.

«Voilà ce qu'il nous faut !» certifiai-je.

Nous la descendîmes, la trempâmes dans de l'huile naturelle et de la poudre à fusil que je dus extraire d'une cartouche, et hop ! en une demi-heure, nous obtînmes deux splendides mèches lentes qui, je le savais par expérience, mettraient cinq minutes à se consumer avant que la flamme n'atteigne la poudre. C'était tout ce que nous pouvions faire pour le moment.

«Maintenant, Baas,» déclara Hans, après que nous eûmes terminé nos préparatifs et dissimulé les mèches afin qu'elles sèchent, «tout ceci est bien beau, mais en supposant que la pierre tombe, que l'eau se déverse et que tout se déroule sans anicroche, comment allons-nous quitter l'île ? Si nous noyons les prêtres de Heu-Heu – quoique je n'y crois pas trop car ils n'auront qu'à fuir en grimpant sur les flancs de la montagne, comme des lapins de roche – nous nous noierons également, et voyagerons en leur compagnie jusqu'au Pays des Feux dont ton Révérend Père aimait tant parler. Ce sera une très bonne chose de noyer ces prêtres de Heu-Heu, Baas, mais nous ne serons pas mieux lotis, et Dame Sabeela non plus si nous la laissons attachée à ce poteau.»

«Nous ne l'y laisserons pas, Hans, si les événements se déroulent selon mes voeux; nous y laisserons quelqu'un d'autre.»

Hans comprit et son visage s'éclaira.

«Oh, Baas, je saisis, maintenant ! Tu veux dire que tu attacheras au poteau Dame Dramana, qui est plus âgée et moins jolie que Dame Sabeela, ce qui explique pourquoi tu lui as demandé de rester tout le temps avec nous dès qu'elle sera revenue ? C'est un fort bon plan, d'autant plus qu'il nous évitera d'avoir des ennuis avec elle par la suite. Toutefois, Baas, il sera nécessaire de lui donner d'abord un petit coup sur la tête, de peur qu'elle ne fasse du bruit et ne nous trahisse par pur égoïsme.»

«Hans, tu es une brute de penser que je voulais suggérer une telle horreur !» m'exclamai-je avec indignation.

«Oui, Baas, je suis bien sûr une brute de penser à nous deux avant de penser aux autres. Mais alors, qui donc le Baas laissera-t-il ? Il n'entend

sûrement pas m'y abandonner, vêtu d'une robe de mariée ?» ajouta-t-il, réellement inquiet.

«Hans, tu es une brute doublée d'un idiot, car, aussi bête que tu sois, comment pourrais-je me passer de toi ? Je ne veux pas dire que j'y laisserai quelqu'un de vivant. J'ai l'intention d'y abandonner la femme morte dans la maison de l'écluse.»

Hans me dévisagea avec un air d'admiration manifeste, et répliqua :

«Le Baas devient vraiment intelligent. Car pour une fois il a pensé à quelque chose que je n'avais pas trouvé en premier. C'est un bon plan – si nous pouvons l'y transporter sans que personne ne nous remarque; et Dame Sabeela ne doit pas nous trahir en faisant du bruit, en riant et en pleurant à la fois comme le font les femmes stupides. Mais suppose que tout se déroule ainsi, nous serons quatre, et comment atteindrons-nous ce canoë, Baas, en admettant que ces poltrons de Walloos attendent aussi longtemps ?»

«De cette façon, Hans. Après que le canoë ait débarqué Dame Sabeela et qu'elle ait été ligotée au poteau – si Dramana a dit la vérité – il attend l'aube à quelque distance. Pendant qu'il patiente, tu dois nager jusqu'à lui, en prenant ton pistolet avec toi, que tu tiens au-dessus de ta tête avec une main pour conserver les cartouches au sec, sans t'embarrasser d'autre chose. Puis tu dois monter sur le bateau, et dévoiler à Issicore, au Walloo, ou à qui que ce soit, ton identité. Plus tard, quand tout est calme, Dame Dramana et moi apportons le cadavre jusqu'au poteau et l'y attachons à la place de Sabeela. Après quoi tu amènes le canoë à l'escalier d'embarquement – le petit embarcadère près du gros bloc que nous avons vu près de l'entrée de l'écluse, sur la digue, celui dont Dramana nous a appris qu'il était utilisé par les pêcheurs, parce que la loi leur interdit de mettre le pied sur le *Rocher des Offrandes*. Tu t'en rappelles ?»

«Bien sûr, Baas. Tu veux parler des petites marches qui se trouvent au bout de la courte jetée qui a été construite, nous a dit Dramana, pour empêcher la boue du lac de s'accumuler dans l'entrée de l'écluse et de la bloquer.»

«Quand je te verrai arriver, Hans, j'allumerai les mèches lentes et me précipiterai vers la jetée pour monter dans le canoë. J'espère que les prêtres et leurs femmes, dans la caverne qui est à une certaine distance, n'entendront pas la poudre exploser dans ce hangar, et que, lorsqu'ils surgiront de la grotte, ils trouveront l'eau se ruant à l'intérieur et les submergeant. Cela leur fournira d'autres soucis que de nous poursuivre, ce qu'ils auraient sans doute fait autrement, car je suis certain qu'ils ont des canoës dissimulés quelque part à proximité, quoique Dramana ignore leur emplacement. Comprends-tu à présent ?»

«Oui, Baas. Comme je l'ai dit, le Baas est soudain devenu très

intelligent. Je pense que ce doit être le *Vin des Rêves* qu'il a bu la nuit dernière qui a réveillé son esprit. Mais le Baas a oublié une chose. En admettant que je monte sain et sauf dans le canoë, comment pourrais-je forcer ces gens à ramer jusqu'à l'embarcadère et à venir te prendre ? Ils seront probablement effrayés, Baas, ou ils diront que cela viole leurs coutumes, ou que Heu-Heu les attrapera s'ils obéissent, ou bien encore autre chose du même acabit.»

«Tu leur parleras avec douceur, Hans, et s'ils n'écoutent pas, tu leur parleras avec ton pistolet. Oui, si cela s'avère nécessaire, tu en abattras un ou deux, après quoi j'estime que les autres s'exécuteront. Mais j'espère que tu n'en arriveras pas là, puisque, si Issicore est présent, il sera certainement désireux d'arracher Sabeela aux griffes de Heu-Heu. Maintenant que tout est organisé, je vais dormir un moment, avec les mèches lentes sous moi pour les faire sécher, ce que je te conseille également de faire. Nous avons peu goûté au repos la nuit dernière, et nous n'en aurons pas du tout cette nuit, aussi devons-nous en grappiller dès que nous le pouvons. Mais d'abord, apporte cette natte et attache les branchettes provenant de l'arbre nauséabond, à l'intention de Zikali, sur lequel s'abattent toutes sortes de malédictions pour nous avoir envoyés faire ce travail.»

«Tout organisé !» répétai-je en moi-même avec une ironie muette, en m'étendant et en fermant les yeux. En vérité, rien n'avait jamais été aussi peu organisé, puisque le succès dépendait d'une chaîne d'hypothèses assez longue pour relier l'endroit où nous nous trouvions à Capetown. Notre situation s'avérait une exemple du vieux proverbe :

«Si les «si» et les «et» marmites et casseroles fabriquaient,

Pour les mains de l'étameur, plus de travail il n'y aurait.»

Si le canoë venait; *s*'il attendait au large du rocher; *si* Hans pouvait l'atteindre sans être signalé et monter à son bord; *s*'il pouvait persuader ces Walloos saturés de fétichisme de venir nous prendre; *si* nous pouvions mettre à exécution notre petit tour avec la poudre dans le plus parfait secret; *si* la poudre prenait feu et brisait le levier d'écluse conformément au plan; *si* nous pouvions détacher Sabeela du poteau; *si* elle ne piquait pas une de ces crises idiotes coutumières aux femmes; *si* quelque canaille ne se débrouillait pas pour nous trancher la gorge au cours de ces opérations; sans oublier une bonne vingtaine de «si» supplémentaires, eh bien alors nos marmites et nos casseroles seraient façonnées de manière acceptable, tout comme les prêtres seraient peut-être chassés par la peur ou noyés. En tout cas, j'avais la désagréable impression que, loin d'être privés de sommeil ce soir-là, nous allions dormir plus profondément que jamais : le plus long sommeil de tous.

Toutefois, on n'y pouvait rien changer, aussi retombai-je dans mon fatalisme favori, récitai mes prières et m'endormis, ce que, Dieu merci, je puis faire en n'importe quel lieu et presque en n'importe quelle

circonstance. Si je n'avais eu ce don, je serais mort depuis bien longtemps.

A mon réveil, l'obscurité régnait et je découvris Dramana penchée sur moi; de fait, c'était son arrivée qui m'avait tiré de ma torpeur. Je regardai ma montre et m'aperçus non sans stupeur qu'il était déjà dix heures du soir passées.

«Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé avant ?» sermonnai-je Hans.

«Quelle en était l'utilité, Baas, vu qu'il n'y avait rien à faire, et que l'inaction est bien morose sans quelque chose à boire ?»

C'est ce qu'il prétexta, mais le fait est qu'il s'était assoupi lui aussi. Cependant, je ne pouvais que m'en féliciter, puisque nous étions ainsi dispensés de plusieurs heures d'attente.

Je me décidai subitement à tout raconter à Dramana. Quelque chose en cette femme m'incitait à lui faire confiance; en outre, elle était à l'évidence folle d'impatience d'échapper à Dacha, qu'elle haïssait et qui le lui rendait bien, tout comme il était déterminé à l'éliminer dès qu'il se serait emparé de Sabeela.

Elle écouta et me dévisagea, abasourdie par l'audace de mon plan.

«Cela peut réussir,» commenta-t-elle, «bien qu'il faille redouter la magie des prêtres qui peut leur révéler des choses que leurs yeux ne peuvent voir.»

«Je cours le risque de la magie,» soutins-je.

«Il y a encore autre chose,» poursuivit-elle. «Nous ne pouvons nous introduire dans l'endroit où se trouve la porte de pierre que tu voudrais détruire. Comme j'en avais reçu l'ordre, quand je suis retournée à la caverne, j'ai remis le sac dans lequel je transportais la clé, ainsi que celle du jardin de Heu-Heu, à Dacha, qui l'a rangée je ne sais où. La porte est très solide, Seigneur, et ne peut être enfoncée. Et si je réclame la clé à Dacha une seconde fois, il devinera tout, particulièrement en ce moment où l'eau monte plus vite qu'elle ne l'a jamais fait de mémoire d'homme; par ailleurs, les prêtres sont allés s'assurer que la porte de pierre est bien inébranlable, et ont attaché le levier avec des cordes.»

Je restai assis, sans trop savoir quoi dire, car j'avais négligé le problème de la clé. Mais j'entendis Hans glousser de façon idiote.

«Pourquoi ricanes-tu, espèce de petit singe ?» lui demandai-je. «Est-ce l'heure de rire alors que nos plans tombent pareillement... à l'eau ?»

«Non, Baas, ou plutôt oui, Baas. Tu vois, Baas, j'ai pressenti que quelque chose de ce genre pouvait arriver, aussi, juste dans cette éventualité, j'ai retiré la clé du sac de Dame Dramana et l'y ai remplacée par une pierre d'un poids équivalent. La voilà !» et il extirpa de sa poche ce massif autant qu'archaïque instrument à ouvrir les serrures.

«Sage précaution. Pourtant, tu as déclaré, Dramana, que les prêtres s'étaient rendus dans le hangar. Comment sont-ils entrés sans l'aide de la clé ?» m'étonnai-je.

«Seigneur, il existe deux clés. Celui qui est appelé le *Gardien de la Porte* en détient une en propre. Pour respecter son serment, il la porte toute la journée à sa ceinture et dort avec durant la nuit. La clé que j'avais était celle du grand prêtre, qui en use – ainsi que d'autres, car il a le droit de tout surveiller – à sa guise, bien qu'il le fasse rarement, si ce n'est jamais.»

«Alors tout est très bien pour l'instant, Dramana. As-tu quelque chose d'autre à nous révéler ?»

«Oui, Seigneur. Tu feras bien de t'évader de l'île cette nuit, si tu le peux, car au conseil d'aujourd'hui un oracle est venu de Heu-Heu ordonnant que ton compagnon et toi soyez sacrifiés à la fête nuptiale de demain. Il s'agit d'une offrande aux habitants des bois, qui savent à présent que c'est toi qui a tué la femme sur le fleuve, et qui ont promis que, au cas où tu serais autorisé à vivre, ils ne combattraient pas contre les Walloos. J'estime que je serai également sacrifiée en votre compagnie.»

«Ah bon !» fis-je, en songeant que les scrupules que j'avais pu nourrir à l'idée de noyer ces brutes fanatiques étaient dorénavant totalement dissipés, pour des raisons qui satisfaisaient en tous points ma conscience. Je n'avais guère l'intention d'être sacrifié si je pouvais l'empêcher, ce jour-là comme tout un autre, et, à l'évidence, la meilleure façon de s'en prémunir serait d'appliquer à ces sacrificateurs potentiels une dose de leur propre médecine. Sur le moment, je devins aussi impitoyable que Hans.

Je comprenais alors pourquoi nous avions été traités avec autant de courtoisie et avions reçu l'autorisation de voir tout ce que nous désirions. C'était pour endormir notre méfiance. Quelle importance cela avait-il que nous fussions au courant de beaucoup de choses, si quelques heures plus tard nous étions expédiés dans un pays où l'on ne peut communiquer son savoir à personne ?

Je réclamai des précisions à Dramana sur cet oracle, mais je ne compris pas les réponses qu'elle me fit. Il apparut que, toutefois, ainsi qu'elle l'avait dit, il venait indubitablement en réponse aux prières du sauvage Peuple Velu, qui avait exigé réparation pour la mort de leur congénère sur le fleuve, et menacé d'une rébellion s'il ne l'obtenait pas. Ceci expliquait tout, et les détails s'avéraient superflus.

Ayant glané toute l'information possible, nous nous assîmes pour le dîner, durant lequel Dramana nous narra incidemment comment nos armes, qui étaient réputées «cracher du feu», devaient nous êtres volées avant l'aube, pendant notre sommeil, afin de nous rendre inoffensifs lorsque l'on s'emparerait de nous.

La conclusion crevait les yeux : si nous devions agir, ce ne pouvait être que tout de suite.

Je me gavai tant que je pus, puisque la nourriture donne de la force, et Hans m'imita. A vrai dire, je suis persuadé qu'il aurait fait honneur au repas même devant le noeud coulant qu'on se serait apprêté à lui passer autour du cou. «Mange et bois, car demain tu mourras» aurait pu constituer la devise de Hans, s'il avait su ce que c'était, quoiqu'il le sût peut-être. De surcroît, nous bûmes effectivement de cette bière locale que Dramana avait amenée, car j'estimai qu'une quantité modérée d'alcool ne pouvait que nous faire du bien à tous deux, notamment à Hans qui avait devant lui la perspective de nager dans l'eau glacée. Aussitôt que j'eus avalé la mixture, je le regrettai, craignant qu'elle n'eût été droguée. Cependant mes craintes étaient vaines : Dramana y avait veillé.

Quand nous eûmes fini notre repas, nous empaquetâmes nos maigres possessions de la manière la plus commode. J'en donnai la moitié à porter à Dramana, car c'était une femme robuste, et, bien sûr, comme il devait nager, Hans fut exempté de toute charge, à l'exception de son pistolet et du paquet de branchettes de l'*Arbre des Visions*, lequel – pensions-nous – l'aiderait tant à flotter qu'à se dissimuler à la surface de l'eau.

Nous partîmes aux alentours de onze heures, jetant sur nos têtes les couvertures en peau de chèvre qui avaient servi à recouvrir nos lits, pour nous faire ressembler autant que possible à des animaux.





XIII. LA NUIT TERRIBLE

Quittant la demeure discrètement, nous découvrîmes que la pluie torrentielle s'était atténuée jusqu'à devenir une sorte d'épais crachin qui épaississait l'air, alors que, à la surface du lac et au-dessus des terres cultivées situées fort bas, était suspendue une brume dense. Ceci, indéniablement, nous facilitait la tâche, car même si des sentinelles étaient postées, elles ne pouvaient nous voir, à moins de tomber dessus.

A la vérité, j'étais certain qu'il n'y avait personne, toute la population étant réunie pour la cérémonie dans la caverne. Nous ne vîmes ni n'entendîmes quelqu'un; jusqu'aux chiens qui n'aboyèrent pas, car les rares représentants de la race canine sur l'île dormaient dans les habitations, à l'abri de l'humidité et du froid. Au-dessus de la brume, cependant, la pleine lune brillait dans un ciel clair qui présageait l'approche du beau temps; cela se vérifia par la suite. Le déluge, qui avait fait rage pendant des mois, entrecoupé de périodes ensoleillées, s'était épuisé de lui-même.

Nous gagnâmes l'abri de l'écluse et, à notre grande surprise, nous nous aperçûmes que la porte n'était pas fermée. Supposant qu'elle avait été laissée ainsi par pure négligence de la part des prêtres chargés de l'inspection, nous entrâmes tout doucement et refermâmes la porte derrière nous. J'allumai ensuite une bougie, une de celles que j'emmenais toujours avec moi, et l'élevai afin de pouvoir regarder les alentours. L'instant suivant, je reculai, frappé d'horreur, car là, sur la margelle du puits, était assis un homme tenant une grande lance à la main.

Pendant que je m'interrogeais sur la conduite à suivre, en fixant cet homme qui paraissait à demi endormi et encore plus effrayé que moi, Hans agit, plus prestement que le sauvage. Il bondit sur le type à l'image d'un léopard. Je pense qu'il sortit son couteau, mais je n'en suis pas certain. En tout cas, j'entendis un coup, puis la lumière de la bougie éclaira les semelles des pieds de l'homme au moment où il disparaissait dans la fosse remplie d'eau. J'ignore ce qui lui était arrivé; pour autant que je sache, nul n'en entendit plus jamais parler.

«Comment cela se fait-il ? Tu m'as affirmé qu'il n'y avait personne ici !» lançai-je furieusement à Dramana, car je subodorai un piège.

Elle tomba à genoux, pensant probablement que j'allai la tuer avec la lance de l'homme que j'avais ramassée, et répondit :

«Je l'ignore, Seigneur. Je suppose que les prêtres sont devenus

soupçonneux et ont posté un des leurs en surveillance. Ou peut-être est-ce dû à la crue qui montre très vite.»

Convaincu par ses explications, je lui enjoignis de se lever, et nous nous attelâmes à la tâche. Après avoir barricadé la porte de l'intérieur, Hans escalada le levier et, à la lumière de la bougie, qui ne pouvait guère nous trahir vu que le hangar ne disposait d'aucune fenêtre, il fixa les deux flasques de poudre à l'intérieur du trou percé dans la porte de pierre. Puis, comme convenu, il les cala étroitement avec des cailloux que nous avions apportés à cet effet.

Cette besogne accomplie, je récoltai une certaine quantité de cette argile gluante qui tapissait les murs du hangar, la choisissant là où l'humidité avait pénétré et l'avait imbibée. Nous plaquâmes cette argile tout autour des flasques et des cailloux sur une épaisseur de dix à vingt centimètres. Par contre, nous laissâmes une ouverture, juste sous la cheville, dans l'espoir de concentrer la force de l'explosion sur elle et sur le bord supérieur du trou creusé dans la porte. Les mèches lentes, désormais sèches, furent insérées dans les orifices que nous avions préparés dans les flasques, et traversèrent l'argile enserrées dans deux longs roseaux creux que nous avions retirés du toit de notre habitation, afin de les préserver de l'humidité.

Ceci fait, leurs extrémités pendaient à moins d'un mètre quatre-vingt du sol, où elles pouvaient aisément être allumées, même en cas de précipitation.

Il était alors onze heures et quart, et la partie la plus terrible et dangereuse de notre travail restait à affronter. Soulevant le corps de la femme défunte, qui avait été tuée fort probablement par un coup asséné par le levier ce matin-là, Hans et moi - Dramana se gardait bien de la toucher - l'emportâmes hors du hangar. Suivis de Dramana qui portait tous nos biens (car nous n'osions les laisser derrière nous de peur que notre retraite ne fût coupée), nous la transportâmes avec une peine infinie, car elle s'avérait pesante, sur une cinquantaine de mètres, jusqu'à un endroit que j'avais remarqué lors de notre examen matinal du *Rocher des Offrandes*, endroit qui, opportunément, s'élevait à un peu moins de deux mètres au-dessus du niveau du sol avoisinant. Là se trouvait une légère cavité dans le roc, creusée par l'action de l'eau; une petite anfractuosité à ciel ouvert, juste assez large pour nous abriter, nous trois plus le cadavre.

Nous nous dissimulâmes en ce lieu car là, par chance, la conformation du rocher interceptait la clarté des deux «feux éternels», lesquels, dans une telle humidité, semblaient brûler faiblement, avec force fumée, le plus proche des deux n'étant pas éloigné de plus d'une dizaine de pas. Quant au poteau auquel la victime devait être attachée, la distance qui le séparait de nous équivalait à celle existant entre deux guichets de cricket.

Dans cette cachette, nous n'avions guère de chances d'être découverts, à moins que quelqu'un ne marchât directement au-dessus de nous, ou n'arrivât par derrière. Nous nous accroupîmes et attendîmes. Un moment plus tard, peu avant minuit, nous entendîmes un bruit de pagaies, sur le lac, crevant un silence parfait. Le canoë arrivait ! Une minute plus tard, nous perçûmes des voix d'hommes discutant tout près de nous. Levant la tête, je jetai un regard prudent au-dessus du faîte du rocher. Un grand canoë approchait de l'embarcadère, ou plutôt de son emplacement, car, hormis le sommet, les marches se trouvaient désormais sous l'eau du fait de la crue. Sur le rocher, quatre prêtres - vêtus de blanc et portant sur leurs visages des voiles percés de trous pour les yeux, qui les faisaient ressembler à des moines sortis tout droit d'un vieux tableau représentant l'Inquisition Espagnole - marchaient en direction de ces marches. Ils les atteignirent en même temps que le canoë. De la proue de ce dernier fut amenée une femme de haute stature - entièrement drapée dans un manteau blanc lui couvrant tant la tête que le corps - qui pouvait être Sabeela.

Les prêtres la réceptionnèrent, sans prononcer une parole (car tout ce rituel fut accompli dans le plus profond silence) et la conduisirent et la portèrent tout à la fois jusqu'au poteau de pierre séparant les feux, où, pour autant que je pusse distinguer à travers la brume - cette nuit-là, je bénis la brume, comme nous le faisons à l'Eglise à l'occasion d'un psaume... non, c'est la brume qui bénit le Seigneur, mais ça n'a guère d'importance - ils l'attachèrent. Ensuite, toujours sans un bruit, ils firent demi-tour et descendirent le rocher pour gagner l'entrée de la caverne, où ils disparurent. Le canoë s'éloigna également à quelque distance (pas très loin, si je me fiais au nombre de coups de pagaies ayant frappé l'eau) et demeura tranquillement à cet endroit.

Pour l'instant, tout s'était déroulé selon les prévisions de Dramana. Dans un murmure, je lui demandai si les prêtres allaient revenir. Elle me répondit que non; nul ne viendrait sur le rocher avant le lever du soleil, lorsque Heu-Heu, accompagné par des femmes, sortirait de sa grotte pour s'emparer de son épouse. Elle jura que c'était la vérité, puisque regarder l'Epouse Sacrée entre le moment où elle était attachée et l'apparition du soleil au-dessus de l'horizon constituait le plus grave des crimes.

«Le plus tôt nous nous mettrons au travail, le mieux cela sera,» affirmai-je en serrant les dents, et en m'abstenant de lui demander ce qu'elle entendait en déclarant que Heu-Heu viendrait avec des femmes, alors que, nous le savions pertinemment, ce personnage était fictif.

«Viens, Hans, tant que la brume est si épaisse; elle peut se lever n'importe quand,» ajoutai-je.

Avec rapidité et ardeur, nous escaladâmes le rocher, traînant derrière nous le cadavre de la femme. Contournant péniblement le feu le plus proche avec notre horrible fardeau, nous parvînmes derrière le poteau -

cela parut prendre une éternité. A cet endroit – louée soit la Providence ! – la fumée du feu poussée par un léger souffle d'air, combinée au brouillard en suspension, nous rendait quasiment invisibles. Du côté opposé du poteau se tenait Sabeela, ligotée, la tête affaissée en avant comme si elle se trouvait mal. Hans jura qu'il s'agissait de Sabeela, car il la reconnaissait «à son odeur», ce qui lui ressemblait bien, mais je ne pouvais en être certain. Toutefois, je risquai le coup et lui adressai la parole, quoique avec hésitation, car je n'aimais guère son aspect. A vrai dire, je redoutai qu'elle n'ait mis en application sa menace : à savoir, en dernier recours, absorber le poison qu'elle transportait dissimulé dans sa chevelure.

«Sabeela, ne sursaute pas, ni ne crie. Sabeela, c'est nous, le Seigneur *Celui-qui-regarde-dans-la-nuit*, et celui que l'on nomme *Lueur-dans-l'obscurité*, venus pour te sauver,» assurai-je, et j'attendis anxieusement, me demandant si j'entendrais jamais une réponse.

Je poussai alors un soupir de soulagement, car elle bougea légèrement la tête et murmura :

«Je rêve ! Je rêve !»

«Non,» répondis-je, «tu ne rêves pas, ou sinon arrête-toi de rêver, de peur que nous ne dormions tous pour l'éternité.»

Ensuite, je contournai le poteau en rampant, et lui enjoignis de me révéler où était le noeud qui retenait ses liens. Elle indiqua le sol d'un signe de tête, car elle ne pouvait le faire avec ses mains attachées, et murmura d'une voix tremblante :

«A mes pieds, Seigneur.»

Je m'agenouillai et découvris le noeud – précaution nécessaire, car si je coupais la corde, je n'aurais plus rien pour attacher le cadavre au pilier. Fort heureusement, les liens n'étaient pas très serrés, aucune Epouse Sacrée n'ayant jamais essayé de s'échapper. Aussi, en dépit de mes doigts engourdis, je fus capable de les défaire sans trop de difficultés. Une minute plus tard, Sabeela était libre et j'avais tranché les attaches retenant ses bras. La tâche suivante se révéla plus ardue : mettre la femme morte à sa place, puisque, étant décédée, tout son poids portait sur la corde. Cependant, Hans et moi réussîmes à nous débrouiller, non sans avoir jeté le manteau et le voile de Sabeela sur son visage et son corps gelés.

«Espérons que Heu-Heu la trouvera à son goût !» chuchota Hans, alors que nous examinions notre besogne avec inquiétude.

Enfin, ceci achevé, nous partîmes comme nous étions venus, en nous courbant très bas pour nous dissimuler dans la couche de brume qui s'éclaircissait et restait en suspension à un mètre au-dessus du sol, comme un brouillard d'automne anglais au mois de Mars. Nous rejoignîmes notre cavité, et Hans y poussa Sabeela sans plus de cérémonie, si bien qu'elle dégringola sur le dos de sa soeur, Dramana, qui se blottit au fond, terrifiée. Jamais, pensai-je, deux parents séparés n'avaient connu de telles

retrouvailles. Je fus le dernier et, en glissant dans le trou, je regardai les alentours.

Voilà ce que je vis. Deux prêtres surgirent de l'entrée de la caverne. Ils grimpèrent rapidement la légère pente du rocher, jusqu'à ce qu'ils atteignissent les deux colonnes de flammes alimentées par le gaz naturel, ou le pétrole, ou quoi que ce fût, chacun d'eux s'arrêtant près de l'une d'elles. Là, ils se retournèrent et fixèrent la victime liée au poteau à travers les orifices de leurs voiles, ou de leurs masques. Apparemment, ce qu'ils virent les satisfit, puisque après leur inspection ils firent volte-face et rentrèrent dans la grotte aussi promptement qu'ils en étaient venus, mais d'une façon méthodique qui excluait toute surprise ou toute émotion.

«Qu'est-ce que cela signifie, Dramana ?» m'exclamai-je. «Tu m'as dit qu'il était contraire à la loi de regarder l'Epouse Sacrée avant le lever du soleil !»

«Je l'ignore, Seigneur,» répondit-elle. «C'est assurément contraire à la loi. Je suppose que les devins doivent avoir pressenti que quelque chose ne tournait pas rond, et qu'ils ont envoyé des messagers pour s'en assurer. Comme je te l'ai dit, les prêtres de Heu-Heu sont des magiciens, Seigneur.»

«Ce sont alors de bien piètres magiciens, car ils n'ont rien remarqué,» notai-je flegmatiquement.

Mais, en mon coeur, je me félicitai chaudement d'avoir persisté dans l'idée de ligoter la femme morte au poteau en lieu et place de Sabeela. Pendant que nous la traînions depuis le hangar, puis encore pendant que nous l'extirpions du trou sur le rocher, Hans avait prétendu que c'était une précaution inutile, puisque Dramana avait juré qu'aucun homme n'allait jeter les yeux sur l'Epouse Sacrée entre le moment de son arrivée et celui du lever du soleil, et que tout ce que nous avions à faire était de libérer Sabeela.

Par bonheur, la providence m'avait dissuadé de céder à la facilité. L'aurais-je fait, tout aurait été découvert, et, humainement parlant, nous serions morts. Et ce serait probablement arrivé si je n'étais pas revenu sur mes pas pour ramasser les morceaux de cordes qui retenaient les poignets de Sabeela et qui étaient restés sur le roc, car en ce cas les messagers auraient pu les voir et flairer l'entourloupe. Pour l'instant, nous étions en sûreté.

«A présent, Hans,» lui confiai-je, «le moment est venu pour toi de nager jusqu'au canoë, et tu dois te hâter, car la brume semble se dissiper sous la lune et, autrement, tu pourrais être aperçu.»

«Non, Baas, personne ne m'apercevra, car je mettrai ce fagot provenant de l'*Arbre des Visions* au-dessus de ma tête, et il me fera ressembler à des herbes flottantes, Baas. A moins que le Baas ne veuille y aller lui-même ? Il nage mieux que moi et craint moins le froid; sans

compter qu'il est plus intelligent et que les stupides Walloos se trouvant dans la barque l'écouteront davantage que moi, tout comme, s'il est obligé de faire feu, il est meilleur tireur. J'estime aussi que je suis capable de veiller sur Dame Sabeela et sur l'autre dame, et que je sais allumer une mèche aussi bien que lui.»

«Non,» répliquai-je, «il est trop tard pour bouleverser nos plans, quoique j'aimerais rejoindre ce bateau à ta place, car je m'y sentirais bien plus à l'aise.»

«Très bien, Baas. Le Baas sait ce qu'il y a de mieux à faire,» rétorqua-t-il, résigné. Ensuite, tout à fait dédaigneux des conventions, Hans se déshabilla, fourrant ses vêtements crasseux dans la carpette qui contenait déjà le fagot de branchettes issues de l'*Arbre des Visions*, étant donné que, comme il le déclara, il serait agréable de remettre des affaires sèches quand il aurait atteint le bateau... ou l'autre monde - il ignorait quelle serait sa destination finale.

Une fois ces préparatifs effectués - après avoir assujetti le fagot sur sa tête grâce aux liens qu'il avait enlevés des mains de Sabeela et que je lui avais attachés sous les aisselles - il partit en grelottant : une chose hideuse, jaune et constellée de rides. Auparavant, il me baisa toutefois la main et me demanda si j'avais un quelconque message pour mon Révérend Père, dans le *Pays des Feux*, où il ferait, nota-t-il, bien plus chaud que là où il se trouvait. Il déclara, par-dessus le marché, être certain que Dame Sabeela ne valait pas toute la peine qu'ils se donnaient pour elle, et ce d'autant plus qu'elle allait se marier avec un tiers. Enfin, il certifia que, si nous parvenions à quitter cette contrée, il avait l'intention de s'enivrer pendant deux bons jours à la première ville que nous atteindrions et où il serait possible de se procurer du gin - promesse, je m'en rappelle, qu'il tint le plus scrupuleusement du monde. Il descendit alors à pas feutrés la pente du rocher et, maintenant son revolver et une petite cartouchière en peau au-dessus de sa tête, il glissa dans l'eau, aussi silencieux qu'une loutre.

Pour l'heure, comme je l'ai mentionné, la brume se dissipait rapidement, peut-être sous la poussée d'un courant d'air venu de l'Est, comme cela arrive souvent, ai-je remarqué, dans cette partie de l'Afrique entre minuit et le lever du soleil, mêmes lors des nuits calmes. Cependant, elle restait encore suspendue au-dessus de la surface de l'eau, aussi ne pouvais-je distinguer que les contours imprécis du canoë, à moins d'une centaine de mètres.

Le coeur battant, je constatai alors qu'il se passait quelque chose là-bas, car le canoë semblait faire demi-tour, et je crus y entendre des voix étonnées, en même temps que j'y apercevais des gens se redressant. Puis j'entendis un éclaboussement et tout redevint tranquille de nouveau. A l'évidence, Hans avait pu atteindre le canoë sain et sauf, bien que je n'aurais pu jurer s'il était monté à bord. Je ne pouvais que me le demander

en conservant l'espoir.

Comme nous n'avions rien à gagner en demeurant dans cette fort dangereuse position, nous retournâmes au hangar de l'écluse où des affaires urgentes nous appelaient, transportant comme à l'aller tout notre équipement, mais sans - Dieu merci ! - le fardeau du cadavre. Sabeela paraissait encore à moitié hébétée, aussi n'essayai-je pas de l'interroger sur le moment; Dramana s'empara de son bras gauche et moi du droit, puis, la soutenant ainsi, nous courûmes vers le bâtiment et y entrâmes en lieu sûr. Après avoir laissé les deux femmes, je sortis jusqu'à la petite jetée et m'accroupis en haut des marches utilisées par les pêcheurs, guettant et attendant la venue de Hans et du canoë, car, comme vous vous en souvenez, notre accord stipulait que je ne devais pas allumer les mèches avant qu'il ne soit revenu.

Aucun canoë n'apparut. Tout au long des heures interminables qui précédèrent l'aube (elles semblaient une éternité !), j'attendis et surveillai, retournant de temps en temps au hangar pour m'assurer de la sécurité de Dramana et de Sabeela. Lors de l'une de ces visites, j'appris qu'à la fois leur père, le Walloo, et Issicore se trouvaient dans le canoë, ce qui rendait d'autant plus inexplicable l'absence de Hans - du moins s'il avait réussi à atteindre l'embarcation sain et sauf. Mais s'il avait échoué, ou s'il avait été tué, ou bien encore s'il avait eu tout autre accident en tentant de monter à bord, l'explication ne posait guère de difficultés, car l'équipage ignorait tant notre situation que notre besoin de secours. Dernière raison, ils avaient pu refuser de se lancer dans l'aventure pour des motifs d'ordre religieux.

Notre situation était angoissante. Avant longtemps, le jour apparaîtrait et, sans aucun doute, nous serions découverts et tués, peut-être sous la torture. D'un autre côté, si je mettais le feu à la poudre, le bruit de l'explosion serait certainement entendu et nous serions également découverts. Encore n'était-ce pas là un argument convaincant puisque alors, si les événements prenaient un tour favorable, l'eau se ruerait à l'intérieur et offrirait aux prêtres d'autres sujets de préoccupation que notre traque et notre capture.

Je regardai autour de moi. Le canoë était toujours invisible dans la brume. Il pouvait aussi bien être là qu'avoir disparu, pourtant, s'il était parti et que Hans était toujours vivant, j'étais certain que, comme convenu, il aurait tiré pour m'avertir un coup de feu avec son pistolet - qu'il avait transporté au-dessus de sa tête, dans la main droite, pour tenir les cartouches au sec. En fait, il me semblait probable que, plutôt que de m'abandonner, il aurait préféré revenir sur l'île à la nage, pour que nous puissions à nouveau envisager la situation ensemble. Plus je méditais sur la question, en envisageant toutes les possibilités, plus je sombrais dans la confusion et le désespoir. De toute évidence, quelque chose s'était passé,

mais quoi ?

L'eau continuait à monter; à présent, toutes les marches étaient recouvertes et, toujours accroupi sur la jetée, je commençais à avoir les pieds dans l'eau. Cette crue était si puissante qu'elle semblait devoir déborder la digue, auquel cas l'abri de l'écluse serait indéniablement inondé et donc rendu inhabitable.

Comme je pense vous l'avoir dit, à quelques mètres à ma droite, surplombant le sommet de la digue d'une hauteur de plus de deux mètres, se dressait un gros rocher, qui présentait l'apparence d'un bloc autrefois expulsé du cratère du volcan; ce roc serait aisé à escalader et assez large pour nous trois. En outre, aucune crue ne pouvait atteindre son faîte, car en ce cas elle aurait dû recouvrir la terre insulaire sur une profondeur de plusieurs mètres. Tout bien considéré, j'en vins promptement à une conclusion, si vite et si résolument que j'eus l'impression d'avoir été inspiré par quelque influence extérieure.

Je n'aurais qu'à faire sortir les femmes et les faire s'étendre sur le sommet de ce bloc, en tablant sur le manteau sombre de Dramana pour les dissimuler à tout regard, même sous la clarté de la lune. Puis je retournerais au hangar pour enflammer les mèches et, une fois ma tâche accomplie, je les rejoindrais sur le rocher où nous pourrions voir tout ce qui surviendrait et guetter le canoë, quoique au sujet de ce dernier le désespoir commençât à s'emparer de moi.

Faisait fi des doutes et des hésitations, je me mis à l'ouvrage pour réaliser ce plan, avec une énergie froide mais féroce. J'allai chercher les deux soeurs (qui, imaginant l'instant du soulagement final tout proche, s'exécutèrent avec diligence), les fit escalader le rocher et leur demandai de s'étendre, face contre la pierre, avant de jeter sur elles et sur nos biens le grand manteau foncé de Dramana. Puis je revins au hangar, enflammai une allumette et la promenai sous chaque extrémité des mèches, qui commencèrent à se consumer bien proprement. Me ruant hors du bâtiment, je refermai la lourde porte et revint en courant au rocher que je grimpai.

Cinq minutes s'écoulèrent et, au moment où je me prenais à penser que les mèches lentes s'étaient éteintes, j'entendis un bruit sourd. Il n'avait rien de retentissant; je doutai même qu'à une cinquantaine de mètres quelqu'un l'aurait entendu, à moins qu'il ne fût sur le qui-vive. Ce hangar était aussi solidement construit que couvert, aussi étouffait-il les sons. Sans compter que ce bruit n'avait rien de commun avec le claquement d'un fusil, mais évoquait plutôt une masse pesante chutant sur le sol.

Pendant un moment, rien ne s'ensuivit de notable. Toutefois, je remarquai, en jetant un coup d'oeil du haut de mon rocher, que l'eau contenue dans l'écluse – qui jusqu'ici était restée paisible puisque la porte de pierre la retenait – coulait à flots redoublés comme dans le bief d'un moulin et, avec un frisson de triomphe, je pris conscience de mon succès.

La porte d'écluse était baissée et la crue se précipitait par dessus !

En regardant attentivement, une minute ou deux plus tard, j'observai un éboulement prenant naissance au couronnement du chenal, puisqu'il était plein à ras-bord, puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que tout l'ouvrage parût se désagréger. A sa place, se creusait désormais un fossé, énorme et s'élargissant sans cesse, en pleine digue, où les eaux du lac se déversaient toujours plus violemment. L'instant suivant, le hangar s'effondra comme un château de cartes, ses fondations sapées, et je réalisai qu'au-dessus de son emplacement et au-delà, un véritable fleuve (à la surface duquel flottaient des morceaux de son toit) inondait avec rapidité les terres basses, par delà, qui étaient auparavant sous la protection du mur.

Je scrutai l'Est; il s'éclairait, car la noirceur du ciel, à l'endroit où il paraissait rejoindre le grand lac, virait au gris. L'aube était imminente.

Dans un rugissement soutenu, à travers la brèche de la digue qui s'agrandissait d'instant en instant, les eaux se ruèrent, impitoyablement, intarissablement; leur aspect se révélait terrifiant. Notre rocher s'était alors transformé en une petite île cernée par la mer et, à l'Est, apparaissait le premier rayon d'un soleil qui n'était pas encore levé, fouaillant le ciel – délavé par la pluie – comme une lance géante. C'était un prodigieux spectacle et, en songeant qu'il s'agissait selon toute probabilité du dernier auquel j'assistais sur cette terre, je l'observais avec un intérêt accru.

Pendant ce temps, les femmes à mes côtés sanglotaient de terreur, persuadées qu'elles allaient être noyées. Comme mon avis rejoignait le leur – car je sentais notre rocher trembler sous nos corps comme s'il était sur le point de se retourner ou bien, délogé de sa base, de sombrer dans quelque gouffre sans fond – et que je ne pouvais rien faire pour les aider, je fis semblant de ne pas me rendre compte de leur frayeur et me contentai de fixer l'Est.

Ce fut le moment où, émergeant de la brume, à quelques mètres de nous, je vis le canoë. Je fus incapable de percevoir le bruit des pagaies, en raison du grondement des flots. A bord, placé à l'arrière, son pistolet braqué sur la tête de l'homme de barre, se tenait Hans.

Je me redressai et il m'aperçut. Puis je lui indiquai par signes la manière dont il devait s'approcher, en maintenant le canoë tout droit au-dessus du faîte du mur écroulé, là où les eaux étaient peu profondes. Ce fut une besogne des plus dangereuses, car je crus qu'à chaque instant il allait chavirer, ou être englouti par le torrent tout proche qui s'était substitué à l'ancien canal; mais ces Walloos se montraient fort habiles avec leurs pagaies, sans oublier Hans qui leur prodiguait force encouragements par le truchement de son revolver.

A présent, la proue du canoë frottait contre le rocher, et Hans, qui

avait joué des pieds et des mains pour gagner l'avant, me lança une corde. Je la tins d'une main et de l'autre je fis descendre les femmes recroquevillées. Il les saisit et les flanqua dans l'embarcation comme s'il s'était agi de sacs de blé. Je jetai ensuite notre équipement, puis sautai avec précipitation, car je sentais notre pierre bouger. Je tombai à moitié dans l'eau, mais Hans et quelqu'un d'autre m'agrippèrent, et je fus embarqué par dessus le plat-bord. L'instant d'après, le rocher avait disparu dans le flot jaunâtre !

Le canoë oscilla et commença à pivoter; par chance, il était grand et robuste, avec au moins une vingtaine de rameurs, ayant été creusé dans un arbre unique et énorme. Hans indiqua la direction à suivre en hurlant et les rameurs pagayèrent comme jamais ils ne l'avaient fait auparavant. Pendant une bonne minute, notre destin ne tint qu'à un fil, car le torrent nous aspirait et nous ne semblions pas reprendre un centimètre. Finalement, nous pûmes avancer un peu vers le Rocher du Sacrifice, et en moins de soixante secondes nous étions en sécurité et hors d'atteinte de la crue qui



submergeait les terres.



«Pourquoi n'es-tu pas arrivé plus tôt, Hans ?» demandai-je.

«Oh Baas, parce que ces insensés ne voulaient pas bouger avant d'avoir vu la première lueur, et quand le Walloo et Issicore l'exigèrent, ils leur répondirent qu'ils les tueraient. Ils affirmaient que c'était contraire à leurs lois.»

«Qu'ils soient tous maudits jusqu'à la dixième génération !» m'écriai-je, puis je choisis de me taire, car quelle était l'utilité d'ergoter face à cette clique pourrie par la superstition ?

La superstition règne encore sur la plus grande partie du monde, même si elle se nomme bien souvent Religion. De fait, ces Walloos se croyaient profondément religieux.

Ainsi se termina la nuit terrible.

XIV. LA FIN DE HEU-HEU

Faisant face au *Rocher des Offrandes*, le canoë s'immobilisa à sa lisière. Comme je m'inquiétai de la raison de cette attitude, le vieux Walloo – qui était drapé dans une tenue aussi surprenante qu'impériale avec une coiffure qui, s'étant penchée sur le côté d'un air canaille au cours de notre lutte avec les éléments, le faisait quelque peu ressembler à un ivrogne – répondit faiblement :

«A cause de notre loi, Seigneur. Elle nous enjoint d'attendre que le soleil se lève et que la gloire de Heu-Heu survienne pour prendre possession de l'Epouse Sacrée.»

«Eh bien,» rétorquai-je, «étant donné que l'Epouse Sacrée est assise dans ce bateau, la tête sur mon genou,» (c'était la pure vérité, car Sabeela avait insisté pour rester auprès de moi, qui étais la seule personne sur laquelle elle pouvait compter et, à ce propos, Dramana partageait son avis, car sa tête à *elle* était posée sur mon autre genou,) «je recommanderais vivement à la gloire de Heu-Heu, quelle qu'elle puisse être, de ne pas venir ici pour la chercher. A moins, effectivement, qu'elle ne désire récolter un nouvel orifice assez large pour que j'y puisse passer le poing,» ajoutai-je avec grandiloquence, en tapotant mon Express à double canon qui siégeait à mes côtés, bien à l'abri dans son étui imperméable.

«Pourtant, nous devons attendre, Seigneur,» répéta humblement le Walloo, «car je constate qu'il y a toujours une Epouse Sacrée attachée au poteau et, jusqu'à ce qu'elle soit libérée de ses liens, notre loi nous interdit de nous éloigner.»

«Certes,» déclamai-je, «la plus sacrée des épouses, puisqu'elle est raide morte et que tous les défunts sont sacrés. Fort bien, comme je désire voir ce qui va arriver, et que j'estime qu'ils ne nous atteindront pas ici, attends donc si tu le souhaites.»

Aussi relevâmes-nous les rames (ou plus précisément les pagaies) et attendîmes, jusqu'à l'apparition du limbe du soleil rouge, qui dévoila la plus curieuse des scènes. Les eaux du lac, gonflées par des semaines de pluies continuelles et par la récente tempête, pénétrant d'une ruée puissante, qui me rappelait quelque peu l'avancée bien ordonnée d'une armée innombrable, à travers la grande trouée creusée dans la digue, qui s'élargissait de minute en minute sous sa morsure vorace – existe-t-il au monde quelque chose de plus puissant que l'eau, je me le demande –

avaient désormais submergé les terres cultivées sur une profondeur d'au moins un ou deux mètres.

Jusqu'alors, cependant, elles n'avaient pas encore atteint les maisons bâties au flanc de la montagne, dans l'une desquelles nous avions habité. Pas plus qu'elles n'avaient encore englouti le grand *Rocher des Offrandes* qui, souvenez-vous en, se dressait à hauteur d'homme au-dessus du niveau de la plaine et consistait en fait en une grande plaque de lave solidifiée qui avait jadis glissé depuis le cratère jusqu'au lac, dans une coulée assez exiguë, à la manière d'un glacier. En vérité, l'inclinaison du rocher en direction de l'entrée de la caverne semblait contredire cette théorie, mais j'attribue cette particularité à quelque affaissement ultérieur de sa base, comme cela arrive souvent dans les régions volcaniques, où des forces cachées travaillent sous la surface de la terre.

Je reprends donc. Le rocher n'était pas encore immergé, et là, à l'heure convenue (comme cela arrivait chaque année, peut-être depuis des siècles), Heu-Heu surgit de la caverne, «pour réclamer son Epouse Sacrée».

«Comment a-t-il pu faire ça ?» coupa Good, une note de triomphe dans la voix, pensant, je suppose, avoir pris Allan en flagrant délit de contradiction. «Vous avez affirmé que Heu-Heu était une statue, aussi comment aurait-il pu sortir de la caverne ?»

«Ne vous est-il pas venu à l'idée, Good,» demanda Allan, «qu'une statue peut être transportée ? Pourtant, ce ne fut pas le cas ici, car Heu-Heu marcha lui-même hors de la grotte, talonné par un certain nombre de femmes, ainsi que par quelques représentants de la Race Velue et, en l'observant alors qu'il cheminait d'un pas altier, je compris deux choses. La première concernait ce que m'avait juré Sabeela, à savoir que bien des personnes avaient vu de leurs yeux Heu-Heu – à l'instar d'Issicore qui me l'avait aussi affirmé – «marcher avec raideur». La seconde tenait au mobile de la loi qui obligeait le canoë ayant amené l'Epouse Sacrée à attendre son enlèvement à l'aube : ceci afin que l'équipage aperçût Heu-Heu et qu'il retournât au pays pour témoigner de son existence concrète, même s'il était interdit de fournir des détails quant à son apparence, puisqu'en parler, croyaient-ils, déchaîneraient sur eux une malédiction.

«Mais Heu-Heu n'existait pas,» s'entêta Good.

«Good,» assura Allan, «vous êtes vraiment ce que me gratifia Hans : très intelligent. Avec une perspicacité peu commune, vous êtes allé tout droit à la vérité. Heu-Heu n'existait pas. Mais Good, si vous vivez assez longtemps,» poursuivit-il sur un ton gentiment sarcastique, preuve évidente de son exaspération, «oui, si vous vivez assez longtemps, vous apprendrez que le monde regorge de déceptions, et que l'*Arbre des Visions* ne pousse – ou plutôt ne poussait – pas que dans le Jardin de Heu-Heu. Ainsi que vous le dites, Heu-Heu n'existait pas, mais il en existait une

excellente copie, exécutée avec une habilité digne d'un maître de la pantomime, si excellente, en fait, qu'à une cinquantaine de mètres il était impossible de déceler une différence entre elle et l'original représenté dans la caverne.

Là, dans toute son horreur velue et grimaçante, «marchant avec raideur», déambulait donc Heu-Heu, haut de près de trois mètres cinquante. Ou, en réalité, déambulait Dacha, perché sur des échasses, artistement revêtu de peaux teintées, et d'un masque d'osier et de toile magnifiquement peint à l'image des traits de son aimable dieu.

Les membres de notre équipage, fort pieux, l'aperçurent et inclinèrent la tête en hommage à la divinité. Même Issicore salua, geste qui lui attira, remarquai-je, de la part de Dramana et – oui ! – de l'aimante Sabeela elle-même, des regards d'indignation, non exempts de mépris. C'était du moins certainement le cas pour Dramana qui avait vécu ceci dans les coulisses, mais la motivation de Sabeela pouvait trouver son origine ailleurs. Peut-être croyait-elle encore à l'existence d'un Heu-Heu, aussi aurait-elle aimé qu'Issicore observât avec moins de dévotion les rites religieux et qu'il fût moins enclin à l'abandonner aux attentions divines. De fait, vous pouvez tous remarquer que, aussi grande que soit leur disposition à la piété, il existe un sujet pour lequel la majorité des femmes redeviennent d'un navrant matérialisme.

Pendant ce temps-là, Heu-Heu s'avançait majestueusement – d'une démarche d'échassier, aurait-on pu littéralement dire – avec à sa suite son escorte féminine vêtue de robes blanches, entonnant selon toute apparence un chant nuptial, tandis qu'en queue de peloton, derrière ces faces de Carême, venaient les serviteurs velus. A l'aide de mes jumelles, je pus voir que les femmes, quant à elles, ne se réjouissaient guère de ce divertissement, si tant est que ce fût le cas pour Dacha derrière son grimage. Elles fixaient l'eau qui s'élevait, et l'une d'elles esquissa un mouvement de fuite, vite réprimé par ses consoeurs, car, selon toute probabilité, en cette circonstance solennelle, toute débandade aurait été considérée comme une offense suprême. Aussi la procession parvint-elle jusqu'au poteau où nous avions ligoté le cadavre, sur quoi, en conformité aux coutumes, les demoiselles d'honneur grimpèrent pour libérer la mariée, tandis que les Etres Velus s'alignaient en rang derrière elles.

L'instant suivant, je vis la première de ces «demoiselles» s'immobiliser subitement et écarquiller les yeux; puis elle poussa un cri si formidable qu'il résonna sur tout le lac, tel le hurlement d'une sirène. Les autres ouvrirent aussi de grands yeux et joignirent leurs clameurs à la sienne. Heu-Heu en personne s'approcha et jeta visiblement un coup d'oeil, lequel dut être fort instructif puisque quelqu'un avait retiré le voile dont j'avais enveloppé la tête de la défunte. Son inspection fut des plus brèves, car il se mit aussitôt à courir à toutes jambes ou, pour être plus

précis, à toutes échasses, en direction de la caverne, aussi vite qu'il le put.

Je ne pus en supporter davantage. A mes côtés reposait mon fusil Express à double canon, chargé de balles à expansion. Je le retirai de son étui, le pointai et ajustai Heu-Heu exactement au-dessus de l'endroit où je pensais devoir se trouver la tête de l'homme à l'intérieur, car je ne désirais pas tuer cette brute, mais juste l'effrayer. A ce moment, la luminosité était excellente, et mon tir fut si précis qu'un instant plus tard la balle à expansion touchait le point visé et pulvérisait tout le haut de cette structure d'osier et de peau de babouin, ou quoi que ce fût. Jamais auparavant un dignitaire religieux ne s'était vu aussi promptement dépouillé de ses atours sacerdotaux.

Ce fut un effondrement total, à commencer par celui de Dacha du haut de ses échasses, lequel s'offrit un «gadin» royal qui dut lui aplatir son nez crochu contre la roche volcanique. Il resta étendu quelques temps, puis, abandonnant ses échasses, il se leva et s'enfuit à la suite des femmes hurlantes et de ses serviteurs simiesques pour trouver refuge dans la caverne.

«A présent,» commentai-je, tel un oracle, au vieux Walloo et à ses sujets qui étaient terrifiés par la détonation, «à présent, mes amis, vous voyez de quoi est fait votre dieu.»

Le Walloo ne chercha pas à répondre, car il était trop abasourdi pour s'y risquer (la désillusion est souvent douloureuse, savez-vous ?) mais un membre de sa suite, qui faisait en quelque sorte office de chronométreur officiel, annonça que, le soleil étant levé et le Mariage Sacré accompli, quoique de bizarre façon, la loi les autorisait à rentrer chez eux.

«Certainement pas,» rétorquai-je. «J'ai attendu ici pendant un long moment pour votre bon plaisir, aussi allez-vous patienter un peu pour moi, car je veux voir ce qui va survenir.»

Toutefois, le chronométreur, un homme épris de routine, sinon de curiosité, replongea sa pagaie dans l'eau afin de donner le signal aux autres rameurs de l'imiter, aussi Hans lui donna un bon coup sur les doigts avec la crosse de son revolver, puis lui en pointa le canon sur la tête.

Cet argument le convainquit des bienfaits de l'obéissance et il releva sa pagaie, à l'image de ses compagnons, adressant à Hans ses plus plates excuses.

Si bien que nous restâmes à notre place, et attendîmes.

Le spectacle s'avérait d'un grand intérêt puisque, alors, l'eau commençait à submerger le rocher. Elle atteignit les «feux éternels», avec pour conséquence qu'ils cessèrent d'être éternels, car ils se dissipèrent en un nuage de fumée et de vapeur. Trois minutes plus tard, elle formait une cataracte qui se déversait sur la pente menant à l'entrée de la caverne. Avant que j'aie compté jusqu'à cent, des gens commencèrent à jaillir de cette grotte avec une hâte inégalée, à l'instar des guêpes quand vous agitez

leur nid à l'aide d'un bâton. Parmi eux, je reconnus Dacha qui, en ne se préoccupant que de son propre sort, eut une fort bonne inspiration.

Lui, et le premier de ceux qui lui emboîtaient le pas, pataugeant dans l'eau, se tirèrent d'affaire et entreprirent d'escalader le flanc de la montagne. Mais les autres n'eurent pas cette chance, car à présent le flot atteignait près de deux mètres de profondeur et ils s'avéraient incapables d'y résister. Pendant un moment, nous les aperçûmes luttant au milieu de l'écume et des bulles. Puis ils furent emportés à l'intérieur de la caverne et réunis dans le sein de Heu-Heu pour une ultime fois. Ensuite, comme si elles obéissaient à un signal, toutes les maisons, y compris celle où nous avions été logés, s'écroulèrent avec un bel ensemble. Elles s'effondrèrent et disparurent tout bonnement.

Tout semblait terminé, et je m'interrogeai sur l'utilité d'octroyer une balle à Dacha, qui se tenait à cet instant sur l'arête d'un rocher et se tordait les mains en assistant à la destruction de son temple, son dieu, sa ville, ses femmes et ses serviteurs. Décidant d'y surseoir, car quelque chose me conseillait d'abandonner cette canaille à sa destinée, je m'apprêtais à donner l'ordre du retour lorsque Hans me demanda d'observer le sommet de la montagne.

J'obtempérai, et vis qu'en jaillissait un grand nuage de vapeur, comme celle que produit une locomotive quand elle reste immobile en dépit de la chaleur intense contenue dans sa chaudière, mais amplifiée des millions de fois. En outre, tout comme la machine émet un cri strident en pareille circonstance, la montagne hurlait, ou plutôt rugissait, engendrant un volume sonore effroyable à entendre.

«Que se passe-t-il, Hans ?»

«Sais pas, Baas. Pense que le feu et l'eau ont une petite discussion au coeur de la montagne, Baas, et qu'ils se déclarent leur haine mutuelle, comme un homme et une femme mal mariés se disputent dans leur hutte, Baas, sans pouvoir en sortir. La femme crache et siffle, l'homme tempête et frappe...» il arrêta là ses divagations, fixant le faîte de la montagne avec de grand yeux, puis répéta à voix basse, «Oui, l'homme tempête et frappe ! Regarde-le, Baas !»

A cet instant, dans un bruit déconcertant qui rappelait celui d'un coup de tonnerre, le volcan sembla se fendre en deux et sa crête être projetée dans l'espace.

«Baas,» lança Hans, «je suis appelé le *Seigneur-du-feu*, n'est-ce pas ? Pourtant je ne suis pas le seigneur de ce feu-là, et j'estime que plus nous nous en éloignerons, plus nous serons en sécurité. *Allemagter !* Regarde par là !» et il désigna une énorme masse de lave enflammée qui parut descendre des nuages et plonger dans le lac à plus de deux cents mètres de distance, produisant un geyser de vapeur et d'écume, à l'image d'une torpille lorsqu'elle explose.

«Pagayez pour sauver vos vies !» hurlai-je aux Walloos, qui s'empressèrent de mettre en route le canoë.

Tandis que l'embarcation faisait demi-tour – cela parut prendre une éternité – je vis un spectacle étrange et pour le moins tragique. Dacha avait quitté sa corniche rocheuse et dévalait la pente en direction du lac, poursuivi par une coulée de lave en fusion, sautillant tout en courant, comme sous le coup de la douleur, sans doute parce que le magma l'avait brûlé. Il plongea dans l'eau et, juste à ce moment, une grande vague se forma, venue des profondeurs à la suite de quelque explosion souterraine. Elle se précipita vers nous, entraînant Dacha sur sa crête.

«Je pense que ce prêtre désire que nous lui prêtions une pagaie, Baas,» suggéra Hans. «Il est lassé du bonheur d'habiter cette île, et souhaite vivre sur le continent.»

«Pas possible ?» rétorquai-je. «Eh bien, il n'y a plus de place dans ce canoë,» et je dégainai mon pistolet.

La vague porta Dacha tout près de nous. Il se redressa dans l'eau, ou plus probablement fut propulsé par une poussée provenant du fond, si bien qu'il parut se tenir sur le sommet de la vague. Il nous aperçut, nous lança des imprécations et brandit les poings, apparemment à l'intention de Sabeela et d'Issicore. C'était une abominable vision.

Hans, toutefois, ne sembla guère impressionné; en guise de réponse, il me désigna d'abord, puis Sabeela, et enfin lui-même, après quoi, n'écoutant que son irrépressible vulgarité, il posa un pouce sur son appendice nasal et adressa ce que les écoliers nomment un «pied-de-nez» au grand prêtre qui se débattait.

La vague se creusa et Dacha disparut, «en quête de Heu-Heu», comme le remarqua Hans. Ce fut la fin de cet homme cruel et néanmoins habile.

«Je suis content,» ajouta Hans après réflexion, «que le *Predikant* Dacha ait su qui l'avait expédié rejoindre Heu-Heu, avant qu'il n'y aille pour de bon, ce qu'il a paru bien comprendre, car autrement il n'aurait pas été si en colère. Le Baas a-t-il réalisé quels génies nous sommes, nous dont tous les plans ont abouti d'aussi parfaite façon ? Pendant un instant, j'ai cru que les choses tournaient à l'aigre. Ce fut après être péniblement monté à bord de ce canoë et que ces fous aient refusé de bouger pour aller vous chercher, les femmes et toi, parce qu'ils prétendaient que leur loi le leur interdisait. Pendant que je remettais mes vêtements (qui étaient bien secs car j'y avais fait très attention, Baas), comme je leur avais demandé de venir vous prendre, alors que j'étais encore nu, et qu'ils m'avaient répondu qu'ils refusaient, je fus tenté de les en convaincre en abattant l'un d'eux. Seulement, j'ai estimé que je ferais mieux de patienter un moment, Baas, et de voir ce qui allait arriver, car si j'en descendais un, les autres pouvaient devenir encore plus stupides et bornés, voire même vouloir

rentrer chez eux après m'avoir supprimé. Aussi ai-je attendu, ce qui – le Baas l'admettra – était la meilleure chose à faire, et tout se termina le mieux du monde, sans aucun doute parce que cela avait été arrangé par ton Révérend Père qui nous observait depuis le ciel.»

«Certes, Hans, mais si tu avais pris une autre décision, sur qui aurais-tu tiré ?» m'inquiétai-je. «Le Walloo ?»

«Oh non, Baas, il est vieux et bête comme un hibou mort. J'aurais tiré sur Issicore, parce qu'il me fatigue franchement beaucoup et que j'aurais aimé éviter à Dame Sabeela de longues années d'une mortelle lassitude. Où peut donc se nicher le bien chez un homme, Baas, qui, alors qu'il sait que sa fiancée va être livrée à un démon, s'assoit dans un bateau et se lamente, en affirmant que les lois anciennes ne peuvent être violées sous peine qu'une malédiction ne s'abatte ? C'est ce qu'il a fait, Baas, quand je lui ai demandé d'ordonner à ses hommes de ramer jusqu'à l'embarcadère.»

«Je ne sais pas, Hans. C'est une affaire qui leur est personnelle et qu'ils doivent arranger entre eux, ne crois-tu pas ?»

«Oui, Baas, et quand la dame reprendra ses esprits, et cette heure finira par arriver, comme elle vient toujours quand il y a un prix à payer, Baas, je serai désolé pour Issicore, car je ne crois pas qu'il paraîtra aussi joli garçon quand elle en aura fini avec lui. Non, je pense que, lorsqu'il lui parlera de l'embrasser, elle lui retournera deux claques bien senties. Regarde, elle lui a déjà tourné le dos. Mais, Baas, cela n'a guère d'importance pour moi, ni pour toi, qui as Dame Dramana pour t'occuper. Elle ne te tourne pas le dos, Baas, elle te dévore des yeux, et se dit en son coeur qu'elle a enfin trouvé un Heu-Heu valant quelque chose, même s'il est petit, desséché et laid, avec des cheveux qui se tiennent tout droit. C'est ce qu'il y a à l'intérieur d'un homme qui compte, Baas, non ce à quoi il ressemble à l'extérieur, comme me le disaient souvent les femmes quand j'étais jeune, Baas.»

A cet instant, avec une exclamation que je n'ai nul besoin de rapporter, car aucun d'entre nous n'aime vraiment entendre la critique de son apparence faite par un ami qui prend plaisir à vous débiner – même s'il est sincère – je levai la crosse de mon fusil, me proposant d'écraser les orteils de Hans avec. Toutefois, mon attention fut vite détournée de ses insanités (qui étaient la manière de Hans d'exprimer sa joie après notre fuite) par un autre bloc embrasé qui chuta à proximité de notre canoë, et immédiatement après par le terrifiant spectacle de la désagrégation finale du volcan.

J'ignore ce qui se passa exactement, mais des nappes de flammes vacillantes et des nuages de vapeur jaillirent jusqu'aux cieux. Ils furent accompagnés de grondements faisant trembler la terre, et d'épouvantables explosions qui retentissaient comme le plus bruyant des tonnerres, chacun d'eux suivis de l'éjection d'une pluie de pierres enflammées, et de la ruée

de torrents de lave en fusion qui se déversaient dans le lac, provoquant force sifflements et bouillonnements. Puis vinrent d'énormes vagues qui firent dangereusement tanguer notre canoë, d'épais nuages de cendres et une sorte d'averse chaude, qui assombrit tellement l'air que nous fûmes incapables de voir à plus d'un mètre pendant quelques temps. En somme, c'était une démonstration absolument terrifiante des forces de la nature, qui, par quelque association d'idées, me fit penser au Jugement Dernier.

«Heu-Heu se venge de nous !» gémit le vieux Walloo, «car nous lui avons volé son Epouse Sacrée.»

Cette péroraison connût brusquement son terme, et ce pour une bonne raison, puisqu'une grosse pierre incandescente lui tomba en plein sur la tête et, ainsi que Hans - qui était à côté de lui - l'expliqua à travers le brouillard, «l'écrasa comme un cafard».

Quand, suite à la clameur de ses sujets, Sabeela prit conscience du décès de son père, car il ne parlait ni ne bougeait plus, elle sembla se réveiller pour de bon, tout comme si elle sentait le manteau de l'autorité draper désormais ses épaules.

«Faites passer par dessus bord ce charbon ardent,» commanda-t-elle, «autrement il risque de brûler le fond et de nous faire couler.»

A l'aide d'une pagaie, Issicore obéit et, le corps du Walloo ayant été recouvert d'un manteau, nous ramâmes désespérément. Par chance, au même moment, un fort vent commença à souffler, depuis le rivage en direction de l'île, qui éloigna, ou chassa, l'averse chaude et la poussière, ce qui nous rendit notre visibilité. A présent, le seul danger résidait dans les pierres - telle celle ayant tué le Walloo - qui dégringolaient tout autour de nous, soulevant des gerbes d'écume. Tout se passait comme si nous étions sous le feu d'une artillerie lourde mais, heureusement, aucun autre rocher ne frappa le canoë, et plus nous nous éloignions de l'île, plus le risque s'amenuisait. Toutefois, comme nous le découvrîmes plus tard, certains blocs avaient atteint le continent.

Il restait encore un nouveau péril à affronter, car soudain nous croisâmes toute une flotte de canoës primitifs, ou plutôt de fagots de roseaux et de broussailles, voire quelquefois de rondins épointés par le feu aux deux extrémités, et sur chacune de ces embarcations un sauvage velu était monté à califourchon, le dirigeant avec une pagaie à double palette.

Je suppose que ces gens avaient dû constituer un contingent des aborigènes sylvestres, qui étaient partis - afin d'obéir à la convocation de Heu-Heu - pour l'île où, je l'ai déjà mentionné, un grand nombre était déjà rassemblé pour préparer l'assaut de la ville de Walloo. Toujours est-il que, aussi bas qu'ils fussent sur l'échelle de l'humanité, ils étaient assez malins pour faire le rapprochement entre notre présence et l'effroyable catastrophe naturelle qui était survenue puisque, tout en poussant des cris aigus et en jacassant, comme le font tant de grands singes, ils désignèrent

d'abord cette vision d'enfer (le volcan en flamme, qui se dissolvait peu à peu), puis nos personnes.

Alors, aux cris de leurs horribles *Heu-Heu ! Heu-Heu !* ils se mirent en devoir de nous attaquer.

Il n'y avait plus qu'une seule chose à faire : ouvrir le feu sur eux - ce que Hans et moi fîmes avec efficacité - tout en tentant de nous enfuir grâce à notre vitesse supérieure. Je suis tenu de dire que ces hideuses et misérables créatures firent preuve du plus grand courage, car, nullement ébranlées par le spectacle de la mort de leurs compagnons que nos balles fauchaient, elles essayaient de nous rejoindre dans le but, manifestement de renverser le canoë et de tous nous noyer.

Hans et moi tirâmes avec toute la rapidité dont nous étions capables mais un sur dix seulement tombait sous nos balles, aussi célérité et habileté manoeuvrière restaient nos deux meilleures chances. Sabeela se tenait debout dans le bateau et indiquait la direction aux pagayeurs en criant, tandis que Hans et moi faisions feu, d'abord avec nos fusils, puis en employant nos revolvers.

Toutefois, l'un de ces énormes gaillards simiesques, dont la chevelure rejoignait sur le front ses sourcils menaçants, saisit le plat-bord et s'attacha à renverser le canoë. Nous ne pouvions l'abattre, les fusils et les revolvers étant vides; nos coups ne le dissuadaient en rien de lâcher sa prise. Le canoë tanguait de plus en plus, et commençait à prendre l'eau.

Au moment où j'entrevis notre fin imminente, car d'autres Hommes Velus s'étaient rapprochés de nous, Sabeela sauva la situation, d'une manière aussi audacieuse que désespérée. A ses côtés reposait l'imposante lance appartenant au prêtre que Hans avait supprimé dans le hangar de l'écluse, en le jetant dans la fosse remplie d'eau. Elle s'en empara et, avec une force surprenante, transperça la gigantesque créature bestiale qui avait agrippé le canoë et pesait de tout son poids pour faire passer le plat-bord sous l'eau. L'être lâcha prise et coula. Par d'habiles manoeuvres, nous évitâmes ses congénères et, en trois minutes, nous en étions débarrassés, car ils ne pouvaient guère soutenir notre cadence dans leurs embarcations grossières.

«Soirée vraiment chargée, Baas !» soliloqua Hans, en s'épongeant le front. «Peut-être que, si un crocodile ne nous dévore pas d'ici au rivage, ou si ces illuminés ne nous sacrifient pas au fantôme de Heu-Heu, ou si nous ne sommes pas tués par un éclair, le Baas me laissera boire un peu de cette bière locale, quand nous serons de retour en ville. Cotoyer tout ce feu m'a littéralement assoiffé.»

Enfin, nous arrivâmes - une éternité m'avait paru s'écouler depuis le moment où j'avais quitté ce quai, que nous trouvâmes bondé de toute la population de la cité, en proie à la terreur. Elle reçut le corps du Walloo

dans un silence respectueux, mais – à ce qu'il me parut – sans chagrin excessif. En fait, ces gens semblaient s'être affranchis des émotions humaines les plus intenses. Ces extrêmes, songeai-je, devaient avoir été gommées de leur caractère par le temps, mais aussi par l'action dégradante du fétichisme dans lequel ils baignaient. En bref, ils étaient devenus de simples automates humains, agréables à l'oeil, qui déambulaient l'oreille dressée, à l'écoute de la voix de leur dieu et discernant sa présence dans n'importe quel bruit. Pour être franc, quelque intérêt qu'ait pu offrir leur origine, en leur décadence ils ne m'inspiraient que le mépris.

La réapparition de Sabeela les surprit considérablement, mais ne leur parut pas sujet de liesse.

«Elle est l'épouse du dieu,» entendis-je dire l'un d'entre eux. «C'est parce qu'elle a quitté le dieu que tous ces malheurs sont arrivés.» Elle l'entendit également, et s'en prit à eux avec fougue, car elle avait désormais recouvré ses esprits, ou du moins le semblait-il, ce qu'on ne pouvait guère dire d'Issicore qui, au lieu d'exprimer une joie délirante, comme il l'aurait dû, demeurait déprimé et quasiment silencieux.

«Quels malheurs ?» demanda-t-elle. «Mon père est mort, c'est vrai, tué par une pierre brûlante qui est tombée sur lui, et je le pleure. Toutefois, c'était un homme très âgé, dont la vie arrivait à son terme. Quant au reste, est-ce un malheur que, grâce au courage et à la puissance de ces étrangers, moi, sa fille et son héritière, j'aie été libérée des griffes de Dacha ? Je vous affirme que Dacha était le dieu; Heu-Heu, que vous vénérez, n'était qu'une idole peinte. Si vous ne le croyez pas, interrogez le Seigneur Blanc, interrogez ma soeur Dramana que vous semblez avoir oubliée et qui lui avait été livrée dans le passé comme Epouse Sacrée. Est-ce un malheur que Dacha et ses prêtres aient été détruits, et avec eux la plus grande partie des Sauvages Velus des forêts, nos ennemis ? Est-ce un malheur que cette détestable montagne fumante se soit désagrégée dans le feu, comme elle est en train de le faire, et avec elle la caverne des mystères, d'où jaillirent tant d'oracles de terreur, accomplissant ainsi la prophétie qui prédisait que nous serions délivrés de nos chaînes par un seigneur blanc venu du Sud ?»

A ces paroles énergiques, la foule effrayée se tut et baissa la tête. Sabeela regarda autour d'elle pendant un moment, puis poursuivit :

«Issicore, mon fiancé, avance-toi et exprime au peuple ta joie que ces choses soient arrivées. Pour me sauver de Heu-Heu, à ma requête, tu as voyagé fort loin pour quérir du secours auprès du grand Magicien du Sud. Il a envoyé cette aide, et j'ai été sauvée. Pourtant, tu as participé à l'expédition qui m'a livrée au dieu. De cela je ne te blâme pas, car c'était ton devoir, de par ton rang, sinon tu courais le risque, selon la loi antique, d'encourir la malédiction. A présent, j'ai été sauvée, bien que ce ne fût pas par toi – qui, croyant le Seigneur Blanc mort sur l'Ile Sacrée, a consenti à me remettre au dieu – et la loi prend fin, du fait de la destruction de Heu-

Heu et de ses prêtres, abattus par la sagesse et la puissance de ce Seigneu Blanc et de son compagnon. Dis-leur, par conséquent, combien grande es ta joie de n'avoir pas voyagé en vain, qu'ils n'aient pas entendu pour rien ton appel au secours, que je me tienne devant eux libre et pure, et qu'à l'avenir le pays soit débarrassé de la malédiction de Heu-Heu. Oui explique au peuple ces choses, et remercie les étrangers au noble coeur qu les ont provoquées et m'ont sauvée, ainsi que ma soeur Dramana.»

Alors, aussi épuisé que je fusse, je contemplai Issicore non sans émotion, car j'étais curieux d'entendre ce qu'il avait à dire. Après une pause, il s'avança et répondit d'une voix hésitante :

«Je me réjouis, bien-aimée, que tu sois revenue saine et sauve quoique j'ai espéré, quand j'ai ramené du Sud le Seigneur Blanc, qu'il te sauverait autrement qu'en accomplissant un sacrilège et en tuant les prêtres du dieu par l'eau et par le feu, des hommes qui, depuis le début, nous ont été présentés comme divins. Toi, Dame Sabeela, tu déclares que Heu-Heu est mort, mais comment saurions-nous s'il est réellement mort ? C'est un esprit, et un esprit peut-il mourir ? Etait-ce un dieu défunt qui a projeté la pierre ayant tué le Walloo, et ne projettera-t-il pas d'autres pierres qu nous tueront, tout particulièrement toi, Dame, qui t'es tenue sur le *Rocher des Offrandes*, vêtue de la robe de l'Epouse Sacrée ?»

«Baas,» s'enquit Hans d'un ton songeur, dans le silence qui suivit ces questions pusillanimes, «penses-tu qu'Issicore est vraiment un homme, ou bien seulement, en vérité, un morceau de bois peint à la ressemblance de l'homme, tout comme Dacha était peint à la ressemblance de Heu-Heu ?»

«J'ai cru que c'était un homme, là-bas, dans le Kloof Noir, mais alors il se trouvait bien loin de Heu-Heu. A présent, je n'en suis plus si sûr Peut-être est-il tout bonnement terrorisé, auquel cas il se remettra petit à petit.»

En attendant, Sabeela toisait de haut en bas son superbe fiancé; elle continua à le mesurer des yeux, sans prononcer un mot – du moins à son intention. Puis, cependant, elle parla à la foule d'une voix de commandement :

«Notez bien que, mon père étant décédé, je suis désormais la Walloo et la seule à se faire obéir. Retournez à vos occupations, sans rien craindre puisque Heu-Heu n'est plus et que la majorité des Etres Velus a été tuée Je vais aller me reposer, accompagnée de ceux-ci, mes invités et mes sauveurs,» et elle nous désigna, Hans et moi. «Ensuite, je te parlerai, et à toi seul, Seigneur Issicore. Portez feu le Walloo, mon père, jusqu'au tombeau des Walloos.»

Puis elle se retourna et, suivie par ses domestiques et par nous, gagna sa maison.

Là, elle nous dit au revoir pour un temps, car nous étions à demi morts de fatigue et avions grandement besoin de repos. Au moment de

nous quitter, elle me prit la main et la baisa, me remerciant, des larmes plein les yeux, et Dramana l'imita.

«Comment se fait-il, Baas,» s'étonna Hans, tandis que nous nous restaurions et buvions de la bière indigène, avant d'aller nous étendre pour profiter d'un repos mérité, «que ces dames n'aient pas embrassé ma main, puisque, moi aussi, j'ai fait quelque chose pour les aider ?»

«Parce qu'elles étaient trop fatiguées, Hans,» prétendis-je, «et se sont arrangées pour qu'un baiser nous serve à tous deux.»

«Je vois, Baas, mais je crains que demain elles ne soient encore trop fatiguées pour embrasser le pauvre vieux Hans.»

Puis il remplit la coupe dans laquelle il buvait avec le reste d'alcool que contenait la jarre, et la vida d'un trait. «Mais, Baas,» assura-t-il, «je n'ai rien à y redire; tu peux obtenir tous les baisers que tu veux, aussi longtemps que j'obtiens la bière.»

Exténué comme je l'étais, je ne pus m'empêcher de m'esclaffer, quoique, à la vérité, je n'aurais pas refusé non plus un autre verre. Mais je m'écroulai sur ma couche et sombrai instantanément dans le sommeil.

Le fait est que nous dormimes tout le restant de la journée, ainsi que la nuit suivante, ne nous réveillant qu'au moment où le premier rayon de soleil pénétra dans notre chambre depuis la fenêtre. Du moins ce fut mon cas, car, quand j'ouvris les yeux, me sentant un être différent et bénissant le ciel d'avoir accordé le don du sommeil à l'homme, Hans était déjà debout, occupé à nettoyer les fusils et les revolvers.

Je contemplai l'affreux petit Hottentot, m'émerveillant que tant de ruse et de fidélité pussent habiter sous cette peau jaune et ce crâne bombé. Sans Hans, il y a fort à parier que je serais mort, de même que les deux femmes. C'était lui qui avait émis l'idée de provoquer la chute de la porte d'écluse en faisant exploser de la poudre sous la cheville du levier. Je m'étais cassé la tête à trouver un moyen, mais celui-là (le seul possible) m'avait échappé. Et ô combien terribles s'étaient révélées les conséquences de cette inspiration – toutes imputables à Hans !

Même si certaines idées m'étaient redevables, j'espérais, au mieux, inonder les basses terres, voire la caverne, afin de détourner l'attention des prêtres durant notre tentative d'évasion. Tel que cela s'était passé, nous avions déchaîné les forces de la Nature, avec les plus effroyables résultats. L'eau avait pénétré par les évents que constituaient les «*Feux Eternels*» et par l'intérieur même du volcan, produisant alors des volumes titanesques de vapeur, dont la force emprisonnée s'était avérée si puissante qu'elle avait déchiré la montagne comme un chiffon pourri et détruit la demeure de Heu-Heu à jamais, et avec lui tous ses zélateurs.

Dans cet événement formidable, je pensais avoir vu la main de la Providence agir par le truchement de Hans. Oui, la ruse du Hottentot avait

été utilisée par les Puissances Célestes pour éradiquer de la terre une vile tyrannie, et pour détruire une idole assoiffée de sang et ses adorateurs.

Sans nul doute – du moins est-ce ma conviction, en ma foi toute simple – tout ceci avait été écrit depuis le début. Quand quelque disciple de Heu-Heu en fuite avait peint le portrait dans la caverne des Boschimans, probablement des centaines d'années auparavant, tout était déjà arrangé. Tout comme le désir de Zikali d'un certain remède, ou son insatiable soif de connaissances, ou quoi que ce fût qui le poussa à me convaincre d'entreprendre cette mission, et tout comme le reste de l'histoire.

De plus, avec quel étonnant discernement s'était comporté Hans après son périple à la nage jusqu'au canoë !

Aurait-il tenté de forcer dès l'abord ces poltrons fétichistes à venir nous secourir, comme je le lui avais demandé, il est fort probable que, craignant d'enfreindre leur loi inepte, ils auraient opposé une résistance, ou seraient rentrés au bercail, nous abandonnant à notre sort, après lui avoir donné un bon coup de pagaie sur la tête. Mais il avait eu la patience d'attendre, bien que, il me l'avait avoué par la suite, son coeur fût rongé d'angoisse quant à mon salut. Pesant le pour et le contre dans son esprit plein de malice et d'expérience, il avait su se résigner à patienter en attendant que les conditions de leur «loi» fussent remplies, afin de les amener à de meilleures dispositions.

Mes pensées errèrent de Hans à Issicore. Comment le caractère de cet homme avait-il pu changer du tout au tout depuis son retour au pays natal ? Son voyage en quête d'aide, réalisé en solitaire sur des centaines de kilomètres, constituait une remarquable prouesse, preuve d'un grand courage et d'une détermination sans faille. De même, comme guide, quoique taciturne et rêveur, il n'avait jamais manqué de ressources, ni d'énergie. Mais, du jour de son arrivée, il s'était effondré moralement. Il ne s'était laissé persuader qu'avec la plus grande difficulté de nous conduire dans l'île où, au premier signe de danger, ils nous avait abandonnés et s'était enfui.

En outre, il avait humblement aidé à mener Sabeela – qu'il aimait, au moment où il se trouvait dans le Kloof Noir, indéniablement à la folie – à sa perte, sans lever le petit doigt pour la préserver de son sinistre destin. Enfin, à peine quelques heures avant, il avait improvisé un discours pleutre et méprisable, qui avait (c'était visible) choqué et écoeuré sa fiancée, laquelle, pour sa part, après son sauvetage et la mort de son père, semblait avoir conquis le courage qu'il avait perdu, si ce n'est davantage.

C'était inexplicable, tout au moins pour moi, et, dans mon trouble, je fis part du problème à Hans.

Il m'écouta tandis que j'exposai le cas comme il m'apparaissait, puis répondit :

«Le Baas ne sait pas garder les yeux ouverts – du moins la journée, quand il croit que tout va bien. S'il l'avait fait, il comprendrait pourquoi Issicore s'est amolli comme une barre d'acier chauffée à blanc. Qu'est-ce qui amollit les hommes, Baas ?»

«L'amour,» suggérai-je.

«Certes. Parfois, l'amour amollit les hommes – j'entends par là les hommes comme le Baas. Et quoi d'autre, Baas ?»

«La boisson,» répliquai férocement, rendant à Hans la monnaie de sa pièce.

«De même, la boisson amollit parfois les hommes. Des hommes comme moi, Baas, qui savent que de temps à autre il est sage de cesser d'être sage, de peur que le Ciel ne devienne envieux de notre sagesse et ne veuille la partager. Mais qu'est-ce qui amollit tous les hommes ?»

«Je l'ignore.»

«Alors, une fois de plus, je vais l'apprendre au Baas, comme son Révérend Père, le *Predikant*, m'a enjoint de le faire toutes les fois où je verrais le Baas parvenu au bout de ses ressources, en me confiant avant de mourir : «Hans, quand tu constateras que mon fils Allan, qui ne regarde jamais où il marche, patauge dans l'eau et perd pied, plonge dedans et tire-le de là, Hans !»

«Espèce de sale petit menteur !» m'écriai-je, mais, indifférent à mon interruption, Hans poursuivit :

«Baas, c'est la *peur* qui amollit les hommes. Issicore se courbe comme une barre chauffée à blanc parce que le feu de la peur brûle en lui.»

«Peur de quoi, Hans ?»

«Comme je l'ai dit, si le Baas avait gardé les yeux ouverts, il le saurait. Le Baas n'a-t-il pas remarqué un prêtre de haute taille, au visage sombre, devant qui la foule s'est écartée, et qui s'est adressé à Issicore la première fois que nous avons débarqué sur le quai ?»

«En effet, j'ai vu un tel homme. Il a salué courtoisement, et j'ai pensé qu'il souhaitait la bienvenue à Issicore, en lui faisant quelque présent.»

«Et le Baas a-t-il vu quelle sorte de présent lui faisait-il, et entendu ses paroles de bienvenue ? Le Baas fait non de la tête. Eh bien, moi, oui. Le cadeau qu'il a remis à Issicore était un petit crâne sculpté dans de l'ivoire noir ou de l'écaille, ou peut-être bien de la roche volcanique polie. Et ces paroles d'accueil furent : «Le présent de Heu-Heu au Seigneur Issicore, ce présent que Heu-Heu envoie à tous ceux qui enfreignent la loi et osent quitter le Pays des Walloos.» Voilà ce qu'il déclara, car, étant à proximité, j'entendis tout, quoique je l'aie caché au Baas, dans l'attente des événements à venir.

«Puis le prêtre s'en alla, et ce que fit Issicore du petit crâne noir, je l'ignore. Peut-être le porta-t-il autour de son cou, puisqu'il n'a pas de chaîne de gousset, tout comme le Baas a l'habitude de porter des choses que les femmes lui ont données, ou leurs portraits dans une petite flasque à brandy en argent.»

«Certes, et qu'en est-il du crâne, Hans ? Que signifie-t-il ?»

«Baas, j'ai fait mon enquête auprès d'un vieil homme dans le canoë, vu qu'Issicore se tenait à l'autre bout et ne pouvait m'entendre. Cela signifie la *mort*, Baas. Le Baas se souvient-il que l'on nous a raconté, dans le Kloof Noir, que ceux qui osaient quitter le Pays de Heu-Heu étaient toujours frappés par une maladie et mouraient ? Eh bien, Baas, si Issicore a pu s'échapper sans problème en laissant la maladie derrière lui, il faut l'expliquer par le fait – selon moi – que les prêtres n'étaient pas au courant de son départ. Mais il a commis une erreur, Baas, celle de revenir, attiré par son amour pour Sabeela, de même que le poisson est attiré par l'appât sur l'hameçon, Baas. Et maintenant l'hameçon est fermement accroché dans sa bouche, car les prêtres savaient pertinemment qu'il allait revenir, et bien évidemment l'attendaient de pied ferme.»

«Que veux-tu dire, Hans ? Comment les prêtres pourraient-il faire du mal à Issicore à présent qu'ils sont tous morts ?»

«Oh oui, Baas, ils sont tous morts et ne peuvent plus faire de mal à personne, mais Issicore a raison en affirmant que Heu-Heu n'est pas mort, car le Diable ne meurt jamais, Baas. Ses prêtres ne sont plus, certes, mais Heu-Heu a pu encore tuer le vieux Walloo, tout comme il peut encore tuer Issicore. Dans cette affaire de fétiches, de bons Chrétiens tels que toi et moi n'y comprennent pas grand chose. Cela ne fonctionne pas avec les Chrétiens, Baas, ce qui explique pourquoi Heu-Heu ne peut nous atteindre, mais ceux qui vénèrent le Malin, le Malin finit par les prendre à la gorge.»

Je songeai que Hans, bien qu'il ne le sût pas, avait énoncé l'une des plus profondes et fondamentales des vérités, puisque ceux qui s'agenouillent devant Baal sont ses serviteurs et respectent sa loi toute leur existence, même jusqu'à la mort, et qui donc est Baal, sinon Heu-Heu, ou Satan ? Le fruit restera toujours le même, quel que soit le nom dont on affuble l'arbre. Toutefois, je ne poussai pas plus avant la discussion avec Hans, de peur de le désorienter, mais me contentai de lui demander ce qu'il voulait dire par là et ce qui était arrivé selon lui à Issicore. Il répondit :

«Je veux juste dire ce que j'ai dit, Baas; j'entends par là qu'Issicore va mourir. Ce vieillard m'a confié que ceux qui «reçoivent le Crâne Noir» meurent toujours dans le mois, et souvent plus vite encore. D'après ce que j'ai vu de lui, Issicore ne passera pas la semaine. En dépit de sa beauté, il est vraiment insignifiant, aussi cela n'a guère d'importance, d'autant plus que Dame Sabeela s'en consolera très rapidement. Voilà pourquoi Issicore a changé, Baas. Parce que la peur de la mort plane sur lui. De la même façon, Sabeela a changé, parce que la peur de la mort (ce qui, pour elle, est

peut-être pire) a disparu.»

«Foutaises !» m'écriai-je, mais, en mon for intérieur, je nourrissais quelques des doutes. Je savais des choses sur cette «affaire de fétiches» et, bien que je la considérasse comme la plus grande des inepties, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une ineptie extrêmement dangereuse. L'âme profonde d'un homme, particulièrement d'un sauvage, ou d'un primitif inculte, ou le subconscient, ou quel que soit le nom que vous lui attribuerez, est une entité terrible quand elle est mue par les superstitions héréditaires qui sont nées dans son sang. Dans neuf cas sur dix, si l'on raconte à la victime de ces superstitions (au cours des cérémonies d'usage, par l'oracle du dieu ou du diable duquel elles découlent) qu'elle va mourir, alors elle mourra. Rien ne la tue réellement, mais, en quelque sorte, elle se suicide moralement. Comme Hans l'a exprimé, la Peur la ramollit. Puis un genre de maladie attaque son système nerveux et, en temps voulu, la fait dépérir physiquement, entraînant sa mort.

Telle devait être – cela se vérifia par la suite – la destinée de ce sosie d'Apollon, l'infortuné Issicore.



XV. L'ADIEU DE SABEELA

Il ne reste plus grand chose à raconter désormais, et, comme il se fait tard, et que je vous vois tous bâiller, mes amis (c'était absolument faux, car nous étions passionnément intéressés, notamment en ce qui concernait le problème moral, ou spirituel, d'Issicore), je vais abréger cette histoire le plus possible. Ce ne sera plus qu'un renvoi de bas de page.

Ce matin-là, après nous être sustentés, nous allâmes rendre visite à Sabeela, que nous trouvâmes fort agitée. C'était assez naturel, si l'on considérait toutes les épreuves qu'elle avait traversées, car, après une tension mentale et l'affrontement de grands dangers, s'ensuit inévitablement une réaction nerveuse. Sans oublier qu'elle avait perdu son père, auquel elle était attachée, d'une manière brutale et affreuse. Mais la cause réelle de sa détresse s'avéra toute autre.

Issicore, à ce qu'il semblait, était tombé gravement malade. Personne ne savait ce qui lui était arrivé, mais Sabeela était convaincue qu'il avait été empoisonné. Elle me pria d'aller le voir sur l'heure, et de le guérir – une requête qui me révolta. Je lui expliquai que je n'avais aucune autorité en matière de poisons indigènes, s'il souffrait de quelque chose de la sorte, et ne possédais que peu de remèdes sur moi; le seul ayant un rapport avec les poisons était un antidote contre les morsures de serpents. Toutefois, comme elle insistait, je lui assurai que j'irais et m'aviserais de ce que je pourrais faire, ce qui se résumerait probablement à rien du tout.

Aussi, accompagné de Hans, je fus conduit par quelques vieux chefs, ou conseillers du Walloo (ces gens qu'au Zoulouland on appelle des *Indunas*) au domicile d'Issicore, une très jolie construction à l'autre bout de la ville. Nous empruntâmes la route qui longeait le lac, ce qui nous donna l'opportunité d'observer l'île, ou plutôt ce qui avait été l'île.

A présent, il ne restait plus rien, sinon une masse sombre et basse, surplombée d'épais nuages de vapeur. Quand le vent éloigna ces nuages, je vis au-dessous d'eux de rouges coulées de lave qui se déversaient dans le lac. Les éruptions avaient cessé, et le volcan semblait avoir disparu. Beaucoup de poussière tombait encore. Il y en avait une couche épaisse sur le chemin; les arbres et toute autre forme de végétation en étaient recouverts, teintant le paysage en gris cendré. Par ailleurs, le continent n'avait subi aucun dommage, à l'exception de quelques blocs qui étaient tombés çà et là, et certains des champs en plaine étaient inondés par la

grande crue, laquelle baissait enfin, quoique le fleuve fût encore sorti de son lit.

Nous parvînmes à la maison d'Issicore et fûmes introduits dans sa chambre, où il reposait sur une couche en peaux, soigné par quelques femmes qui, je le compris, étaient ses parentes. Quand Hans et moi entrâmes, elles s'inclinèrent et sortirent, nous laissant seuls avec le malade. Un simple coup d'oeil m'apprit que nous étions en présence d'un moribond. Ses beaux yeux fixaient le vide; il haletait; ses doigts se fermaient et s'ouvraient machinalement et, de temps en temps, il était en proie à de violents frissons. Je les attribuais d'abord à quelque sorte de fièvre, jusqu'à ce que je prisse sa température, à l'aide du thermomètre que je possédais dans mon petit nécessaire médical, et découvrisse qu'elle était inférieure de deux degrés à la normale. A mes questions, il répondit qu'il n'éprouvait aucune douleur, et souffrait uniquement d'une grande faiblesse et d'un «tournoiement de tête», terme par lequel il voulait désigner, je suppose, un étourdissement.

Je lui demandai à quoi attribuait-il son état. Il répliqua :

«A la malédiction de Heu-Heu, Seigneur Macumazahn. Heu-Heu est en train de me tuer.»

Je voulus savoir pourquoi, car je jugeai inutile d'argumenter sur l'aberration d'un pareil sujet, et il m'expliqua :

«Pour deux raisons, Seigneur; d'abord parce que j'ai quitté ce pays sans son autorisation, ensuite parce que je t'ai amené en bateau jusqu'à l'Ile Sacrée, dont l'accès sans y être convié est le plus grand des crimes. Pour cette raison, je dois mourir plus rapidement que je n'aurais dû, mais de toute façon mon destin était scellé, car j'avais quitté la contrée à la recherche d'un secours pour Sabeela. En voici la preuve,» et, l'extirpant de ses vêtements, il exhiba la petite Tête de Mort noire que Hans m'avait dépeinte. Puis, sans me permettre de toucher l'horrible objet, il le dissimula à nouveau.

J'essayai de tourner cette idée en ridicule, mais il se contenta de sourire tristement et de déclarer :

«Je sais que tu as dû me considérer comme un couard, Seigneur, à cause de la manière dont je me suis comporté depuis notre arrivée dans cette ville de Walloo, mais c'était la malédiction de Heu-Heu, me rongeant de l'intérieur, qui avait altéré mon esprit. Je te supplie d'expliquer cela à Sabeela, que j'aime, mais qui me regarde également comme un lâche, puisque hier je l'ai lu dans ses yeux. A présent, pendant qu'il me reste encore quelques forces, j'aimerais te parler. Premièrement, je vous remercie, toi et l'homme jaune, *Lueur-dans-l'obscurité*, qui, par bravoure ou par magie – j'ignore comment – avez sauvé Sabeela des griffes de Heu-Heu, et avez détruit sa Demeure, ses prêtres et, me suis-je laissé dire, son idole. Heu-Heu, c'est vrai, vit encore, puisqu'il ne peut mourir,

mais dorénavant il est dépourvu de domicile, d'enveloppe et d'adorateurs par conséquent son pouvoir sur les âmes et les corps des hommes a cessé et, chez les Walloos, son culte disparaîtra. Il est possible que, à l'avenir aucun de mes compatriotes ne périsse plus sous le coup de la malédiction de Heu-Heu, Seigneur.»

«Mais pourquoi devrais-tu mourir, Issicore ?»

«Parce que la malédiction s'est abattu sur moi, Seigneur, alors que Heu-Heu régnait encore sur les Walloos, comme il l'avait fait depuis le commencement, lui qui fut jadis leur roi sur cette terre.»

Je commençai à m'élever contre cette absurdité, mais il leva la main pour protester et poursuivit :

«Seigneur, mon temps est compté et je voudrais te communiquer quelque chose. Bientôt, je ne serai plus et l'on m'oubliera, même Sabeela dont j'espérais devenir le mari. Ma prière est donc que tu épouses Sabeela.»

Sur le moment, je fus estomaqué, mais gardai le silence jusqu'à ce qu'il eût terminé.

«Je lui a déjà fait part de mon dernier souhait. J'en ai aussi discuté avec les doyens des Walloos et, à une réunion qui s'est tenue ce matin, ils ont décidé que ce mariage serait juste et sensé, et m'ont envoyé un messager pour me conseiller de mourir aussi rapidement que possible, afin que tout soit organisé dans les plus brefs délais.»

«Grand Dieux !» m'exclamai-je, mais il me fit encore signe de me taire, et continua :

«Seigneur, quoiqu'elle ne soit pas de ta race, Sabeela est très belle, très avisée aussi, et avec toi comme conjoint elle serait capable de métamorphoser à nouveau les Walloos en un grand peuple, tels qu'ils le furent autrefois, d'après ce que nous apprend la tradition, avant que ne s'abattît sur eux la malédiction de Heu-Heu, qui est désormais levée. Car tu es également sage et hardi, tu connais de nombreuses choses que nous ignorons, et le peuple te servira à l'égal d'un dieu, voire te vénérera en lieu et place de Heu-Heu, de sorte que tu fonderas une puissante dynastie. De prime abord, cette idée peut te paraître étrange, mais bientôt tu constateras qu'elle est aussi grandiose que belle. De plus, même si tu refusais, les choses devraient se dérouler comme je l'ai dit.»

«Pourquoi ?» demandai-je, incapable de me contenir plus longtemps.

«Parce que, Seigneur, tu es obligé de passer en ce pays le reste de ta vie, car tu y es dorénavant captif; malgré tout ton courage, tu ne pourras t'en échapper, car personne ne te fera descendre la rivière, et tu ne pourras pas non plus emprunter un passage, puisqu'il sera surveillé. En outre, quand tu retourneras à la Maison du Walloo, tu t'apercevras que tes cartouches ont été confisquées, en conséquence – à l'exception de celles que tu portes sur toi – tu es désarmé. Aussi, comme tu dois vivre en ce

lieu, il est préférable que tu le fasses avec Sabeela, plutôt qu'avec une autre, puisqu'elle est la plus belle et la plus intelligente de toutes. D'ailleurs, par droit du sang, elle détient l'autorité, et par elle tu deviendras Walloo, comme j'aurais dû le devenir selon l'usage.»

A ce moment, il ferma les yeux et parut sombrer quelques instants dans l'inconscience. Puis il les rouvrit et, me fixant, éleva ses mains sans force et cria :

«Salut au Walloo ! Longue vie et gloire au Walloo !»

Et ce ne fut pas tout, car, à ma profonde horreur, de l'autre côté du mur qui divisait la maison, j'entendis les femmes dont j'ai déjà parlé faire écho à la salutation :

«Salut au Walloo ! Longue vie et gloire au Walloo !»

Une nouvelle fois, Issicore perdit connaissance; tout du moins, il ne parut comprendre aucune de mes paroles. Aussi, après avoir patienté un moment, Hans et moi partîmes, persuadés que c'était la fin. Nous avions tort, car il vécut jusqu'à la tombée de la nuit et, me fut-il raconté, reprit conscience quelques heures avant son trépas, durant lesquelles Sabeela vint lui rendre visite, accompagnée par certains notables, ou doyens. Ce fut alors, à mon humble avis, que cet infortuné mais ô combien altruiste Issicore, le plus bel homme que j'aie jamais vu, à sa propre satisfaction (sinon à la mienne), mit au point tout ce qu'il avait conçu pour assurer le bonheur tant de sa patrie que de sa bien-aimée.

«Alors, Baas,» déclara Hans quand nous fûmes à l'extérieur de la demeure, «je suppose que nous ferions mieux de rentrer à la maison. Car c'est *ta* maison désormais, n'est-ce pas, Baas ? Non, Baas, inutile de regarder le fleuve, car tu peux constater que ces Walloos ont poussé la gentillesse jusqu'à t'offrir une escorte de chef.»

Je regardai. Ce n'était pas loin de la vérité. A la place de l'homme qui nous avait conduits à la maison, se tenaient désormais vingt grands gaillards, armés de lances, qui me saluèrent avec le plus grand respect, et tinrent absolument à marcher sur mes talons... de peur, je présume, que je ne les tournasse. Nous rentrâmes dans cet équipage, serrés de près par une garde d'une vingtaine d'éléments avançant à une allure militaire, tandis que Hans pérorait :

«C'est exactement ce que je prévoyais, Baas, car, bien sûr, si un homme raffole des femmes au plus profond de lui, Baas, elles le savent, l'apprécient – nul besoin de se perdre en longs discours, Baas – et, comme elles ont bon coeur, sont prêtes à en être folles. Voilà ce qui s'est passé ici, Baas. Dès l'instant où Dame Sabeela t'a vu, Issicore l'a indifféré comme une vieille robe usagée, bien qu'il fût si beau garçon et ait voyagé si loin dans le but de la secourir. Non, Baas, elle a discerné en toi quelque chose qu'elle ne pouvait trouver dans les deux mètres d'Issicore, qui après tout

n'était qu'une sorte de tambour creux, Baas, et ne faisait du bruit que si tu le frappais, un son léger pour une petite tape, un grand bruit pour un coup très fort. En outre, quoi qu'il ait pu être, il est mort maintenant, aussi est-il futile de perdre du temps à parler de lui.

«Eh bien, ce ne sera pas un pays trop désagréable pour y vivre, à présent que ces *Heuheua* sont morts... Regarde ! Quelques uns de leurs corps sont étendus sur le rivage... Et il est certain que la bière peut être brassée plus forte, sans oublier qu'il existe du tabac. Aussi, tout ira bien jusqu'au jour où nous en serons lassés, Baas, auquel cas, éventuellement, nous serons capables de nous esquiver. Pour couronner le tout, je suis heureux qu'aucune d'elles ne souhaite m'épouser, Baas, et me faire travailler comme un attelage de boeufs pour les extirper de leurs bourbiers.»

Il continua ainsi à débiter ses interminables sottises, et j'étais si anéanti que je ne pus lui opposer une seule réplique. En vérité, seul l'inattendu arrive. Durant les derniers jours, je m'étais attendu à bien des périls, et en avais affronté certains. Mais je n'avais pas envisagé celui-là ! Quel destin ! Etre prisonnier d'une cage dorée et condamné au travail pour toute mon existence, comme un singe savant ! Soit, je trouverais une échappatoire, ou je ne m'appellerais plus Allan Quatermain. Mais laquelle ? A ce moment, je n'en voyais aucune, car les barreaux de la prison me semblaient solides. Par ailleurs, il y avait ces *gentlemen* là derrière, avec leurs lances.

Nous entrâmes en temps opportun à la demeure du Walloo et nous rendîmes directement dans notre chambre où, après avoir inspecté un recoin, Hans s'écria :

«Issicore disait vrai, Baas. Toutes les cartouches ont disparu, ainsi que les fusils. Nous n'avons plus que nos pistolets et vingt-quatre balles à nous deux.»

Je vérifiai. En effet ! Puis je regardai par la fenêtre et... aperçus les vingt hommes déjà occupés à marquer le sol en vue de l'édification d'un poste de garde.

«Ils ont l'intention de s'installer ici, afin d'être frais et dispos quand le Baas en aura besoin... ou quand ils auront besoin du Baas,» lança Hans d'air entendu, en ajoutant : «Je crois que, où qu'il aille, le Walloo aura toujours une escorte de vingt hommes.»

Pendant les jours suivants, je ne vis pas Sabeela, ni Dramana, puisqu'elles étaient accaparées par les cérémonies funéraires, d'abord du Walloo, ensuite du malchanceux Issicore, auxquelles – pour quelque raison d'ordre religieux, ou quelque autre – je ne fus pas convié.

Certains chefs (ou *Indunas*) toutefois, se montraient toujours prêts à se précipiter sur moi. Dès que je mettais le nez dehors, ils apparaissaient,

saluant avec humilité, et profitaient de l'occasion pour m'instruire de l'histoire et des coutumes du peuple Walloo, jusqu'au point où je me crus retombé en enfance, potassant mon «Sandford & Merton», et acquérant des connaissances par l'art de la conversation. Ces vieux gentilshommes me firent mourir d'ennui. Je tentai de m'en débarrasser en entreprenant de longues marches à une allure soutenue, mais ils réagirent avec noblesse, résolus à trotter à mon côté jusqu'à s'écrouler d'épuisement, et parlant, parlant, parlant ! De surcroît, même si je pouvais laisser en chemin les Conseillers, les vingts gardes, qui constituaient une manière de choeur lors de ces expéditions, se révélaient fort adroits de leurs pieds, comme le dirait un Irlandais, et ne capitulèrent jamais. Parfois, ils m'empêchaient d'aller plus avant, s'ils pensaient que je me dirigeais là où je n'aurais point dû, et alors la moitié d'entre eux me dépassait précipitamment et me barrait poliment la route.

A la fin du troisième ou du quatrième jour, toutes les cérémonies furent terminées et je fus convié devant Sabeela.

Comme le remarqua Hans par la suite, tout était vraiment superbe. En effet, les dispositions quelque peu ostentatoires de ce cérémonial antique et quasiment oublié, hérité d'une race hautement civilisée qui glissait alors vers la barbarie, me parurent pathétiques. Il y avait Dame Sabeela – un enchantement pour le regard, car elle était fort jolie et somptueusement vêtue selon une mode assez extravagante – qui jouait le rôle de la Reine, et ce non sans dignité, comme ses ancêtres l'avaient peut-être fait des milliers d'années auparavant, lors d'une période plus favorable. Se tenaient là également ses suivants aux cheveux blancs, ou *Indunas*, les mêmes qui m'avaient exaspéré lors des promenades, représentant les conseillers ou les hauts dignitaires d'époques révolues.

Toutefois, la Reine n'était plus une reine, elle se métamorphosait en chef barbare, tout comme les conseillers s'apparentaient à la cour jacassante qui entoure ce type de personnage dans une infinité de *kraals* ou de villes à travers l'Afrique. En outre, la cérémonie s'éternisa, car chacun des mentors ou doyens produisit un discours dans lequel il répétait ce que tous ses prédécesseurs avaient déjà rabâché auparavant, narrant avec quelques variations tout ce qui était survenu en cette contrée depuis mon arrivée, et décrivant avec une certaine fantaisie ce que Hans et moi avions accompli sur l'île.

De ces tirades, néanmoins, j'appris une chose, à savoir que la majorité des Etres Velus, nommés *Heuheua*, avait péri dans la grande catastrophe de l'explosion volcanique, seuls quelques uns (sans compter les vieillards, les enfants et les femelles) demeurant pour perpétuer la race. Par conséquent, affirmèrent-ils, les Walloos étaient préservés de toute agression, du moins pour les deux générations à venir, ce que l'on pouvait vérifier par les lamentations nocturnes qui s'élevaient des forêts – l'écho

pathétique et horrible d'un chagrin presque animal. Ceci, ajoutèrent ces sages impitoyables, offrait aux Walloos une belle opportunité : l'heure était venue de traquer et d'exterminer les Habitants des Bois jusqu'à la dernière femme et au dernier enfant – une tâche qui m'allait comme un gant, assurèrent-ils !

Quand ils eurent tous parlé, vint le tour de Sabeela. Elle se leva de son trône évoquant un fauteuil, et s'adressa à nous avec une belle éloquence. D'abord, elle insista sur le fait qu'elle était une femme souffrant d'un double chagrin : la mort de son père et celle de l'homme auquel elle avait été fiancée, pertes qui pesaient lourdement sur son coeur. Puis, de façon très émouvante, elle nous remercia, Hans et moi, pour tout ce que nous avions accompli en sa faveur. Sans nous, certifia-t-elle, elle ne serait plus qu'un cadavre, voire une esclave avilie dans la demeure de Heu-Heu, demeure que nous avions détruite en même temps que Heu-Heu en personne, avec pour conséquence que le pays et elle étaient à nouveau libres. Ensuite, elle annonça, lors d'une déclaration à l'évidence préparée à l'avance, qu'il n'était plus temps pour elle de se morfondre sur des peines ou des amours passés, mais qu'elle devait regarder vers l'avenir. Pour un homme de ma trempe, il n'existait qu'une récompense appropriée, le gouvernement du peuple Walloo, accompagné du don de *sa* propre personne.

Par conséquent, selon le souhait de ses conseillers, elle avait décrété que nous nous marierions exactement quatre jours plus tard, après quoi, par droit marital, je devrais être proclamé officiellement Walloo. En attendant, elle m'appelait à son côté (où un siège vacant avait été préparé en prévision de cet événement) pour que nous puissions échanger le baiser de fiançailles.

Là, comme on peut l'imaginer, je renâclai; en fait, jamais je ne me suis senti plus rivé à un siège que je ne le fus à cet effroyable instant. Je ne savais pas quoi dire, et ma langue semblait collée au palais. Aussi restai-je assis, avec toutes ces vieilles badernes qui me dévisageaient, et Sabeela m'épiant du coin de l'oeil, dans l'expectative. Le silence devint pesant et, en son beau milieu, Hans toussa à sa manière rauque, en délivrant ce message :

«Lève-toi, Baas !» chuchota-t-il, «et va jusqu'au bout. Ce n'est pas aussi terrible que ça en a l'air et, somme toute, bien des gens aimeraient être à ta place. Il vaut mieux embrasser une jolie dame qu'être égorgé, Baas, car je pense que c'est ce qui se passera si tu n'obtempères pas, parce qu'une femme que tu n'embrasses pas, après qu'elle t'en ait prié, devient *toujours* désagréable, Baas.»

Je me rendis compte que cet argument ne manquait pas de poids et, pour résumer, je grimpai sur ce siège et accomplis (hum !) ce qu'il y avait à faire. O Seigneur ! Combien je me sentis idiot quand tous ces imbéciles

nous ovationnèrent et que Hans, par dessous, m'adressa un sourire narquois comme une pleine cage de babouins. Cependant, cela resta très cérémonieux, une simple formalité qui consista seulement à poser mes lèvres sur le front de Sabeela et à recevoir un remerciement en nature.

Ensuite, nous demeurâmes assis côte à côte en écoutant ces vieux Conseillers Walloos entonner une chanson grotesque – quelque chose concernant le mariage d'un héros avec une déesse – qu'ils avaient, selon moi, composée pour l'occasion. Couverte par le vacarme, passablement fort car ils avaient des voix de stentor, Sabeela me parla tout bas, sans se tourner vers moi ni me regarder.

«Seigneur,» conseilla-t-elle, «essaye de paraître moins malheureux, de crainte que ces gens ne soupçonnent quelque chose et n'écoutent nos paroles. La loi nous interdit de nous revoir avant le jour de la noce, mais je peux te rencontrer, seule, cette nuit. Ne crains rien,» ajouta-t-elle dans un sourire légèrement sarcastique, «car, si je dois être seule, tu peux emmener avec toi ton compagnon, puisque ce que j'ai à dire vous concerne tous deux. Rejoins-moi dans le couloir qui relie ma chambre à la tienne, à minuit, quand tout le monde dormira. Il n'y a pas de fenêtres et les murs sont épais, aussi personne ne peut nous voir ni nous entendre en cet endroit. Aie soin de refermer la porte derrière toi, comme je le ferai pour cette pièce. As-tu compris ?»

Applaudissant, hilare, pour exprimer ma joie devant cette performance musicale, je confirmai sur le même ton.

«Bon, lorsque le chant arrivera à son terme, annonce que tu as une requête à faire. Demande que demain il te soit donné un canoë et des pagayeurs pour te conduire jusqu'à l'île afin d'apprendre ce qui s'est passé là-bas et de découvrir si quelques Hommes des Bois ont survécu sur ses rives. Affirme que de telles mesures sont nécessaires pour assurer leur élimination totale, de peur qu'ils ne s'échappent. A présent, plus un mot.»

La chanson s'acheva enfin, et avec elle la cérémonie. Pour notifier que tout était fini, Sabeela se leva de son siège et me fit une révérence, sur quoi je me dressai à mon tour et retournai le compliment, en usant de mon plus beau salut. Ensuite, nous nous adressâmes publiquement, l'un l'autre, un au revoir jusqu'au matin de l'heureux mariage. Avant de nous séparer, toutefois, je demandai comme une faveur, d'une voix forte, d'avoir la permission de visiter l'île ou, tout du moins, de longer son rivage, en exposant les raisons qu'elle m'avait suggérées. A ceci elle répondit : «Qu'il en soit fait comme mon Seigneur le désire,» et, avant que quiconque ait pu élever une objection, elle se retira, suivie par certaines de ses servantes et par Dramana, qui ne paraissait pas, à ce qu'il me sembla, très enchantée de la tournure des événements.

Je passe maintenant à cette entrevue de minuit. A l'heure convenue,

ou plutôt un peu avant, je me rendis dans le couloir, accompagné de Hans qui s'était montré fort réticent pour venir, pour des raisons qu'il exprima sous la forme d'un proverbe Hollandais, qui ressemble à notre «deux s'amusent, mais trois s'embêtent». Nous restâmes dans l'obscurité et attendîmes. Quelques minutes plus tard, la porte, à l'autre extrémité (il s'agissait d'un très long couloir) s'ouvrit, et Sabeela s'avança, toute de blanc vêtue et portant à la main une lampe à feu libre. D'une certaine façon, dans une telle attitude et un tel décor, elle paraissait encore plus belle que d'ordinaire, ressemblant un peu à un esprit. Nous nous rejoignîmes et, sans plus de manières, elle me déclara :

«Seigneur *Celui-qui-regarde-dans-la-nuit*, je te trouve en train d'observer dans les ténèbres, conformément à ma prière.

«Elle a pu te sembler singulière, mais écoute-en les motifs. Je ne pense pas que tu me crois désireuse de ce mariage qui, à mon avis, doit te rebuter, vu que je suis d'une autre race que la tienne et que tu ne me considères que comme une demi-sauvage que ta destinée t'a poussé à sauver de la honte ou de la mort. Non, ne me contredis pas, je t'en conjure, puisque parfois la vérité est bonne à dire. Et comme elle est si bonne, je lui ajouterai ceci, en te confessant la raison pour laquelle je ne souhaite pas non plus ce mariage ou, plus précisément, la plus forte des raisons : à savoir que j'aimais Issicore, qui depuis l'enfance était mon camarade, jusqu'à ce qu'il devienne plus qu'un camarade.»

«Oui,» la coupai-je, «et je sais qu'il t'aimait. Alors pourquoi s'est-il fait, sur son lit de mort, le premier défenseur de cette union ?»

«Parce que, Seigneur, Issicore possédait un noble coeur. Il pensait que tu étais le plus grand homme qu'il ait jamais connu, en fait presque un dieu, comme il me l'a avoué. Il était aussi d'avis que tu me rendrais heureuse et dirigerais au mieux le pays, le réveillant à nouveau de son long sommeil. Enfin, il savait que si tu ne m'épousais pas, ton compagnon et toi seriez tués. Si son jugement en ces matières s'est révélé erroné, il faut se souvenir par ailleurs que son esprit était affaibli par le poison qui lui avait été donné, car pour ma part je suis certaine qu'il n'est pas mort seulement de frayeur.»

«Je comprends. Honneur à lui !» répliquai-je.

«Je te remercie. A présent, sache qu'en dépit de mon ignorance, je crois que nous survivons au-delà de la porte de la Mort. Peut-être cette foi me vient-elle de mes ancêtres, qui adoraient d'autres dieux, outre le démon Heu-Heu; du moins est-elle mienne. Par conséquent, mon espoir est que, quand j'aurai passé cette porte, ce qui ne prendra peut-être plus très longtemps, je retrouve Issicore de l'autre côté – Issicore comme il était avant que la malédiction de Heu-Heu ne s'abattît sur lui – et pour cette raison je ne désire épouser aucun autre homme.»

«Honneur à toi également,» murmurai-je.

«Je t'en remercie encore, Seigneur. Occupons-nous maintenant d'autres sujets. Demain après-midi, un canoë sera préparé et, à son bord, vous trouverez les armes qui vous ont été dérobées, ainsi que tous vos biens. Il sera manoeuvré par quatre rameurs, des hommes connus pour être des espions à la solde des prêtres de Heu-Heu, résidant sur le continent pour épier les Walloos, qui seraient devenus eux-mêmes, en temps opportun, des prêtres. Or, Heu-Heu étant désormais déchu, ils sont condamnés, pas immédiatement, mais à terme, à mourir de maladie ou d'accident (du moins en apparence), parce que s'ils restaient en vie, le Conseillers Walloos craindraient qu'ils ne rétablissent la férule de Heu-Heu. Ils en sont pleinement conscients, et souhaitent donc par dessus tout s'échapper du pays tant que la vie habite encore leurs corps.»

«As-tu vu ces hommes, Sabeela ?»

«Non, mais Sabeela l'a fait. Maintenant, Seigneur, je vais te raconter quelque chose, si tu ne l'as pas deviné par toi-même, bien que je ne puisse m'y résigner sans honte. Dramana ne désire pas ce mariage, Seigneur. Tu l'as sauvée comme tu m'as sauvée et Dramana, à l'image d'Issicore, en est venue à te considérer comme un demi-dieu. Je n'ai guère besoin d'en dire davantage, si ce n'est que, pour cette raison, elle souhaite ton évasion, car elle préférerait que tu sois libre et perdu pour toutes deux, plutôt que tu demeures ici et m'épouses. En ai-je assez dit ?»

«Très suffisamment,» répondis-je, convaincu de l'exactitude de son allégation.

«Alors que reste-t-il à ajouter, sinon que je suis certaine que tout se déroulera bien et que, à l'aube du jour qui suit celui-ci, toi et l'homme jaune, ton serviteur, serez en sécurité, hors de ce pays maudit. Si tout se passe comme je le prévois - car, entre le crépuscule et le lever de la lune, ceux qui conduisent le canoë l'amèneront, non vers le quai, mais vers l'embouchure du fleuve, que vous devrez redescendre sous la clarté lunaire - alors je te prie, de temps en temps, dans ton propre pays, d'avoir une pensée pour Sabeela, la reine au coeur brisée d'un peuple condamné, tout comme, jour après jour, à chaque fois qu'elle se lèvera et se couchera pour dormir, elle aura une pensée pour toi, qui l'a sauvée, ainsi que tous, de la désolation. Adieu, mon Seigneur, et à toi aussi, Seigneur *Lueur-dans-l'obscurité*, adieu.»

Puis elle s'empara de ma main, l'embrassa et, sans plus une parole, s'éloigna à pas feutrés comme elle était venue.

Ce fut la dernière fois que je vis ou entendis Sabeela la Belle. Je me demande si elle vécut longtemps. Toutefois, j'en doute fortement : cette nuit-là, il me sembla discerner la mort dans ses yeux.

XVI. LA COURSE POUR LA VIE

A présent, tel un pasteur Ecossais, j'en viens à la conclusion - ce mot si évocateur au son duquel l'assemblée la plus assoupie se réveille. Le matin suivant cet étrange rendez-vous nocturne, Hans et moi le passâmes dans notre chambre, car il m'apparut que, selon l'ancienne étiquette Walloo et sauf permission exceptionnelle, le futur époux n'était pas autorisé à sortir pendant les jours précédant le mariage, en raison (je suppose) de quelque préjugé primitif redoutant que son affection ne pût être détournée à la vue d'une beauté étrangère.

Nous nous restaurâmes à midi, ou, pour mon cas personnel, feignîmes de nous restaurer, car l'anxiété me coupait l'appétit. Peu après, à mon vif soulagement, le capitaine de nos geôliers (voilà ce qu'ils étaient, en somme) fit son entrée et déclara qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire au canoë, grâce auquel nous pourrions inspecter ce qui restait de l'île. Je lui répondis que nous consentions de bonne grâce à partir. Aussi, après avoir ramassé nos maigres possessions, y compris le paquet contenant nos affaires de rechange et les branchettes de l'*Arbre des Visions*, nous nous mîmes en route et furent escortés jusqu'au quai par nos gardes, dont je commençais à me lasser sérieusement. Nous y trouvâmes un petit canoë qui nous attendait, manoeuvré par quatre hommes à l'air taciturne, tous de rudes gaillards, qui levèrent leurs pagaies en manière de salut. Apparemment, les badauds avaient été soigneusement éconduits, car il n'y avait qu'une seule personne présente, une femme drapée dans un long manteau qui masquait son visage.

Au moment où nous allions embarquer à bord du canoë, cette femme s'approcha et releva son capuchon. C'était Dramana.

«Seigneur,» déclara-t-elle, «j'ai été envoyée par ma soeur, la nouvelle Walloo, pour t'informer que tu trouveras les tubes de fer qui crachent le feu, ainsi que tout ce qui va avec eux, sous une natte à la proue du canoë. Elle m'a aussi dit de te souhaiter un fructueux voyage jusqu'à l'île qui était jadis qualifiée de «sacrée», île qu'elle espère bien ne jamais revoir.

Je la remerciai et la priai de transmettre mes salutations à la Walloo, ma future épouse, en ajoutant, à haute voix, que je comptais avant longtemps le faire en personne quand elle «retirerait son voile».

Puis je me retournai pour embarquer.

«Seigneur,» jeta Dramana avec un mouvement convulsif des mains, «j'ai une requête à te faire. je voudrais que tu m'emmènes avec toi pour que je contemple une dernière fois cette île où j'ai habité si longtemps comme esclave, pour la voir une fois encore, à présent que je suis libre.»

Mon instinct m'avertit qu'une crise couvait, et qu'elle nécessitait un traitement ferme, voire énergique.

«Non, Dramana,» objectai-je, «revoir sa prison, pour un esclave évadé, attire toujours le malheur sur lui, car il est à craindre que ses grilles ne se referment une nouvelle fois sur lui.»

«Seigneur,» renchérit-elle, «le prisonnier libéré est parfois étourdi par la liberté, aussi son coeur réclame-t-il encore sa captivité. Seigneur, je suis une esclave bonne et affectueuse, ne me prendras-tu pas auprès de toi ?»

«Non, Dramana,» insistai-je en sautant dans le canoë. «Ce bateau est à pleine charge. Ce ne serait raisonnable ni pour ta sécurité, ni pour la mienne. Adieu !»

Elle me dévisagea intensément, avec une expression pitoyable qui se doubla de plus en plus d'irritation, à l'instar de toute femme dédaignée, puis, murmurant quelque chose sur le fait d'être «rejetée», elle éclata en sanglots de colère et s'en alla. Pour ma part, je fis signe aux rameurs de larguer l'amarre et je partis, pénétré de la sensation d'être un voleur et un traître. Pourtant, je n'étais pas à blâmer, car qu'aurais-je pu faire ? Dramana, certes, était une bonne amie, et je l'aimais bien. Mais nous avions récompensé son aide en la sauvant de Heu-Heu et, quant au reste, il faut bien savoir s'arrêter. Si elle était montée à bord du canoë, métaphoriquement parlant, elle n'en serait jamais plus sortie.

Nous nous retrouvâmes au large, sur le lac, où des vaguelettes dansaient et le soleil brillait violemment. Combien étais-je heureux d'être débarrassé de toutes ces douloureuses complications, et de me retrouver en présence de choses saines et naturelles ! Nous pagayâmes vers l'île et atteignîmes la terre, ou plutôt nous nous en approchâmes, à l'endroit où s'était dressée l'ancienne ville, dans laquelle nous avions découvert hommes et animaux pétrifiés. Mais nous n'y posâmes pas le pied, car partout de petites coulées de lave rutilante se déversaient dans le lac, et les ruines avaient disparu sous une mer de cendres.

Changeant de direction, nous contournâmes lentement l'île, jusqu'à atteindre le lieu qui abritait auparavant le *Rocher des Offrandes*, sur lequel j'avais vécu une terrible aventure. Il s'était volatilisé, et avec lui l'entrée de la caverne, le jardin de Heu-Heu, son *Arbre des Visions*, et toutes les terres cultivées si fécondes. Les eaux du lac, boueuses et fumantes, déferlaient désormais sur un tertre rocheux, unique vestige de l'*Ile Sacrée*. La catastrophe s'avérait totale; le volcan n'était plus qu'une masse de lave où, dans son coeur agonisant, palpitait encore son sang de flammes, en

coulées rouges qui s'affaiblissaient peu à peu. Je me demandai si ses feux étouffés ressurgiraient ailleurs. Pour ce que j'en savais, ils étaient peut-être déjà en train de le faire quelque part sur le continent.

Le temps que nous ayons achevé notre excursion autour de cet endroit déserté par toute créature vivante – quoiqu'une ou deux fois nous ayons aperçu les cadavres gonflés de sauvages Heuheua flotter à la surface – le soleil se couchait, et l'obscurité tomba avant que nous ne nous soyons éloignés à nouveau de la ville des Walloos. Tant que la luminosité nous permettait encore de voir, nous nous dirigeâmes vers le débarcadère que nous avions quitté à notre départ pour l'île.

Au moment où les derniers rayons se dissipèrent, nos quatre pagayeurs (les anciens néophytes de Heu-Heu) tinrent une messe basse. La direction du canoë changea et, au lieu de filer vers le continent, nous le longeâmes jusqu'à atteindre l'embouchure du *Fleuve Noir*. Les ténèbres étaient si profondes que je ne pus me rendre compte du moment où nous quittâmes le lac et entrâmes dans le cours d'eau; en fait, j'ignorais que nous nous y trouvions jusqu'à ce que la force croissante du courant me l'apprît. En raison de la grande crue, ce courant était très puissant et nous imprimait une bonne allure. Je craignais que, dans la pénombre, nous fussions précipités contre des rochers hérissant les berges, happés au passage par les branches pendantes des arbres, ou heurtés par quelque obstacle, mais ces quatre hommes paraissaient connaître chaque mètre du fleuve et s'arrangèrent pour nous maintenir en son centre, probablement en suivant le courant là où il se ruait avec la plus grande vélocité.

Nous continuâmes ainsi, sans pagayer trop vite, de peur d'un éventuel accident, jusqu'à ce que se lève la lune qui, comme son plein n'était dépassé que de quelques jours, nous procura une abondante clarté, même en ce lieu sombre. Dès que ses rayons nous atteignirent, nos pagayeurs souquèrent sur les rames de bon coeur et nous filâmes sur le cours d'eau en crue à toute vitesse.

«Je crois que nous sommes en sécurité à présent, Baas,» assura Hans. «Avec un tel départ, les Walloos ne pourront guère nous rattraper, en supposant qu'ils essaient. Nous avons aussi de la chance, car tu as laissé tomber ces deux dames qui, entre elles, t'auraient mis en pièces, et j'ai laissé tomber un endroit où les fous qui y vivent m'ennuient tellement que j'en serais vite mort.»

Il s'arrêta un moment, puis ajouta d'une voix horrifiée :

«*Allemagtër !* Nous n'avons pas tant de chance que ça, après tout; nous avons oublié quelque chose !»

«Quoi ?» m'alarmai-je.

«Eh bien, Baas, ces pierres rouges et blanches que nous sommes venus chercher et que, avant que Heu-Heu ne lui expédie un rocher incandescent sur la tête, ce vieux Walloo *kransick*» (c'est-à-dire fou)

«nous avait promis, et ce autant que nous en voulions. Sabeela en aurait rempli le bateau si seulement nous le lui avions demandé, et nous n'aurions plus eu jamais à travailler, mais juste à nous asseoir dans de belles maisons et à boire le meilleur gin du matin au soir.»

A ces mots, je me sentis positivement malade. C'était la cruelle vérité. Au beau milieu des affaires urgentes – liées aux concepts de vie, de mort, de mariage et de liberté – les diamants m'étaient totalement sortis de l'esprit. Cependant, même si j'y avais pensé, ou si Hans avait pu me le rappeler, eu égard aux conditions de notre départ, je ne voyais vraiment pas comment j'aurais pu en faire la demande à Sabeela. Cela serait revenu à tomber des hauteurs du sublime à la vulgarité la plus terre-à-terre, et lui aurait vraisemblablement laissé un sale goût dans la bouche. Comment aurait-elle continué à considérer un homme comme... disons, hors du commun, s'il l'avait rappelée pour lui faire penser qu'il restait une petite question financière à régler, et une rétribution à acquitter pour services rendus ? Par ailleurs, si nous avions été vus en train de porter des sacs remplis de richesses, cela aurait pu susciter la méfiance; à moins, effectivement, que Sabeela ne les ait placés dans le bateau, ainsi qu'elle l'avait fait pour les armes. Mais ils se seraient révélés lourds et peu commodes à transporter, comme je l'expliquai à Hans. Pourtant, la nausée me tenait toujours, car une fois de plus mes espoirs de fortune ou, du moins, de solide aisance jusqu'à la fin de mes jours s'étaient évanouis.

«La vie vaut plus que l'or,» conclus-je sentencieusement pour Hans, «et l'honneur bien plus que les deux réunis.»

Cela sonnait comme un extrait du Livre des Proverbes, quoique je n'eusse pas employé les termes exacts, même si je m'avisai qu'heureusement Hans ne verrait pas la différence. Néanmoins, il en savait plus que je ne le croyais, car il répondit :

«Oui, Baas, ton Révérend Père avait coutume de parler ainsi. Il disait aussi qu'il valait mieux vivre de cresson avec l'esprit libre, qu'habiter une grande hutte avec deux femmes fâchées, ce qui te serait arrivé, Baas, si tu étais resté à Walloo. Sans compter que nous sommes en sécurité à présent, même si nous n'avons pas emporté l'or et les diamants, qui sont, comme tu l'as si bien dit, de lourdes choses, et tellement en sécurité que je crois que je vais aller dormir, Baas. *Allemagter !* Baas, *qu'est-ce que c'est que ça !*»

«Juste ces pauvres Femmes Velues qui hurlent dans la nuit en pleurant leurs morts,» répliquai-je plutôt à la légère, car leurs cris, qui étaient franchement déprimants dans le silence du fleuve, résonnaient encore dans mes oreilles. Et je continuai à songer aux diamants perdus.

«J'aimerais que ce soit cela, Baas. Elles pourraient hurler à s'en exploser la gorge, pour ce que cela m'importe. Mais ce n'est pas le cas. Ce sont des pagaies. *Les Walloos sont en train de nous pourchasser, Baas.* Ecoute !»

Ce que je fis... et, à mon grand effroi, j'entendis les coups de pagaies qui frappaient l'eau avec régularité, à quelque distance derrière nous, un grand nombre de pagaies, une cinquantaine à mon avis. Un des grands canoës devait être lancé à nos trousses.

«Oh, Baas,» s'exclama Hans. «C'est encore de ta faute. Sans nul doute, cette Dame Dramana t'aime tellement qu'elle n'a pu se résoudre à être séparée de toi et a fait sortir un grand canoë pour te ramener. A moins, en fait,» ajouta-t-il dans un sursaut d'espoir, «que ce soit Dame Sabeela qui t'envoie en cadeau d'adieu un lot de joyaux, après s'être souvenue que nous en aurions aimé quelques uns pour nous faire penser à elle à l'avenir»

«Ce sont ces maudits Walloos qui vont nous envoyer comme cadeau un lot de lances,» répondis-je, la mine sombre, puis j'ordonnai : «Tiens les fusils prêts, Hans, car je ne vais pas me laisser prendre vivant.»

Quelle qu'en fût la cause, il était clair que nous étions suivis et, en mon coeur, je me demandai si Dramana y avait joué un rôle. Sans doute l'avais-je traitée avec rudesse, parce que je ne pouvais faire autrement, et les femmes barbares sont parfois très vindicatives, sans oublier que Dramana avait été à l'école du mauvais exemple en vivant si longtemps avec ces scélérats de prêtres. Pourtant j'eus l'espoir (et le conserve encore) qu'elle n'était pas coupable de cette trahison. Je n'ai jamais su la vérité à ce sujet.

Notre équipage, composé d'espions des prêtres en fuite, avait également entendu les pagaies, car je vis le regard effrayé qu'ils échangèrent et l'énergie farouche qu'ils mirent à leur besogne. Grand dieux ! De quelle manière pagayaient-ils, eux qui savaient que leur vie reposait sur le résultat de leurs efforts ! Heure après heure, nous fuîmes en descendant ce fleuve débordant et impétueux, tandis que, derrière nous, se rapprochant sans cesse, retentissait le battement insistant de ces pagaies. Notre canoë était rapide, mais comment aurions-nous pu espérer échapper à une embarcation mue par cinquante hommes alors que nous n'en avions que quatre ?

Ce fut lorsque nous dépassâmes l'endroit où nous avions dormi à notre premier voyage (car nous avions laissé la forêt derrière nous et nous trouvions entre ses falaises, naviguant deux fois plus vite que si nous avions remonté le fleuve), que j'aperçus nos poursuivants, peut-être à moins d'un kilomètre de nous, montés sur un des plus grands bateaux de la flotte Walloo. Par la suite, en raison de la position de la lune – qui, dans ce lieu exigu, laissait la surface de l'eau plongée dans les ténèbres – je ne vis plus le canoë pendant plusieurs heures. Mais je l'entendis se rapprocher, plus près, toujours plus près, tel un limier infaillible et mortel suivant la trace d'un esclave évadé.

Nos hommes commencèrent à manifester des signes de fatigue. Hans et moi prîmes les pagaies de deux d'entre eux pour leur donner le temps de

se reposer et de manger; puis, durant un autre moment, les pagaies des deux autres, pendant qu'ils faisaient de même. Toutefois cette relève nous fit perdre du terrain, car nous n'étions pas experts en la matière, quoique là, suite à la crue, le fleuve coulât si vite que notre manque d'adresse ne faisait que peu de différence.

Enfin, la lumière du jour vint et s'accrut jusqu'à ce qu'elle nous parvînt faiblement au fond de notre ravin, et dans cette lueur incertaine je vis le canoë qui nous poursuivait à moins d'une centaine de mètres derrière. A sa façon, le spectacle se révélait aussi singulier qu'impressionnant. Il y avait ces falaises vertigineuses, entre lesquelles – ou plutôt au-dessus desquelles – apparaissait une bande de ciel bleu; le fleuve, sombre, gorgé et écumant, avec, à sa surface, notre minuscule embarcation propulsée par quatre hommes exténués et en sueur, tandis que derrière nous arrivait ce grand canoë de guerre, dont la présence n'était décelable que par une silhouette indistincte et par la blancheur de l'eau, là où ses rameurs la frappaient en la transformant en écume.

«Ils avancent très vite, Baas, et nous avons encore un long chemin à faire. Ils nous rattraperont bientôt, Baas,» prophétisa Hans.

«Alors nous devons tenter de les stopper pendant quelques temps,» répondis-je d'un air sinistre. «Donne-moi l'Express, Hans, et prends la Winchester.»

Aussi, étendus dans le canoë, les fusils installés à l'arrière, attendîmes-nous une occasion. A un moment, nous atteignîmes un endroit où les falaises avaient dû, à quelque époque, s'ébouler, car le fleuve s'y rétrécissait en raison des décombres de ce glissement, et s'y transformait, en cette période de crue, en une sorte de torrent. De plus, en ce lieu, du fait de l'élargissement du ravin, nous recevions davantage de clarté, si bien que nous pûmes distinguer nos poursuivants – qui n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres – peu clairement, mais suffisamment pour notre dessein.

«Vise bas et tire dans le tas,» recommandai-je, et l'instant d'après je déchargeai les deux canons de l'Express sur les rameurs placés à l'avant. Hans suivit le mouvement mais, comme la Winchester contenait cinq cartouches, continua à tirer bien après que j'eusse cessé.

Le résultat fut instantané. Quelques hommes s'affaissèrent, des pagaies tombèrent à l'eau (je ne pus les dénombrer) et un grand cri s'éleva des victimes, ou de leurs compagnons. Celui qui barrait – ou dirigeait le bateau – à la proue fit partie du tableau de chasse. Le canoë vira de bord et pendant un moment présenta son flanc au courant, exposant son arrière et menaçant de se retourner. Ayant rechargé, je lui expédiai deux balles à expansion dans le travers, dans l'espoir d'y provoquer une voie d'eau, sans aucune certitude d'y parvenir, eu égard à l'épaisseur du bois employé pour ces canoës. Je crois que cela réussit, cependant, car, même lorsque le

bateau se remit dans le sens du courant, il avança plus lentement, et je crus apercevoir un homme qui écopait.

Nous continuâmes, exploitant au maximum l'avantage que nous procurait cet accident. Mais nos hommes étaient à présent harassés, et leurs mains pleines d'ampoules étaient à vif, aussi seule la peur de la mort les forçait-elle à continuer à pagayer. En effet, notre progression ralentissait fortement et, en réalité, devait plus au courant qu'à nos efforts. Par conséquent, le canoë suiveur qui était, comme tous les bateaux Walloos de cette taille, pourvu de pagayeurs de réserve, se mit une fois encore à gagner sur nous.

Dans ces parages, le fleuve serpentait entre les falaises, si bien que nous pouvions voir l'embarcation de temps en temps. A chaque fois qu'elle apparaissait, je prenais ma Winchester et tirais, en leur infligeant, indéniablement, quelque dégât, enrayant ainsi leur avance.

Au bout d'un moment, la sinuosité cessa et nous atteignîmes la dernière ligne droite, un parcours bien dégagé d'un kilomètre ou deux, juste avant que le fleuve ne se jetât dans le marais que j'ai déjà évoqué.

A cet instant, poursuivants comme poursuivis, nous avancions lentement, dérivant plus que pagayant, car nous étions tous épuisés. Dès que je les apercevais, je faisais feu, mais, avec une sombre détermination et dans un complet silence, nos assaillants s'approchaient encore, jusqu'à ce qu'ils fussent désormais à tout juste une vingtaine de pas de nous, et certains nous jetèrent des lances, l'une d'elles se fichant au fond de notre canoë, manquant de peu mon pied. En ce lieu, les à-pics se rejoignaient tellement à leurs sommets que je cessai de tirer, car je ne voyais plus assez pour viser et, n'ayant pas de cartouche à gaspiller, décidai de garder celles qui me restaient pour l'attaque finale, en cas de nécessité.

A présent nous nous trouvions dans l'ultime portion de la rivière et, finalement, nous nous échouâmes sur le premier banc de vase du marécage. Chez nos poursuivants, ceux qui étaient indemnes donnèrent un dernier coup de rein pour nous rattrapper. Sous la violente clarté qui nous parvenait de l'espace découvert s'étendant devant nous, je pus distinguer leurs regards menaçants et leurs langues pendant d'épuisement hors de leurs bouches. Je criai un ordre :

«Prenez tout ce que nous possédons et sauvez-vous !» hurlai-je, m'emparant de mon fusil et de quelques autres objets que j'avais sous la main, notamment les cartouches restantes.

Les autres m'imitèrent; je ne pense pas que quelque chose fut laissé dans le canoë, hormis les pagaies. Puis je sautai sur le rivage et courus vers la droite, suivant la lisière du marais, mes compagnons sur les talons. Une cinquantaine de mètres plus loin, je m'écroulai sur une petite crête – littéralement exténué, car mes jambes pleines de crampes refusaient de me porter davantage – et observai, dans l'expectative. En effet, j'étais si

fatigué que j'aurais préféré mourir là où j'étais plutôt que de me remettre à fuir.

Nous nous regroupâmes, attendant l'assaut final, car je ne doutai guère de l'imminence d'une attaque. Mais elle n'eut pas lieu. Arrivés au banc de vase, nos poursuivants interrompirent leurs efforts. Pendant quelques instants, ils restèrent assis dans leur embarcation, la mine déconfite, le temps de retrouver leur souffle.

Puis, pour la première fois, ces chiens de chasse frappés de mutisme donnèrent de la voix, puisqu'ils nous vouèrent aux gémonies, tout spécialement nos quatre pagayeurs, les néophytes de Heu–Heu, leur rappelant que, même si les poursuivre plus avant leur était interdit par la loi, ils étaient condamnés quand même, à l'instar d'Issicore qui avait quitté le pays. Un de nos hommes, prompt à la répartie, leur rendit la pareille en leur faisant remarquer qu'une partie d'entre eux avait trépassé en tentant de nous retenir dans leur patrie, ce qu'ils pouvaient aisément constater en comptant leurs rameurs.

A cette vérité trop criante, les rameurs n'opposèrent aucun argument, pas plus qu'ils ne nous apprirent qui les avait lancés sur nos traces. S'accaparant notre petit canoë, ils y étendirent certains de leurs morts qui étaient tombés sous nos balles et repartirent, remontant lentement le courant avec notre bateau en remorque. Ce fut la dernière fois que je vis leurs beaux visages marqués du sceau du fanatisme et leur maudit pays où j'avais frôlé de si près la mort, voire la perspective d'être prisonnier à vie, ce qui aurait pu être pire.

«Baas,» commenta Hans en allumant sa pipe, «ce fut un voyage grandiose, un de ceux dont il sera agréable de se rappeler, maintenant que tout est fini, même si j'aurais aimé que nous abattions davantage de ces Walloos voleurs d'hommes.»

«Ce n'est pas mon cas, Hans. Il m'a été très pénible de devoir tirer sur eux,» répondis–je, «et je ne souhaite rien moins que de ne plus penser à cette course pour sauver nos vies, à moins qu'elle ne reparaisse dans nos cauchemars, sans que je puisse l'en empêcher.»

«Vraiment, Baas ? Je trouve plaisantes de telles pensées, quand le danger est passé et que nous, qui aurions pu être morts, sommes vivants, alors que ceux qui étaient vivants sont morts et racontent l'histoire à Heu–Heu.»

«Chacun ses goûts; les tiens ne sont pas les miens,» marmonnai–je.

Hans tira sur sa pipe par petites bouffées pendant un moment, puis poursuivit :

«Il est amusant, Baas, que ces *rustres* ne soient pas sortis de leur canoë pour venir nous régler notre compte à coups de lances. Je suppose qu'ils redoutaient nos fusils.»

«Non, Hans,» répliquai–je, «ce sont des hommes braves que la peur des balles n'aurait pas arrêtés. Leur peur était toute autre : ils craignaient la Malédiction affirmant que ceux qui quittent le territoire mourront et iront en enfer. Heu–Heu nous a rendu ici un sacré service, Hans.»

«Certes, Baas, il doit être devenu Chrétien dans le Pays des Feux et rend à présent le bien pour le mal, en tendant l'autre joue. Les mauvaises gens deviennent souvent très pieuses quand elles meurent, Baas. Moi–même, j'éprouvais la même chose quand j'ai pensé que ces Walloos étaient sur le point de mettre la main sur nous, mais maintenant je me sens tout à fait différent. Baas, tu te rappelles comment ton Révérend Père avait coutume de dire que, si tu vénères le Ciel, il veille sur toi et te sort de n'importe quelle sorte de bourbier. Voilà pourquoi je suis assis là à fumer, Baas, au lieu de servir de déjeuner aux crocodiles. S'il n'y avait pas notre oubli des joyaux, il aurait veillé sur nous à la perfection, quoiqu'il y en ait tant là haut, que le Ciel les a peut–être aussi oubliés.»

«Certainement pas, Hans. Le Ciel s'est souvenu que si nous avions essayé d'emporter hors du bateau des sacs de pierres, en même temps que le remède de Zikali et le reste, les Walloos nous auraient rattrapés avant que nous ayons pu nous échapper. Ils nous serraient vraiment de très près, Hans.»

«Oui, Baas, et c'est très aimable de la part du Ciel. Et maintenant, Baas, j'estime que nous ferions mieux de bouger. Ces Walloos pourraient oublier leur malédiction le temps de revenir nous chercher. Le Ciel est une drôle de chose, Baas. Parfois il change soudain de visage et se met en colère – tout comme Dame Dramana, hier, quand tu lui as dit que tu ne l'emmènerais pas avec nous dans le canoë.»

Allan fit une pause pour se servir un petit whisky allongé d'eau, et reprit de façon assez décousue :

«Eh bien, nous sommes arrivés à la fin de l'histoire, ce dont je me réjouis, quel que soit votre avis personnel, car ma gorge est sèche à force de discourir. Nous retournâmes sains et saufs au chariot, après diverses difficultés et une traversée épuisante du désert; il n'était que temps, puisque, lorsque nous arrivâmes, il ne nous restait plus que trois cartouches à nous deux. Vous comprenez, nous avions été forcés d'en tirer bon nombre sur les Heuheua quand ils nous avaient assaillis sur le lac, et encore d'autres contre ces Walloos afin de les empêcher, cette nuit–là, de s'emparer de nous. Toutefois, nous en avions en réserve dans le chariot, aussi abattis–je quatre éléphants sur le chemin du retour. Ils possédaient d'énormes défenses, dont la vente ultérieure me fit à peu près rentrer dans mes frais pour ce voyage.»

«Le vieux Zikali vous a–t–il fait payer pour ces boeufs ?» demandai–je.

«Non, il ne s'y essaya pas, car je lui affirmai qu'en ce cas je ne lui

remettrais pas son paquet de *mouti* que nous avions coupé de l'*Arbre des Visions* et que nous avions transporté intact tout au long du chemin. Aussi, étant donné qu'il désirait ardemment ce remède, il nous fit cadeau des boeufs. Par ailleurs, je retrouvai les miens bien gras et à nouveau pleins de force. Chose étrange, le vieux gredin semblait savoir en grande partie ce qui nous était arrivé, avant même que je n'en ai dit un seul mot. Peut-être l'avait-il appris d'un de ces séides de Heu-Heu qui s'étaient enfuis en notre compagnie, parce qu'ils redoutaient d'être tués s'ils demeuraient dans leur propre pays. J'oubliais de vous dire que ces hommes - des gens très renfermés - s'étaient esquivés au cours de notre voyage de retour. D'un seul coup, ils s'étaient évanouis dans la nature. Je présume qu'ils étaient partis afin de s'établir comme sorciers-guérisseurs pour leur propre compte. En ce cas, il était fort possible que l'un d'eux (ou même plusieurs) fût entré en contact avec Zikali, le chef de la corporation en cette partie de l'Afrique, et ce avant que j'ai rejoint le *Kloof Noir*.

La première question qu'il me posa fut : «Pourquoi n'as-tu pas rapporté d'or et de diamants ? L'aurais-tu fait, tu serais peut-être devenu riche, toi qui restes pauvre à présent, Macumazahn !»

«Parce que j'ai oublié d'en demander,» répliquai-je.

«Oui, je sais que tu as oublié d'en demander. Tu étais si préoccupé par la souffrance d'avoir à faire tes adieux à la belle dame - dont je n'ai pas appris le nom - que tu as négligé d'en exiger. Cela te ressemble bien, Macumazahn. *Oho ! Oho !* Cela te ressemble bien.»

Puis, pendant un moment, il contempla fixement son feu, en face duquel, comme d'ordinaire, il était assis, et ajouta : «Toutefois, je crois que les diamants te rendront riches un jour, quand il n'y aura plus de femme à qui faire tes adieux, Macumazahn.»

«C'était bien vu de sa part puisque, comme vous le savez mes amis, ce jour-là survint dans les mines du roi Salomon - n'est-ce pas ? - alors qu'il n'y avait effectivement «plus de femme à qui faire mes adieux.»

Ici, Good détourna la tête, et Allan s'empressa de poursuivre, parce que, je pense, il devait se souvenir de Foulata, et je vis que sa remarque innocente avait réveillé sa peine.

«Zikali se montra fort intéressé par notre histoire, et me força à demeurer quelques jours au *Kloof Noir* pour lui en narrer chaque détail.»

«*Je* savais que Heu-Heu n'était qu'une idole,» prétendit-il, «mais je désirais que tu le constates toi-même, aussi ne t'ai-je rien révélé à ce sujet, tout comme je savais que ce beau garçon, Issicore, allait mourir. Mais je ne lui ai rien dévoilé de ces deux choses parce que, si je l'avais fait, il aurait pu mourir avant de t'avoir montré le chemin vers son pays, et alors je n'aurais pas eu ma *mouti*, qui m'est indispensable, car sans elle comment pourrais-je représenter des images dans mon feu ? Eh bien, tu m'as rapporté un bon paquet de feuilles, qui me dureront le restant de mon

existence puisque, l'*Arbre des Visions* - le seul de son espèce - ayant brûlé, je n'en aurais plus jamais. Je me félicite qu'il ait flambé, car je n'aimerais guère que quelque sorcier apparaisse et devienne aussi grand que le fut Zikali, l'*Ouvreur-de-routes*. Tant que cet arbre poussait, le Grand-Prêtre de Heu-Heu l'égalait presque en valeur mais, à présent, il est mort et son arbre calciné, alors que moi, Zikali, règne seul. C'est ce que je désirais, Macumazahn, et voilà la raison qui m'a poussé à t'envoyer dans la contrée des Heuheua.»

«Espèce de vieille fripouille rusée !» m'exclamai-je.

«Certes, Macumazahn, je suis rusé tout comme tu es candide, et mon coeur est aussi noir que ma peau, tout comme le tien est blanc comme ta peau. C'est la raison de ma grandeur, Macumazahn, et de mon emprise sur des milliers de gens qui accomplissent mes volontés, alors que tu es petit, dénué de pouvoir et que tu mourras sans satisfaire aucun de tes désirs. Pourtant, en fin de compte, qui sait, qui sait ? Dans le pays de l'au-delà, peut-être en sera-t-il autrement; Heu-Heu était grand lui aussi, et qu'est-il aujourd'hui ?»

«Heu-Heu n'a jamais existé !» martelai-je.

«Effectivement, Macumazahn. Heu-Heu n'a jamais existé mais les prêtres de Heu-Heu, si. N'est-ce pas le cas avec la plupart des dieux que les hommes se forgent ? Ils n'existent pas et n'ont jamais existé, mais leurs prêtres, eux, sont bien là, agitent la lance du pouvoir et percent le coeur des hommes par la terreur. Alors, quelle importance ont les dieux que les hommes ne peuvent voir, quand il y a des prêtres pour agiter la lance du pouvoir et percer le coeur de leurs adorateurs ? Le dieu est le prêtre, ou le prêtre est le dieu - choisis le sens qui te convient, Macumazahn.»

«Pas toujours, Zikali.» Puis, comme je ne souhaitais pas argumenter plus avant avec lui sur un tel sujet, je demandai : «Qui a sculpté la statue de Heu-Heu dans la Caverne des Illusions ? Les Walloos l'ignoraient.»

«Tout comme moi,» avoua-t-il. «Le monde est très vieux, et il a porté bien des peuples dont nous n'avons jamais entendu parler, ainsi que me l'ont raconté mes esprits. Indubitablement, l'un de ces peuples l'a édifiée voici déjà plusieurs millénaires, un peuple d'envahisseurs, les derniers de leur race, qui avaient été chassés de quelque part dans le Sud; les survivants se cachèrent de leurs ennemis dans un lieu secret, parmi une horde de sauvages si hideux que l'endroit fut réputé être hanté par des démons. Là, dans une caverne, au centre d'un lac où nul n'aurait pu aller les chercher, ils érigèrent une idole de leur dieu, ou éventuellement de celui des sauvages, auxquels il paraissait ressembler.

«Il est possible que les sauvages aient tiré leur nom de Heu-Heu, ou l'inverse. Qui pourrait le dire ? Toujours est-il que, Macumazahn, quand les hommes cherchent un dieu, ils en créent un à leur image, juste plus grand, plus laid et encore plus mauvais, du moins dans ce pays, car

j'ignore ce qu'ils font ailleurs. Souvent, ils certifient également que ce dieu fut jadis leur roi, puisque, au fond, tous vénèrent leurs ancêtres à qui ils doivent la vie – en supposant qu'ils vénèrent quelque chose – et, aussi souvent, comme ils leur doivent la vie, ils pensent que ce devaient être des démons. Les grands ancêtres étaient les premiers dieux, Macumazahn, et s'ils n'avaient pas été maléfiques, ils n'auraient pas été grands. Prends le cas de Chaka, le lion des Zoulous. On le dit grand parce qu'il était véritablement mauvais et cruel, et ainsi cela se passait-il – et se passe encore – avec les autres s'ils réussissaient, quoique, en cas d'échec, leur réputation soit toute autre.»

«Ce n'est pas une bien jolie croyance, Zikali,» commentai-je.

«En effet, Macumazahn, mais bien peu de choses en ce monde sont jolies, hormis le monde lui-même. Les Heuheua ne sont pas très jolis, ou plutôt ne l'étaient pas, car je crois que tu en as occis la plus grande partie en faisant exploser la montagne, ce qui est excellent. Heu-Heu n'était pas bien joli, pas plus que ses prêtres. Seuls les Walloos, et tout particulièrement leur femmes, restent jolis en raison du sang ancien qui court dans leurs veines, ce sang noble et ancien que Heu-Heu leur a pompé.»

«Eh bien, Heu-Heu n'est plus, Zikali, et que vont devenir les Walloos à présent ?»

«Je ne saurais le dire, Macumazahn, mais j'estime qu'ils vont prendre le même chemin que Heu-Heu, qui s'est emparé de leurs âmes et les entraînera avec lui. En ce cas, cela importe peu, puisqu'ils ne sont plus que la souche pourrissante d'un arbre qui fut autrefois grand et beau. La poussière du temps dissimule nombre de souches similaires, Macumazahn. Et puis après ? D'autres beaux arbres poussent, qui deviendront également des souches en leur temps, et ainsi de suite, éternellement.»

Ainsi pérora Zikali, quoique j'aie oublié le plus clair de son discours. Je pense qu'il dit la vérité, mais je me souviens que sa mélancolie et ses propos pessimistes me déprimèrent, aussi brisai-je là dès que je le pus. Toutefois, cela n'expliquait pas tout; il s'avérait impuissant à me dire qui étaient les Walloos ou les Hommes Velus, ou pourquoi adoraient-ils Heu-Heu, ou encore quelle était leur origine, et quel serait leur destin.

Toutes ces énigmes demeurèrent, et demeurent encore, irrésolues, puisque je n'en ai plus entendu parler, et si, ultérieurement, des voyageurs ont visité leur région, ils n'ont pas réussi à remonter le fleuve (hypothèse peu crédible) ou, s'ils l'ont fait, ils ne l'ont plus redescendu... Si vous désirez en savoir davantage, vous devez y aller et le découvrir vous-mêmes. Seulement, comme je pense l'avoir déjà déclaré, je ne vous accompagnerai pas.»

«Eh bien,» s'exclama le Capitaine Good, «quelle merveilleuse histoire ! Que l'on me pende si j'aurais pu mieux la raconter moi-même !»

«Certes non, Good,» riposta Allan, en allumant une petite chandelle, «je suis convaincu que vous en auriez été incapable, et cela, voyez-vous, parce qu'il y a un monde entre les faits réels et ce que vous appelez des «histoires». Bonne nuit à vous tous, bonne nuit !»

Et il alla se coucher...

